D
7
.B3M
185H
v.3
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesreligie03balm

Ex libris
A. POUDROUX.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Besançon, impr. d'Out. Chalandre fils.

MÉLANGES

RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

DE J. BALMÈS,

Traduits de l'espagnol, avec une Introduction,

PAR J. BAREILLE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHEZ LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 23.

1854

les altérer d'une manière lamentable; suivez la marche des nations dans ces périodes de grandeur et de prospérité où l'abondance de leurs ressources leur permet de traduire au dehors la force de leurs croyances religieuses, d'élever à la Divinité des monuments plus ou moins grandioses; considérez ces mêmes nations, enfin, lorsque, parvenues au plus haut degré de civilisation et de culture intellectuelle, enorgueillies de leur savoir et de leurs progrès en tout genre, elles penchent vers l'indifférentisme et l'incrédulité, alors qu'on s'imagine, au premier coup d'œil, ne voir régner en elles que la vanité de la science et la soif des plaisirs matériels : partout et toujours vous rencontrerez cette haute influence du ministère religieux.

Il est des époques où son action semble régner exclusivement dans la société, où le sacerdoce est tout, pour ainsi dire, dans le monde, et se fait de tout autre pouvoir le docile instrument de son influence. Il est des temps où cette influence se combine simplement avec les autres éléments sociaux, les domine et les dirige. Il en est enfin où la religion est comme ensevelie dans le tumulte des choses humaines, de telle sorte qu'elle ne figure pas aux yeux d'un observateur superficiel comme un pouvoir digne d'une attention sérieuse. Ne nous laissons pas toutefois halluciner par de trompeuses apparences, ne jugeons pas de la force des choses par le bruit qu'elles font ou par l'éclat qu'elles jettent ; sachons descendre dans les entrailles du corps

social, analyser ses mobiles cachés, les causes éloignées des événements extérieurs, et nous verrons que l'influence des ministres de la religion est encore bien puissante et bien étendue, alors même qu'elle nous semblait entièrement annihilée. Les formes sous lesquelles elle se produit sont innombrables, elle exerce son action de mille manières différentes; mais elle ne s'abdique jamais elle-même; elle ne perd jamais ses moyens d'action, quoiqu'elle en change selon les circonstances et les temps. Jetez un coup d'œil sur l'histoire, et sachez en comprendre les profondes leçons. Dans l'enfance des sociétés humaines, l'influence du ministère religieux sert à confirmer, à consolider l'autorité domestique, en réunissant dans une même personne les vénérables caractères de père et de prêtre. Quand les relations sociales se sont développées et compliquées, tantôt cette influence contribue à étendre et enraciner le pouvoir d'une famille, qui résume en elle les droits du gouvernement civil et les prérogatives du sacerdoce; tantôt elle a pour effet d'assurer à toute une classe un rang distingué dans la société, un grand ascendant sur la marche des affaires publiques, une part abondante d'honneurs, de dignités et de richesses; parfois elle forme par voie d'agglomération une classe à part qui contrebalance le pouvoir des autres classes, sans monopoliser dans une famille ou dans une caste les prérogatives et les bienfaits dont elle jouit; d'autres fois elle se présente dénuée de toute sorte d'appuis humains, exerçant par elle-même

une action immédiate et directe sur les intelligences et les volontés, action qui se répand dans tous les sens d'une manière sûre et rapide, action qui se révèle toujours par une force douce et vivifiante, comme l'eau qui s'infiltre peu à peu dans le sein de la terre, comme la chaleur qui fertilise les champs; mais, sous une forme ou sous une autre, avec plus ou moins d'éclat, plus ou moins d'énergie, avec tels ou tels résultats, l'influence existe toujours, le ministère religieux est une chose inhérente à la vie même de la société.

Il arrive souvent qu'en écrivant l'histoire d'un peuple, on n'y fait figurer la religion que comme une chose très secondaire : on y décrira fort au long des usages et des mœurs plus ou moins susceptibles de satisfaire la raison ou la curiosité ; on y racontera avec tous les détails imaginables l'ordre des batailles, les vicissitudes de la guerre, les changements d'institutions et de dynasties, le progrès ou la décadence des sciences, des arts, du commerce; c'est là qu'on cherche uniquement les causes de la puissance ou de la faiblesse, du bonheur ou du malheur des nations ; et l'on n'accordera qu'une bien faible attention aux idées religieuses, aux modifications qu'elles ont subies, aux immenses résultats dont elles sont la cause première. Il suit de là que les peuples dont on a fait l'histoire demeurent à peu près inconnus, qu'on n'a vu que l'écorce des choses, et que sous l'apparence d'un examen philosophique, on n'a qu'un tableau fictif, entièrement

dû a l'imagination de l'écrivain. Dans toute histoire réellement digne de ce nom, devrait figurer en première ligne le portrait des idées et des mœurs, qui sont toujours la conséquence immédiate de la religion, quand elles n'en sont pas l'expression la plus complète. Voilà pourquoi on devrait tenir compte des modifications et des changements survenus dans l'exercice du ministère religieux, dans la position sociale des hommes qui en sont revêtus; car enfin la cause du ministre est tellement liée à l'influence du ministère, qu'on pourrait en quelque sorte calculer le degré de cette influence par la considération dont jouissent ceux qui en sont les organes et les représentants.

L'influence des ministres de la religion une fois admise, il serait facile de dire les causes de ce phénomène. La religion, en effet, étant un fait commun à tous les temps et à tous les pays, et la religion par sa nature ayant une si grande action sur l'esprit et le cœur des hommes, il est impossible que ses ministres ne participent pas en quelque manière à la force, à l'efficacité renfermées dans les croyances, dans les préceptes, dans les actes même extérieurs dont ils sont les organes, les promoteurs et les guides. S'il pouvait exister un peuple dénué de toute religion, là seulement manquerait cette influence; mais comme l'une de ces choses est impossible, l'autre l'est au même degré. C'est en vain qu'on tenterait de détruire le sentiment religieux; il est indestructible dans l'humanité, comme faisant

en quelque sorte partie de son existence. Si l'on enlève aux peuples la véritable religion, ils en suivront une fausse ; si le nom même de religion est effacé, on inventera d'autres noms qui exprimeront toujours la même chose. N'a-t-on pas observé l'étonnant phénomène qui se produit chez les nations où l'incrédulité a fait les plus grands ravages? A Paris, par exemple, où certes les idées religieuses n'exercent pas un trop grand ascendant, vous rencontrerez les superstitions les plus grossières; il y a là des hommes et des femmes qui ne croient plus en Dieu et qui écoutent avec une soumission admirable les oracles de tel charlatan qui prédit, avec une assurance à peine moins étonnante, les événements futurs ou cachés d'où dépendent le plus souvent le sort des individus et celui des familles. Chose remarquable! le même homme qui, séduit par les funestes doctrines de Voltaire et des disciples de Voltaire, a repoussé la religion de ses aïeux et protesté au nom des lumières du siècle contre des enseignements aussi anciens que le monde, contre des vérités appuyées sur des preuves innombrables, croira sans hésiter, sur la parole d'un misérable imposteur, à des jours fastes ou néfastes, à mille autres niaiseries non moins déplorables. Or, savez-vous ce que signifient de telles anomalies? Elles signifient que l'homme ne saurait se renfermer dans la sphère étroite de cette vie, dans le court espace qui lui est mesuré sur la terre : une voix intérieure lui répète sans cesse que tout ne finit pas là,

qu'il n'y a là qu'une faible partie de ce qui existe, qu'il faut reconnaître des êtres d'un ordre différent, une autre mode d'existence, une autre vie, un autre monde; que quand il a perdu le céleste flambeau qui le conduisait dans le chemin de la vérité, il marche à tâtons, dans les plus épaisses ténèbres, il adore des idoles de son invention, une fois qu'il a cessé d'adorer le seul vrai Dieu. C'est pour cela qu'il est naturellement porté à penser qu'il existe des hommes privilégiés dont l'esprit s'élève à des régions supérieures, inaccessibles aux autres hommes; c'est pour cela qu'il admet la possibilité de certaines combinaisons mystérieuses propres à nous révéler les secrets de l'avenir; c'est enfin pour cela qu'il a besoin d'entendre la parole d'un imposteur quand il n'écoute plus la parole du prêtre.

Ceci nous fait voir d'une manière éclatante combien nous sommes fondés à reconnaître la force et la grandeur des influences religieuses, puisque l'homme qui n'a plus à son secours le ministère des prêtres se fait des prêtres à sa guise, se soumet à leur autorité, se laisse entraîner par quiconque entreprend de parler à ses instincts de croyance surnaturelle. Qu'importe le nom dont on revêt ces prêtres de l'erreur? La chose reste au fond la même. Le fanatisme et la superstition ne sont autre chose que le sentiment religieux jeté au dehors de sa voie.

Nous ne demandons pas pour les ministres de la religion une influence plus grande qu'il ne leur convient de la posséder; nous ne désirons pas, nous ne

regardons pas comme possible qu'une grande partie des affaires humaines passent par leurs mains, comme cela se pratiquait dans d'autres temps et dans d'autres circonstances ; mais nous ne pouvons souffrir en vérité l'incroyable aveuglement de ces hommes qui, non contents de l'amoindrissement des influences religieuses dans l'époque où nous vivons, travaillent incessamment à dénaturer l'histoire, en représentant comme un fait odieux en lui-même et funeste aux intérêts de la société cette antique influence des ministres de la religion, quelque part qu'ils la rencontrent, n'importe le nom sous lequel elle se produit. A ceux qui méconnaissent ainsi l'un des caractères les plus essentiels de l'humanité, qui repoussent absolument l'intervention et l'influence des ministres de la religion dans le cours des choses humaines, dans la suite des événements engendrés par le développement de toutes les civilisations, et qui n'ont parlé de la religion que comme d'un fait accidentel et non comme d'une des conditions essentielles de la vie des peuples, nous pourrions bien rappeler, parmi tant d'autres passages remarquables de l'antiquité païenne, ces mots profonds adressés par Plutarque à un philosophe épicurien : « Si vous parcourez l'univers, vous rencontrerez des sociétés sans lettres, sans roi, sans maisons, sans monnaie, sans théâtre, sans école; mais vous n'en rencontrerez jamais, nul n'en a jamais rencontré sans temples et sans dieux; non, il n'existe pas de société qui ne pratique le devoir

de la prière, qui n'ait ses formules de serment, qui ne consulte des oracles, qui ne fasse des libations et des sacrifices, soit pour obtenir les biens qui lui manquent, soit pour détourner les maux qu'elle craint. Je juge qu'il serait plus facile de bâtir une ville dans les airs, que de fonder et de conserver une société sans une foi religieuse. »

De tout temps, on a reconnu l'influence que nous voulons établir; secondée ou contrariée, suivant la circonstance, elle n'a jamais cessé d'exister; mais le clergé catholique présente, sous ce rapport, quelque chose d'exceptionnel et de caractéristique, qu'on chercherait en vain dans les ministres d'une autre religion. Deux causes ont contribué à augmenter l'influence du clergé catholique et à la mettre en évidence, autant aux yeux de ceux qui la regardaient avec défiance qu'aux yeux de ceux qui la réclamaient comme leur secours et leur appui; nous voulons parler de l'indépendance de ce clergé dans tout ce qui concerne les intérêts spirituels et de ses rapports directs avec la conscience et la vie des fidèles.

L'indépendance du ministère catholique, dans toutes les affaires qui sont de son ressort, fut à toutes les époques le cauchemar, pour ainsi parler, des gouvernements arbitraires. Que cette hostilité se soit manifestée sous la forme du despotisme ministériel, ou bien qu'elle ait revêtu des traits moins repoussants et plus flatteurs, elle n'en était ni moins réelle ni moins dangereuse. Lisez l'histoire

de l'Église après la conversion des empereurs, et vous y remarquerez sans peine les premiers germes d'un mal qui n'a cessé de l'affliger. Vous les trouverez surtout dans cette constante démangeaison du pouvoir civil de se mêler des affaires ecclésiastiques. Ce pouvoir oubliait trop facilement la leçon renfermée dans les immortelles paroles que le grand évêque espagnol Osius fit entendre à l'empereur Constance : « J'ai rendu témoignage de ma foi, lui disait-il, dans la persécution de votre aïeul Maximien, et si vous voulez renouveler l'épreuve, je suis prêt à souffrir tous les tourments plutôt que de trahir la vérité et de souiller mon innocence. Que vos gouverneurs n'interviennent pas dans les décisions de l'Église; cessez d'exiler les évêques, dont le seul crime, à vos yeux, est de ne pas se prêter aux abus du pouvoir. N'oubliez pas, empereur, que, malgré ce magnifique titre, vous ne laissez pas d'être homme, et d'être, comme tel, sujet à la mort. Craignez l'éternité. Ne vous mêlez pas des affaires ecclésiastiques; à cet égard, vous n'avez pas d'ordres à nous donner : c'est vous, au contraire, qui devez en recevoir de nous. Dieu vous a confié le gouvernement de l'empire, aux évêques celui de l'Église chrétienne ; et, de même que nous violerions l'ordre de Dieu si nous entreprenions d'usurper votre pouvoir, de même vous le violez en vous appropriant le pouvoir qui nous appartient. »

On dirait que cet illustre évêque pressentait les calamités que devaient entraîner pour l'Église la

manie théologique des empereurs d'Orient, et leurs attaques incessantes contre l'indépendance des ministres de la religion, dans le point le plus délicat de leur ministère, qui consiste à défendre l'intégrité du dogme. Qu'on ne s'imagine pas néanmoins que cette indépendance soit indifférente au sort de la religion, quand il s'agit de défendre la discipline ecclésiastique : un abîme appelle un autre abîme, et celui qui s'arroge aujourd'hui le droit de faire des règlements ne fera pas difficulté demain de formuler une décision dogmatique.

Il est curieux d'observer comment certains hommes parlent de dogme et de discipline; on dirait, à les entendre, que ce sont là deux choses entièrement distinctes et séparées, qui n'ont jamais entre elles un point de contact. Quand il s'agit de fixer les attributions de l'autorité ecclésiastique, on les lui fait illimitées en matière de dogme, mais bien restreintes en ce qui concerne la discipline; et comme la discipline est divisée par quelques-uns en interne et externe, ce mot se prête d'une manière très élastique à tout ce que peuvent désirer les ennemis de l'Église; ils laissent, en conséquence, au pouvoir spirituel un exercice tellement restreint, qu'on peut le regarder tout d'abord comme réduit à néant, ou comme devant forcément disparaître, à la première attaque dirigée contre lui.

Il importe de ne pas oublier que le dogme et la discipline, choses bien distinctes, à la vérité, ont

néanmoins tant de points de contact, se lient d'une manière si intime, qu'on ne saurait porter atteinte à la dernière sans que la première s'en ressente aussitôt. L'élection et la confirmation des évêques est, sans doute, une affaire de discipline; et cependant on ne peut y toucher sans ébranler immédiatement le dogme. Changez, en effet, la discipline établie, suivez les conseils de ceux qui prétendent que le dogme n'y est nullement intéressé, et vous verrez ce qu'il en sera bientôt de la primauté du Saint-Siége, l'un des dogmes fondamentaux du catholicisme. La question des dispenses est également une question de discipline, mais qui n'est pas moins inhérente au dogme que nous venons d'indiquer. Nous pourrions citer des exemples sans nombre à l'appui de cette même vérité; mais ce que nous venons de dire suffit pour mettre hors de doute que l'indépendance de l'Église, en fait de discipline, est intimement liée à son indépendance en fait de dogme.

La religion qui n'établit pas, comme l'un de ses principes fondamentaux, l'indépendance de ses ministres dans l'exercice de leurs fonctions, ne leur assurera jamais le même degré d'influence que celle qui repose sur cet inébranlable fondement. Quand les ministres de la religion sont soumis à un pouvoir temporel, de telle sorte qu'ils ne puissent remplir les attributions de leur ministère, sans se résigner à devenir les instruments de ce pouvoir, ils abdiquent, on peut le dire, leur carac-

tère religieux. Loin de paraître alors aux yeux des peuples comme les envoyés de Dieu, ils ne sont plus regardés que comme les mandataires des hommes. Dès lors cesse également l'efficacité de leur ministère, la principale influence de leur action, celle qui est considérée comme une émanation du pouvoir divin et qui fait de l'homme le dépositaire des volontés du ciel par rapport à ses semblables. Une fois que les ministres de la religion ont perdu leur indépendance, la force du pouvoir religieux n'est plus dans leurs mains; elle est dans la main qui les domine et les dirige. Il arrive de là que cette force s'amoindrit d'une manière étrange et que le peu qui en reste est absorbé et exploité par le pouvoir civil.

Il faut remarquer, en outre, qu'une telle puissance sert de peu à celui-là même qui l'usurpe; elle est déplacée, hors de son élément naturel, et par là même elle ne conserve plus qu'une ombre d'action et de vie. Et, sur ce point, il existe une différence bien remarquable entre le christianisme et les autres religions : celles-ci se prêtent plus ou moins à la direction du pouvoir temporel; il en est autrement du christianisme. Le christianisme, par ses dogmes, par ses lois, par son origine, par son mode de propagation, par son histoire tout entière, est absolument indépendant; il ne peut même exister sans cette indépendance, et du moment où cette indépendance vient à lui manquer, il perd aussitôt une des conditions nécessaires à sa vie. Ce

noble instinct se laisse apercevoir jusque dans les sectes séparées; il leur rappelle la source dont elles se sont éloignées; mais, rebelles à l'autorité fondée par le divin Maître, elles portent le châtiment de leur révolte, en subissant le joug de l'esclavage sous une main étrangère.

C'est la chaire de saint Pierre, colonne de la vérité, rocher inébranlable sur lequel est bâtie l'Église de Jésus-Christ, cette Église contre laquelle ne prévaudront pas les portes de l'enfer; c'est la chaire de saint Pierre, dépositaire incorruptible du trésor de la foi, source intarissable de sagesse et de prudence, à laquelle il a été donné de passer, invulnérable et triomphante, à travers les tourmentes et les combats de dix-huit siècles; c'est cette chaire qui devait montrer à tous les yeux, d'une manière également merveilleuse et palpable, ce que vaut l'indépendance de la religion. C'est pour cela que les papes ont déployé tant de persévérance et d'efforts pour la conserver; c'est pour cela qu'ils n'ont cessé de lutter avec une invincible énergie contre les souverains qui voulaient y porter atteinte.

Cette observation ne s'applique pas seulement aux empereurs romains; le même phénomène se reproduit dans les âges suivants, sous différentes formes, avec de nouvelles péripéties. Un fatal instinct a poussé du même côté tous les gouvernements qui penchaient au despotisme : tous ont essayé d'affaiblir l'influence du clergé, en tant

qu'il forme un corps indépendant; tous ont voulu absorber cette indépendance à leur profit; et leur but ultérieur a toujours été de réunir dans les mêmes mains le pouvoir civil et la suprématie ecclésiastique. Durant le cours du moyen-âge, nous voyons se dérouler les longues et bruyantes querelles des empereurs avec les papes, ou bien, pour nous servir d'une expression consacrée, les guerres du sacerdoce et de l'empire. Si nous examinons de près la marche de ces événements, sans nous laisser arrêter par des incidents isolés et sans conséquence, si nous dégageons de l'ensemble des faits leur signification totale, nous verrons que ce qui s'agite au fond de ces immenses débats, c'est la question de savoir si le pouvoir ecclésiastique doit être indépendant dans l'exercice de ses attributions, s'il doit subsister à côté du pouvoir temporel comme une puissance amie, ou s'il ne doit pas, au contraire, vivre sous sa dépendance et dans un esclavage plus ou moins déguisé.

Ce n'est pas ici le lieu de confirmer cette proposition par les preuves historiques qu'il nous serait facile d'en donner; une telle démonstration dépasserait aussi bien les limites de cet article. Qu'on se rappelle seulement la fameuse question des investitures, qu'on ne perde pas de vue que la philosophie de l'histoire, plus clairvoyante et plus impartiale que l'esprit de secte et d'incrédulité, a justifié déjà, justifie chaque jour davantage, le grand pape Grégoire VII et ceux de ses succes-

seurs qui imitèrent l'exemple héroïque de cet homme extraordinaire; qu'on ne perde pas de vue que le ridicule désormais le dispute à l'odieux, dans les récriminations de ces prétendus philosophes qui ne peuvent comprendre que l'Église ait placé sur ses autels un homme accusé par eux d'ambition et de folie; qu'on ne perde pas de vue enfin que les ennemis du Saint-Siége confessent eux-mêmes, en ce moment, la haute sagesse et la justice inaltérable qui ne cessèrent de diriger les actes de ces pontifes si calomniés. En présence de tous ces témoignages, on verra si c'était bien l'ambition des papes qui fut la cause des discordes et des calamités entraînées par ces luttes séculaires, et si ce n'était pas plutôt la cupidité du pouvoir temporel, qui, sans souci de ses devoirs et même de ses intérêts, tentait de s'agrandir en s'emparant de l'influence religieuse; ce qu'il croyait réaliser en s'arrogeant les attributions du pouvoir ecclésiastique, en détruisant par ses fondements l'influence de l'Église.

Qu'en serait-il d'elle aujourd'hui si, dans ces temps malheureux, le siége de Rome se fût montré moins ferme dans ses principes, moins jaloux de son autorité? La simonie, ce fléau si commun à l'époque dont il s'agit, eût fait encore de plus grands ravages; les dignités ecclésiastiques et la juridiction sacrée fussent devenues l'objet d'un commerce infâme et la proie du dernier enchérisseur. Elles n'auraient plus été le partage de la science et de la vertu, mais la conquête de la richesse; et l'Église

aurait vainement pleuré sur une décadence dont la cause eût été sans remède. La force et la constance que les papes déployèrent dans le maintien des attributions du pouvoir spirituel empêchèrent un débordement dont les conséquences sont incalculables ; le despotisme temporel fut arrêté dans des entreprises empreintes d'autant d'injustice que de témérité ; et l'autorité ecclésiastique, dans le libre et courageux exercice de ses attributions, put dès lors aviser à la guérison d'un mal qui n'avait déjà fait que de trop funestes ravages.

L'opinion que nous venons d'exprimer sur la cause des grandes querelles entre le sacerdoce et l'empire ne détruit pas la vérité de ce qu'on a dit sur le projet poursuivi par les papes de conserver l'indépendance de l'Italie, sans cesse menacée par les armes et la politique des empereurs. Des luttes aussi vastes, et touchant un semblable objet, peuvent être rarement attribuées à une seule cause ; il est impossible qu'à leur origine ne se soient combinés des éléments divers, des agents multiples et doués d'une efficacité plus ou moins étendue. On peut donc admettre l'existence de plusieurs autres causes, sans nier pour cela que la principale n'ait été la nécessité faite aux papes de résister aux entreprises obstinées et sacriléges du pouvoir temporel.

Lorsque la révolution religieuse du XVI^e^ siècle vint entraver et faire dévier la marche des sociétés européennes, en les jetant dans les sentiers détour-

nés de l'erreur et du schisme, on vit se manifester clairement les cupides instincts du pouvoir temporel, dans tous les pays où parvint à triompher cette étrange réforme. Une des causes qui donnèrent au protestantisme le plus de force et d'extension fut son système de flatterie vis-à-vis de l'autorité civile, et l'empressement qu'il mit à lui donner dans les affaires ecclésiastiques une prépondérance aussi funeste qu'impie. Laissant de côté ce qui eut lieu sous ce rapport en Allemagne, nous voyons ce phénomène se produire en Angleterre sans déguisement et sans détour. Les novateurs créèrent là un nouveau pontificat suprême, dont ils n'hésitèrent pas à revêtir le chef de l'État. En se déclarant le chef de l'Église anglicane, en donnant pour appui à cette usurpation sacrilége les coryphées du schisme introduit chez cette nation, Henri VIII mit entièrement à découvert l'esprit dont le protestantisme était animé ; ce fut là aussi une triste et solennelle expérience qui montrait aux ministres de la religion l'état de sujétion et d'esclavage dans lequel ils tombent, quand, oubliant la dignité de leur caractère, unique base de leur indépendance, ils se font les instruments du pouvoir temporel. Depuis l'époque de la Réforme, le clergé anglican n'a cessé de voir décroître son influence et son ascendant, au point de n'avoir plus aujourd'hui d'autre genre d'autorité que celle dont il est redevable à l'étendue de ses propriétés, à la richesse de ses revenus, au rang même qu'il occupe dans l'organisation politique.

Le contraire est arrivé par rapport au clergé catholique sur tous les points de l'Europe. Les idées ont changé ou se sont profondément modifiées, d'étranges bouleversements sont survenus; et l'influence du clergé s'est maintenue jusqu'à notre époque, en dépit des secousses qu'il a ressenties par le fait des révolutions ou la marche toute seule du temps.

Qu'on reporte un coup d'œil sur l'histoire, qu'on étudie ce qui se passe dans les religions différentes du christianisme ou dans les sectes séparées de l'Église catholique, et l'on verra qu'il n'existe nulle part un ministère religieux qui exerce, en vertu de son caractère, une influence aussi grande que celle dont le sacerdoce a disposé parmi nous, malgré les attaques dont il a été l'objet. Nous n'ignorons pas que chez plusieurs nations de l'antiquité comme des temps modernes, on a vu des classes privilégiées qui, réunissant à d'autres prérogatives celles du ministère religieux, avaient une haute prépondérance sur toutes les affaires de la société ; mais il est à remarquer que le clergé catholique obtient cette même prépondérance, non-seulement dans les pays dont l'organisation sociale seconde ses vues, mais dans les pays mêmes où cette organisation lui est opposée. De telle sorte qu'on peut établir en principe que le clergé catholique est toujours, ou bien l'objet d'une considération et d'un respect vraiment religieux, ce qui met naturellement dans ses mains mille moyens d'influence à l'égard de la société, ou

bien l'objet d'une jalousie latente et des plus haineuses calomnies, quand il n'est pas ouvertement persécuté, sans qu'on le voie jamais se résigner à cette fatale abjection où tombent les ministres des autres cultes. Si parfois on a pu croire qu'il partageait sous ce rapport le sort commun, les événements ont bientôt démenti ces craintes ou ces espérances.

Quand on observe les choses avec un certain degré d'attention et de perspicacité, on voit que cette influence n'a jamais disparu, pas même dans les temps les plus malheureux, dans les plus terribles tourmentes, alors qu'on eût pu croire qu'il n'en restait plus la moindre trace. Quelle tourmente plus affreuse peut-on imaginer que celle de la révolution française? Vit-on jamais de plus rudes assauts livrés à toutes les institutions existantes, et principalement à l'institution du clergé catholique? Quel siècle avait vu s'accomplir de plus scandaleux exemples d'athéisme et d'impiété, les autels et les temples renversés ou prostitués avec un cynisme que la plume ne saurait retracer? Qui eût dit que l'influence du clergé subsistait encore en France sous le règne même de la Convention? Et cependant cette influence existait en réalité : cachée dans le secret des cœurs, ensevelie dans les plus profondes ténèbres, elle faisait encore sentir son action vivifiante au corps social, quand rien ne semblait révéler cette action à la surface ; elle retrouvait encore une sorte de liberté merveilleuse sous la main de fer

de la plus atroce tyrannie ; elle se préparait, enfin, à montrer d'une manière plus éclatante sa force divine et ses glorieux résultats, le jour où la Providence se souviendrait dans sa miséricorde du royaume de saint Louis.

Voyez ce qui se passa quand cette grande nation, fatiguée de luttes intestines, de proscriptions en masse, de révolutions et de bouleversements, se jeta toute haletante entre les bras du premier consul, lui demandant un peu de calme et de sécurité. Le général victorieux, élevé au sommet du pouvoir par les mains de ce même peuple qui détruisait naguère le trône de ses rois en invoquant follement la liberté, jette à peine un coup d'œil sur la société qui l'entoure et qui lui confie sa destinée ; son œil d'aigle reconnaît avant tout la nécessité d'appeler à son secours, pour cette grande œuvre de réorganisation sociale, l'influence d'un sacerdoce doublement consacré, par son caractère et par son martyre. Cette première inspiration fut si noble et si vraie, qu'elle ne laissa jamais un regret au cœur de cet homme extraordinaire, alors même que ses démêlés avec les papes eussent pu lui inspirer un semblable sentiment. Le rétablissement de la religion en France, accomplie par Bonaparte dans un moment où son intention était de créer un gouvernement fort et conciliateur, montre bien à quel point pesait encore dans la balance de la politique l'influence du clergé. Il ne faut pas oublier, en effet, que si Bonaparte releva de leur poussière les autels

renversés, ouvrit de nouveau les temples, soutint de son bras puissant le sacerdoce naguère proscrit et persécuté, ce n'est pas lui peut-être qui créa cette influence et qui lui donna une nouvelle vie. Ce qu'il fit, ce fut de débarrasser le chemin pour que cette influence pût se déployer au grand jour; mais encore une fois il ne lui communiquait pas l'existence; ce ne sont pas là des choses qu'on forme par un décret ou qu'on établit par un règlement : elles existent dans les réalités sociales antérieurement à la volonté de l'homme, elles ne sont pas le résultat d'un acte instantané, quelle que puisse être l'intelligence qui le conçoit et la main qui l'exécute.

Ce que nous disons est si vrai, cette influence existait si réellement dans les entrailles de la société, alors même qu'il n'en restait aucun vestige apparent, qu'elle se manifesta tout-à-coup avec une force dont les disciples de Voltaire furent eux-mêmes étonnés et confondus. La réaction religieuse dont la France fut alors le théâtre s'accomplit avec tant d'énergie qu'elle changea comme par enchantement la face de la nation. On n'eût pas regardé comme possible qu'un peuple où l'on avait vu commettre des excès qui touchaient aux dernières limites du ridicule, s'ils n'eussent en même temps revêtu les plus hideux caractères du sacrilége, pût passer avec tant de promptitude et de facilité au plus noble élan de l'enthousiasme religieux. Phénomène d'autant plus étrange que les attentats commis contre la religion n'étaient pas des coups frappés inopinément

et sans préméditation, que ces coups avaient été lentement préparés d'avance et n'étaient que la mise en œuvre des funestes théories dont la France s'était abreuvée pendant un demi-siècle. Ni la plume des sophistes, ni le fer des persécuteurs, au sein des triomphes les plus complets et les plus éclatants qu'aient jamais pu rêver les ennemis de l'Eglise, n'avaient donc pu détruire cette antique religion ; elle montrait une fois de plus que son origine vient des cieux, et que, soutenue par le bras du Tout-Puissant, elle peut défier sans crainte toutes les puissances de l'enfer. La calomnie, les sarcasmes, la pauvreté, la persécution, qui s'étaient déchaînés avec tant de fureur et de liberté contre le clergé catholique, n'avaient pu le dépouiller de ses divines influences, ni l'empêcher d'être regardé comme l'un des premiers éléments dont il fallait rechercher l'appui, au moment de réorganiser une société tombée dans l'état le plus effrayant de dissolution et de marasme.

Un fait confirme hautement la vérité de ce que nous avons dit touchant les bases sur lesquelles repose cette merveilleuse influence du clergé catholique, et montre avec la dernière évidence que la plus profonde et la plus solide de ces bases est bien, comme nous l'avons indiqué, l'indépendance de ce même clergé dans l'exercice de ses fonctions; et ce fait, c'est le concordat qui dut régler les affaires ecclésiastiques, en même temps que l'action du ministère religieux se manifestait de nouveau dans la

société. Cet acte solennel, en effet, consacrait d'une manière explicite et décisive le principe de l'indépendance de l'Église, dans le droit fait aux évêques de recourir au chef suprême pour la solution de toutes les difficultés, et dans le nœud puissant qui rattache le passé au présent et à l'avenir de la société chrétienne.

La Providence avait donc disposé les choses de telle manière qu'une révolution, qui avait principalement pour objet de consommer en France le discrédit et la ruine de toute influence catholique, servît à montrer avec une évidence irrésistible combien les efforts de l'homme sont impuissants contre l'œuvre de Dieu. Dieu voulut que l'homme même qu'on avait vu surgir du sein de la révolution, et qui avait promené son drapeau victorieux dans toutes les contrées de l'Europe, donnât aux peuples aussi bien qu'aux gouvernements cette ineffaçable leçon, que la religion est la première nécessité des sociétés humaines, qu'elle seule peut réorganiser celles qui sont tombées en dissolution, qu'une nation formée sous l'action du catholicisme doit revenir à lui, même après les plus grands bouleversements, qu'on ne saurait enfin obtenir des résultats satisfaisants, sous ce rapport, que par un accord parfait avec le souverain pontife. Qu'importent les folies sacriléges dont ce même homme souilla plus tard son nom, quand, aveuglé par l'orgueil, enivré par sa fortune, il courait rapidement au précipice? Que peuvent contre les réflexions que nous venons d'é-

tablir les excès dont il se rend coupable, lorsque, oubliant la politique de ses premières années et les fondements sur lesquels il avait d'abord assis sa puissance, il portait une mortelle atteinte aux intérêts de sa grandeur en même temps qu'aux intérêts de sa gloire? Bien loin d'infirmer notre raisonnement, de semblables souvenirs lui donnent une force nouvelle; car, si les premiers actes du conquérant eurent pour effet de l'élever à une hauteur qui semblerait fabuleuse, si ce n'était là un fait aussi récent, les crimes et les erreurs qui signalèrent la fin de sa carrière furent les seules causes de sa chute et de son exil.

L'histoire et l'expérience nous disent d'un commun accord que, nulle part dans le monde, l'influence du clergé catholique n'a été considérée avec dédain ou tenue pour une chose de peu d'importance. La confiance et l'amour, les soupçons et la haine dont elle a été l'objet, prouvent également sa puissance, sont des témoignages également significatifs que lui rendent à leur manière ses amis et ses ennemis.

Voyez ce qui s'est passé en Angleterre. Depuis le schisme d'Henri VIII jusqu'à nos jours, on a vu se continuer d'une manière plus ou moins violente, plus ou moins déguisée, la persécution contre le clergé catholique; elle a paru suivre dans sa marche le mouvement ascensionnel de l'influence de ce même clergé; et si dans le moment actuel la situation du catholicisme s'est améliorée dans ce pays, il ne le

doit ni à la condescendance ni à l'humanité du gouvernement, mais bien à la réaction extraordinaire qui se fait là comme partout ailleurs, et plus peut-être que partout ailleurs, en faveur des idées catholiques; réaction qui, venant à coïncider heureusement avec la situation politique de l'Irlande, arrache aux gouvernements des concessions qu'ils ne pouvaient plus refuser. Dans les longs et solennels débats de l'émancipation catholique, on a pu voir clairement l'importance qu'on donnait à des questions de cette nature, puisque une mesure inspirée par la saine politique, dictée par la prudence gouvernementale, impérieusement exigée par l'esprit du temps, rencontrait néanmoins une opposition tellement opiniâtre, qu'on n'a pu l'obtenir en définitive qu'à force de courage et d'habileté. L'attitude redoutable de l'Irlande a seule été capable de peser avec efficacité sur les délibérations du parlement anglais; seule, la voix formidable d'O'Connell a pu forcer dans ses détours cette duplicité britannique, que se sont transmise comme un funeste héritage, durant l'espace de trois siècles, les gouvernements successifs de ce pays.

En Russie, où le gouvernement, ce me semble, eût dû s'en tenir à des moyens calmes et lents pour amoindrir l'influence du clergé catholique, où le monarque paraissait pouvoir et devoir respecter l'esprit de tolérance si répandu dans notre siècle, nous voyons cependant éclater la haine et la peur qu'inspirent à l'autocrate des influences religieuses

à peine sensibles dans l'étendue de son pouvoir, dans l'immensité de ses États; il ne respecte plus les limites que lui prescrivaient à la fois sa sagesse et sa gloire : le voilà lancé dans un système de persécution et de barbarie qui sera la honte d'un règne commencé sous de glorieux auspices.

En Prusse, où l'esprit de modération et de douceur a si profondément pénétré les régions gouvernementales, dans ce pays où l'on se fait gloire d'allier l'ordre et la vigueur d'un gouvernement absolu avec les discussions et la liberté d'un gouvernement représentatif, chez un peuple enfin où la tolérance de tous les cultes et le libre essor donné aux controverses religieuses et morales doivent naturellement empêcher tout ce qui tendrait à violenter la conscience; eh bien, là aussi nous voyons avec étonnement les soupçons et la jalousie dont le clergé catholique est l'objet de la part du pouvoir civil, et le désir manifesté par celui-ci de gêner et de neutraliser l'action de celui-là, en évitant cependant de se jeter dans certains moyens de nature à soulever trop de bruit et de scandale. Mais on ne s'arrête pas aisément sur cette pente funeste ; on en est venu à ces moyens redoutés, témoin la persécution dirigée contre l'archevêque de Cologne. Il est vrai que les hommes d'État qui dirigeaient les affaires de ce pays se sont montrés assez prévoyants pour apercevoir de loin les abîmes où pouvait les conduire une semblable conduite, et qu'ils ont eu cette fois assez de prudence pour s'arrêter dans le

périlleux chemin où le premier mouvement les avait entraînés.

Ces attaques si multipliées et si ardentes contre l'influence du clergé catholique révèlent d'une manière non équivoque sa puissance et sa vigueur. On ne combat pas avec cette ardeur et cette opiniâtreté une institution qui n'inspirerait ni crainte ni jalousie; la haine de ses ennemis peut être regardée comme la mesure exacte de sa puissance. Cette puissance du reste ne frappe pas seulement au premier regard, quand on parcourt les pages de l'histoire; elle ressort invinciblement d'une attention plus sérieuse, d'une étude plus approfondie sur les dogmes et la discipline de l'institution chrétienne.

Nous aurons à considérer plus tard, par rapport à l'Église d'Espagne en particulier, ce que nous avons dit en général sur l'Église catholique.

STÉRILITÉ

DE LA

RÉVOLUTION ESPAGNOLE.

Les anomalies que nous présente l'histoire d'Espagne, pendant ces trente dernières années, sont devenues plus d'une fois l'objet de nos réflexions; nous cherchions à nous expliquer en nous-mêmes les causes qui les ont produites, puisqu'il n'est rien, dans la société comme dans la nature, qui n'ait sa cause efficiente et sa raison d'être. Pouvoir affirmer qu'en Espagne trois et deux ne font pas cinq serait en vérité le moyen le plus heureux pour expliquer ce qu'il y a d'étrange dans les événements dont elle est le théâtre, ce qu'il y a d'incroyable et d'imprévu dans la suite de ces mêmes événements. Par malheur, une semblable formule est impossible et ne renferme rien que l'aveu de l'impuissance où l'on est de comprendre ce que l'on voit. En voyant, en effet, surgir des événements que rien ne faisait pressentir dans le cours ordinaire des choses, prononcer le mot d'anomalie, c'est avouer implicitement son ignorance et l'impossibilité de remonter à la cause. C'est là un motif pour nous de scruter et

d'analyser les éléments constitutifs de notre révolution, de rechercher ce qui peut dans son essence la distinguer des autres, puisqu'elle se montre si différente d'elles dans son origine, ses développements et sa décadence, puisqu'elle n'a de commun avec elles que cet invariable cortége de perturbations et de calamités qu'elles traînent toutes à leur suite. Les autres révolutions d'abord se sont distinguées par les hommes extraordinaires qu'elles ont produits; elles ont ensuite montré, dans le bien comme dans le mal, des proportions colossales; dans leur immense horizon, on apercevait incessamment, ou bien l'éclat radieux de l'arc-en-ciel déployant triomphalement d'un pôle à l'autre la richesse de ses couleurs, comme le plus magnifique reflet des promesses de l'avenir, ou bien les nuages précurseurs de la tempête, le sombre et majestueux appareil de la destruction et de la ruine, puis l'ouragan lui-même se déchaînant sur la terre effrayée et détruisant à la fois ses richesses et ses espérances. Chez nous, rien de pareil, ni un grand homme, ni un grand événement, partout des faits mesquins, des volontés chancelantes, des esprits étroits, un mal sans compensation, un bien sans résultat durable.

Il serait difficile de signaler quelque part une pensée de gouvernement, un germe d'organisation administrative, une amélioration sociale, un progrès dans les sciences et les arts, un côté des choses empreint de quelque grandeur, un acte digne de

quelque gloire. Que nous a donné cette révolution si vantée ? Quelle petitesse dans ses principes ! quelle incertitude, quelles aberrations dans sa marche ! quelle nullité dans ses résultats ! Pauvre révolution qui naît dans un coin ignoré, et semble honteuse de sa naissance, qui meurt sous un décret lancé par un monarque, qui renaît par le fait d'une insurrection militaire, sur une terre isolée, et s'enfuit saisie d'épouvante, à la seule vue du pavillon français franchissant de nouveau les Pyrénées à la tête de cent mille soldats ; elle avait oublié sans doute que ce même pavillon avait dû s'incliner naguère devant l'héroïque énergie de la nation espagnole, alors cependant qu'il marchait entouré d'un demi-million de vétérans, vainqueurs de tous les peuples de l'Europe. Les véritables révolutions ne s'arrêtent pas dans leur marche, elles ne comptent pas des trèves de dix ans : elles avancent toujours, renversant, écrasant, pulvérisant tout ce qui se met en travers de leur passage ; leur choc est irrésistible comme celui d'un fleuve débordé ; ce n'est pas aux forces humaines qu'il appartient de les faire rentrer dans leur lit, elles n'y rentrent jamais qu'au moment où la Providence leur dit : C'est assez !

Serait-il possible de trouver une raison des anomalies que présente la révolution espagnole, dans le caractère même du peuple espagnol ? est-ce que nous manquerions par hasard de force et d'énergie ? aurions-nous perdu les grandes qualités qui rendirent nos aïeux immortels ? La patrie des Pélage,

des Gonzalve de Cordoue, des Fernand Cortès, aurait-elle perdu son ancienne fécondité, ne serait-elle plus que l'ombre d'elle-même? le soleil ne brillerait-il plus au-dessus de nos têtes avec la même puissance et le même éclat dont il nous couronnait, quand il ne se couchait pas sur l'empire espagnol? Enfants dégénérés de ces hommes illustres qui remplirent le monde du bruit de leurs hauts faits, ne sentirions-nous plus couler dans nos veines ce noble et généreux sang dont les flots, versés sur toutes les contrées de l'Europe, dans l'Afrique et les Indes, rattachaient au diadème des monarques espagnols, comme des perles d'une inestimable valeur, les provinces qu'ils avaient arrosées; ouvraient à la civilisation européenne des mers inconnues, des parages inexplorés où devaient flotter plus tard, avec tant de grandeur et de gloire, les pavillons de la Grande-Bretagne, de la France et de la patrie de Washington? Nous ne pouvons le croire : l'an 1808 n'est pas tellement éloigné de nous. Elle n'a pas encore disparu, la génération qui fut témoin de cette insurrection immortelle, où l'on vit un peuple, sans roi, sans gouvernement, sans chef, se lever comme un seul homme et descendre tout seul dans la lice où venaient de succomber les plus grands potentats de l'Europe. Ce spectacle fut grand, immense, glorieux, unique dans l'histoire de ce siècle; et cela, parce qu'il fut national, parce qu'il ne fut pas l'œuvre de quelques hommes, ni la réalisation d'un plan tracé d'avance, mais bien le résultat

naturel, spontané, des idées et des mœurs de l'Espagne; c'est pour cela qu'au premier cri, au premier coup frappé pour l'indépendance de la patrie, tressaillirent tout-à-coup tous les échos de la péninsule ibérique, que de toutes parts brillèrent au soleil les armes d'une nation entière, comme à la voix du capitaine resplendissent en même temps les épées, les baïonnettes et les lances de toute une armée.

Nous ne croyons pas à l'affaiblissement des races; quand il se produit, en effet, nous y voyons surtout le résultat du système religieux, social et politique auquel ces races sont soumises; la race espagnole est donc toujours à nos yeux ce qu'elle fut dans les jours de sa puissance et de sa gloire. Trente ans ne suffisent pas en outre pour qu'un peuple ait dégénéré; et il n'y a pas plus longtemps que cela qu'on vit le peuple espagnol se montrer le plus hardi, le plus tenace, le plus courageux de tous les peuples de la terre. Ce n'est donc pas au caractère de notre peuple qu'il faut s'en prendre de la petitesse de notre révolution; là n'est pas la cause de cet amoindrissement, de cette prostration qui succèdent, pour ainsi dire immédiatement, à un mouvement colossal. La véritable cause est dans l'impopularité de tous les projets tentés par la révolution; elle est en ce que l'immense majorité de la nation n'a été pour rien dans ces misérables scènes où l'on a parodié les événements révolutionnaires de quelques autres pays.

Une révolution, pour être telle, doit avoir ses

racines au cœur même du pays; c'est là, uniquement là, qu'elle peut trouver sa force; car une révolution se fait toujours pour renverser ce qui existe, pour dépouiller ceux qui possèdent, pour arracher la direction de la société des mains de certaines classes, pour généraliser des avantages et des biens qu'elles semblaient posséder à l'exclusion des autres; et par là même, la révolution est obligée de lutter contre des institutions profondément enracinées dans le sol, contre des intérêts puissants qui se coalisent sous la menace du danger; elle ne peut dès lors se promettre le triomphe, ni commencer la lutte avec apparence de succès, si elle n'a pour elle une grande partie du peuple, si elle ne peut mettre en jeu cette machine de guerre, cet irrésistible bélier, dont les terribles coups ébranlent en un instant les plus solides remparts. Hors de là, il peut bien y avoir une suite de conspirations, mais non une révolution véritable; il peut y avoir des émeutes, des insurrections, la guerre civile, mais non encore une fois la révolution elle-même, ce mouvement général qui soulève les flots populaires et qui les précipite contre les sommités sociales pour les renverser et les anéantir.

Appliquez ces réflexions à notre histoire, et voyez si vous ne comprendrez pas les anomalies qu'elle présente. Rappelez la glorieuse époque dont nous avons parlé, et vous avouerez que depuis lors il n'a pas existé parmi nous de mouvement vraiment national. Mille fois on a mis ce mot en avant; mais

autant de fois il a été facile de voir, à travers les voiles les plus ingénieux, percer les intrigues d'un parti, d'une faction, d'un individu. Il ne s'est pas élevé chez nous de ces hommes extraordinaires qui se placent à la tête d'une révolution; les grands capitaines supposent toujours une grande armée, les émeutes n'ont besoin que de quelques chefs turbulents; au bruit des clameurs populaires suffisent toujours quelques tribuns capables de prononcer avec emphase d'assourdissantes banalités. A des hommes tels que Mirabeau, il faut des assemblées constituantes; à des hommes tels que Washington, il faut un peuple entier sous les armes.

Sur certains points de la Péninsule, à diverses époques de nos agitations, on a vu, qu'on le remarque bien, des soulèvements vraiment populaires; et là, les chefs n'ont pas manqué. Le mouvement de la Navarre et des provinces vascongades se personnifia dans l'illustre et malheureux Zumalacarregui. Si la révolution avait été populaire en Espagne, croyez-vous qu'elle eût traversé tant d'années sans rencontrer un chef digne d'elle? Croyez-vous que certains hommes, qui se sont plus ou moins élevés dans cette période, ne fussent pas montés à une plus grande hauteur, inspirés et secondés par l'élan national? Mais que peut devenir un homme qui s'adresse aux sympathies du peuple, quand il sait que le peuple le repousse et l'abhorre? A quoi peut également aboutir

celui qui se sert du m ot de liberté pour entraîner les masses, et que les masses regardent avec défiance, sinon avec antipathie, craignant que sous ce nom séduisant et flatteur ne se cachent les ennemis de leurs idées et de leurs institutions les plus chères? Telle était cependant la position des hommes qui s'étaient faits parmi nous les hérauts des principes révolutionnaires; ils se sentaient faibles sur le terrain où ils s'étaient placés, ils se croyaient entourés de toutes parts d'ennemis nombreux et puissants; ils ne pouvaient ignorer que la popularité n'était dans leur bouche qu'une parole vide de sens, ils avouaient eux-mêmes qu'il fallait des générations nouvelles pour que les idées propagées par eux pussent devenir populaires. De là le découragement, de là l'exaspération dont ils nous ont souvent donné le triste spectacle; tantôt ils couvraient leurs démarches et palliaient leurs desseins; tantôt ils se livraient à cette exagération qui naît toujours de la difficulté qu'on sent à vaincre la résistance; ils n'ont pas craint de jeter à la face du peuple les reproches d'ignorance et d'incurie à l'endroit de ses propres intérêts; et cela, parce qu'il ne voulait pas de ce bonheur imaginaire qu'ils s'obstinaient à lui présenter.

La révolution proprement dite n'eut jamais en Espagne le peuple de son côté, à moins qu'on ne prenne pour le peuple cette poignée d'hommes turbulents qui vociféraient le triomphe ou le blâme dans les tribunes de Cadix, au temps des Cortès

extraordinaires, ou cette foule tumultueuse qui suivait les images de Riego dans les rues de Madrid, ou bien encore ces quelques factieux qui venaient insulter les reines jusque dans leur palais, lors des désordres de la Granja. Cette impopularité de la révolution espagnole a été la véritable cause de son étrange stérilité ; de là est venu qu'on n'a su mettre à profit ni le soulèvement de 1808 , ni la victoire qui en fut la conséquence; de là encore cette série de réactions dans laquelle nous sommes entrés, à partir de 1814 ; de là enfin l'impuissance où nous sommes graduellement tombés de constituer un gouvernement national qui, fort de son principe et de sa position, pût se consacrer sans réserve au bonheur du pays.

C'est à ces mêmes causes qu'on peut attribuer la violence et jusqu'à un certain point l'efficacité des réactions accomplies ; parfois on a pu détruire d'un seul coup des faits qui semblaient avoir prescrit, et rétablir un état de choses antérieur au mouvement de la révolution. On a souvent blâmé cela comme le résultat d'un système, et l'on ne s'apercevait pas que c'était là beaucoup mieux qu'un système, que c'était l'effet logique et naturel de la disposition des esprits et de la force qui les appuyait, quand ils avaient remporté la victoire. En Espagne, comme dans tous les autres pays du monde, le parti qui vient de supplanter et de subjuguer ses ennemis par la force des armes ; fait disparaître autant qu'il est en lui les traces du

pouvoir renversé, brise d'avance tous les moyens capables de favoriser son retour, s'entoure, en un mot, de tous les intérêts anciens ou nouveaux qui peuvent affermir son triomphe. Mais ce qui s'est passé dans les diverses réactions tentées jusqu'à ce jour ne saurait plus désormais se reproduire. Pourquoi ? Parce que la révolution a pris une extension beaucoup plus grande, parce qu'elle a eu le temps de consolider son œuvre. On ne respecte pas les faits accomplis, quand ils ne sont pas assez forts pour imposer eux-mêmes le respect; s'ils ont au contraire assez de force, la nécessité de les subir se nomme générosité, la peur revêt le dehors de la prudence.

Pour qu'une révolution puisse réellement s'appeler nationale, il n'est pas sans doute nécessaire qu'elle ait en sa faveur l'opinion de tous les citoyens, pas même de toutes les classes; nous savons que cette unanimité est à peu près impossible, à moins que l'indépendance de la nation ne soit elle-même en jeu; et, dans ce cas encore, faut-il supposer qu'il n'a pas été possible de fausser le mouvement et de donner le change à l'opinion. Mais pour qu'une révolution soit nationale, il est du moins nécessaire qu'une partie considérable de la nation l'embrasse avec ardeur, et que derrière les esprits qui poussent au renouvellement de l'état social se range une masse imposante capable de réaliser leurs projets. Si les idées se bornent à un petit nombre d'esprits, si elles n'ont eu ni le temps ni le moyen

de se répandre parmi le peuple, elles pourront bien former une école philosophique, et par l'intermédiaire de cette école ourdir de secrètes intrigues, préparer des conspirations, exciter des désordres; elles ne soulèveront jamais ces vastes et profondes tempêtes que nous appelons révolutions.

Nous ne prétendons pas non plus que ces grands événements soient toujours inspirés par une idée fixe, se dirigent vers un but unique et déterminé; dans ce cas, ils perdraient peut-être une grande partie de leurs forces, ils n'auraient plus ni le même élan ni la même énergie. Pour ébranler et changer une vieille société, il faut de puissants éléments d'agitation et de discorde, il faut des principes dissolvants qui relâchent tous les liens et menacent toutes les institutions dont le corps social se compose; il faut des idées neuves, hardies, séduisantes, capables de fasciner les esprits, d'enflammer les cœurs et d'éblouir les imaginations par la perspective d'un brillant avenir; avenir incertain, si l'on veut, vague, indécis, et qui n'apparaît au bout de l'horizon que comme le mirage à l'extrémité du désert. C'est là précisément ce qui le rendra plus entraînant, ce qui lui donne une influence plus irrésistible; son attraction sera d'autant plus forte, qu'il se refuse à l'examen de la saine raison.

Dans la révolution d'Angleterre, par exemple, on chercherait en vain l'unité de but et de plan; dans les phases qu'elle a parcourues, dans les difficultés

qu'elle eut à vaincre; dans les triomphes qu'elle remporta, il est aisé de voir la multiplicité des causes qui s'étaient réunies pour jeter la Grande-Bretagne dans cette interminable série de malheurs. Il est vrai néanmoins que, dans cette infinité de tendances diverses, qu'il serait bien difficile de classer et beaucoup plus encore de réduire à l'unité, soit dans leur principe, soit dans leur fin, on voit dominer le fanatisme religieux, qui entraîne tout, qui subjugue tout, qui porte de toutes parts la fougue de ses instincts et les sombres reflets de sa pensée. L'interprétation de l'Écriture-Sainte abandonnée au sens privé, la Bible répandue à profusion au milieu des classes ignorantes et des passions les plus énergiques, contribuèrent surtout à produire cette multitude de fanatiques dont l'esprit égaré par les plus étranges doctrines, dont le cœur enivré d'un orgueil féroce atteignirent souvent aux dernières limites de la frénésie. La révolution se montrait l'irréconciliable ennemie de toute puissance et de toute dignité, elle s'appuyait sur cette tourbe immense de furieux qui, dans les rois, ne voyaient plus que les délégués de la grande prostituée de Babylone. La révolution cherchait à renverser les restes de hiérarchie ecclésiastique laissés debout par le schisme et l'hérésie; on en vint à soutenir avec ardeur qu'il fallait abolir le sacerdoce, par la raison que les prêtres étaient les ministres de Satan. La révolution tendait à tout niveler; elle eût voulu anéantir jusqu'à l'inégalité de la science; par un sacrilége abus de l'Écriture-

Sainte, on condamnait la science comme une invention du paganisme, et les écoles publiques comme des pépinières de désordres et de fureurs. La révolution ne disait pas précisément où se trouvait le bien; mais elle désignait comme mal, et vouait en conséquence à la destruction tout ce qui existait; elle n'avait pas, elle ne pouvait avoir une pensée de réédification, elle n'avait que des instincts de démolition et de ruine. Ces terribles instincts avaient bouleversé les têtes d'un grand nombre de sectaires; et si l'on ne peut pas dire que la totalité du peuple anglais était avec eux, leur nombre du moins était si considérable, qu'ils pouvaient être considérés, vu surtout leur exaltation et leur enthousiasme, comme représentant la majorité de cette nation. Leur force venait principalement des principes adoptés et popularisés par le schisme d'Henri VIII, ils ne faisaient que tirer les conséquences des axiômes posés un siècle auparavant. En communiquant à ce fanatisme une nouvelle ardeur, en le dirigeant avec une habileté remarquable vers le but de son ambition, Cromwell marchait à la dictature par le chemin de la popularité.

La révolution française n'atteignit de si grandes proportions, ne produisit des résultats si vastes et si terribles, que parce qu'elle avait pris son point d'appui dans le peuple; les doctrines philosophiques avaient déjà fait de profonds ravages pendant l'espace d'un siècle, elles avaient miné par leur fondement toutes les vieilles institutions : la révolu-

tion était faite dans les idées avant de s'accomplir dans les faits.

Les matériaux de ces vastes incendies étaient amoncelés, il ne manquait plus qu'une étincelle pour y mettre le feu. Contemplez l'Assemblée nationale au premier moment de son existence, et vous verrez aussitôt une assemblée qui va se déclarer indépendante de tous les pouvoirs anciens, du clergé, de la noblesse et du trône; vous verrez une assemblée qui s'empare même de tous les pouvoirs, qui les concentre dans son sein, qui se déclare souveraine, qui donne déjà des lois à la France et prépare les voies à la Convention. Là, sans réflexion, sans examen, vous apercevez de prime abord la ligne qui sépare l'avenir du passé, le commencement d'une ère nouvelle, les résultats de la philosophie du XVIII^e^ siècle, les premiers éléments qui doivent former, par leur agrandissement et leur combinaison, la société du XIX^e^ siècle. Quand Louis XVI, après la convocation des états-généraux, se trouva face à face avec la révolution, terriblement personnifiée par Mirabeau, il ne devait pas sans doute reconnaître la voix de tout son peuple dans la foudroyante éloquence du célèbre tribun. Des classes entières étaient loin de sympathiser avec les tendances de l'Assemblée nationale et d'applaudir à la scène du Jeu-de-Paume; une foule d'hommes appartenant à toutes les classes de la société désiraient sincèrement le maintien de la monarchie avec tout l'appareil de sa splendeur et de

sa puissance, avec tous les moyens nécessaires pour remplir ses hautes fonctions et travailler efficacement au bonheur des peuples. Mais on ne saurait nier que les doctrines philosophiques, ennemies de toutes les institutions sociales alors debout, n'eussent gagné beaucoup de terrain, n'eussent consolidé leur pouvoir et fait de nombreuses conquêtes, jusque dans ces classes de la société qui auraient dû les repousser avec le plus d'horreur, n'eût-ce été que par intérêt propre ; on ne saurait nier que la masse du peuple ne fût travaillée par un esprit d'agitation et de résistance, que déjà ne fermentassent visiblement dans son sein les formidables passions qui devaient si tôt après déployer aux yeux de l'univers leur lugubre puissance ; on ne saurait non plus révoquer en doute que ceux-là mêmes qui détestaient la révolution, à cause de ses instincts irreligieux et anarchiques, ne fussent exaspérés contre les abus, n'en appelassent de tous leurs vœux la réforme et la destruction, n'éprouvassent enfin une fatale inclination à ne voir, dans les conseils de la prudence et du sens commun, que les suggestions et les intrigues des courtisans. On ne savait pas ce que c'était qu'une révolution, on n'en n'avait pas vu les excès, on ne les regardait pas peut-être même comme possibles ; dès lors on ne pouvait penser non plus que ces mêmes tables, sur lesquelles on avait solennellement gravé les droits du peuple, seraient si promptement souillées de boue et de sang, que le poignard des Jacobins frapperait à la

fois tant de cœurs généreux et purs, et mettrait en lambeaux la bannière de la liberté. Les esprits étaient enivrés d'enthousiasme, et l'enthousiasme portait dans ses bras ce qu'on peut nommer sa fille la plus chère, l'espérance. Il en était peu qui voulussent une révolution cruelle et sanglante ; mais beaucoup demandaient une réforme sérieuse et radicale ; et dans ces époques de bouleversement, la révolution vient toujours à la suite de la réforme, un pas suffit pour aller de l'une à l'autre. Quand un homme appelle la réforme à hauts cris, soyez sûr que cet homme ne connaît pas le terrain sur lequel il s'avance ; ou bien il parle de mauvaise foi et il n'ose pas appeler la révolution de son véritable nom. C'est pour cela que, l'impulsion une fois donnée, la nation française la suit en aveugle. Les sifflements de la tempête montrent à chaque instant les dangers du naufrage ; mais le vaisseau marche à toutes voiles, et l'équipage, qui pâlit à la vue du péril, s'y jette néanmoins tête baissée. Il s'efforce bien sans doute de montrer un front serein ; mais il se soumet avec une étrange docilité au commandement des hommes assez hardis pour entreprendre de diriger la manœuvre, et pour défier sans pâlir les fureurs de la tourmente.

Quels rapports de similitude pourrait-on établir entre notre révolution et la révolution française ? Comment serait-il possible d'oser les comparer ? Il est vrai que notre nation a ressenti de profondes secousses ; nous l'avons dit et nous ne craignons

pas de le répéter ; mais les motifs et le but de ces secousses étaient diamétralement opposés à ceux qu'elles avaient eus chez nos voisins. Chez eux, le peuple se souleva contre les institutions anciennes : chez nous, il s'est soulevé en leur faveur. Là-bas, le peuple combattit contre la religion et contre le trône : ici le peuple a combattu pour les défendre ; là le clergé et la noblesse tombèrent au premier choc, leurs membres dispersés et descendus aux rangs des autres hommes, ou bien furent entraînés par le torrent de la révolution, ou bien furent condamnés à voir, d'une terre étrangère, les malheurs de leur patrie : ici la noblesse et le clergé figuraient dans les juntes, dans les bandes des insurgés, dans les rangs de l'armée ; et formant avec le peuple un ensemble compacte, ils ne laissaient pas de jouir des prérogatives et des honneurs qu'ils avaient obtenus sous la monarchie. L'insurrection contre les Français fut un mouvement national ; la révolution ne le fut pas ; voilà pourquoi la révolution s'est montrée aussi mesquine que l'insurrection avait été grande. Le mouvement de la nation française n'eut pas pour motif l'invasion d'une armée conquérante, ni pour objet la conservation de l'indépendance nationale ; d'une manière plus ou moins explicite, avec une intention plus ou moins accusée, on s'acheminait à la réforme d'abus imaginaires ou réels, on voulait diminuer les prérogatives du trône, écarter l'influence des courtisans de la sphère du pouvoir, pour y substituer l'intervention populaire. Le but était le

même pour tous, le chemin devait l'être aussi; la différence était que les uns voulaient aller plus loin, tandis que les autres désiraient s'arrêter plus près. Mais l'unité de direction, la réunion de toutes les forces dans une seule pensée, du moins à l'origine du mouvement, lui imprimèrent une rapidité qu'il ne fut plus possible de contenir. Tout ce que la révolution rencontra sur son passage, elle le renversa, elle l'anéantit, poursuivant ainsi sa marche irrésistible, jusqu'à ce qu'elle vînt s'engloutir elle-même dans l'abîme qui lui était marqué par le doigt de la Providence.

Comparez la révolution française avec la révolution espagnole, observez l'origine de l'une et de l'autre, voyez quel fut leur objet respectif, et vous comprendrez aussitôt pourquoi les faits atteignirent des proportions colossales de l'autre côté des Pyrénées, furent empreints d'une sublime horreur, tandis qu'on n'a vu de ce côté que de misérables parodies, des événements qui ne seraient que ridicules, si les résultats n'en avaient été désastreux. Il y eut aussi dans notre Espagne un grand soulèvement, il y eut un enthousiasme national; l'étincelle électrique a jailli d'un bout à l'autre de notre patrie, semant dans tous les cœurs le feu des grandes passions. Il y eut du dévoûment, de la fraternité, de l'héroïsme, avec son mépris de la vie, son infatigable persévérance, son invincible fermeté au milieu de toutes les privations et de toutes les fatigues, avec cette noble espérance supérieure aux plus grands

revers, avec ce sublime sang-froid qui dédaigne de compter le nombre des ennemis. Il y eut aussi chez nous cette irrésistible impétuosité qui triomphe de tous les obstacles, qui brise toutes les résistances, qui se joue des hasards, et qui doit enfin, par la force même des choses, par une sorte de fatalité inéluctable, arriver à son but et se couronner des palmes du triomphe. La flamme de l'enthousiasme fit pâlir l'étoile de Napoléon : le sang de nos frères morts en combattant dans les rues de Madrid, ou cruellement fusillés dans le Prado, ne tarda pas à être vengé dans les champs de Baylen ; la déloyale invasion des armées françaises eut aussi sa revanche quand les armées espagnoles s'en allèrent déployer leurs drapeaux victorieux dans les plaines de la France.

Mais cette glorieuse défense, ces exploits prodigieux, ne font que mieux ressortir la petitesse de ce qu'on a voulu nommer parmi nous révolution. Voulez-vous la bien juger, cette révolution ? Voyez d'une part ce qu'elle fait, et de l'autre ce que fait le peuple espagnol. Le peuple espagnol combat pour la monarchie : la révolution introduit l'anarchie démocratique ; le peuple espagnol défend la religion : la révolution ouvre le pays à l'école de Voltaire ; le peuple espagnol a été rendu furieux contre tout ce qui sent les idées françaises : la révolution établit et proclame une constitution littéralement copiée sur une constitution française. Faut-il s'étonner après cela si la majorité des Espagnols a

vu sans peine, disons même avec joie, que le monarque ait repris toute l'autorité de ses aïeux? Faut-il s'étonner si, pendant que les baïonnettes dispersaient une assemblée appelée populaire, le peuple dételait les chevaux de la voiture royale, pour mener lui-même en triomphe le représentant de son antique royauté?

Si la révolution avait été véritablement nationale, pensez-vous qu'elle n'eût pas eu quelque chose de l'audace et de la grandeur du premier soulèvement; pensez-vous que la défection d'une armée eût suffi pour renverser de fond en comble les institutions du pays, pour passer tout-à-coup de la démocratie la plus radicale à la monarchie la plus absolue? Il n'y avait pas si longtemps que des armées aussi nombreuses et plus aguerries avaient été repoussées de notre sol; et le peuple espagnol, qui avait plus fait pour les vaincre et nous en délivrer que nos armées elles-mêmes, se fût levé d'une manière aussi triomphante contre cette dernière invasion, si par hasard elle avait entrepris de faire violence à sa volonté.

Et nous ferons observer qu'en émettant ces idées nous n'avons nullement l'intention d'approuver les fautes commises par le gouvernement de cette époque, ni d'excuser la stérile persécution à laquelle il se livra. Nous sommes convaincu qu'on perdit alors une occasion extrêmement favorable de fonder un gouvernement national, de fermer le volcan des révolutions, d'enlever enfin tout prétexte aux intri-

gues aussi bien qu'aux insurrections, et de prévenir les fatales oscillations que nous avons déjà subies, que nous subissons encore, et dont Dieu seul peut connaître la fin. Mais en reconnaissant l'aveuglement des uns, nous ne prétendons pas jeter un voile sur celui des autres ; il faut même remarquer que la provocation est venue des idées révolutionnaires, des folles tentatives qu'on a toujours renouvelées pour implanter parmi nous des principes dont les conséquences avaient été repoussées et vaincues sur le champ de bataille. S'il est possible aux hommes d'État d'alléguer pour excuse l'ardeur des passions, de rejeter en quelque sorte leurs erreurs sur les vengeances nationales, la révolution est dans l'impossibilité d'atténuer ses fautes, elle ne peut se défendre d'avoir été la première cause de tous nos malheurs.

Les partisans des doctrines essayées en 1812 soutiennent que la cause des malheurs a été dans les obstacles que le développement de ces doctrines a rencontrés ; le tort de l'Espagne a été, dans leur sens, de ne pas épouser l'ordre de choses établi par les Cortès extraordinaires, de ne pas adopter de confiance les idées philosophiques du XVIII^e^ siècle. De telle sorte qu'une école qui s'est toujours montrée d'une impuissance radicale pour fonder quoi que ce soit, dans les pays mêmes où elle a rencontré les éléments les plus favorables, devait se montrer féconde justement parmi nous, dans cette même Espagne dont l'organisation politique et so-

ciale était, à quelques modifications près, celle du temps de Philippe II. Ils devaient être bien aveuglés par l'esprit de système, les hommes de la révolution, pour ne pas voir ce qui se passait sous leurs yeux, les objets qu'ils avaient pour ainsi dire sous la main. « Oh ! disent-ils avec assurance, ce peuple a été d'un fanatisme incurable, il n'a pas compris ses intérêts ; ennemi de la liberté, il a mieux aimé redevenir esclave, et sitôt qu'il a pu recouvrer ses chaînes, il a dansé de bonheur au bruit qu'elles rendaient, comme au son de la musique la plus agréable à son oreille. » Mais ne vous apercevez-vous pas qu'en tenant ce langage vous prononcez votre condamnation la plus décisive? Comment n'avez-vous pas compris, qu'en supposant même que le bonheur et la liberté dont vous parliez au peuple espagnol fussent une réalité, cette réalité n'était rien pour un peuple qui n'en voulait pas? Quelle folie que de vouloir imposer la liberté à une nation qui selon vous ne pouvait la comprendre ? Quel droit aviez-vous de forcer cette même nation à recevoir un bonheur qu'elle regardait comme le malheur le plus terrible ?

Non, les maux de la patrie ne viennent pas de ce que les institutions démocratiques et la philosophie voltairienne n'ont pu prendre racine dans notre sol; ils ne viennent pas de la chute d'un système qui serait mort de consomption, s'il n'eût été renversé par la force; ils ne viennent pas de la répulsion qu'ont éprouvée des doctrines repoussées de tous

les pays, presque aussitôt qu'essayées, et qui n'ont pu réussir dans aucune contrée de l'Europe. La cause de nos maux, c'est que, dans les occasions favorables qui se sont présentées, nous n'avons pas eu d'homme qui sût connaître la nation espagnole et le siècle où nous vivons; c'est que le monarque, élevé dans la cour de Charles IV, et bientôt emmené captif sur la terre étrangère, ne comprit jamais sa position, ne connut jamais la force dont il disposait, se mit à la tête des partis au lieu de se mettre à la tête de la nation; c'est que ce même monarque, sans pensée gouvernementale bien arrêtée, triste jouet de cette faiblesse et de ces hésitations devenues héréditaires parmi nous, se livra sans résistance au cours des événements, se contentant d'abattre la révolution, et ne songeant pas à prévenir ses futures entreprises.

Que penser d'un gouvernement qui, à la suite d'un triomphe aussi complet que celui de 1814, s'endort d'un si profond sommeil, que, six ans après, il suffit d'une insurrection militaire pour le renverser et pour rétablir ce que les peuples avaient vu tomber avec tant de bonheur? Il y eut une conspiration; mais pourquoi ne pas l'arrêter? Il y eut une insurrection militaire; mais comment ne fut-il pas possible de la suffoquer avant qu'elle en vînt à s'emparer du centre même du gouvernement? Les peuples demeurèrent indifférents et froids; mais quelle était la cause de cette froideur et de cette indifférence? La volonté du monarque fut violentée,

il se vit forcé de prêter serment à la nouvelle constitution, et son serment imposa silence à la nation et lui arracha cet acquiescement tacite qui ne cessa que le jour où les coupables folies des vainqueurs le rendirent impossible. Mais le monarque qui signa le décret de Valence, sous la menace des baïonnettes croisées, eût dû tenir tête à ces mêmes baïonnettes : le serment n'est une parole vaine ni pour les simples particuliers ni pour les rois. Tout fonctionnaire doit être prêt à sacrifier sa vie plutôt que de faillir à son devoir ; à plus forte raison, un roi doit savoir mourir.

Si nous n'épargnons pas les révolutionnaires, nous ne voulons pas flatter les rois. La flatterie est un poison subtil, qui tue d'autant plus sûrement celui qui le reçoit, qu'il s'imagine respirer un suave parfum. Par malheur, il s'introduit parmi nous une coutume honteuse, celle de passer alternativement des plus basses adulations aux injures les plus grossières ; le pouvoir est, dès lors, incertain et hésitant entre le mensonge et la vérité, hors d'état de distinguer l'opinion réelle du pays, tant elle est défigurée par des exagérations déplorables.

Il faut le dire à haute voix, afin qu'on ne puisse en prétexter cause d'ignorance, parmi les terribles vicissitudes que nous sommes sans doute destinés à traverser : le jour où les rois sauront comprendre et remplir leur devoir, ce jour aura vu la fin des révolutions ; quand l'émeute, après avoir suborné ou dispersé la garde royale, se trouvera face à face

avec la personne même du roi, mais d'un roi qu'il saura lui dire : « Je ne donne pas ma signature, je ne prête pas serment ; voilà ma tête, prenez-la plutôt si vous voulez, » l'émeute alors sera pour jamais vaincue.

Lors même que les révolutions se sentent fortes, parce qu'elles sont véritablement populaires, s'il leur arrive à toute extrémité de s'attaquer à la personne même du monarque, ce n'est jamais qu'à la suite d'un grand nombre de concessions, après que le trône a perdu son prestige, s'est humilié sous les pieds de la révolution, au point d'en devenir l'instrument. La tête du malheureux Louis XVI tomba sous le couteau de la guillotine, il est vrai ; mais ce fut après avoir remplacé le diadème de Louis XIV par l'infâme bonnet de la liberté. Quand, au contraire, la révolution se sent faible, impuissante, indigne de ce nom ; quand elle ne s'élève pas au-dessus d'une intrigue de cour ou d'une insurrection militaire, elle n'osera pas, soyez-en sûr, accepter la tête du monarque : elle sait trop bien qu'à la porte du palais elle trouverait le véritable peuple, et qu'il lui serait demandé un compte terrible du crime qu'elle aurait commis.

Cette vérité acquiert une force immense, quand on en fait l'application au peuple espagnol, à ce peuple dont le sentiment monarchique conserve encore tant de puissance et d'énergie, malgré toutes les révoltes. Le despotisme ministériel ne provoque, en Espagne, que l'aversion et la haine ; mais le mo-

narque est entouré de vénération et d'amour. Les actes arbitraires des mandarins sont partout accueillis par une vigoureuse résistance; on les repousse avec mépris, quand on ne les foule pas aux pieds avec fureur. La volonté du monarque, au contraire, est profondément respectée; et le jour où le peuple la reconnaîtrait, la verrait consignée dans un acte héroïque, ce jour-là, il se lèverait comme un seul homme et lui ferait de sa poitrine un bouclier contre tous ses ennemis.

La fermeté de caractère est une des premières qualités du souverain. Le défaut de talent se supplée par la lumière des conseils, et, pour le choix des conseillers, il suffit d'un peu de discernement et de tact; mais un caractère faible est un défaut qui, dans des circonstances critiques, peut avoir les plus funestes résultats : c'est un vide que rien ne peut combler. Avec cette déplorable facilité qu'on a contractée parmi nous de changer de gouvernement et de système, comme on change, en vérité, des décorations de théâtre, cette force de caractère serait un inestimable bienfait, une des plus grandes faveurs que la Providence pourrait accorder à notre malheureuse patrie. Et qu'on ne confonde pas cette force de caractère avec le despotisme et la tyrannie; c'est, au contraire, un caractère faible qui penche vers ces excès du pouvoir, par la même raison que la cruauté est la compagne inséparable de la couardise.

Nous avons cherché la principale cause de la

stérilité qui caractérise la révolution espagnole, et nous l'avons trouvée dans l'impopularité dont cette révolution a été frappée dans son origine et dans sa marche. Elle est maintenant affligée d'un autre mal qui rend plus radicale, s'il se peut, cette même stérilité : c'est le *discrédit*. Qui conserve désormais quelques illusions? Qui se laisse éblouir par de vaines paroles? Dans les relations sociales, à la tribune, dans la presse, ne voyons-nous pas se manifester chaque jour un désenchantement qui n'eût pas semblé possible il y a quelques années?

Malgré l'incertitude et les menaces de l'avenir, malgré les hasards auxquels la nation doit encore être exposée, nous gardons néanmoins l'espérance que le vaisseau chargé de nos destinées rentrera dans le port, après avoir traversé les horreurs de la tourmente; et, si nous ne nous trompons, ce désenchantement, que chaque jour, en effet, rend plus profond et plus manifeste, est un des signes qui peuvent le mieux nous faire présager des jours meilleurs. Ces jours, nous ne les voyons pas aussi rapprochés que quelques-uns paraissent les croire ; nous ne les rejetons pas non plus, comme d'autres le font, au rang des impossibilités. L'homme sait peut-être quelque chose, s'il se borne à parler du jour qui vient de finir; il ne sait rien du jour qui doit suivre : l'avenir est le secret de la Providence.

Quoi qu'il doive arriver, les générations futures ne perdront pas le fruit des sévères leçons données

à la génération actuelle. Si l'on nous dit qu'en cela du moins la révolution n'a pas été stérile, nous l'avouerons sans peine; mais nous avons le droit d'ajouter que la plus terrible preuve de sa stérilité, c'est de n'avoir produit autre chose, si ce n'est ce que produisent les plus grands maux : l'expérience.

IL EST DES TEMPS ENCORE PLUS FUNESTES QUE LES TEMPS DE RÉVOLUTION.

Plusieurs regarderont cette proposition comme un étrange paradoxe ; il leur sera difficile de croire que la révolution, cette fille de la corruption et du mensonge, cette terrible personnification de la force brutale en guerre avec le droit, ne marque pas les temps les plus malheureux, ne soit pas elle-même l'époque la plus fatale que puisse traverser une société. Elle renverse, en effet, tout ce qui était debout; elle marque son passage par le sang et les ruines ; elle relâche tous les liens sociaux et domestiques; elle brise tous ceux de l'État; elle accoutume les hommes à l'insurrection, entame la discipline dans les armées, répand de toutes parts des germes d'immoralité, et plonge enfin les peuples dans le plus épouvantable chaos. Peut-on imaginer une réunion de maux plus lamentables? Peut-on concevoir un temps plus fécond en malheurs pour les peuples, plus menaçant et plus terrible pour leur avenir?

Il est certain que les époques de révolution sont, à première vue, les plus effrayantes; il est vrai que

les maux causés par la révolution se font sentir d'une manière accablante, s'offrent à tous les regards, se rendent palpables, dans les désastres effrayants dont ils sont la cause. Il n'est pas de famille qui n'ait à pleurer des pertes cruelles : tantôt c'est leur fortune, et tantôt ce sont leurs membres les plus chers qui ont péri dans les discordes civiles ou dans des luttes fratricides; il n'est pas de classe ni d'individu, il n'est pas d'intérêt ni d'opinion, qui n'aient beaucoup souffert dans les agitations révolutionnaires; il n'est pas même de peuple qui n'ait été le triste témoin des plus affreux scandales ou des catastrophes les plus douloureuses. Comme la Médée des temps antiques, la révolution sème sur ses pas les membres déchirés de ses propres enfants; ses amis et ses ennemis éprouvent également ses fureurs : la spoliation, l'exil et l'échafaud ne respectent ni les classes ni les personnes.

Aussi, quand les peuples échappent à ces époques d'agitation et de fureur, pour entrer sous un régime tranquille et régulier ; quand ils voient s'établir un gouvernement calme et modéré, ils n'ont pas assez d'anathèmes pour les temps qui viennent de finir; ils en abhorrent même le nom comme le symbole de toutes les calamités ; ils ne sauraient surtout comprendre comment, sous le règne des lois, par des temps paisibles et sereins, il leur serait possible d'éprouver des maux encore plus grands que ceux dont la révolution est la cause. Et toutefois rien de plus assuré. Les révolutions sont

pour les peuples des maladies aiguës, et portent avec elles leurs symptômes accoutumés, l'exaltation, la fièvre, le délire. Mais toute maladie provient de causes antérieures qui ont porté le désordre dans l'organisation, et souvent il arrive qu'une trompeuse convalescence, qui semblerait devoir rétablir les forces et la santé, mine sourdement la vie du malade, et le conduit à la mort par des chemins détournés et ténébreux.

Si tel est le danger qui menace les peuples au sortir d'une révolution, le mal pèse déjà sur la France, et l'avenir le réserve à l'Espagne, après ses agitations actuelles; nous échapperions difficilement à ses atteintes, si nous ne réunissions toutes nos forces pour le prévenir et le conjurer.

Non, le plus grand malheur d'une nation n'est pas de voir le sang de ses fils répandu, pendant un temps plus ou moins long, sur les champs de bataille. Après des guerres formidables qui ont éclairci les rangs de la jeunesse, les peuples se relèvent parfois avec plus de puissance et d'énergie. Ainsi le héros qui s'est distingué cent fois au milieu des batailles, dont le sang a coulé cent fois dans les plus périlleuses rencontres, n'en montre à l'avenir que plus de force et de courage; l'adresse et l'énergie de son bras peuvent aisément se calculer sur le nombre de ses cicatrices.

Le plus grand malheur d'une nation n'est pas non plus d'avoir vu crouler un système politique et tomber en pièces le mécanisme de l'État, d'être

par là même dans la nécessité d'organiser un système plus conforme aux circonstances, plus propre à consolider ses destinées. Dieu n'a pas laissé les sociétés humaines dans un tel état de stérilité qu'elles n'aient qu'un moyen pour vivre, un seul plan d'après lequel elles puissent être gouvernées; la raison, l'histoire et l'expérience nous apprennent de concert que, les principes tutélaires dont l'humanité ne peut jamais s'écarter impunément étant une fois sauvegardés, il existe bien des combinaisons diverses pour fonder un gouvernement capable d'assurer l'ordre public, de protéger les intérêts de tous et de réaliser le bonheur des peuples.

Le plus grand malheur d'une nation n'est pas enfin que, parmi les révoltes et les bouleversements d'une époque orageuse, il ait été porté de graves atteintes à des intérêts matériels, tout respectables qu'ils puissent être. Dans la vie, dans la force des nations, les intérets matériels comptent certainement pour beaucoup ; mais il n'arrive presque pas que la destruction partielle ou totale même de ces intérêts entraîne la ruine de la société. Elle est comme l'individu, elle ne vit pas seulement de pain; quand elle ne pourvoit pas d'une façon à ses nécessités matérielles, elle y pourvoit d'une autre; quand une institution disparaît, il s'en manifeste une nouvelle, la lacune est remplie, et le temps se charge de montrer les défauts du système inauguré sur les ruines de l'ancien; l'expérience en régularise graduellement le jeu, et conduit à sa perfection relative, à son

complet développement, ce qui n'était d'abord qu'un embryon informe. L'injustice même des destructions accomplies va s'effaçant de la mémoire, à mesure que le temps s'écoule; les circonstances et les transactions consolident peu à peu le nouvel ordre de choses. Arrive après cela la prescription des siècles, cette prescription qui n'agit pas au nom des lois écrites, mais qui repose sur le bon sens du genre humain et sur l'acquiescement des peuples.

Sans doute les malheurs que nous venons d'indiquer sont grands et lamentables; ils renferment des injustices criantes, des scandales honteux, de profondes immoralités, des bassesses, des intrigues, la corruption des cœurs et l'avilissement des intelligences; mais ces calamités ne sont pas toutefois les plus grandes que le génie du mal puisse répandre sur la terre; au-dessus de tous ces maux il y a des maux plus terribles encore. Ces derniers maux se réalisent quand l'existence intellectuelle et morale des sociétés est attaquée dans sa source; quand, au milieu des délices de la paix, parmi tous les progrès matériels, au moyen du développement même de la fortune publique et du bien-être de la nation, les croyances religieuses sont minées et détruites, les idées morales perverties, les esprits énervés dans les voluptés sensuelles, l'orgueil et le luxe surexcités au-delà de toutes bornes; quand, au moyen de tout cela, les liens sociaux et domestiques sont relâchés et souvent rompus; quand le culte de l'or est pu-

bliquement inauguré; quand les vices les plus honteux ont aussi leur apothéose par la prostitution des beaux-arts et les ignominies de la littérature; quand l'égoïsme a remplacé la vertu; quand enfin aux sentiments nobles et généreux ont succédé la petitesse, la couardise, la ruse et la flatterie.

Il est bien à craindre qu'à la suite de la désastreuse révolution qui travaille maintenant notre pays, nous n'entrions dans une ère qu'on nommera peut-être l'ère de la régénération, où l'on montrera, d'une part, une adresse hypocrite à éviter tout contact, toute compromission avec les doctrines populaires, mais où l'on repoussera, d'autre part, avec une prévention aveugle tous les efforts tendant à ressusciter les bons principes et les anciennes institutions. L'alliance de l'ordre et de la liberté deviendra la magnifique formule de la société nouvelle. Pas d'anarchie, dira-t-on alors, rien qui sente les exagérations démocratiques; mais aussi pas de despotisme, pas de superstition, rien qui soit inspiré par l'intolérance et le fanatisme. Un pouvoir fort, une administration vigoureuse, la centralisation de toutes les forces nationales; mais liberté pour les idées et complète indulgence pour les mœurs. Surveillance active à l'égard de l'enseignement; mais encouragement pour les lumières et le progrès. Protection à l'Église; mais protection dénuée de confiance et pleine de soupçons, qui n'exclut ni la colère ni les alarmes en présence d'un noble caractère sacerdotal ou d'un mandement épiscopal empreint

d'une sainte indépendance ; protection qui fasse respecter les temples, en s'efforçant toutefois d'y renfermer la religion, de telle sorte qu'elle ne puisse en sortir ni répandre ses salutaires influences au sein de la société ; protection qui permet de défendre le dogme et la morale contre leurs ennemis, à la condition cependant qu'on ne révélera jamais les funestes tendances du gouvernement, les actes pernicieux de la magistrature, les dangereux résultats d'un plan d'instruction, la conduite des professeurs qui jettent dans l'esprit de la jeunesse les fatales semences de la corruption et de l'erreur. Quelques années d'ordre et de paix changeront ainsi de fond en comble les idées, les mœurs, le caractère de notre nation ; et l'Espagne lancée dans la voie du progrès ne gardera presque plus un souvenir de ce qu'elle fut aux temps de nos aïeux.

Le temps des illusions est passé : il ne faudrait connaître ni les choses ni les hommes, pour se persuader que tel n'est pas l'avenir dont nous sommes menacés ; il faudrait n'avoir pas observé l'influence que, depuis un siècle environ, la France exerce sur nous, pour ne pas prévoir celle qu'elle doit exercer encore. Nul ne peut ignorer que le système de gouvernement dont nous venons d'esquisser les nouveaux traits est bien celui qui prévaut chez nos voisins. Mais il existe entre la France et l'Espagne une différence qui ne saurait non plus échapper à nos regards : c'est qu'un tel système peut être regardé chez la première comme une expression assez

fidèle de l'état social, tandis qu'il serait parmi nous en pleine opposition avec les idées, les mœurs et les croyances de l'immense majorité. Là le scepticisme règne dans la société : ici, au contraire, c'est le catholicisme ; là bien des têtes sont bouleversées par les théories démocratiques : ici dominent de toutes parts les principes monarchiques ; là les mœurs ont été profondément affectées et modifiées par la plus terrible des révolutions, qui sut faire jaillir, après tant de crimes, d'injustices et de catastrophes, la gloire militaire et l'organisation administrative les plus propres à séduire une nation : parmi nous, au contraire, une révolution misérable et rachitique, inaugurée par l'intrigue et la folie, continuée par les plus déplorables émeutes, soutenue vers sa fin par un pouvoir militaire sans consistance et sans grandeur ; une telle révolution a produit dans les esprits une réaction puissante, a fait déserter son drapeau par le plus grand nombre des imprudents qui l'avaient suivi de bonne foi; de telle sorte que la généralité des hommes honorables et la majeure partie des hommes intelligents ne regardent plus maintenant qu'avec indignation ou mépris ces tentatives impuissantes, ces efforts insensés, pour conduire la nation par des chemins qu'elle abhorre, vers un but dont elle ne veut pas. Funeste comme il est, le système pratiqué chez les Français ne saurait être en ce moment le seul possible; il n'aurait à notre avis ni chances de triomphe ni espoir de durée, lors même que par des moyens violents il

tendrait à faire prévaloir les saines doctrines. Mais heureusement nous sommes loin d'une situation aussi déplorable, et si quelque chose doit soulever parmi nous une forte résistance, peut-être même donner lieu à de nouveaux conflits, ce serait le projet d'implanter dans notre pays le système français.

L'idée de jeter la nation entière dans le creuset et ensuite dans un moule nouveau a perdu la révolution et perdra tous ceux qui s'obstineront dans une semblable folie. Si l'entreprise était tentée par un gouvernement régulier, solidement établi, placé dans les plus heureuses circonstances, ayant à sa disposition de nombreux éléments de force, certes son action serait bien plus terrible que celle de la révolution ; cependant nous avons la conviction qu'il échouerait devant les obstacles élevés contre une telle pensée par les mœurs publiques, par les croyances religieuses, par les idées reçues et par ce bon sens naturel qui est l'un des caractères distinctifs de cette grande nation. Il est bon que tous les hommes de conviction et de cœur, que tous les Espagnols dévoués à la patrie, soient en garde contre le péril que nous venons de signaler; il est nécessaire que tous les éléments de bien, si nombreux et si forts sur le sol de l'Espagne, se mettent en mouvement, se recherchent, se combinent et forment une masse compacte autour de laquelle toutes les forces vives du pays se rallient et se groupent, pour résister, en temps opportun, sur le terrain de la

justice et de la loi, aux assauts que le génie du mal, sous mille formes diverses, ne peut manquer de nous livrer.

L'instruction et l'éducation sont deux points essentiels qu'il importe de ne pas perdre de vue, pour que le souffle impur de l'erreur et de la corruption ne puisse pervertir les âmes droites, ni souiller les cœurs innocents. Il faut veiller sans cesse sur les innovations qu'on essaierait d'introduire ; car si elles sont mauvaises, elles le seront d'autant plus que le gouvernement dont elles auront l'appui sera plus fort, et que la mise en œuvre présentera plus d'ordre et de régularité.

Nous disons cela, sans ignorer néanmoins que chez une vieille nation, qui, de plus, a été travaillée pendant longtemps par la guerre étrangère et par la guerre civile, il y a bien des choses à réformer, à corriger, à remettre en ordre ; nous n'ignorons pas que le XIX^e^ siècle est bien différent des siècles qui l'ont précédé, que la situation de l'Europe a bien changé, que le cours des idées n'est plus le même, que les mœurs ont été singulièrement modifiées, que le peuple espagnol d'aujourd'hui n'est pas celui de Philippe II ou de Charles III, ni même celui de 1808 ; nous n'ignorons pas que le temps n'a pas laissé d'exercer sur nous, aussi bien que sur les autres peuples, des influences de transformation et de changement, que les révolutions ne sont pas passées sur nous sans nous laisser leur empreinte, que les livres modernes n'ont pas circulé

dans notre pays sans y produire leur fruit, que notre caractère national n'a pas été à l'abri de l'action exercée par la presse et la tribune, que le mouvement du siècle, en un mot, qui se communique incessamment à nous par tant de moyens divers, a fini par décomposer en grande partie cette puissante cohésion que les anciennes institutions avaient donnée à notre nationalité. Rien de tout cela ne nous échappe : nous n'allons pas rêver dès lors des temps qui ne sont plus ; nous savons qu'il existe des besoins nouveaux qu'il faut satisfaire, des maux, pour le moment indestructibles, qu'il faut savoir tolérer. Mais nous savons aussi qu'une conduite prudente et modérée, ayant pour but de tout harmoniser pour le mieux possible, n'a rien de commun avec un système fatal, intolérant pour le bien, indulgent pour le mal, avec un système auquel ne pourront jamais s'accommoder les vénérables restes d'une civilisation qui ne laissent pas d'avoir, quoi que puissent en dire l'ignorance et la mauvaise foi, des choses utiles et vraiment admirables.

Ce soin et cette vigilance imposent des obligations nombreuses et pénibles en même temps. Ceux qui se proposeront de résister à l'invasion du mal devront de toute nécessité avoir une connaissance approfondie du bien, non du bien abstractivement compris, dans sa nature indépendante, absolue, dans sa généralité indécise et vague, mais du bien dans sa réalité concrète, dans sa forme applicable aux circonstances, adaptée aux nécessités du temps,

à l'esprit du siècle, aux mœurs régnantes. Il ne faut pas laisser à nos ennemis la possibilité de nous dire, avec quelque apparence de vérité, que nous voulons repousser le progrès et les lumières au moyen de déclamations ignorantes et fanatiques; il faut que les défenseurs de la religion et des vrais principes politiques se présentent aux yeux du public avec le prestige inhérent à la science véritable, qu'ils puissent de la sorte infliger, le cas échéant, une sévère leçon à leurs adversaires, en leur montrant que les hommes de bien sont, eux aussi, à la hauteur des connaissances de l'époque; que lorsqu'ils donnent leur adhésion, ce n'est ni par une aveugle déférence, ni par un motif intéressé; que lorsqu'ils condamnent, ce n'est pas faute d'avoir examiné la question: ce n'est pas sous l'empire de l'ignorance ou de la haine, mais bien sous l'impulsion d'une conviction raisonnée, à la lumière d'une doctrine réellement digne de ce nom. C'est ainsi qu'on doit conquérir une position avantageuse dans l'opinion publique; c'est ainsi qu'on peut repousser les calomnies et dissiper les illusions; c'est ainsi qu'on obtient une influence légitime sur la marche générale des affaires et le droit d'admonester les gouvernements avec une noble fermeté; c'est ainsi qu'on parvient à ce degré de considération et de confiance qui fait que, dans les circonstances critiques, dans les moments de danger, la nation prête une oreille attentive à la voix indépendante qui s'élève pour le salut public, qui signale les écueils où

court se briser le vaisseau de l'Etat; c'est ainsi qu'on se réserve le pouvoir et le privilége de faire entendre, à l'instant donné, une parole brève et forte, capable d'arrêter le bras prêt à frapper le coup mortel, à faire revenir sur lui-même un gouvernement engagé dans la voie de la perdition.

DES INFLUENCES RELIGIEUSES.

(Deuxième Article.)

Nous devons maintenant appliquer à l'Espagne, comme nous nous y sommes engagé, les considérations émises plus haut sur les influences du ministère religieux. Ce fait général présente dans notre patrie des traits remarquables et dignes d'être étudiés. On ne peut en effet parcourir notre histoire sans y rencontrer à chaque page, sinon toujours dans le même plan, du moins à un point de vue significatif et caractéristique, l'influence qui fait l'objet de nos observations. La décadence et la ruine absolue de la domination romaine en Espagne dut entraîner avec elle une telle désorganisation politique et sociale, qu'on peut à peine concevoir que l'organisation ecclésiastique ait survécu à cette vaste catastrophe. En lisant l'histoire de ces temps orageux, l'observateur demeure frappé de surprise et d'admiration en voyant que l'Eglise espagnole, bien loin d'avoir été submergée sous les flots où venait de périr le vaisseau de la puissance romaine, se présente aussitôt à ses yeux déployant une action plus

étendue, plus énergique, plus influente qu'auparavant, manifestant une force et des ressources proportionnées aux nouveaux besoins de la société, redoublant d'ardeur et de zèle, à mesure que des circonstances plus critiques ou plus funestes réclament plus impérieusement que jamais le secours et l'appui de la seule institution respectée par la tourmente.

On vit alors d'une manière évidente et palpable l'avantage qu'ont sur toutes les organisations sociales celles qui reposent plus immédiatement sur la religion. Tout s'ébranle, tout croule sous les coups redoublés de l'invasion des barbares; l'Église seule reste debout, et avec l'Église l'espérance de la société nouvelle. Que devinrent les généraux de l'empire, leurs armées et leurs forteresses? que devinrent les magistrats romains et leur vieille autorité? que devint la législation elle-même, avec le système administratif qu'elle avait réalisé et le système politique dont elle était l'expression et la mise en œuvre? Tout fut dispersé, tout fut mis en lambeaux, comme le faible réseau d'un filet où viendrait s'engager un monstre marin. Les enfants du Nord, en élevant leurs trophées au milieu des ruines et du sang, ne virent plus rien debout autour d'eux, si ce n'est les autels; pas d'armes qu'ils n'eussent brisées, si ce n'est le bâton pastoral des évêques. Quel est le sens de ce phénomène? Ce phénomène nous montre les profondes racines qu'avait déjà poussées dans notre sol la religion catholique; il

nous fait voir que ce n'était pas là une institution artificielle combinée par la politique des empereurs chrétiens, que la religion peut se passer du secours de la politique, et que lorsqu'on lui refuse un asile matériel, elle peut en trouver un plus glorieux et plus sûr dans le cœur des habitants de la Péninsule. Le sang des martyrs, répandu sur notre sol avec tant de profusion par le glaive des empereurs païens, n'était pas demeuré stérile; et quand la maîtresse du monde fut tombée, laissant les peuples orphelins, abandonnés à leurs propres ressources, à la merci du premier conquérant, quand notre Espagne en particulier fut inondée coup sur coup par les hordes barbares, c'est alors que l'Église se manifesta avec plus de grandeur et de puissance et commanda à la tempête avec une sublime sérénité.

C'est alors aussi que paraît dans tout son éclat l'influence du ministère religieux: on la voit se perpétuer, s'étendre, se consolider, au moment même où l'édifice de l'empire romain s'abîme à ses regards et semble la laisser sans appui, au moment où l'hérésie arienne, généralement professée par les tribus conquérantes, lui livre de nouveaux combats et lui fait souffrir des persécutions cruelles. Quelle pouvait être, sous la domination de l'hérésie la plus puissante qui fut jamais, l'influence exercée par le catholicisme? C'est ce que les faits historiques se chargent de nous montrer. Il suffirait pour cela de se rappeler celui de la conversion même des Goths; car un tel fait ne peut être compris, eu égard sur-

tout aux obstacles qu'il eut à vaincre et à la merveilleuse rapidité avec laquelle il s'accomplit, si l'on n'admet que l'influence des prêtres catholiques avait déjà conquis un tel ascendant sur l'esprit et le cœur des peuples, qu'il suffit de la résolution d'un monarque pour donner aux changements préparés le caractère d'un événement national.

Après une transformation aussi glorieuse que décisive, on ne voit plus pour ainsi dire régner au milieu de la société que l'action toute puissante du clergé catholique; les rois, les grands, le peuple, tout est inspiré, dirigé par l'esprit de ces illustres évêques qui, tout en s'occupant de régler et de maintenir la discipline ecclésiastique, travaillaient à former une grande nation, réunissant en un seul corps les vainqueurs et les vaincus; relevant d'une part et ranimant les anciens habitants de la Péninsule, trop longtemps amollis par une vieille civilisation et façonnés à l'esclavage par le goût des plaisirs sensuels qu'elle leur avait inoculé; adoucissant d'autre part, apprivoisant en quelque sorte et pénétrant d'un esprit nouveau ces barbares conquérants qui venaient d'ajouter aux sauvages instincts de leurs forêts natales l'exaltation de leurs derniers combats et l'orgueil de leurs triomphes. C'est ainsi que les évêques fondèrent une monarchie puissante qui put bien disparaître sous les flots de l'invasion musulmane, mais qui présenta même alors cet étonnant phénomène d'une nation qui se survit à elle-même et qui reparaît plus brillante et plus forte

qu'elle ne l'avait jamais été dans les temps antérieurs à sa ruine.

C'est un bien magnifique spectacle que celui qui nous est offert par les assemblées de Tolède, délibérant avec une profonde sagesse sur les affaires de l'Eglise et sur celles de l'Etat. On se demande quelquefois si c'étaient là des conciles ou bien des cortès; qu'importe le nom quand on est parfaitement d'accord sur la chose? Si ces assemblées étaient réellement des cortès quand elles s'occupaient des affaires civiles, elles étaient encore alors tellement dirigées par les évêques, animées par leur esprit, qu'on ne saurait y découvrir une étincelle d'intelligence et de progrès qui n'ait jailli du sein de l'Eglise, pas un élément de force qui n'ait son principe et son appui dans les doctrines enseignées par l'Eglise; à chaque pas que la société fait, on voit en un mot que la direction et l'impulsion lui viennent également de l'Eglise. C'est l'Eglise qui assure aux monarques la possession de leurs droits, qui les entoure de prestige, qui fortifie leur autorité, qui garantit l'inviolabilité de leur personne et de leur famille; mais c'est l'Eglise aussi qui maintient le droit des peuples, qui pose des limites à la puissance des rois, qui se sert de son influence et de ses richesses pour élever une barrière contre la tyrannie, pour soutenir le faible et secourir le malheureux. L'Eglise réforme la législation en se servant, il est vrai, pour cela du vieux droit romain, mais en faisant usage surtout des sublimes maximes de ce code di-

vin qu'on nomme l'Evangile. C'est elle enfin qui de cent peuples divers fait un grand peuple, en ressuscitant l'esprit de cette nationalité qui des rives du Guadalette s'était enfuie vers les grottes de Cavadonga, et qui, grâce à cet esprit, se conserve intacte, une, invincible contre la puissance colossale du Croissant, lutte contre cette puissance pendant l'espace de sept cents ans, sans jamais défaillir, sans jamais s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle a vu flotter le drapeau chrétien sur les murs de Grenade.

On a bien souvent observé que la civilisation espagnole présente un caractère à part qui la distingue des autres civilisations européennes, et l'on donne assez généralement pour cause à ce phénomène la politique qui a prévalu dans notre pays sous les rois catholiques et spécialement sous les rois de la maison d'Autriche. On leur a même reproché souvent avec une inexorable sévérité d'avoir laissé l'influence du clergé prendre un trop grand développement dans leur royaume, et de n'avoir pas imité sous ce rapport les gouvernements qui n'ont cessé de travailler à l'amoindrissement, sinon à l'entière destruction de cette même influence. Sans entrer pour le moment dans une discussion étrangère à notre objet, sur le cours de la civilisation espagnole pendant les trois derniers siècles, nous ferons observer à ceux qui parlent avec tant de sécurité des prétendues aberrations de cette époque, qu'ils oublient d'une manière étrange l'histoire

de notre pays, quand ils signalent comme le caractère propre, exclusif, d'une de ses périodes, ce qui s'applique également à toute sa durée depuis l'invasion des barbares. Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur les principales circonstances de cette histoire depuis la chute de l'empire romain, prouve jusqu'à l'évidence la vérité de notre observation ; mais il est aisé de la confirmer en comparant l'histoire de notre pays à celle des nations étrangères.

S'il est juste en effet de dire que, après l'invasion des peuples du Nord, l'action déployée par l'Eglise pour adoucir les mœurs des conquérants, pour améliorer le sort des peuples conquis, pour conduire les uns et les autres dans les voies de la civilisation chrétienne, a été un fait général, on peut affirmer néanmoins que nulle part ce fait n'a eu des proportions aussi grandes que dans notre patrie, que nulle part on n'a vu surgir du chaos de la barbarie une nation aussi puissante, uniquement dirigée par ses évêques. Jetez un regard sur les contrées du Nord, et vous y verrez prévaloir l'élément barbare à tel point qu'il a laissé ses empreintes dans toutes les parties de l'organisation sociale. Des coutumes féroces, une législation qui respire toujours l'esprit de la barbarie, la force des armes érigée en arbitre suprême, la féodalité dans toute sa puissance et toute sa dureté; en un mot, la société véritable des peuples conquérants, avec les modifications toutefois introduites par la marche du temps, par le

changement de situation et surtout par l'influence des idées religieuses.

Dans le midi de la France et plus particulièrement en Italie, on voit les éléments de l'ancienne société romaine lutter avec avantage contre ceux de la société barbare, et montrer par là, comme il était aisé de le prévoir, à quel point l'antique civilisation était enracinée dans le sol qui fut le théâtre de son éclat et de ses triomphes. Ce ne fut pas une chose utile, du moins au commencement, que l'organisation romaine survécût en Italie à la chute de l'empire, car le besoin de gouvernement et d'administration est un des premiers qui se font sentir aux sociétés humaines. Mais plus tard on put remarquer de quel faible secours est nécessairement, pour fonder quelque chose de grand et de durable, ce qui porte en soi-même les germes de la dissolution et de la caducité. Jamais l'Italie n'est parvenue à s'organiser de manière à former une grande nation. Perpétuellement exposée, soit aux invasions des peuples étrangers, soit à la tyrannie des empereurs d'Allemagne, soit à l'anarchie de ses propres républiques, tour-à-tour soumise à la prépondérance de la domination espagnole, au protectorat de la maison d'Autriche, elle a toujours montré la même impuissance à se former en corps de nation digne de figurer au nombre des Etats européens. Peut-être, et nous ne prétendons pas attacher trop d'importance à cette observation, peut-être est-ce aux circonstances exceptionnelles où ce pays se trouve

placé qu'il faudrait attribuer aussi la difficulté qu'il éprouva toujours à faire prévaloir dans sa constitution l'un des éléments premiers de la constitution européenne.

C'est ce qui n'arriva pas en Espagne, où le principe religieux acquit tout d'abord une telle prépondérance, qu'il soumit tout à son action, et créa de la sorte une société entièrement nouvelle, aussi conforme aux enseignements de l'Évangile que les temps et les conjonctures avaient pu le permettre. La législation émanée des conciles de Tolède a mérité, comme on le sait, un renom immortel; les amis de l'histoire et de la philosophie lui rendent maintenant une entière justice, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs préventions contre la religion et le clergé. Depuis cette époque, l'influence religieuse est celle qui n'a cessé de dominer dans l'histoire de notre patrie; et les vicissitudes des temps n'ont pu effacer du front de la monarchie espagnole le caractère qui lui fut imprimé dès son berceau.

Voilà comment doit s'expliquer la prépondérance de l'élément religieux dans notre nation; voilà pourquoi enfin la féodalité n'a jamais eu parmi nous la force et l'influence qu'elle avait acquises dans les autres pays; voilà pourquoi enfin la noblesse, les municipalités, les institutions populaires et la monarchie elle-même, ont toujours porté chez nous un cachet purement espagnol, et, quoique semblables en certains points à celles des autres peuples, s'en

sont toujours distinguées de manière à ne jamais autoriser ni la confusion ni l'erreur.

Étudiez avec soin l'histoire de l'Espagne, observez-la dans toutes ses périodes, sous tous ses aspects, et vous n'y trouverez rien de véritablement universel et un, rien qui fût capable de former l'esprit de notre nationalité, si ce n'est la religion. Le pouvoir royal passe par des alternatives de faiblesse et de grandeur; l'aristocratie les éprouve d'une manière non moins évidente ; la démocratie, qui parfois se manifeste avec une puissance dangereuse pour les autres institutions, demeure souvent comme anéantie; les différents peuples, les différents États dont se compose la monarchie espagnole, sont régis par des lois et des mœurs différentes, ils ne se ressemblent ni par les usages, ni par les idiomes, ni par les inclinations; vous ne trouvez rien en eux qui puisse les unir, les rattacher, en faire un peuple de frères, rien, si ce n'est la religion. Elle seule se conserve intacte, inviolable, une, à travers tous les bouleversements, toutes les variations, toutes les luttes; elle seule domine cette multiplicité d'éléments qui ont tant de peine à se rencontrer, qui parfois se repoussent même ; elle seule se montre capable de briser tant d'obstacles qui s'opposent à la formation d'une véritable nationalité, et d'offrir, par conséquent, aux yeux du monde étonné, cette gigantesque monarchie de Ferdinand et d'Isabelle.

Lors de l'invasion des barbares, disparaît,

comme nous l'avons dit, l'empire romain ; notre péninsule se trouve en même temps plongée dans la plus affreuse anarchie; peuple conquérant et peuple conquis demeurent mêlés et confondus, sans autre loi que la force des armes, sans autre instinct de gouvernement que l'ambition de mille chefs rivaux, sans autre vue, chez les vainqueurs, que la possession et le partage de la riche proie qui leur est échue ; c'est au milieu de ce désordre que la religion brille tout-à-coup, comme l'astre éclatant du jour à la suite d'une nuit ténébreuse; sa force et son éclat suffisent à former cette puissante monarchie des Goths, qui n'a pas d'égale dans ces temps reculés. Les Sarrazins envahissent la Péninsule, les bords du Guadalette voient périr la fleur de nos guerriers, le monarque lui-même n'échappe pas à ce désastre : avec lui semble expirer la monarchie espagnole. Rien ne peut résister à la marche triomphante des troupes de Muza, rien ne saurait protéger les populations chrétiennes contre les flots de cette nouvelle invasion; tout est perdu, il ne reste plus qu'à courber humblement la tête sous le cimeterre des enfants de Mahomet.

Qui pourrait concevoir l'idée de réagir contre ce débordement effroyable, l'idée de réorganiser un jour la monarchie chrétienne, de délivrer les peuples accablés sous les fers des musulmans, de réunir les débris épars d'une nation éteinte, de chasser les conquérants, de promener sur tous les points de la Péninsule la bannière des chrétiens? Une telle

idée, une semblable entreprise, ne pouvaient être inspirées que par un seul principe, le principe qui ressuscite les peuples aussi bien que les individus. S'ils n'avaient pas été soutenus par leur foi religieuse, par une conscience inébranlable dans le Dieu des armées, jamais les héros de Cavadonga, quand, du haut de leur montagne, ils portaient un regard sur cette Espagne bien-aimée, alors occupée par d'innombrables ennemis, par d'heureux conquérants à l'apogée de leur gloire et de leur puissance, par les dominateurs de l'Orient et de l'Occident; jamais, disons-nous, cette poignée de soldats n'eût osé s'engager dans une lutte aussi inégale; jamais ces quelques Espagnols n'eussent osé dire aux puissantes armées qui les assiégeaient de toutes parts : « Oui, nous combattrons contre vous, et nous remporterons la victoire; nous transmettrons à nos descendants le devoir sacré de vous faire une guerre infatigable, et nos descendants parviendront un jour à vous repousser du pays que vous avez usurpé, du sol que vous profanez par votre présence. »

Nous ne sachons pas que, dans l'histoire de l'humanité, il existe un fait semblable à celui que nous venons de rappeler. Rien ne nous paraît plus propre à révéler la force et l'énergie renfermées dans le principe catholique; rien ne met plus en relief ce dont est capable un peuple qui possède cet inestimable trésor. Un enthousiasme éphémère, un élan subit, peuvent sans doute provenir de plu-

sieurs autres causes ; mais une décision prise par tout un peuple et s'étendant à la durée de huit siècles, ce fonds commun de dévoûment et de courage, transmis de génération en génération, comme un héritage national, ne peuvent naître que d'un principe religieux. Un peuple qui n'a pour mobile que les intérêts de la terre, qui ne compte que sur des secours humains, ne peut pas s'élever à ce degré d'héroïsme ; cela n'est donné qu'à des nations qui ont placé leur espérance dans le secours du ciel, qui ne se confient ni au nombre ni à la valeur des combattants, et qui résument toutes leurs croyances et toutes leurs aspirations dans cette simple et sublime devise : *Saint Jacques et Espagne.*

Durant cette longue période de notre histoire, l'élément religieux domine à tel point sur tous les autres éléments sociaux, qu'on pourrait à peine en désigner un qui ne dépendît pas de celui-là. La grande pensée, la pensée générale qui soulève la nation entière et la pousse contre les Maures, c'est la pensée de la religion. C'est sous cette inspiration que les rois font la guerre, que les grands se montrent des héros, que le peuple vole à la mort ; on affronte tous les périls pour abattre l'étendard odieux dont la seule présence dans la Péninsule est un outrage à la bannière des chrétiens. Voulez-vous vous faire une idée juste de l'esprit de ces temps ; voulez-vous remonter à la source d'un tel héroïsme, apprécier les causes de cette victoire dé-

finitive remportée sur la valeur, la tenacité, la puissance des musulmans? ne disséquez pas, avec le scalpel d'une froide critique, les grands événements consignés dans l'histoire ou chantés dans les légendes; n'allez pas vous perdre dans un examen minutieux des plus légères circonstances, ne contrôlez pas vainement quelque date ou quelques détails, dans la vue de trouver en défaut la simplicité du chroniqueur; réservez de semblables études pour le cas où vous vous proposeriez d'établir dans toute sa rigueur l'exactitude historique; ce n'est pas ce dont il s'agit quand on porte ses vues plus haut et plus loin, quand on a pour objet, non point un aride travail de chronologie ou de géographie, mais bien de pénétrer dans l'esprit et les sentiments d'une grande période historique. Vous ne dédaignerez pas alors ces légendes miraculeuses où la pensée d'une grande nation se manifeste encore plus que sa crédulité; vous recueillerez avec empressement ces chants populaires où le chrétien victorieux célèbre les triomphes qu'il a remportés et ceux dont le souvenir est l'honneur immortel de ses pères; vous ne regarderez pas comme insignifiant le récit des prodiges opérés par le ciel pour décider en faveur de ses enfants le sort de ces gigantesques batailles; vous trouverez dans tout cela, quelles que soient d'ailleurs vos croyances religieuses ou vos opinions historiques, de précieux renseignements, des traits lumineux pour vous faire une idée vraie de cette période de notre histoire nationale, d'une restauration

qui mérite à coup sûr de figurer parmi les événements les plus extraordinaires et les plus glorieux dont les fastes de l'humanité aient perpétué la mémoire.

Tout dans cette période est animé, soutenu, inspiré par la pensée religieuse. Séparez le prêtre du guerrier, et vous verrez comme le bras de ce dernier s'énerve et défaillit; éloignez les évêques des conseils des rois, qu'on n'ait plus en vue, dans la conquête d'une cité, la purification d'un temple profané par l'erreur, la restauration d'une vieille cathédrale, le rétablissement de la religion, la liberté des fidèles qui gémissent sous le joug des musulmans, et vous aurez des rois qui s'endorment dans les douceurs de la paix, et non des guerriers et des héros; plongés dans une fausse sécurité à la vue des drapeaux ennemis, ils se laisseront de nouveau subjuguer par leur puissance; et le feu des saints enthousiasmes, jadis entretenu par des mains religieuses et vaillantes dans la grotte qui servit d'asile au génie de Pélage, sera désormais éteint. Que vous dirai-je de plus? Si le peuple qui descend du sommet des Asturies, et qui marche de victoire en victoire jusqu'au rivage de la Méditerranée, cesse un instant d'être placé sous l'influence de la religion, ce peuple disparaît et s'évanouit comme un léger fantôme, car il n'a plus de vie, il n'a plus d'âme, son existence est un incompréhensible mystère; l'idée de briser le joug subi par tant de nations, accepté par tous les autres habitants de la

Péninsule, l'idée de s'engager dans cette lutte inégale et séculaire, n'est plus simplement qu'une folie et une absurdité.

Nous serions dans une complète erreur si l'histoire de cette période ne renfermait pas les causes profondes de l'ascendant exercé par la religion sur toute la suite de nos destinées nationales. Il n'est pas à supposer en effet qu'un peuple perde aisément le souvenir des idées, des sentiments, des usages et des mœurs qui ont reçu la double consécration du temps et du martyre. Il serait bien à désirer qu'on ne perdît pas de vue cette simple réflexion quand on se mêle d'étudier et d'écrire même notre histoire ; on devrait bien comprendre l'absurdité qu'il y a à vouloir en séparer l'élément religieux, ou même à n'y considérer la religion qu'avec un sentiment de crainte et de défiance; cela revient à falsifier tout simplement cette histoire, ou même à la détruire entièrement, puisqu'on éteint le principe de sa vie.

La victoire s'étant déclarée en faveur des chrétiens par la conquête de Grenade, et la nation espagnole ne formant plus qu'une seule monarchie par l'union de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille, la religion déploya son influence avec toute la vigueur et l'éclat qu'il était aisé de prévoir à la suite d'un semblable triomphe; son action ne put même être éclipsée par les splendeurs inouïes d'un diadème auquel venaient se rattacher, comme autant de pierres précieuses, de nouvelles provinces et des

mondes nouveaux. Elle soutenait sa majesté à côté de tant de grandeur ; cette majesté même semblait grandir de toute la puissance acquise par les têtes couronnées qui s'inclinaient devant elle ; elle semblait bien plutôt leur tendre une main amie et les seconder jusque dans les affaires civiles et politiques qu'elle ne semblait solliciter leur appui et se faire un piédestal de leur nouvelle puissance. Nous n'ignorons pas ce qu'on a dit des prétendus dangers et des funestes résultats que la religion aurait entraînés à cette époque ; nous ne nous arrêterons pas à discuter une question déjà résolue dans des ouvrages spéciaux sur cette matière ; nous nous contentons de rappeler un fait qui devait naturellement figurer dans cette rapide esquisse des influences exercées par la religion.

Nous aurions encore beaucoup de choses à dire touchant ces mêmes influences considérées dans ces derniers temps, à partir de la révolution de 1808 ; mais comme c'est là un fait que personne n'ignore, que tout le monde au contraire reconnaît, quelle que soit d'ailleurs la différence des jugements et des opinions sur sa nature et ses effets, nous croyons pouvoir nous dispenser d'en parler dans un article qui dépasse déjà nos limites ordinaires. Nous ne voulons pas le terminer toutefois sans émettre quelques considérations sur une autre cause de la puissante influence toujours exercée par le clergé.

Cette cause, nous l'avons indiquée plus haut. Nous avons dit que le clergé, outre son indépen-

dance dans l'exercice des fonctions inhérentes à son caractère sacré, avait encore l'avantage d'entretenir avec la conscience et la vie entière des chrétiens des relations plus intimes et plus vraies, que ne les a jamais eues toute autre religion à l'égard de ceux qui la professent. Pour mieux comprendre ce caractère spécial du catholicisme, nous examinerons en détail les traits divers et principaux qui tendent à le former; ils peuvent, à notre avis, se réduire aux suivants :

1° Unité et fixité du dogme ;

2° Enseignement de ce même dogme, avec une pleine autorité en matière de foi, uniquement réservée au clergé ;

3° Savante organisation de la hiérarchie ecclésiastique ;

4° Nerf de la discipline ;

5° Célibat ecclésiastique ;

6° Vigilance sur les mœurs des fidèles et système de prédication ;

7° Splendeur et magnificence du culte ;

8° Administration des sacrements, et en particulier du sacrement de pénitence.

Nous nous efforcerons de donner à chacun de ces points le degré de précision et de clarté dont nous serons capables, en assignant à chacun la part qui lui revient dans cette influence du clergé, objet de tant d'invectives et de calomnies de la part des ennemis de l'Église. On verra par là que ce que l'on

a osé attribuer à de mesquines intrigues est profondément enraciné dans la nature même des choses, et ne dépend nullement de la volonté des hommes.

L'importance et l'étendue d'un semblable sujet nous font un devoir de le réserver pour une étude spéciale.

LE SOCIALISME.

(Premier Article.)

Le socialisme, ou bien cette école de philosophie qui se propose de détruire l'ordre social actuellement existant, pour le reconstruire sur des bases nouvelles et d'après un autre plan, est un objet digne de fixer l'attention de tous les hommes qui pensent, qui ont quelque amour pour l'humanité. On se tromperait étrangement en effet si l'on regardait ces novateurs comme les misérables jouets d'un fanatisme aveugle qui, jetés en dehors de toutes les voies par un orgueil insensé, ne laissent après eux aucune trace de leur passage. Il est certain qu'on n'a réalisé nulle part, qu'il est même impossible de réaliser leurs systèmes, qu'ils se sont renfermés jusqu'à ce jour et que probablement ils se renfermeront encore pour longtemps dans la sphère de la spéculation et de la théorie ; mais la semence qu'ils jettent à tous les vents de l'opinion tombe au hasard sur une terre qui la reçoit avec avidité et qui peut la féconder, il faut savoir le reconnaî-

tre, le jour où la Providence aura résolu de déchaîner sur le monde des bouleversements jusqu'alors inconnus.

Que les illusions de cette école ne soient pas tellement à dédaigner, c'est ce que prouvent ses fréquentes apparitions à différentes époques et dans différents pays : l'insuccès des anciens novateurs et leur fin malheureuse ne découragent et n'effraient nullement ceux qui aspirent à leur succéder. Les temps présents nous offrent d'ailleurs sous ce rapport une circonstance remarquable et qui ne peut que nous inspirer une véritable terreur. A toutes les époques on a vu des hommes qui rêvaient une nouvelle république, basée sur des principes entièrement différents de ceux sur lesquels reposait la société ; mais ces philosophes ne sortaient pas ordinairement de leur sphère, ils se contentaient de méditer dans le silence de leur cabinet ou de se promener par la pensée dans des mondes imaginaires; s'ils allaient quelquefois jusqu'à publier un livre où leur système était exposé, c'était plutôt comme une œuvre d'imagination et de curiosité, que comme un projet susceptible d'une réalisation sociale. Il n'en est plus de même aujourd'hui, les réformateurs n'ont plus voulu s'en tenir au rôle d'utopistes ; ils ont poursuivi l'application de leurs idées, ils se sont érigés en fondateurs d'une société nouvelle, d'une société faite d'après le type qu'ils avaient imaginé.

Si l'on recherche les causes de ce phénomène et

de la différence qu'il établit avec les temps antérieurs, on trouvera ces causes dans l'immense développement qu'a pris de nos jours l'esprit de liberté; dans les tendances démocratiques qui sont un des traits distinctifs de notre époque; dans cette excentricité où tombent les intelligences privées de toute conviction réelle, de toute doctrine arrêtée qui leur serve de pôle; dans cette étrange impulsion qui jette les sentiments et les idées en dehors du monde réel, pour leur faire embrasser des ombres et des fantômes; dans ce malaise profond, dans cette inquiétude fébrile qui travaille les esprits, et plus spécialement peut-être les esprits distingués par leur science et leur talent, ce qui du reste ne pouvait manquer d'arriver quand toutes les croyances religieuses s'étaient évanouies, après qu'on n'a pas craint d'enlever aux malheureux mortels l'espérance d'une meilleure vie par delà le tombeau.

Une pensée ne saurait plus désormais rester ensevelie dans les cartons d'un philosophe; à peine a-t-elle été conçue, qu'elle aspire à figurer dans le domaine des faits et recherche avec ardeur l'épreuve de l'expérience; des tentatives moins motivées à ses yeux sont là pour encourager son audace. Les limites qui séparent la vérité de l'erreur, le juste de l'injuste, étant une fois effacées, les barrières qui s'élèvent entre l'utile et le nuisible se trouvent bien affaiblies; car la plupart furent élevées par ces mêmes hommes qui achevaient à peine hier leur œuvre de destruction, et qui se hâtent de procla-

mer aujourd'hui l'éternelle durée de l'édifice qu'ils ont rapidement élevé sur les ruines d'un passé consacré par les siècles. On comprend facilement dès lors qu'une pensée douée d'une certaine force de conception, ardente comme la tête même qui l'a formée, pleine d'audace et d'énergie comme la poitrine dans laquelle elle a fermenté, on comprend, disons-nous, qu'une telle pensée s'élève avec indignation contre celles qui veulent lui barrer le passage, et que ses apôtres puissent dire à ceux qui les ont devancés : « Qui êtes-vous donc, pour oser m'adresser la parole que le Créateur imposait aux flots de la mer, *tu n'iras pas plus loin ?* Vos titres contre moi, c'est que vous êtes arrivés hier, tandis que j'arrive aujourd'hui. Un passé qui comptait plusieurs siècles d'existence n'a pu vous opposer la prescription, et vous croiriez pouvoir l'invoquer contre moi, vous qui ne datez que d'un jour ? Puisque vous avez pu faire l'essai de vos théories, vous ne m'empêcherez pas de faire l'essai des miennes ; puisque vous avez reconstruit la société selon le plan qui vous convenait, laissez-moi la reconstruire à mon tour de la manière qui me convient. Vous vous êtes présentés au nom de l'humanité, c'est en son nom que je me présente ; si vous avez proclamé la liberté, je la proclame d'une manière non moins éclatante ; si vous avez tonné contre l'inégalité des conditions, c'est à moi de la foudroyer à cette heure ; si vous avez condamné comme injuste tout ce qui existait, je condamne, avec non moins

de raison, comme tel tout ce qui existe, sans en excepter aucune de vos œuvres.

« Vous avez appelé le genre humain à la participation de certains droits politiques, vous avez ouvert les urnes du scrutin à un nombre bien restreint de privilégiés et de censitaires, et puis vous avez dit pompeusement à la société : Contente-toi de cela, et crois, sur l'autorité de notre parole, que tu exerces une véritable souveraineté. Pour moi, je convoque l'humanité tout entière, non pour qu'elle assiste à des combinaisons fallacieuses, qui ne peuvent ni apaiser sa faim, ni étancher sa soif, ni couvrir sa nudité, ni flatter même son orgueil, puisque le plus grand nombre reste dépouillé de tout droit ; je l'appelle, moi, à la communauté des biens, à des plaisirs réels, à la jouissance d'un bonheur qu'elle n'a jamais connu, à la satisfaction pleine et entière de toutes ses nécessités, de tous ses instincts, de tous ses caprices. La liberté que vous avez proclamée n'empêche pas le pauvre d'être sous la dépendance du riche, le serviteur de subir les lois de son maître, le mendiant de trembler de froid à la porte de ces palais où règnent avec tant d'insolence le luxe et la volupté ; pour moi, je proclame une liberté qui ne tolère aucune différence entre le riche et le pauvre, qui ne laissera plus exister parmi les hommes aucune sorte d'esclavage. Votre égalité à vous, c'est le mensonge s'ajoutant à l'inégalité la plus révoltante, puisqu'elle laisse subsister la riche demeure du puissant à côté du triste réduit de l'in-

digence, les plus éclatantes parures à côté des haillons les plus hideux ; pour moi, je ne reconnais pas cette égalité monstrueuse, je ne souffrirai pas qu'un carrosse doré, traîné par des chevaux impétueux, puisse écraser en passant l'enfant à peine entré dans la vie, le vieillard chancelant à qui ses forces ne permettent plus d'éviter le danger. Je veux que tout le monde soit habillé, logé, nourri de la même manière, qu'il y ait une égale part de plaisir pour tous. Je ne veux pas que la sueur de l'immense majorité des hommes alimente désormais le repos voluptueux d'une faible minorité. Je veux que les produits du travail soient divisés en parties proportionnelles, que le capitaliste n'en absorbe plus la presque totalité, ne laissant au pauvre travailleur qu'un misérable salaire. Voilà comment j'entends l'égalité, la liberté, la juste répartition des droits entre tous ; voilà ce qu'exigent les véritables intérêts du genre humain, tout le reste n'est qu'illusion et mensonge. »

Tel est le langage que tient la pensée du jour à la pensée de la veille ; et ce langage n'a rien que de naturel, quand une fois on perd de vue les principes de la justice pour ne faire attention qu'à ceux de l'utilité, ou bien encore aux simples appréciations de la force brutale. *Un abîme invoque un autre abîme ;* et de là vient la nécessité de conserver intacts les principes éternels qui servent de base à la société et sans lesquels le monde retomberait dans le chaos.

Pour l'homme qui considère la société sans faire présider à cet examen le flambeau du christianisme, nous ne sommes pas étonné qu'il soit assailli de doutes effrayants sur la justice et l'utilité de l'organisation sociale, telle qu'elle existe aujourd'hui et qu'elle a toujours existé; nous comprenons que cet homme soit entraîné par des idées terribles vers un bouleversement universel et l'application d'un autre système. *Humanum paucis vivit genus ;* le genre humain ne vit que pour le petit nombre, disait un écrivain de l'antiquité; et cette effrayante assertion, qui se vérifiait avec tant d'exactitude dans les sociétés païennes, ne laisse pas que de pouvoir s'appliquer sous plusieurs rapports au monde actuel. Avant le christianisme, l'esclavage tenait au rang des bêtes l'immense majorité des hommes. Selon le droit romain, qu'on a osé nommer la raison écrite, les esclaves n'étaient pas considérés comme des hommes, mais bien comme des choses appartenant aux maîtres, le maître avait le droit de vie et de mort; un malheureux esclave était jeté aux murènes pour avoir cassé un vase. Quand un maître était assassiné, on menait au supplice tous ses esclaves sans exception, quel qu'en fût du reste le nombre; après qu'ils avaient donc servi à nourrir l'orgueil, à soutenir le luxe, à satisfaire tous les caprices de cet homme pendant sa vie, ils versaient tous leur sang pour la simple raison qu'un seul d'entre eux était soupçonné d'avoir commis un crime, auquel, s'il en était réellement coupable, il n'avait été

poussé, le plus souvent, que par un sentiment de désespoir. Que de générations ont ainsi passé sur la terre ensevelies dans la plus profonde abjection, ployant sous le poids de leurs travaux, subissant les privations les plus cruelles ! Que de soupirs qui ne furent jamais entendus, que de larmes qui ne furent jamais essuyées, que d'amères douleurs sans consolation et sans espérance ! Voyez ce qui se passe dans les colonies par rapport aux malheureux nègres, et cela malgré l'influence du christianisme, les progrès de la civilisation, la douceur des mœurs présentes, et vous comprendrez aisément ce qu'il en serait du genre humain, si le système dégradant de l'esclavage était partout établi.

Indépendamment des esclaves, le monde antique avait aussi la classe pauvre, et cette classe qui résultait à la fois des causes de ruine connues dans tous les temps et de l'affranchissement des esclaves, se trouvait extrêmement nombreuse ; elle inondait les places publiques d'Athènes et de Rome, et là, vendant ses votes aux riches ambitieux, elle formait un perpétuel élément d'agitation et de discorde. On pouvait bien aussi dire d'elle qu'elle vivait pour le petit nombre, qu'elle devenait le partage du dernier enchérisseur. Quelles ne devaient pas être la misère et la dégradation de ceux qui, pour avoir les moyens de subsister, étaient obligés de se faire les dociles instruments des ambitions ou des caprices d'autrui ? Qu'importait à cette foule affamée la forme du gouvernement sous lequel elle avait à vivre ?

Quelle différence peut-on voir entre gagner sa vie de chaque jour par une obéissance passive aux ordres d'un maître qui vous nourrit, et la gagner sur la place publique en votant stupidement pour celui qui vous paie ?

On ne peut nier que le Christianisme, à mesure qu'il s'étendait dans le monde et qu'il pénétrait dans les mœurs, n'ait singulièrement amélioré le sort des classes pauvres ; bientôt les esclaves furent traités avec plus de douceur et les indigents secourus avec plus de sollicitude et de générosité. Ajoutons à cela que, les moyens d'affranchissement et d'émancipation se multipliant chaque jour, des établissements de bienfaisance étant également fondés pour toutes les infirmités humaines, il en est résulté que le pauvre et le malheureux ne se sont plus trouvés dans cet horrible état d'abandon où le monde païen les avait laissés. Il y a de longs siècles déjà que la religion poursuit son œuvre en faveur de l'humanité souffrante ; il y a de longs siècles qu'elle travaille incessamment par les mains de ses plus fidèles serviteurs à rendre l'infortune moins générale et moins pénible. Et cependant il faut bien reconnaître que l'aspect de la société est loin de pouvoir satisfaire l'œil du chrétien, qu'on y rencontre encore des inégalités monstrueuses et d'épouvantables calamités, qu'on y voit encore la joie à côté de la douleur, le plaisir insultant à la misère, le luxe faisant un hideux contraste avec la nudité, la plus scandaleuse pro-

digalité sans pitié, sans entrailles pour l'indigence et pour la faim.

Celui qui considère toutes ces choses, abstraction faite des idées d'un ordre supérieur, et ne voit que ce que la terre lui présente de triste et de repoussant; celui qui, à cette vue, ne sait pas lever les yeux au ciel et méditer sur l'origne et la destinée de l'homme; celui qui ne possède pas la clef de ces mystères et qui ne voit pas la cause de tant de maux dans une dégradation primitive; celui qui s'abandonne enfin aux faibles lumières de sa raison, aux vives impressions de son cœur et qui voit ainsi le mal sans compensation, la douleur sans espérance, la perversité sans châtiment, le plaisir coupable sans remords, celui-là doit protester sans doute contre cette épouvantable inégalité qui lui paraît régner sur la terre, s'indigner contre une injustice aussi révoltante, appeler à grands cris un remède à tous ces maux et préférer, s'il le faut, le bouleversement du monde à la prolongation de son existence dans son état présent.

On ne saurait trop le répéter : sans les lumières de la révélation, l'homme, la société, l'univers entier, sont un mystère incompréhensible ; si ce divin flambeau ne vient dissiper nos ténèbres, il ne nous sera jamais donné d'expliquer ce mélange de vérité et d'erreur, de bien et de mal, de grandeur et de petitesse, de sublimité et de dégradation, de bonheur et de misère, de joie et de douleur, qui se pré-

sente à nous de toutes parts, dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions ; nul ne pourra jamais comprendre que le genre humain vive ainsi sur la terre, accablé sous le poids de toute sorte de malheurs, s'il ne va pas expiant dans la vie une prévarication primitive. Au contraire, si nous nous en rapportons à ce que nous enseigne l'auguste religion d'un Dieu mort sur la croix, si nous nous rappelons que l'homme n'est pas sorti des mains de son créateur tel que nous le voyons aujourd'hui, mais bien dans un état de perfection et de félicité digne du roi de la création, avec une intelligence lumineuse, un cœur droit, une âme enrichie de tous les dons du ciel, un corps à l'abri de toutes les souffrances, avec des passions soumises à la volonté, une volonté soumise à la raison, une raison soumise à Dieu, si nous nous souvenons que le péché détruisit cette œuvre sublime, brisa cette divine harmonie, que le Seigneur indigné contre sa créature la condamna à la mort et l'assujétit à manger son pain à la sueur de son front sur une terre couverte de ronces et d'épines ; si nous avons devant les yeux cette histoire merveilleuse, la seule qui nous dévoile l'énigme de l'humanité, tout alors s'éclaire et se déroule naturellement à nos yeux : dans cette interminable série de calamités qui pèsent sur la nature humaine, nous adorons la main de la Providence qui la conduit à sa fin, et nous ne sommes plus tentés de blasphémer la sagesse du Tout-Puissant.

Voilà pourquoi nous avons dit ailleurs et nous répétons ici que la religion est la véritable philosophie de l'histoire. Sans le secours de ses lumières, en effet, impossible d'arrêter une idée, de poser un principe dans ce vaste océan des choses humaines; l'esprit hésite, avance, recule, ne reconnaît d'autres guides que le caprice ou le hasard; lors même qu'il vient à découvrir par ses propres forces un certain nombre de vérités, il sent de toutes parts un vide immense, il éprouve la nécessité d'un point d'appui qui fixe ses incertitudes, qui soutienne sa faiblesse, qui lui permette de reprendre haleine et de porter un regard vacillant sur les hommes et les choses. Qui n'a cent fois éprouvé cet état indéfinissable de l'âme, quand on essaie de résoudre le problème du monde en laissant de côté les enseignements de la religion? Qui n'est revenu des vagues régions où ne pénètre pas sa divine lumière, avec cette prostration morale, avec cet abattement de l'esprit et du cœur qui doivent inévitablement succéder à des efforts inespérés pour atteindre à l'impossibilité? Qui n'a été convaincu par une si triste expérience : que *bien timides sont les pensées des mortels, et leurs prévoyances bien courtes et bien incertaines?* Quand la religion ne nous procurerait pas d'autre avantage que celui de posséder des principes invariables à l'aide desquels nous pouvons résoudre sans effort les plus difficiles problèmes touchant l'origine et la destinée de l'humanité, nous serions encore dans l'impossibilité d'é-

galer notre reconnaissance à un tel bienfait, puisque ce n'est pas là seulement une donnée scientifique nécessaire à notre intelligence, mais une intarissable consolation nécessaire à notre cœur, une source inépuisable de résignation et d'espérance.

Considérée du point de vue où la religion nous élève, l'humanité nous présente un magnifique ensemble dont toutes les parties, toutes les relations, toutes les souillures même et toutes les beautés s'accordent et s'unissent dans le même plan : en elle tout vient du ciel, et tout y retourne; le bonheur est un bienfait de la miséricorde infinie, le malheur est une expiation de nos fautes, l'ignorance est le châtiment qui suit l'orgueil du savoir, la mort s'explique parce que l'homme a voulu s'égaler à Dieu; cette vie pleine de labeurs, de misères et de tourments est la juste transformation d'une vie pleine de toutes sortes de félicités, mais que l'homme foula primitivement aux pieds avec son innocence. Ceux qui ne possèdent pas ces grands principes ou qui ne veulent pas en reconnaître la vérité ne peuvent voir dans l'homme qu'un être malheureux, luttant incessamment avec lui-même, rempli de nécessités qu'il ne peut satisfaire, de passions qu'il ne saurait contenter, insatiable de savoir et plongé dans une irremédiable ignorance, poursuivant sans cesse le bonheur comme le premier besoin de sa nature, et sans cesse accablé de calamités. Ces hommes s'en prennent alors à la société, font entendre contre son organisation des clameurs frénétiques, vont jus-

qu'à blasphémer la bonté même de Dieu, interprétant d'une manière impie les desseins de sa providence ; ils vivent dans les ténèbres d'une complète erreur, ne se nourrissent que d'illusions et de fantômes, ils usent les plus belles années de leur vie à la réalisation de leurs projets imaginaires et ne retirent de leurs pénibles efforts que les vaines satisfactions de l'orgueil et parfois les lamentables inspirations du désespoir.

DE L'ORIGINALITÉ

DANS LES ŒUVRES DE L'ESPRIT

(Premier Article.)

Il y a dans l'originalité quelque chose de si brillant et de si flatteur, que d'une certaine façon, elle constitue par elle-même un mérite réel. Lisez l'œuvre la plus belle que vous puissiez imaginer, une œuvre où brillent en même temps le talent, l'imagination et la sensibilité, si néanmoins à travers le coloris dont l'habileté de l'écrivain a su voiler son modèle, vous parvenez à découvrir que ce n'est pas dans son esprit que la pensée de l'œuvre a d'abord germé, c'en est fait à vos yeux de sa plus belle gloire ; il pourra bien mériter votre estime, jamais votre admiration ; vous le lirez peut-être avec plaisir, jamais avec enthousiasme.

A cette différence qui règne entre la création et l'imitation, nous devons assigner deux causes : la première est une inclination naturelle qui nous fait nécessairement admirer le génie, qui nous enivre de bonheur à la vue de son incommunicable beauté, qui nous étonne et nous confond en présence de la

force créatrice. Chose étonnante ! le travail, c'est-à-dire ce qui nous appartient réellement en propre, ce qui est un acte de notre volonté, la seule chose où nous ayons un véritable mérite et qui ne soit pas un don de la nature, le travail, pour utile, pour méritoire qu'il soit, n'obtient jamais de nous le même degré d'admiration que la fécondité d'un talent naturel ; et cette observation s'applique aux actes les plus communs de la vie, aux sentiments les plus spontanés et par là même les plus vrais de notre cœur. Cet enfant, disons-nous, est fort avancé, très appliqué, très studieux.... Celui-ci est doué d'un talent extraordinaire, il lui suffirait de vouloir pour l'emporter sur tous ses condisciples. La première parole est un éloge donné à l'application, la seconde un hommage rendu à la nature ; quel est néanmoins celui des deux enfants qui s'en trouve le plus flatté ? La différence est bien palpable : tandis que l'un reçoit avec froideur, avec une sorte de dégoût même le témoignage qu'on croit devoir lui rendre, l'autre le reçoit avec un bonheur visible, avec une orgueilleuse avidité. L'homme se plaît de la sorte à sacrifier le mérite laborieux à l'éclat d'un talent sans travail et sans mérite. C'est là sans doute une appréciation déraisonnable et capricieuse, pleine d'orgueil et de vanité ; mais qui montre cependant la grandeur et la noblesse de notre âme, l'immensité de ses désirs, son incomparable supériorité par rapport à toutes les choses de la terre, la sublimité de ses instincts, lors même que ces ins-

tincts s'égarent dans leur application et leur objet. Nous sommes tous portés à cacher aux autres la peine et les sueurs que nous coûtent nos productions, nous avons tous au fond du cœur la mystérieuse ambition de nous rapprocher en quelque chose de cette force créatrice qui disait : *Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Mais cet enthousiasme naturel pour tout ce qui semble révéler une puissance créatrice n'est pas la seule cause qui donne à l'originalité l'avantage sur l'imitation; il en existe une autre cause dans la nature même de cette faculté, de telle sorte que ce n'est pas là seulement une illusion de l'orgueil et du préjugé. Si ce qui est original est réellement beau, c'est d'autant plus beau que c'est original; nous sommes par conséquent plus disposés à l'admirer. Le beau, le vrai, en littérature consistent dans la parfaite imitation de la nature elle-même, mais celui qui imite des beautés littéraires n'est pas le disciple de la nature, il est le disciple d'un écrivain. Et c'est là ce qui marque essentiellement la différence que nous avons d'abord signalée. Cette pensée mérite un plus grand développement.

Les travaux littéraires, en prenant ce mot dans son extension la plus vaste, ou si l'on veut même la plus vague, sont à proprement parler l'expression de notre pensée, et nous entendons par là toute opération ou passion de l'âme. Cela posé, l'expression ne sera jamais parfaitement vraie si elle n'est pas originale; elle manquera donc de la qualité la plus

nécessaire à toute bonne production, elle manquera de naturel et de vérité. Chaque individu, chaque nation, chaque époque a son caractère particulier, sa manière de voir les choses, de les représenter et même de les sentir. Imposer à l'un ce qui est le trait distinctif d'un autre, c'est renverser l'ordre de la nature, mettre à la torture les facultés de l'âme, attaquer son expansion, tarir enfin les sources du sublime et du beau. Et qu'on ne s'imagine pas que nous voulons ici détruire toute sorte d'imitation; non, nous voulons seulement en indiquer les inconvénients et montrer les incontestables avantages d'une originalité bien comprise et bien définie. Celui qui se propose un modèle se courbe par là même devant une autorité, et quand il s'agit de lancer dans le monde de l'intelligence des traits heureux et hardis, il est de mauvais augure de commencer par baisser la tête. Sans qu'on s'en aperçoive, sans qu'on y pense même, c'est le modèle qui devient alors le beau idéal; on ne s'imagine pas pouvoir faire quelque chose de bien, si ce n'est en se conformant au modèle, et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'on copie le plus souvent ses défauts en laissant de côté ses beautés réelles. Tel est le résultat naturel de cette habitude que l'on a de forcer toute chose. Les rhéteurs ont écrit de longs traités sur l'imitation ; sans contester leur mérite ni leur rien ôter de leur importance, ces traités nous semblent plus propres à produire une littérature de convention qu'à faire fleurir les belles-lettres. L'idéo-

logie pourrait nous fournir à cet égard un sujet abondant d'observations et de remarques ; mais nous éviterons le champ aride et scabreux de la théorie, pour entrer dans le champ plus ouvert et plus fécond de l'histoire littéraire.

Nous professons un grand respect pour la littérature romaine, et nous n'avons aucune intention de lui disputer le degré de gloire et de grandeur qu'elle atteignit dans sa plus belle époque ; et cependant nous ne craignons pas de dire qu'elle ne prit jamais un essor assez élevé pour montrer cet éclat de puissance et de beauté qu'elle a déployé chez d'autres peuples. Une telle proposition nous serait-elle reprochée comme un paradoxe ? Cela se pourrait bien; mais nous ne la laisserons pas au moins sans quelques preuves. Qu'est-ce, en effet, que la littérature romaine? Généralement parlant, une sorte de traduction de la littérature grecque. Poètes, orateurs, philosophes, autant de Grecs qui parlent latin ; et cela, à notre avis, fut un mal, un mal très grave : car si les Romains se donnèrent ainsi les avantages d'une régularité et d'une beauté artificielle qu'ils n'auraient pas obtenues sans cela, ils perdirent tout le mérite de l'originalité, ne se livrèrent pas assez à leurs pensées propres, à leurs inspirations nationales ; et s'ils gagnèrent quelque chose dans la forme, ils perdirent beaucoup dans le fond ; s'ils eurent moins de défauts et d'irrégularités, ils eurent aussi moins d'élévation, moins de grandeur et moins d'enthousiasme.

Dépouillons-nous pour un moment des idées qui nous ont été communiquées dans l'enfance, osons demander à l'antiquité les titres qu'elle présente à notre admiration, ne repoussons pas comme une pensée d'orgueil le désir de savoir si les anciens, pour lesquels nous avons une admiration si profonde, ne se fussent pas montrés plus grands en suivant un autre chemin. Discutons cette question avec une sage et noble indépendance, et nous reconnaîtrons une vérité là où nous avions cru n'apercevoir qu'un paradoxe. On ne saurait nier que les idées romaines, surtout en fait de mythologie, n'offrent beaucoup de ressemblance avec celles des Grecs, et que par là même les productions littéraires des premiers n'aient des points de contact pour ainsi dire continuels avec celles des seconds; mais nous ne saurions nous persuader que le génie romain, ce génie qui avait conquis le monde, n'eût pas trouvé en lui-même de plus grandes ressources que le génie grec; nous ne saurions nous persuader que le peuple qui avait promené ses enseignes victorieuses des colonnes d'Hercule au centre de l'Asie, des sables brûlants de l'Afrique aux forêts de la Germanie; que ce peuple dont les regards se reposaient encore sur tant de puissance et de grandeur, quand il s'exerçait aux nobles travaux de l'intelligence; nous ne saurions nous persuader, disons-nous, qu'un tel peuple eût quelque avantage à se renfermer dans une stérile imitation des Grecs, des Grecs qui ne vivaient plus alors que de souvenirs, et de souvenirs

bien inférieurs assurément aux grandeurs réelles de la maîtresse du monde. Si, au lieu de s'astreindre à imiter continuellement les Grecs, au lieu de tenir les yeux sans cesse fixés sur ce petit coin de terre qu'on appelle la Grèce, les poètes romains les avaient portés, à la suite de leurs aigles, sur les sables de la Libye, les champs ibériens, les forêts teutoniques, les rivages armoricains et les bords nébuleux de la Tamise; s'ils avaient étudié l'Asie par eux-mêmes et non sur les rapports incomplets et mensongers des Hellènes; s'ils avaient fait justice des fables et des préjugés d'un peuple aimable sans doute, mais aimable comme un enfant, suivant l'expression de Bacon; si, mettant à profit les relations qu'ils pouvaient entendre de la bouche même des soldats que la guerre avait transportés dans ces pays étrangers, ils nous avaient tracé de larges tableaux de mœurs, des descriptions de pays inconnus; s'ils avaient revêtu d'une forme poétique les grandes inspirations de César, quel intérêt plus puissant n'eussent-ils pas offert à leurs contemporains aussi bien qu'à la postérité? Combien leur âme si pleine de feu ne se fût-elle pas dilatée en présence de ces lieux, théâtres des hauts faits d'un père, d'un frère, d'un ami; de ces lieux arrosés de leur sang et consacrés peut-être par leurs dépouilles mortelles? Parcourez les odes héroïques d'Horace; combien n'est-il pas plus beau, combien n'est-il pas plus sublime quand il chante les grandeurs et les victoires de Rome, quand il est romain, unique-

ment romain, quand il peut oublier un instant son fameux précepte :

. . . . . Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Tacite n'est pas grec : c'est dans ses profondes pensées, dans ses patriotiques ressentiments, dans un cœur exaspéré par le règne de la tyrannie et par celui du vice, qu'il puise ses grandes inspirations. Quel est néanmoins l'auteur romain qui se fait lire avec plus d'ardeur et de goût? Qui n'a dévoré cent fois avec avidité ces pages immortelles qui, tout en reproduisant admirablement l'objet que l'histoire s'est proposé, nous peignent aussi sa grande âme?

La philosophie des Romains se ressent également de la même tendance; elle est une répétition de celle des Grecs, et rien de plus. Qu'a produit de nouveau sous ce rapport l'un des plus beaux talents de l'antiquité, le plus grand philosophe de Rome, Cicéron? A-t-il écrit quelque chose qu'on ne trouve chez les Grecs? voit-on briller en lui quelque étincelle de cette invention qu'on serait en droit d'attendre d'un si magnifique génie? Mais ce n'est pas nous qui voulons le juger en ce point, ce ne sera pas non plus un ennemi des anciens, ce sera, si l'on veut, un écrivain qui connaissait à fond et qui aimait passionnément la littérature latine, le chancelier d'Aguesseau.

« Cicéron, nous dit-il, plus orateur que philosophe, a montré qu'il savait mieux exposer les pen-

sées des autres que penser par lui-même. » Jugement sévère sans doute, peut-être trop sévère, mais qui emprunte un incontestable degré d'autorité au caractère même du célèbre jurisconsulte. Ce n'est pas au défaut du génie qu'il faudrait, comme semble le faire d'Aguesseau, attribuer l'origine du mal, mais bien aux circonstances dans lesquelles Cicéron se trouva placé. Cicéron subissait l'influence de son temps et de son pays; il eût été plus réellement philosophe s'il s'était beaucoup moins attaché à la forme et davantage au fond, s'il avait eu la tête moins remplie des pensées des autres et beaucoup plus de ses propres pensées, en un mot si, moins engoué du mérite des philosophes qui l'avaient devancé dans la carrière, il se fût lancé dans la voie, plus difficile il est vrai, mais à coup sûr plus féconde, de l'invention.

Cela est si vrai, que les Romains se sont spécialement distingués dans les branches des connaissances humaines où il leur fut impossible d'imiter. On sait que la jurisprudence, considérée comme science proprement dite, comme constituant une série d'études sur les diverses parties de la législation et spécialement sur le droit privé, nous en sommes redevables aux Romains; là, on peut le dire, ils se montrèrent créateurs, et c'est là aussi qu'ils se montrèrent véritablement grands.

Il faut néanmoins observer que pour certains talents, c'est une grande ressource que l'imitation, par la raison que, ne pouvant atteindre à l'origina-

lité, hors d'état de frapper une monnaie nouvelle, ils servent du moins à mettre l'ancienne en circulation. Mais, pour les talents supérieurs, l'imitation est un véritable fléau; s'astreindre au rôle d'imitateur, c'est abandonner le rôle que la nature vous avait marqué, c'est laisser incultes les dons qu'on avait reçus d'elle, et c'est pour cela qu'on doit regarder cette tendance comme un véritable malheur pour la gloire littéraire d'une nation; car, comme il est extrêmement difficile que les hommes même supérieurs échappent aux influences du milieu qui les entoure, tous se feront imitateurs : les talents les plus distingués seront entraînés par le courant, ceux-là même qui eussent pu produire des œuvres originales et d'un mérite éclatant, consumeront leur force, dépenseront leur génie dans des imitations plus ou moins heureuses.

S'il existe une littérature vraiment nationale, si les modèles qu'on imite sont choisis dans son propre pays, les inconvénients ne sont pas aussi graves : l'écrivain montrera toujours quelque étincelle d'originalité; ayant en effet pour but d'imiter les tableaux qui représentent des objets placés encore sous ses yeux, il n'aura point d'efforts à faire, sa pensée propre se glissera spontanément dans ses travaux, son talent naturel aura trouvé le moyen de se développer et de se manifester.

Quand il est question de ce qu'on est convenu d'appeler la renaissance des sciences et des lettres en Europe, on proclame comme un bonheur inappré-

ciable chaque découverte que l'on fait d'un ouvrage de l'antiquité ; on n'hésite pas à déclarer que les fugitifs de Constantinople, en transportant sur les rivages d'Italie les trésors de la langue grecque, ont presque sauvé l'Europe de la barbarie.

Nous avouerons sans doute que l'esprit public en Europe gagna beaucoup à la découverte et à la circulation des œuvres de l'antiquité ; nous avouerons même que les esprits suivirent alors la direction qui semblait la plus naturelle dans de telles circonstances ; mais nous jugeons que cette direction n'était pas la plus avantageuse. Elle n'était pas la plus avantageuse, et cependant elle était la plus naturelle ; il est naturel, en effet, que ce qui brille d'un vif éclat nous éblouisse, que ce qui est nouveau pique notre curiosité, que nous nous inclinions enfin avec respect en présence d'œuvres et de génies qui nous surpassent. Et voilà précisément sous quel aspect vint s'offrir à cette époque la littérature ancienne. Il était utile sans doute d'étudier les anciens, et l'enthousiasme qu'ils excitèrent, et les travaux dont ils furent l'objet, présentaient d'incontestables avantages ; mais cet enthousiasme et ces travaux furent trop exclusifs et ne contribuèrent pas peu à retarder la marche de l'esprit humain. Les manuscrits de l'antiquité étaient bien une source de richesses intellectuelles ; mais l'Europe en possédait déjà de plus vastes et de plus fécondes. S'il était bien de mettre à profit les premières, il était nécessaire de ne pas négliger les secondes ; il fallait se

souvenir que nos idées, nos mœurs, nos coutumes, nos lois, notre climat même, notre organisation domestique et sociale, nos systèmes de gouvernement étaient bien différents de ce qui existait dans l'antiquité, et que notre littérature ne pouvait par conséquent se modeler d'une manière absolue sur celle des anciens. Vouloir donc la faire entrer dans ce cadre, c'était lutter vainement contre la nature des choses, c'était entreprendre une œuvre qui ne pouvait aboutir, c'était enfin une réaction violente qui, dans un temps plus ou moins éloigné, devait amener une révolution.

Le fanatisme de l'antiquité fut tel à cette époque, que plusieurs littérateurs, non contents de changer leurs noms en des noms grecs et latins, non contents de se jeter à corps perdu, sans règle et sans mesure, dans l'étude de la littérature grecque et romaine, ne pouvaient voir qu'avec une scrupuleuse répugnance les livres où l'on traitait de religion, par la raison qu'il se rencontrerait là quelque expression peu conforme au génie de la latinité, et propre à révolter la délicatesse de leur goût; singulier travers qui alla jusqu'à leur donner de l'éloignement pour la lecture de la Bible, de peur que la traduction latine ne vînt à blesser leur imagination par la construction d'une phrase qui ne serait pas de tout point cicéronienne. Indépendamment du préjudice que devait porter à l'étude même des lettres grecques et latines cette fureur d'imitation, cette complète abnégation de sa propre pensée, il est à remar-

quer qu'un tel fanatisme ne devait porter aucun fruit dans l'ordre intellectuel ; rien ne se maintient et ne se développe que par la raison et le bon sens, tout s'éteint et se flétrit par l'exagération et la frénésie.

Mais plaçons-nous dans un ordre supérieur d'idées, élevons-nous à des considérations plus en rapport avec l'objet de nos études présentes. Quels tristes résultats ne devait pas produire dans les sciences et les lettres cette sorte de servilisme imitateur ? Du moment où ils eurent tourné les yeux vers les choses de l'antiquité, avec ce sentiment exagéré d'admiration et d'enthousiasme, les savants et les lettrés parurent oublier les réalités du monde qui les entourait, pour vivre uniquement dans un monde de souvenirs et trop souvent dans un monde imaginaire ; ils oublièrent la magnifique civilisation qui se déroulait autour d'eux sous les glorieuses influences du christianisme, pour admirer exclusivement la civilisation des Hellènes et les harangues du Forum. La religion avec sa grandeur et sa sublimité, l'humanité avec ses généreuses aspirations vers un ordre social incomparablement supérieur à celui des anciens, la littérature moderne encore jeune, il est vrai, mais rayonnante déjà d'un éclat enchanteur et qui présageait un immense avenir, tout disparaissait, tout s'éclipsait aux yeux de ces hommes du passé ; il n'y avait de savoir, de génie, de civilisation et de politesse que chez les Grecs et les Romains. La littérature ne fut plus dès lors une expansion libre et spontanée de l'âme, une expres-

sion hardie de ses plus nobles sentiments, de ses pensées les plus délicates, ce ne fut plus qu'un travail fixe, invariable, fait d'après un modèle dont il n'était pas permis de s'écarter ; ce fut un culte exclusif, intolérant et fanatique, dont on était séparé sans pitié quand on n'allait pas jusqu'à respecter même les erreurs des anciens. Il résulta de là que les esprits demeurèrent préoccupés de cette funeste idée, que la puissance créatrice de l'esprit humain s'était épuisée dans les grandes œuvres de la Grèce et de Rome. C'est ainsi qu'un aveugle enthousiasme, qu'une imitation sans discernement devinrent une sorte de fléau pour les sciences et les lettres ; c'est ainsi que furent taries beaucoup plus qu'on ne le pense les sources de l'inspiration et du génie, c'est ainsi que la littérature et la société marchèrent dans des voies opposées. Et la somme des maux causés par un tel égarement ne fut nullement compensée par celle des biens qui résultèrent de l'étude des modèles antiques. Nous ne connaissons rien de plus funeste, en effet, dans la marche de l'intelligence humaine, que de voir la littérature et la société animées par des esprits différents, se diviser par conséquent et lutter entre elles. Quand l'homme ne peut plus s'inspirer des objets qui l'entourent, quand le littérateur est comme un étranger qui ne se repaît que de souvenirs et d'imaginations, qui vit dans un monde idéal et n'a plus avec les autres hommes ni point de contact, ni sentiment de fraternité ; quand les accents de l'harmonie ne

sont plus l'explosion de la nature, mais bien quelque chose de systématique et de conventionnel, un froid écho de ce qui se disait il y a vingt siècles, la parole peut être abondante et sonore, l'esprit est réellement frappé de stérilité.

Une semblable littérature présente d'ailleurs un autre inconvénient, celui de ne pouvoir jamais devenir populaire, et par là même de ne jamais pousser dans le sol de profondes racines, et de n'occuper dans le temps qu'une bien courte durée. Elle ne saurait, en effet, s'adresser qu'à un bien petit nombre d'esprits et demeure circonscrite dans un cercle bien restreint; elle porte le manteau de l'érudition, l'empreinte des longues veilles, d'un travail opiniâtre et patient, elle court dès lors le risque d'être peu naturelle et de tomber dans l'affectation ; cette littérature n'aspire pas précisément à la palme de l'imagination et du génie, elle se contente du mérite d'un savoir acquis par de pénibles travaux. Or, ce n'est pas dans de telles conditions qu'elle peut s'offrir à nous pleine d'orgueil et de fierté; ce n'est pas ainsi qu'elle pourrait être une et variée comme la nature, multiple et délicate comme les sentiments de notre cœur, tendre, fraîche et pure comme les productions spontanées d'une terre heureuse et féconde.

Plus tard nous appliquerons ces observations à l'histoire littéraire de l'Espagne.

DES INFLUENCES RELIGIEUSES.

(Troisième Article.)

Nous avons indiqué, dans les précédents articles, les principales raisons pour lesquelles le clergé catholique obtient sur les fidèles une influence plus grande et plus décisive que celle dont jouissent auprès de leurs sectaires les ministres d'une autre religion quelconque. La première et la plus importante de ces raisons, nous l'avons signalée dans les rapports incessants du sacerdoce avec la conscience et la vie entière des catholiques; rapports qui s'établissent par l'unité et la fixité du dogme, par la manière dont il est enseigné, par les devoirs multiples du clergé à l'égard de cet enseignement, par la savante organisation de la hiérarchie ecclésiastique, par le nerf de la discipline, par le célibat du clergé, par sa continuelle vigilance sur les mœurs des peuples qui lui sont confiés, par la splendeur et la magnificence du culte, par l'administration des sacrements, et spécialement du sacrement de pénitence. Nous allons examiner rapidement chacun de ces points en particulier, et montrer comment ils se lient avec celui qui fait l'objet principal de cette discussion.

Unité et fixité du dogme. Cette propriété caractéristique du catholicisme, propriété qu'on chercherait en vain dans les autres religions, a dû contribuer avant tout à donner au clergé catholique une influence efficace et durable partout où s'est réellement établie cette religion divine. Quand les croyances sont diverses, quand elles varient à chaque instant, quand on les voit suivre le flux et le reflux des opinions humaines, quand une génération repousse comme absurde ce que la génération précédente avait embrassé comme vrai, les hommes chargés du ministère de l'enseignement ne sauraient se présenter au peuple comme les envoyés de Dieu. Quelques efforts qu'ils puissent faire pour accréditer leur mission, quelque habiles qu'ils soient à se donner comme les légitimes successeurs de ceux qui les ont précédés dans la carrière, l'œuvre de l'homme se trahit toujours et perce à travers les voiles du mensonge et de l'hypocrisie. Les préjugés, les habitudes, les intérêts, la séduction, la violence et autres causes semblables pourront bien soutenir pendant un temps plus ou moins long le règne de l'imposture, en fermant les yeux des peuples à la lumière de la vérité ; la Providence, dans les inscrutables secrets de sa sagesse, réservera pour une époque plus éloignée le salut de ces peuples malheureux plongés dans les ténèbres et les ombres de la mort, permettra que le génie du mal les tienne longtemps dans l'erreur et ne les laisse sortir de l'une que pour les précipiter dans une autre plus funeste

encore ; il arrivera cependant que ces infortunés sectaires, pour aveugles qu'on puisse les supposer, remarqueront peut-être un jour les signes caractéristiques de l'illusion et du mensonge, ne pourront plus étouffer les fréquents soupçons qui traversent leur esprit sur la vérité des doctrines qu'on leur enseigne ; elle devra peu à peu obtenir son effet, l'irrésistible force de cet argument : la vérité est une, ce qui change n'est donc pas la vérité.

Les rapports établis par l'enseignement de la doctrine entre le prêtre et le fidèle sont rompus ou bien étrangement affaiblis, du moment où la doctrine enseignée n'est pas à l'abri d'une telle attaque ; on pourra bien voir encore là un maître et son disciple, on n'y verra plus un envoyé du ciel et un homme qui reçoit pieusement ses oracles. Dès lors aussi, les doctrines et les fondements sur lesquels on les fait reposer peuvent sans doute frapper avec plus ou moins de force l'entendement humain, y créer une conviction plus ou moins réelle ; mais ce n'est pas ainsi qu'est engendrée dans les âmes la foi religieuse, ce n'est pas ainsi qu'on enchaîne les cœurs et qu'on fait pénétrer la vérité dans les esprits, avec ce sentiment de vénération profonde qui les fait s'incliner humblement en la présence de Dieu, et recevoir avec reconnaissance, par l'organe de ses ministres, les augustes secrets révélés aux générations précédentes. Ce n'est pas sous cet aspect ni avec de tels caractères que le ministre de la religion s'offre à nos regards ; nous ne saurions y voir tout

au plus que les traits d'un philosophe plus ou moins savant, plus ou moins dévoué au bien de ses semblables ; ce sont là de belles qualités sans doute, mais entièrement impuissantes à produire dans les intelligences et dans les volontés cette impression forte et durable qu'aucun souffle de l'erreur ou du vice ne saurait effacer, cet irrésistible élan qui élève l'homme vers une sphère supérieure, et le dispose efficacement à la pratique de ces vertus qu'on chercherait en vain dans des pensées purement humaines.

Quelle vénération peut inspirer, en effet, un ministre qui se présente comme le successeur et le continuateur de ceux qui prêchèrent la doctrine avant lui, tandis qu'il enseigne une doctrine différente ? Qu'importe qu'il ait le même titre que ses prédécesseurs, qu'il occupe les mêmes fonctions, qu'il jouisse des mêmes prérogatives et que la société lui fournisse les mêmes revenus ? La vénération religieuse ne dépend pas de la volonté des hommes, ne s'impose pas avec des décrets, ne s'obtient pas par une vaine ostentation de décorations et de titres, ne s'inspire même pas par de belles paroles; si cette vénération doit être forte, profonde et permanente, elle ne saurait reposer que sur la vérité, dont l'incommunicable caractère ne saurait être longtemps imité par les artificieuses inventions de l'homme. Là se trouve la raison de la considération et du respect qu'ont toujours et partout obtenus les ministres de la religion catholique :

car leur enseignement d'aujourd'hui est leur enseignement d'hier, leur enseignement de tous les siècles depuis la fondation de l'Église.

Ce n'est pas même là que s'arrête le cours de la tradition : le fidèle peut aisément remonter plus haut en suivant avec attention l'ordre des enseignements sacrés ; il pénètre dans les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ. Les principaux événements qui les remplissent, il les regarde comme étroitement liés aux vérités qui sont l'objet de sa croyance ; il s'élève ainsi de génération en génération, de siècle en siècle, jusqu'au berceau du genre humain, à côté duquel il trouve le berceau de la religion chrétienne ; le mystère de la réparation lui est montré en même temps que celui de la chute ; il recueille la promesse d'un rédempteur et voit déjà le Fils de Dieu se revêtir de la nature humaine pour satisfaire à la justice divine et nous réconcilier avec notre Créateur ; il voit la fondation de l'Église où se conserveront les augustes vérités que Dieu daigne communiquer à l'homme, et les moyens dont il se sert pour inonder la terre des trésors de sa grâce. La voix du ministre de la religion est le fidèle écho de celle des apôtres ; ceux-ci n'enseignaient que ce qu'ils avaient entendu de la bouche même du Dieu fait homme ; or, Jésus-Christ était la réalisation éclatante de toutes les prophéties, l'accomplissement de toutes les promesses, le terme et l'objet de toutes les espérances ; espérances et promesses qui ne cessent de retentir

dans les temps antérieurs, qui passent et se transmettent de bouche en bouche, d'existence en existence, comme la trace glorieuse que la sagesse infinie laisse à travers les générations et les siècles.

Le prêtre catholique n'enseigne pas ce qu'il a imaginé, il communique ce qu'il a lui-même reçu; ce n'est pas un philosophe qui pense et qui veut persuader aux autres la vérité de ses pensées, c'est un envoyé de Dieu; d'une main il porte le dépôt qui lui a été confié, et de l'autre il présente les titres qui font foi de la légitimité de sa mission.

Et tout cela néanmoins ne suffirait pas à produire l'effet qu'on se propose, si tous les fidèles avaient le droit de décider en matière de foi, si le dépôt sacré se trouvait livré à des mains profanes, exposé à tout vent de doctrines. Il n'y aurait pas autant de liaison entre la conscience du fidèle et celle du ministre, si le premier n'était obligé de recevoir de la bouche du second l'enseignement et l'explication de la doctrine sainte, si, dans les doutes qui peuvent lui survenir en pareille matière, il n'était pas comme suspendu aux lèvres du prêtre, constituées gardiennes de la science et dépositaires de la loi.

Exposition et enseignement du dogme, exclusivement réservés au clergé. L'invariable distinction qu'on a faite dans l'Église catholique entre les prêtres et les fidèles, avec la charge pour les premiers d'enseigner la doctrine et la morale, de résoudre toutes les difficultés qui peuvent se présenter en ce point, a contribué d'une manière puissante

à les unir entre eux comme les membres différents d'un même corps ; car il n'a pas été possible d'avoir la foi et par là même d'appartenir à l'Église catholique, sans recevoir de la bouche du prêtre de continuelles instructions. Cela devait naturellement inspirer aux fidèles une vénération profonde pour le ministère religieux, et former des rapports incessants entre celui qui donne et ceux qui reçoivent la doctrine sacrée. De même que le simple fidèle est en relation perpétuelle avec son pasteur, depuis qu'il reçoit de lui les leçons du catéchisme jusqu'au moment où le prêtre lui prodigue les derniers conseils, de même les diocèses tout entiers se trouvent unis avec leur évêque dont ils reçoivent également le pain de la parole sainte, tantôt par ses mandements, tantôt par ses visites pastorales ; de même enfin le monde catholique se trouve lié avec le Souverain Pontife, dont les évêques invoquent fréquemment les lumières et l'autorité dans toutes les circonstances difficiles, dans tous les dangers qui menacent la foi.

Pour comprendre à quel point l'enseignement du dogme sert à entretenir l'union la plus étroite entre la tête et les membres, entre les différents degrés de la hiérarchie, supposons un moment que le droit d'enseigner vient tout-à-coup à disparaître ; n'allons pas même jusqu'à dire que chaque fidèle dans sa conscience, chaque curé dans sa paroisse, mais uniquement que chaque évêque dans son diocèse a le droit de décider irrévocablement toutes les diffi-

cultés qui peuvent s'offrir dans l'enseignement de la morale ou du dogme, sans qu'il soit permis de recourir aux jugements du Souverain Pontife; nous voyons aussitôt se briser l'un des principaux liens qui rattachaient au chef toutes les parties du catholicisme; il faut effacer aussitôt de l'histoire ecclésiastique un nombre infini de causes dans lesquelles la suprématie du successeur de saint Pierre s'est toujours exercée d'une manière également décisive et solennelle; les rapports sont à peu près rompus entre les évêques et le Pape, et la primauté de ce dernier n'est guère plus qu'un titre honorifique sans application et sans réalité. Il est donc bien évident, en effet, que l'union venant à disparaître en ce qui regarde le dogme, elle ne peut subsister par rapport à la discipline. On ne tarderait pas à susciter la question même du pouvoir disciplinaire, puisque chaque évêque pourrait décider, par exemple, qu'il est de foi que les évêques sont arbitres suprêmes concernant la discipline de leurs diocèses respectifs, et que les droits exercés jusqu'à ce jour par les Souverains Pontifes constituaient une véritable usurpation. C'est ainsi que, dans l'Église, une partie se rattache à l'autre, que tout contribue à la cohésion de l'ensemble, qu'il n'est pas possible de toucher un côté de l'édifice sans qu'il soit ébranlé tout entier et qu'il menace ruine.

Si cette perturbation résulte de la simple supposition que chaque évêque aurait dans son diocèse une autorité suprême en matière de dogme et de

morale, il est aisé de voir où l'on en viendrait si chaque pasteur avait cette même autorité dans sa paroisse, et mieux encore chaque fidèle dans sa conscience. Dès lors tous les liens qui rattachent le fidèle au pasteur sont brisés; le premier de tous, en effet, consiste dans l'enseignement de la doctrine, et celui-là venant à disparaître, aucun des autres ne pourrait subsister. Telle est la raison pour laquelle, chez les protestants, il reste si peu de communications et de rapports entre les ministres de la religion et les peuples : le principe de l'inspiration particulière ou celui du libre examen, ce qui dans le fond revient au même, étant une fois posé, toute autorité doctrinale étant par là même détruite, les ministres sont naturellement descendus au rang des simples chrétiens, les distinctions qu'on a voulu introduire ou maintenir ont toujours eu bien peu de consistance, comme se trouvant en opposition avec la première base de la réforme.

Savante organisation de la hiérarchie ecclésiastique. C'est ici un modèle de gouvernement qui réunit toutes les garanties d'ordre et de force dans le pouvoir aux plus sages précautions contre toute espèce d'arbitraire ; ici la multiplicité et la complication des rapports se simplifient admirablement par l'action incessante du centre d'unité auquel tout vient aboutir ; ici le fidèle voit d'un coup d'œil la voie qu'il doit suivre pour l'éclaircissement d'un doute, pour la solution d'une affaire ; il ne dépend pas d'un pouvoir isolé qui puisse n'écouter

que son caprice, il connaît le supérieur immédiat auquel il peut recourir, en remontant de l'un à l'autre jusqu'au Souverain Pontife, qui se trouve investi de l'autorité même de Dieu sur la terre. Cette organisation a fait du clergé catholique un corps tellement compacte, tellement un, qu'on chercherait en vain quelque chose de semblable dans l'histoire des associations qui ont jamais existé. Répandue sur toute la surface du globe, l'Église catholique eût été bientôt la proie de la plus effrayante anarchie, si son divin fondateur ne l'eût dotée d'une organisation aussi puissante. La violence des passions, la lutte des intérêts, les manœuvres de l'intrigue, la négligence dans l'accomplissement des devoirs, auraient rapidement amené l'affaiblissement, la division et la ruine de ce corps immense, d'autant plus exposé à ce travail de destruction, qu'il se compose de plus d'éléments divers. Que fût-il arrivé déjà, qu'en serait-il maintenant de cette société chrétienne, si elle eût été moins fortement constituée par la main du Tout-Puissant? Le ministère ecclésiastique eût-il entretenu ses incessantes communications avec la vie entière des fidèles, eût-il pu s'adresser efficacement à leur conscience; son action n'eût-elle pas été plutôt repoussée comme un aiguillon importun, et sa parole dédaignée, malgré les avertissements les plus salutaires, à cause même de ces avertissements? Dans l'ordre établi, quand le prêtre avertit et corrige, ce n'est pas lui qui le fait, c'est l'Église par son organe;

quand il s'interpose dans une affaire de haute importance, il ne le fait pas de sa propre autorité, il le fait au nom de l'Église. Derrière le prêtre, le fidèle aperçoit l'évêque; au-dessus de celui-ci, le Souverain Pontife, et autour du Souverain Pontife, l'Église universelle, la tradition de tous les temps, l'autorité des conciles, le sentiment des Pères et des docteurs, les exemples de tous les saints; et tout cela dans un ordre parfait, dans une liaison intime, dans une sublime unité; nulle part on ne voit agir l'homme seul, nulle part l'inspiration de la raison individuelle, la prépondérance de la volonté privée, partout l'action du corps mystique de Jésus-Christ, alimenté par son sang divin, guidé par sa pure doctrine, animé de son esprit, tout palpitant encore de cette vie lumineuse et puissante qui lui fut communiquée dans le cénacle, éternellement fort des promesses de l'Éternel.

L'homme ne voyant plus ainsi dans le pouvoir qui lui commande le fait personnel d'un autre homme, mais bien la volonté de l'Église, disons mieux, la volonté de Dieu même, l'homme n'est plus humilié dans sa soumission, il grandit même par son obéissance. Ainsi se trouve réalisée d'une manière admirable la condition la plus propre à rendre l'obéissance facile et la soumission spontanée ; l'homme n'est plus en présence d'un autre homme, il ne s'incline plus devant sa raison et ne plie pas sous sa volonté ; celui qui l'enseigne et lui commande est la personnification d'un pouvoir su-

périeur, d'un intérêt éternel, d'un principe sacré, ou, pour mieux dire encore une fois, le représentant de Dieu même. C'est là ce qui s'accomplit merveilleusement dans l'Église catholique : depuis le dernier des ministres jusqu'au Souverain Pontife, nul ne parle en son nom; le prêtre chargé de la plus humble chapelle est le vicaire de son légitime supérieur, comme le successeur de saint Pierre est le vicaire de Jésus-Christ. Ainsi se maintient une admirable unité dans la multiplicité des fonctions et la différence des ministères; les diverses parties de ce vaste ensemble ne se confondent pas, ne s'embarrassent pas, ne se heurtent pas, elles travaillent dans la plus parfaite harmonie, elles fonctionnent chacune à sa place, chacune remplit son but spécial selon le plan tracé par le divin Fondateur du christianisme.

Les communions dissidentes, en brisant cette unité, en détruisant cette hiérarchie, ont méconnu les bases essentielles de tout bon gouvernement, se sont privées des moyens les plus propres à leur assurer l'influence sur l'esprit des peuples. En vain se nomment-elles l'Église; n'ayant plus l'unité, ce n'est plus une Église qu'elles forment, mais un grand nombre d'Églises; la hiérarchie de pouvoirs et d'honneurs n'existant plus chez elles, elles n'ont plus par là même ce point central, ce foyer vivant de toute autorité, seul capable de leur donner une action efficace sur la direction des consciences. Elles vont plus loin; elles nient la divine institution du

sacerdoce, et d'une manière plus ou moins restreinte elles accordent cette dignité à la généralité des chrétiens, comme un droit inhérent à leur caractère; elles tournent la hiérarchie en dérision et la traitent d'invention humaine; elles laissent à tous les chrétiens indistinctement le droit d'interpréter la Bible et, par conséquent, celui de prononcer en dernier ressort sur les matières de dogme et de morale. Que peut-il résulter d'une telle organisation, d'un semblable système, ou plutôt de l'absence de tout système et de toute organisation? C'est à l'expérience de chaque jour, c'est à l'histoire de ces trois derniers siècles de répondre à cette question.

Le nerf de la discipline, si puissant dans l'Église catholique, devait être, d'après ce que nous avons dit, chose entièrement inconnue dans les communions protestantes. Laissant de côté les vertus plus ou moins sincères, plus ou moins parfaites, qui peuvent se rencontrer chez quelques ministres de la prétendue réforme, leur plus ou moins d'assiduité dans l'exercice de leurs fonctions, on peut assurer sans crainte qu'une véritable discipline n'a jamais existé, ne pourrait même s'établir dans les Églises séparées : il n'y a pas de discipline sans autorité, pas d'autorité sans hiérarchie, pas de hiérarchie sans un chef suprême. Ces heureuses conditions ne se trouvent réellement que dans le catholicisme. Jusque dans ces époques dont les bouleversements jetaient la perturbation dans les idées, entraînaient l'oubli des devoirs, on vit toujours subsister la discipline.

Parfois elle était méconnue, foulée aux pieds; mais elle ne laissait pas d'exister pour cela, il y avait toujours des hommes courageux pour la proclamer, pour protester contre le désordre, il s'éleva toujours une voix énergique pour demander l'extirpation du mal et le châtiment des coupables. Chose remarquable et qui forme l'un des traits distinctifs de l'Église catholique, jamais la loi n'est impunément violée dans cette Église, on y rencontre toujours des esprits généreux qui s'avancent pour la défendre, jamais la loi n'y est tellement abattue qu'on puisse la forcer à se prêter en quelque façon aux insatiables exigences des passions humaines. On peut dire que dans l'Église, si la loi est quelquefois brisée, elle ne plie du moins jamais. Le législateur lui-même pourra prévariquer, ses actions seront mauvaises, mais ses lois seront bonnes; la faiblesse de sa nature pourra l'entraîner en dehors de la voie; hé bien, même dans un tel malheur, il élèvera la voix en faveur de la justice; désordonné dans ses mœurs, il maintiendra la pureté de la morale, il la prêchera même à la face du monde, au risque de faire monter à son front la rougeur de la honte; sans craindre la puissance des grands, sans ménagement pour la corruption générale, sans pitié pour lui-même, il fait briller à tous les yeux la règle inflexible du devoir, et ne s'occupe pas de savoir s'il rend ainsi plus éclatant et plus palpable le scandale de sa vie, s'il ne provoque pas l'exécration de la conscience publique. Dans les temps les plus mal-

heureux de l'histoire ecclésiastique, on voit constamment régner un mouvement de réaction contre le désordre, de nobles aspirations vers une réforme qui ait pour effet de remédier aux maux qui travaillent l'humanité et qui affligent l'Église. Saint Grégoire VII, saint Bernard, saint Bonaventure, furent les précurseurs du concile de Trente.

Les chrétiens d'une foi pure et d'une intention droite ne peuvent donc jamais voir dans les maux dont l'Église est affligée une raison de croire qu'elle ait été abandonnée par l'Esprit-Saint; ils ne jugent pas nécessaire de détruire pour réformer, ni de poser d'autres fondements que ceux qui ont été posés par le divin Architecte. Les indéfectibles promesses de celui-ci ne sont pas la seule garantie de leur foi; ils voient la lumière du Paraclet briller encore au front de l'Église, le feu sacré brûler dans le sanctuaire, et les tables de la loi se conserver intactes à l'ombre de l'autel. La discipline peut bien se relâcher, l'autorité semble elle-même défaillir; mais les sentinelles d'Israël ne participent pas toutes à la même défaillance, il en est qui veillent encore, qui sont encore debout et qui rappellent aux autres le devoir de garder avec autant de courage que de sollicitude les célestes trésors dont ils ont reçu le dépôt. Réunis en concile ou dispersés dans leurs diocèses, les évêques ne cessent de remplir la mission que l'Esprit-Saint leur a confiée de *régir l'Église de Dieu.* Si des nuages obscurs enveloppent parfois les intelligences, si la corruption pénètre dans les cœurs

et fait fléchir les volontés, si le vaisseau de la religion battu par les vents et les ondes semble au moment de faire naufrage, si les chrétiens d'une foi faible et d'une espérance chancelante sont frappés de terreur, Jésus-Christ se lève alors et, debout sur la barque, il commande aux vents et à la mer, et sa parole suffit pour calmer la tempête. Il ne se montre pas en personne, il suscite des hommes tels qu'Hildebrand, saint Bernard, saint Charles Borromée, saint Ignace de Loyola, et, répandant sur eux les torrents de sa grâce, il renouvelle merveilleusement la face de la terre. Que le vice ait seulement attaqué les simples chrétiens, ou qu'il ait pénétré dans les rangs du sacerdoce, lors même que le génie du mal aurait porté ses ravages jusque dans la sphère la plus élevée, rien n'échappera à l'esprit réformateur, il s'élèvera contre tous les abus et tous les désordres, sa voix puissante, incorruptible, retentira dans tous les carrefours de Jérusalem. Ce qui n'est aujourd'hui qu'un projet, un désir inspiré par la charité et le zèle, se formulera peu à peu dans la législation ecclésiastique et formera l'un des articles de la discipline sacrée. Ainsi, quand des circonstances lamentables auront discrédité les ministres de la religion, diminué le respect et la considération dont ils étaient entourés, aussitôt une légitime réforme vient s'opposer au torrent dévastateur, rétablit l'autorité du sacerdoce, lui rend son influence, renoue d'une manière plus intime les rapports qui doivent exister entre le prêtre et les chrétiens, et répare de

la sorte les maux qu'avaient entraînés pour la morale et pour la foi le mépris et la défiance. Qui peut ignorer les prodiges opérés à cet égard dans l'Église catholique, à partir du XVI^e^ siècle? Qui ne sait les admirables changements produits de toutes parts, avec autant de promptitude que d'efficacité par les décrets du concile de Trente?

Le célibat ecclésiastique, si fortement attaqué dans ces derniers temps, à grand renfort de raisons politico-économiques, raisons dont la futilité n'a pas tardé à être démontrée, il est vrai, par les progrès de l'économie politique, est un puissant élément d'influence pour le ministère religieux; son importance est telle, à notre avis, que cette institution ne pourrait disparaître sans qu'on vît se relâcher aussitôt tous les nœuds de la discipline, cesser les communications vraiment religieuses entre les fidèles et le ministre de la religion, le caractère de ce dernier perdre sa grandeur et son prestige avec son austérité, et le prêtre descendre au rang des hommes honorés peut-être, influents même, si l'on veut, mais n'ayant guère d'influence et de considération que celles qui lui seraient attirées par ses qualités personnelles. Nous ne nous proposons certes pas d'examiner à fond une question dont l'importance réclamerait une plus longue étude; nous signalons seulement dans le célibat l'influence qu'il donne au clergé catholique et le secours dont il est pour rendre plus faciles et plus vrais les rapports entre la conscience des fidèles et le ministère des prêtres.

C'est le célibat qui concilie principalement à ces derniers ce degré de vénération et de confiance qui leur est nécessaire pour assurer aux fonctions dont ils sont investis un exercice et des résultats conformes au but de l'institution chrétienne.

On voit du premier coup d'œil, et sans avoir besoin de réflexion, que le célibat est un sublime sacrifice offert sur les autels de la religion pour la gloire de Dieu et le salut des hommes; c'est encore là un emblème glorieux de l'abnégation qui doit caractériser le ministère ecclésiastique, puisqu'il entraîne la rigoureuse obligation de pratiquer une vertu qui n'est, dans l'Évangile, que l'objet d'un simple conseil, et que l'Écriture-Sainte nous représente comme l'un des traits distinctifs de la vie des anges.

Ce retranchement absolu des plaisirs sensuels, ce renoncement sans bornes à des sentiments aussi profondément gravés dans le cœur humain que le désir de se voir entouré d'une famille et l'espérance de se survivre dans sa postérité, détachent en quelque sorte l'homme tout entier de tous les objets terrestres, pour l'attacher aux choses du ciel. Le cœur n'est plus étreint par la sollicitude et les soucis inhérents à cette qualité de chef de famille; l'esprit est dès lors plus libre, plus dégagé, plus capable de se consacrer sans réserve à des pensées, à des projets qui intéressent le bonheur de ses semblables et s'étendent parfois à un nombre illimité de générations; l'homme se jette avec plus d'abandon dans

de périlleuses entreprises, il embrasse plus volontiers les sublimes dévoûments; les sacrifices et les périls sont un aliment pour son activité, une sauvegarde pour sa vertu.

Comment se seraient accomplis les prodiges des missions catholiques, si les apôtres qui en furent les héros eussent été chargés du soin d'une famille? Comment eussent-ils fait pour s'élever à ce degré d'abnégation qui ne se réserve rien, qui ne s'arrête à rien, que rien dès lors ne peut ralentir, qui souffre, avec une parfaite égalité d'âme, la pauvreté, la faim, les privations de tout genre, les plus horribles fatigues, les tourments les plus recherchés, la mort la plus affreuse! Est-ce que les ministres protestants se sont jamais élevés à ce degré d'héroïsme? Montrèrent-ils jamais un tel dévoûment? Leur premier soin, en arrivant au lieu de leur mission, n'est-il pas de procurer à leur famille une habitation propre et commode? Perdent-ils jamais de vue le soin de leur propre fortune, au milieu de leurs prédications évangéliques? Mais aussi, quand est-ce qu'ils ont obtenu de leurs néophytes les mêmes sentiments d'admiration et d'amour, le même degré de soumission et d'obéissance, qu'ont obtenus les missionnaires catholiques? N'ayant point d'or à répandre, n'ayant point de fortes escadres pour les protéger, ni de nombreux soldats pour aider au besoin l'effet de leur parole, ils se présentent à ces peuples inconnus, sans autre trésor que leur bréviaire, sans autres armes qu'une croix, sans autre moyen de persuasion

que la ferveur de leur zèle, la pureté de leur vertu et l'exemple touchant de leur patience.

Par cela même qu'un homme n'a pas de famille à lui, il est le père de toutes les familles. En vivant au milieu du monde, seul, isolé, comme un voyageur sur une terre étrangère, il représente mieux Jésus-Christ qui, voulant enseigner à l'homme le devoir où il était de préférer les choses du ciel à toutes les considérations de famille et de patrie, faisait entendre aux Juifs ces remarquables paroles : « Qui est ma mère et quels sont ceux qui sont mes frères ? » puis, étendant la main vers ses disciples, ajoutait : « Voilà ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. »

On ouvre plus facilement son cœur à l'homme qui n'a pas contracté de liens avec la femme ; et le fidèle qui porte au fond de son cœur une souffrance cachée et qu'il n'oserait pas même révéler à ses plus proches parents, à son ami le plus intime, verse sans crainte le secret de sa douleur dans le cœur du prêtre, bien persuadé que celui-là ne trahira pas sa confiance, qui n'a de rapports avec la terre que ceux formés par la charité. Combien de secrets et quels secrets n'emporte pas dans la tombe le prêtre qui pendant quelque temps a rempli les fonctions du ministère ? En dehors même du tribunal sacré, que d'affaires importantes et délicates, destinées à ne jamais franchir le cercle de la famille, sont néan-

moins confiées au ministre de Dieu, soit en vue d'obtenir ses conseils dans de grandes difficultés, soit en vue de le constituer médiateur dans des circonstances épineuses ? Les hommes même qui se montrent les moins zélés pour la religion, ceux-là même souvent qui se déchaînent en injures contre ses ministres, ne peuvent s'empêcher, l'expérience de chaque jour nous l'enseigne, de confier au prêtre leurs plus profonds secrets; et ce besoin se fait d'autant plus sentir à leur cœur, que les secrets qui lui pèsent demandent plus impérieusement un dépositaire charitable et discret, un conseiller sage et prudent, un médecin habile et dévoué. On entend quelquefois parler à cet égard de la tendresse des sentiments paternels, de l'heureuse influence qu'ils peuvent exercer sur le caractère ; mais on ne veut pas observer que les sentiments dont le cœur du prêtre doit être l'organe seraient plutôt altérés qu'agrandis par cette tendresse charnelle, qui peut bien avoir ses avantages et son utilité pour le bien d'une famille et remplir ainsi le plan du Créateur, mais qui ne peut plus convenir à l'élévation, à l'austérité, à la grandeur des fonctions sacerdotales. La charité est tendre sans doute, affectueuse et sensible, elle ne doit être ni faible ni changeante; fille du ciel, elle a Dieu pour objet permanent; quand elle réside dans une âme, elle ne descend pas à la région des sentiments terrestres et sensuels, elle se tient dans la sphère la plus pure de l'intelligence et de la volonté. Il est vrai qu'elle se réjouit avec ceux

qui sont dans la joie, mais elle se réjouit dans le Seigneur; il est encore vrai qu'elle pleure avec ceux qui pleurent, mais elle fait à Dieu l'offrande de ses larmes; il est vrai enfin qu'elle aime tous les hommes, qu'elle les presse tous sur son cœur, qu'elle porte secours à toutes les nécessités, consolation à toutes les peines; mais elle fait tout cela pour gagner ses frères à Jésus-Christ, pour les purifier à leur passage sur la terre, pour les rendre dignes d'une meilleure vie, et les plonger de ses propres mains dans un océan de lumière et d'amour.

Tels doivent être les sentiments du prêtre : formés par la charité, guidés, inspirés par elle, ne laissant rien paraître de sensuel et de mondain, n'ayant rien de commun avec les sentiments uniquement fondés sur la nature, et dans tous les actes, dans tous les sacrifices dont ils sont la source, montrant invariablement la réalisation de ces magnifiques paroles de saint Paul : Tout à tous, afin de les sauver tous.

Supposé qu'on l'appelle pour consoler une épouse qui vient de perdre l'objet de ses affections et le soutien de sa faiblesse, pour consoler un père auquel une mort prématurée vient de ravir l'orgueil de sa maison et l'espérance de sa vieillesse; quel est le rôle qui convient dans ces tristes conjonctures au ministre de la religion? Tout en pleurant avec ceux qui pleurent, doit-il partager l'abattement et la prostration de ceux qu'il vient consoler? lui siérait-

il, par hasard, de laisser percer, à travers la douleur peinte sur son visage, des sentiments purement humains, empreints de cette faiblesse, de cette défaillance qui en sont presque toujours la suite? Assurément non; dans ces grandes occasions surtout, on ne console pas la douleur en lui laissant tout son empire, on n'allége pas une souffrance par cela seul qu'on la partage; il n'est qu'un moyen de consoler la nature humaine, c'est de lui rappeler ces grandes pensées de la religion qui nous font trouver une espérance jusqu'au sein de la mort. Dieu, ses desseins cachés, la nécessité de s'y soumettre, la courte durée de la séparation qui nous fait verser tant de larmes, la persuasion que celui qui nous a quittés jouit d'une meilleure vie, l'espoir de le rejoindre bientôt au sein du Dieu vivant, dans une éternité de bonheur, telles sont les considérations sur lesquelles doit porter la parole du prêtre, telles les pensées fondamentales qui s'appliquent le mieux à la circonstance actuelle; là seulement il trouvera les consolations qu'il est venu porter au deuil récent d'une famille.

Pour exercer dignement ces sublimes fonctions, il n'est pas nécessaire qu'il ait lui-même éprouvé les sentiments de l'époux et du père; il lui suffit d'avoir un cœur sensible, où vibrent après tout les mêmes fibres que dans celui des affligés; l'absence même des émotions auxquelles paraît succomber la faiblesse humaine, contribuera certainement à lui donner cette force d'âme si bien faite pour accom-

pagner la divine résignation qui doit respirer dans les paroles et les actions du représentant même de Dieu.

Nous voulons rappeler en passant une considération d'un autre genre. Une sorte d'instinct qu'on reconnaît dans l'humanité, comme le prouvent les traditions de tous les temps et les usages de tous les peuples, a tenu constamment éloignées des plaisirs sensuels les personnes consacrées au ministère de la religion ; dans cet instinct se révèle une sagesse profonde et délicate qui ne pourrait être méconnue que par un esprit aveugle ou par un cœur abruti. Ici comme partout ailleurs, le catholicisme laisse éclater une preuve de sa divinité, en réalisant d'une manière complète, sublime, une pensée qui n'était dans les autres religions qu'à l'état de germe et de tendance ; c'est une preuve de plus qu'il nous donne de sa céleste origine : il résume et réunit, il rend à sa beauté primitive tout ce qui flotte de vrai, de juste et de bon, dans les traditions même les plus défigurées du genre humain. Lisez l'histoire religieuse de tous les peuples, et vous rencontrerez chez tous des rapports plus ou moins étroits entre le ministère des autels et le retranchement des voluptés sensuelles ; partout vous remarquerez une sorte d'intuition par rapport à cette harmonie profonde qui règne entre la pureté du cœur et l'offrande du sacrifice ; parmi ceux-là même qui divinisèrent le plaisir et qui le présentèrent à la vénération des hommes sous les formes les plus impures,

vous découvrirez encore quelque institution qui proteste contre de tels excès et qui symbolise, d'une manière plus ou moins éclatante, cette idée, cette tradition, cet instinct, n'importe le nom qu'on voudra lui donner, dont nous avons signalé les traces au sein de l'humanité, malgré toutes ses vicissitudes et toutes ses erreurs.

Il était réservé à l'Église catholique, toujours soutenue par l'esprit de Dieu, de présenter sous ce rapport au monde le type le plus sublime, en faisant un précepte pour un nombre considérable de ses enfants, de ce que l'Évangile n'avait recommandé que sous forme de conseil; il lui était réservé de rehausser ainsi la dignité du sacerdoce, en lui faisant un devoir d'une abnégation que la sagesse humaine jugerait à peine possible, pour certains hommes à part et dans des cas excessivement rares. Qui ne reconnaît, disons mieux, qui ne sent l'élévation, la grandeur, la majesté dont le ministre du sanctuaire est revêtu, lorsque se prosternant au pied des autels, priant pour les péchés du peuple, offrant au Tout-Puissant le sacrifice de propitiation, il paraît aux yeux de ses frères comme un être d'une nature supérieure, sans lien avec aucun des objets qui captivent les autres hommes; l'encens qui s'élève de ses mains, la prière qui s'échappe de son cœur, se mêlent au doux parfum de l'innocence, aux sublimes aspirations de la chasteté. Si de ses fonctions à l'autel, nous passons aux autres devoirs du prêtre, si nous le considérons dans ses rapports di-

rects avec les fidèles, les enseignant, leur prodiguant ses conseils, ses tendres reproches, parfois les leçons les plus sévères, faisant descendre sur eux les trésors de la grâce par le moyen des sacrements; qui ne voit combien son autorité est plus grande, combien il obtient plus de respect, de confiance et de vénération, quand, dans l'esprit des fidèles, la pensée d'un ministère aussi saint n'est mêlée d'aucun élément terrestre, d'aucune image de volupté? Voulez-vous avoir une juste idée du tort immense que les liens du mariage porteraient à l'ascendant, à l'influence, à la considération du clergé, appliquez cette hypothèse à la vie d'un grand saint. Représentez-vous, par exemple, saint François de Sales, cet homme si fervent dans l'oraison, si pénétré du feu du ciel dans l'oblation du Saint-Sacrifice, ce prêtre infatigable dans l'administration du sacrement de pénitence, dans ses généreux efforts pour ramener au sein de l'Eglise les âmes égarées par le schisme et l'erreur, cet évêque selon le cœur de Dieu, toujours prêt à secourir les pauvres, à consoler les affligés, à instruire les ignorants, consumant sa vie tout entière, en un mot, dans l'œuvre du salut de ses frères et de la gloire de Dieu; et dites-moi si, lorsque vous contemplez cet ange de paix, cette lumière du monde, cette victime de la charité, cet apôtre dévoré par la flamme de l'amour divin, qui se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, lorsque plein d'admiration pour tant de vertu, d'abnégation et de sacri-

fice, vous lui rendez les hommages dus aux plus grands saints, dites, encore une fois, vous le représentez-vous engagé dans les liens du mariage? Oh non, assurément non; vous n'eussiez pas même voulu que ce mot eût été prononcé à propos d'un tel homme; ce seul mot semble en effet dissiper tout-à-coup la céleste vision qui remplissait votre âme.

Ce ne sont pas là des raisons théologiques il est vrai, des arguments d'école; c'est une sorte d'inspiration qui s'élève spontanément du plus intime de notre être; on ne doit pas y voir seulement l'expression d'un devoir imposé par la religion, mais encore celle d'un besoin éprouvé par la nature elle-même.

On ferait de vains efforts pour lutter contre l'évidence d'une telle vérité; au fond, elle n'aurait même pas besoin de preuves, elle est du nombre de celles qui sont embrassées par le cœur beaucoup plus tôt encore qu'elles ne sont acceptées par l'intelligence. Or, quand une doctrine captive ainsi tout-à-coup et sans effort les puissances de notre être, c'est une preuve qu'elle renferme en elle-même une force mystérieuse inhérente à la vérité; c'est une preuve qu'elle répond à des aspirations élevées et délicates qui, pour ne pas se présenter à nos yeux d'une manière éclatante, ne laissent pas que d'être réelles et réellement fondées dans la nature même des choses. Dans une semblable question, nous ne voudrions pas des philosophes pour juges;

ils mettent trop souvent leur intérêt à faire aux plus simples vérités une guerre systématique ; il arrive trop souvent à la philosophie de disséquer à force de vouloir analyser, et, par ses divisions et subdivisions interminables, elle finit par décomposer et anéantir. Mais nous ne craindrions pas le jugement, nous ne déclinerions pas l'autorité du simple bon sens, lors même qu'il ne serait pas accompagné de la foi. Pour décider la question en notre faveur, il suffit de n'être pas résolu d'avance à étouffer les sentiments naturels et spontanés du cœur humain ; et nous sommes assuré que partout où cette question sera posée dans la pratique, comme cela a lieu dans les pays infidèles, le catholicisme ne manquera jamais de sortir victorieux de l'épreuve. Nous n'avons pas besoin de répéter le parallèle que nous avons établi entre les missions des catholiques et celles des protestants. Cet exemple, du reste, s'est renouvelé depuis peu, lorsqu'on a eu la singulière idée d'envoyer un évêque anglican à Jérusalem.

Comme le révérend envoyé des Anglais parcourait les rues de la cité sainte, accompagné de son épouse, qui se trouvait dans cet état que les journaux anglais ont qualifié d'une manière si délicate et si pure, en parlant de leur reine, le peuple accueillait le couple heureux, à son passage, par d'amers quolibets qui montraient bien à quel point les infidèles eux-mêmes étaient loin de regarder comme le successeur des apôtres l'envoyé de lord Palmerston. Tous sentaient instinctivement que cet

homme vulgaire n'était pas du nombre de ceux qui ont été chargés par le Sauveur *de prêcher l'Évangile à toute créature, de baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, et qui marchent à l'accomplissement de leur mission, après avoir renoncé à tout ce qu'ils possédaient, après s'être renoncés eux-mêmes, afin de pouvoir présenter à tous les yeux, dans leur propre personne, l'image de Jésus crucifié.

Les ennemis avoués du catholicisme ont si bien compris la force du célibat religieux que, sous différents prétextes, tous plus ingénieux les uns que les autres, mais toujours éminemment philanthropiques, ils se sont efforcés de persuader à l'Église qu'elle n'avait rien de mieux à faire que d'effacer la loi du célibat de son code de discipline. Ils avaient bien compris que là était l'un des plus puissants ressorts de l'influence qu'ils voulaient anéantir et de la seule autorité qui leur présente un obstacle invincible. Pour nous, comme on le pense bien, appuyé sur la raison, sur l'expérience, sur les sentiments les plus délicats et les plus intimes du cœur humain, nous tenons ce point pour l'un des plus essentiels de la discipline ecclésiastique; nous le regardons comme le palladium de l'honneur du clergé et le boulevart de sa puissance; nous sommes convaincu que la religion est redevable d'un immense bienfait aux Souverains Pontifes qui s'opposèrent avec une fermeté vraiment apostolique aux torrents des passions, et qui les firent rentrer

dans les limites du devoir quand elles essayèrent de les franchir.

Désormais les ennemis de l'Église devraient comprendre qu'ils lui conseillent en vain de supprimer cette loi. Ce que l'ignorance, la corruption et les bouleversements du moyen-âge, ce que les déclamations des protestants et des philosophes durant l'espace de trois cents ans n'ont pu obtenir, ne sera sans doute pas accordé à leurs nouvelles manœuvres, quand surtout l'argument qu'ils présentaient avec le plus de confiance contre le célibat ecclésiastique, argument puisé dans l'intérêt de la population, n'est plus regardé maintenant que comme un misérable sophisme, dont les progrès de la science et les simples lumières du sens commun ont fait entièrement justice.

Si l'on aspire réellement à conserver au clergé ses salutaires influences, on a quelque chose de mieux à faire qu'à lui conseiller de renoncer au célibat : il faut laisser à l'Église la liberté de son action pour qu'elle puisse assurer la rigoureuse observation de son code disciplinaire, en sorte qu'il règne une complète harmonie entre les enseignements et les œuvres. Ce que l'on doit faire encore, c'est de pourvoir à ce que l'Église ne manque pas des moyens nécessaires pour former des ministres dignes de leur mission ; c'est de ne pas souffrir qu'elle soit ravalée au-dessous des autres institutions nationales, et qu'elle ne puisse donner aux élèves du sanctuaire une instruction proportionnée

à la grandeur de leur état. Voilà ce qu'il importe de faire ; tout le reste n'est que vaine phraséologie, sans autre résultat que celui de mettre en évidence la folie de ceux qui veulent corriger l'œuvre de Dieu !

Nous reviendrons sur ce sujet pour le compléter.

LE SOCIALISME.

(Second Article.)

THÉORIES DE ROBERT OWEN.

Nous avons indiqué dans un premier article la source des doctrines subversives qui menacent la société dans notre siècle. Là nous avons déterminé le caractère et les tendances des nouvelles erreurs, et nous avons fait entrevoir les vastes et fatales conséquences qui peuvent en résulter. Mais comme nous avons dû nous en tenir alors à des considérations générales, comme nous ne pouvions descendre dans les détails, ni par rapport aux écrits des socialistes, ni par rapport à leurs rares essais de réalisation, c'est ce dont nous allons nous occuper dans plusieurs articles successifs. Nous commencerons par le chef d'école qui mérite assurément de fixer le premier notre attention, quoique son nom soit peut-être moins connu parmi nous que ceux de Saint-Simon et de Fourier.

Nous voulons parler de Robert Owen ; celui-ci

fut en même temps l'homme de la théorie et celui de la pratique. Il se distingue en effet des autres réformateurs, en ce que tous ont commencé par imaginer des théories avec le projet de les réaliser dans la suite, tandis que celui dont nous venons de prononcer le nom se mit d'abord à l'œuvre et reçut de ses propres essais l'idée de sa théorie. Cette dernière est sans doute profondément erronée, extrêmement funeste dans ses conséquences; mais par là même qu'elle sort de la bouche d'un homme pratique, d'un homme qui, s'il a beaucoup écrit, s'est aussi longtemps dévoué à la réalisation de ses idées, il s'ensuit que ces mêmes idées sont aujourd'hui plus dangereuses, plus capables de séduire un siècle qui se dit éminemment positif et partisan des faits.

Robert Owen commence par déclarer faux en eux-mêmes et préjudiciables à la société tous les systèmes sociaux suivis jusqu'à ce jour. Dans son célèbre *Manifeste*, publié à Londres le 2 février 1840, il déclare ouvertement et sans détours que le plan d'après lequel les sociétés sont organisées, a son origine dans des notions sans consistance et sans réalité, puisées dans l'état primitif, grossier, imparfait, de l'esprit humain ; puis il ajoute aussitôt que « toutes les circonstances extérieures d'après lesquelles le monde est dirigé sont l'œuvre de l'homme et se ressentent de ses notions primitives et grossières. » Il faut beaucoup d'audace à coup sûr pour condamner d'un ton aussi décisif tout ce qui a ja-

mais existé, tout ce qui existe encore ; un orgueil démesuré peut seul inspirer la prétention de donner aux sociétés humaines une organisation nouvelle et complétement satisfaisante, quand on commence par les regarder comme plongées dans un chaos d'où elles n'ont pu sortir pendant le long cours des siècles. Bien souvent on a dit que l'organisation sociale était susceptible de grandes améliorations, qu'il y avait là beaucoup de bien à faire et beaucoup de mal à corriger, que l'ignorance, la malice et toutes les passions de l'homme altéraient l'harmonie qui devait régner dans le monde, qu'il importait enfin de neutraliser par tous les moyens possibles l'action de ces dangereux mobiles, autant du moins que le permet la triste condition des enfants d'Adam. Mais Owen ne se borne pas à déplorer des maux que personne ne conteste, il veut, avant de proposer son système pour la régénération de la société, établir, d'une manière indubitable, que jusqu'à lui rien de bon n'avait été fait dans ce sens, et que les hommes en étaient réduits à des notions imaginaires, fruit amer et fatal de leur primitive ignorance.

Les faits, d'après Owen, prouvent évidemment à quiconque sait observer et réfléchir, que ces notions primitives et grossières ne sont qu'un tissu de lamentables erreurs; que dans les siècles qui l'ont précédé et qu'on pourrait justement appeler la *période irrationnelle de l'existence humaine*, l'homme n'a cessé d'être trompé sur sa propre nature, et

d'être par là même conduit au dernier degré d'imperfection et d'inconséquence parmi tous les êtres. Il faut avouer que ces mots, *période irrationnelle de l'existence humaine*, ont quelque chose d'étrange et de choquant, quand on se rappelle surtout que le juge lui-même, qui a osé prononcer une sentence aussi sévère, établit des doctrines dégradantes au suprême degré, et qui auraient elles-mêmes pour effet d'amener une période irrationnelle pour l'existence humaine, s'il était possible qu'elles fussent réalisées.

Et sur quoi l'orgueilleux réformateur fonde-t-il une condamnation prononcée contre l'humanité tout entière? A-t-il par hasard découvert quelque fait inconnu? Aurait-il soulevé le voile qui couvre quelqu'un des grands secrets de la nature, et peut-il présenter une donnée que n'aient déjà possédée ceux qui jusqu'à ce jour ont si profondément médité sur les destinées du genre humain? Assurément non; aussi le fondateur se contente-t-il d'affirmer que l'histoire du monde manifeste de la manière la plus évidente l'état d'ignorance et les instincts grossiers qui n'ont cessé d'enrayer la marche de l'humanité, ce qu'il y a d'irrationnel et d'insensé dans ses tendances. C'est donc ainsi que vous effacez d'un trait de plume les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV? C'est donc ainsi que vous foulez aux pieds les gloires du temps présent, en déclarant l'esprit humain plongé dans l'ignorance et la folie, lui qui croit néanmoins

pouvoir se vanter de ses progrès, de ses découvertes et de sa brillante culture? « L'histoire du monde, nous répond Owen, n'est qu'une interminable série de guerres, de pillages, d'égorgements, de divisions perfides et sanglantes; elle nous présente l'humanité dans un état d'opposition incessante à tout ce qui pourrait lui procurer la paix et le bonheur; elle nous offre le spectacle d'une société où chacun est en lutte contre tous et tous contre chacun : principe de conduite admirablement combiné pour produire le moins de biens et le plus de maux possibles. » Ces paroles du réformateur renferment la cause de toutes ses aberrations; cette cause, nous l'avons déjà signalée, c'est la vue des souffrances physiques et morales qui ont toujours affligé et qui affligent encore le genre humain.

Si l'on veut bien y faire attention, c'est là le point de départ de tant de systèmes erronés sur cette matière. Des hommes qui n'ont aucun principe de religion, qui ne tiennent pas compte des traditions primitives, qui ne font aucun cas des croyances de tous les peuples concernant la chute du premier homme et ses funestes conséquences, qui se bornent à considérer la triste condition où l'homme s'agite ici-bas, ne peuvent y voir en effet qu'un problème insoluble. Où est la justice, demandent-ils, à cette vue? où est l'équité? Comment se fait-il que cette faible créature soit en butte à de semblables tourments? Et privés qu'ils sont des lumières de la foi, obstinés à ne point donner à leur

philosophie le secours de la révélation, lors même qu'ils ne l'accepteraient pas comme une œuvre divine, ils se perdent dans leurs vaines pensées ; les uns nient l'existence de Dieu, les autres blasphèment sa providence, ceux-là se déchaînent contre l'humanité tout entière, ceux-ci s'en prennent uniquement au fanatisme et à la superstition ; en un mot, ils s'égarent dans tous les sens à la recherche d'une société qu'ils trouveraient, s'ils la cherchaient avec un cœur droit et une intention pure, clairement indiquée dans les éléments du christianisme.

Qu'ils s'épuisent en vaines théories, qu'ils entassent systèmes sur systèmes, seule la religion chrétienne pourra leur expliquer les mystères de l'homme et de l'humanité ; il n'est pas d'autre fondement que celui qu'elle a posé, non-seulement pour bâtir l'édifice religieux, mais encore pour élever celui de la science. Sans la lumière de la révélation, l'homme est une sorte de chaos ; et quand on refuse de croire les mystères parce qu'ils sont incompréhensibles, on ne s'aperçoit pas qu'on donne tête baissée dans le plus profond de tous les mystères, et touchant l'objet qu'il importe le plus à l'homme de connaître, c'est-à-dire lui-même.

Il est bien étrange de voir un philosophe condamner comme ignorant et grossier l'état de l'esprit humain, dans tous les siècles et sous tous les systèmes qui nous ont précédés, affirmer sans détour et sans restriction que le principe de conduite de l'humanité

jusqu'à ce jour a été la lutte de chacun contre tous et de tous contre chacun ; avait-il donc oublié ces grandes maximes de charité et de fraternité si souvent inculquées par le christianisme? Si Owen s'était contenté de dire que les passions humaines élèvent de continuels obstacles contre la réalisation de ces maximes, s'il s'était contenté de déplorer l'aveuglement et la perversité qui font que les hommes refusent de les embrasser, empêchant de la sorte que la terre ne devienne un paradis, tous les chrétiens eussent été d'accord avec le réformateur, tous seraient disposés à proclamer avec lui la nécessité de travailler sans relâche à donner au monde des institutions qui réalisassent enfin les préceptes et les conseils de l'Évangile. Mais condamner sans distinction tout ce qui a existé, tout ce qui existe encore, affirmer que toutes les institutions sont filles de l'erreur et de l'ignorance, traiter avec un semblable dédain toutes les doctrines et tous les systèmes qui, jusqu'à ce jour, ont régi les sociétés humaines, c'était, il faut l'avouer, un mauvais moyen pour s'attirer des prosélytes parmi les hommes doués de quelque raison et de quelque dignité; c'était au contraire un moyen infaillible de révolter les esprits, n'eût-ce été qu'en blessant l'amour-propre de tous ceux qui avaient pris quelque part à des institutions aussi hautement condamnées.

Or, à la place de ce système né de la plus profonde ignorance, et qui force l'homme, dès son premier pas dans la vie, à se montrer inconséquent,

irrationnel, incapable même de juger ses erreurs les plus grossières, soit dans la théorie, soit dans la pratique, Owen annonce qu'il va proposer à tous les peuples de la terre un autre système social, entièrement nouveau, assis sur des principes invariables, en rapport avec les faits les plus constants, en parfaite harmonie avec les lois de la nature ; dans ce système, chacun aura le secours de tous et tous le secours de chacun, principe admirablement combiné pour produire la plus grande somme de biens et le moins de maux possibles.

Un tel système, à la différence de ceux qu'on a pratiqués avant nous et qu'on pratique encore de notre temps, réalisera sur la terre les plus étonnants prodiges : il créera un *esprit nouveau et une volonté nouvelle dans tout le genre humain;* il nous conduira tous par une *nécessité irrésistible* à être conséquents, rationnels, sains de jugement et sages dans la conduite. Jusqu'ici l'on croyait avoir assez fait pour les hommes en leur aplanissant le chemin de la vertu, en leur enseignant, en leur persuadant une conduite judicieuse et prudente, et tout cela, en leur apprenant à bien user de leur liberté; avec le système de Robert Owen, il s'opérera dans la nature humaine un changement si profond, le miracle par lequel il lui sera donné un esprit nouveau et une volonté nouvelle sera si complet, que non-seulement nous serons rationnels, conséquents, également sages de conduite et de pensée, mais que nous ne pourrons même pas agir d'une autre ma-

nière, puisque nous serons élevés à ce genre de vie par une nécessité irrésistible. Jamais un homme ne promit autant de biens à l'humanité ; jamais ne s'offrit à nous une aussi belle perspective; jamais ne furent prononcés des mots aussi propres à nous enivrer de joie et d'espérance, si par malheur l'exagération elle-même dont ils sont empreints n'en faisait ressortir l'illusion et l'erreur, s'il était possible de nous laisser dépouiller de notre libre arbitre et soumettre à une irrésistible nécessité, pour seconder l'œuvre de notre régénération.

Et qu'on ne s'imagine pas que le réformateur parle des résultats de son système comme d'une simple probabilité; non, il en parle avec une sécurité absolue : il ouvrira les yeux à l'homme sur la dégradation présente et passée de son intelligence et de sa raison, sur la démence et l'absurdité des institutions sociales, sur l'impérieuse nécessité où nous sommes de les remplacer par des institutions plus en rapport avec nos besoins, réellement conformes aux lois de notre nature. Quant aux doutes qu'on pourrait former sur ces nouvelles institutions, sur les faits qui leur serviraient de fondement et leur accord avec notre nature, il est des signes caractéristiques et certains, à l'aide desquels tous les hommes, sans exception, peuvent distinguer la vérité de l'erreur.

Le merveilleux système une fois réalisé, on verra disparaître tout-à-coup l'ignorance humaine, le paupérisme sera arrêté dans son cours, sans qu'il

lui soit jamais possible de reprendre ses anciens développements, les différentes superstitions qui règnent dans le monde seront elles-mêmes dissipées, la plupart des causes qui rendaient l'homme malheureux en fait ou en imagination seront détruites ou considérablement amoindries ; tous les biens qui fournissent aux nécessités et aux plaisirs de la vie seront répandus sur nous avec une abondance inépuisable, et le travail qui maintenant les produit avec tant d'efforts et de sueurs deviendra lui-même un bonheur de plus.

Mais faudra-t-il, par hasard, attendre un grand nombre de siècles pour jouir de ces magnifiques résultats? Le système d'Owen ne ressemblera-t-il pas sous ce rapport à toutes ces grandes pensées qui ont produit un bien remarquable pour le genre humain, et auxquelles il a fallu un long espace de temps, afin de développer les germes précieux renfermés dans leur sein, et qui ont grandi comme a coutume de le faire toute institution dont la durée doit embrasser une période considérable de la vie de l'humanité? Rien de semblable dans le système d'Owen ; ce dernier savait trop bien que, pour frapper vivement les imaginations et se faire un grand nombre de prosélytes, il ne fallait pas renvoyer à une époque éloignée le fruit de la semence qu'il jetait ; aussi n'hésite-t-il pas à nous dire que, dès la première année, son système produira sur la terre une plus grande somme de biens physiques et moraux que n'en produisirent jamais, durant le long cours de leur exis-

tence, et que n'en pourront jamais produire les systèmes connus et pratiqués jusqu'à ce jour.

Peut-être se croira-t-on en droit de penser au moins qu'une transformation si complète ne saurait avoir lieu sans provoquer des révolutions sanglantes, qu'il faudra noyer le monde dans un déluge de sang et de larmes, pour qu'il en sorte plus heureux et plus pur, que l'humanité ne pourra, cette fois comme toujours, réaliser un bien qu'en passant à travers un grand nombre de maux, qu'elle ne trempera ses lèvres à la coupe du bonheur qu'après avoir épuisé celle de l'infortune, qu'elle ne parviendra à la terre de promission qu'après avoir longtemps erré sur les sables brûlants du désert. Ici encore rien de semblable : le système d'Owen, comme il nous le garantit lui-même, effectuera toutes ces transformations si profondes et si radicales, avec un ordre tellement parfait, que nul n'aura rien à souffrir ni dans ses intérêts matériels, ni dans son bien moral; il arrivera tout au contraire que les hommes éprouveront, dans toutes les contrées du monde, une satisfaction et un bien-être indicibles, à mesure que le changement s'accomplira.

On ne peut pas exiger davantage assurément du généreux réformateur : changer la face de l'univers, détruire entièrement ce qui existe, y substituer un ordre tout nouveau, créer dans l'homme un autre esprit et une autre volonté, faire régner dans tout le genre humain la saine raison et la conduite la

plus irréprochable, extirper tous les germes de division, nous faire tous vivre au sein de la paix et de la fraternité, chasser à la fois l'ignorance et le paupérisme, en rendre le retour à jamais impossible, assurer à tous l'assistance de chacun, à chacun celle de tous, et, pour comble de bonheur, ouvrir une source intarissable des biens nécessaires ou même agréables à la vie, et tout cela sans que personne ait rien à souffrir ni au moral ni au physique, sans qu'on ait à redouter une transition orageuse, mais en répandant au contraire des premiers bienfaits immédiats sur tous les pays et sur toutes les existences, aussitôt qu'on se met à réaliser sa pensée : voilà bien, sans doute, ce qu'on peut appeler un système complet; voilà qui équivaut à la découverte de la pierre philosophale; c'est là donner encore un solennel démenti à ceux qui vont redisant sans cesse que, sur cette terre infortunée, les biens sont accompagnés d'un grand nombre de maux, la joie mêlée à la douleur et le rire bien peu éloigné des larmes; c'est enfin là résoudre et trancher le problème social d'une manière plus triomphante que n'eût jamais pu l'imaginer la poésie elle-même dans tout le délire de ses aspirations et de ses rêves. L'humanité n'a qu'à se réjouir dans l'espérance de ces temps bienheureux; seuls les partisans obstinés de la mélancolie, les amateurs du sombre et du tragique, ceux qui trouvent leur bonheur dans les drames les plus lamentables et laissent leur cœur se plonger délicieusement dans un océan de tristesse et de lar-

mes, ceux-là seuls peuvent se plaindre du système d'Owen.

A l'apparition du nouvel esprit et de la nouvelle volonté, seront nécessairement fermées quelques sources d'art et de poésie ; il ne restera plus dès lors que l'agréable et le beau, plus rien désormais qui puisse causer un sentiment d'horreur, blesser le cœur ou l'imagination, plus rien qui soit capable de troubler cette paix, ce calme, cette inaltérable sérénité dont le genre humain sera mis en possession. Le siècle d'or rêvé par les anciens poètes est bien pâle à côté de ce qu'on nous promet en date de Londres 1840. Les ruisseaux de lait et de miel, l'agneau jouant avec le lion, l'enfant mollement assis sur le dos de l'hyène, la terre donnant spontanément toute sorte de fruits, réjouissant notre vue par les couleurs les plus brillantes et les plus variées et notre odorat par des arômes inconnus : tout cela peut à peine nous donner une idée de ce que sera le monde quand il voudra bien prêter l'oreille à la parole du fabricant anglais.

Un point, sans plus, pouvait encore troubler les esprits, les éloigner du système d'Owen, c'était de savoir que ce système allait nous guérir de toutes les superstitions. Les consciences étaient alarmées, non sans raison, de voir ainsi condamner à la fois toutes les religions avec tous les systèmes. En ce point, il n'est guère possible au réformateur de donner des explications pleinement satisfaisantes, à moins de laisser tout d'abord saper son œuvre par

le fondement, en admettant qu'avant lui il avait bien existé quelqu'un ayant des idées raisonnables sur l'humanité.

Or, comme Owen pose en principe que jusqu'à lui l'esprit humain a vécu dans un état d'ignorance et de déraison, il ne saurait reconnaître que le fondateur d'une religion quelconque ait rencontré le véritable plan social; c'est dire qu'il ne peut transiger quant à la nécessité de détruire graduellement toutes les superstitions qui règnent dans le monde. Mais, prévoyant les alarmes qu'une telle perspective allait causer aux esprits craintifs, et pour éloigner en particulier toute idée de violence et de persécution, Owen nous assure que, par égard pour les erreurs du monde antique et par ménagement pour toutes les susceptibilités des consciences, le nouveau système arrangerait les choses de manière à ce que les vieilles superstitions de chaque peuple disparaîtraient sans effort, mourraient de mort naturelle; et tout cela avec le moins d'inconvénients possibles pour les individus qui les professent, avec le plus grand respect pour les faiblesses du cœur humain. Il déclare, du reste, que les deux systèmes étant entièrement opposés, il ne saurait y avoir de fusion entre eux, pas même durant la période où l'un doit absorber l'autre. Le nouveau, reposant sur la vérité, n'admettra de déceptions d'aucune sorte, ni dans la vie publique, ni dans la vie privée, ni dans les relations des individus, ni dans celles des peuples; il laissera l'ancien, uniquement fondé

sur l'erreur, se défendre comme il le pourra à l'aide de ses subtilités et de ses mensonges.

Le fondateur du nouveau système social présente de sûres garanties, dit-il, pour la réalisation de ce qu'il promet, et ces garanties se trouvent dans le caractère propre de sa vie, dont la première partie s'est écoulée dans les travaux de l'industrie, travaux qui n'ont pas manqué de faire de lui un homme d'ordre, de pratique et d'expérience; d'où il résulte que les institutions dont il est l'auteur reposent sur la nature même des choses, sont en parfaite harmonie avec les principes les plus positifs et doivent présenter le résultat d'une connaissance approfondie de toutes les lois de la nature.

L'auteur de ces étonnantes merveilles ne craint nullement les objections que pourraient lui faire les hommes expérimentés et instruits, car ses institutions nouvelles, malgré la profonde combinaison qu'elles montrent, ayant pour effet d'organiser toutes choses de manière à ce que le genre humain tout entier reçoive, en prix de son travail, des avantages cent fois plus grands que ceux dont pouvait jouir, d'après l'ancien système, un individu quelconque; des plans aussi merveilleux, quoique inouïs jusqu'à ce jour, ces étonnantes combinaisons qui doivent aboutir à former un monde nouveau, à mettre l'homme en position d'une raison parfaite, ne peuvent avoir à redouter l'examen de la science ni l'épreuve de l'expérience dans l'une des quatre branches essentielles auxquelles se réduit l'ensemble de

la vie humaine, c'est-à-dire, 1° quant à la production des richesses; 2° quant à leur distribution; 3° quant à la formation du caractère humain dès la plus tendre enfance; 4° quant à l'établissement d'un gouvernement local et général.

Le réformateur se flatte que l'époque n'est plus éloignée de la réalisation de ses grands projets, comme aussi de la destruction entière et pacifique du système immoral sous lequel l'homme a vécu jusqu'à ce jour; il croit voir un signe du prochain accomplissement de ses espérances, dans la consternation dont se trouvent frappés les hommes qui croient avoir intérêt à la conservation de l'ancien état de choses. C'est là, selon lui, une marque assurée que l'heure de la grande transformation a déjà sonné; l'attention des peuples se porte instinctivement vers ce but, tous les yeux sont dirigés vers ce bonheur social auquel doivent participer les générations présentes et les générations futures.

Quel sera cependant ce merveilleux système, en l'honneur duquel l'auteur est saisi de si lyriques transports? Par quels moyens se propose-t-il d'atteindre à ces glorieux résultats? La nature même de l'esprit humain lui a-t-elle donc été révélée d'une manière inconnue jusqu'à notre temps? Aurait-il découvert dans notre cœur des secrets pleinement ignorés, des ressorts qui s'étaient jusque-là dérobés à l'œil du génie, aux mains les plus capables de les mouvoir pour le bonheur du genre humain? Voilà bien une question digne d'être examinée; il est juste

de soumettre le système d'Owen à la discussion la plus rigoureuse, principalement en ce qui touche les théories par lesquelles il entreprend de corriger l'ignorance et l'erreur où l'esprit de l'homme était enseveli et d'où sortaient incessamment, comme de la boîte de Pandore, tous les malheurs qui se sont répandus sur la terre.

DE L'ORIGINALITÉ

DANS LES ŒUVRES DE L'ESPRIT.

(Deuxième Article.)

Lors de la renaissance des lettres en Europe, le génie espagnol s'éleva au plus haut point de sa splendeur ; l'éclat de notre littérature semblait en harmonie avec la puissance et l'éclat de cet immense empire où le soleil ne se couchait jamais. Or, si nous étudions avec une attention profonde les plus belles œuvres de notre siècle d'or, nous voyons que ce sont celles où l'auteur, oubliant pour ainsi dire son érudition et sa science, transporté par quelqu'un de ces grands événements qui s'accomplissaient sous ses yeux, donnait un libre essor à son propre génie, se livrait aux inspirations de son cœur et laissait son âme s'abreuver aux sources pures du sentiment national, et s'emparer des richesses de notre magnifique langue. En avançant avec le temps, et quand on pressentait déjà l'époque de notre décadence, nous rencontrons un nom immortel, l'honneur du génie espagnol, et nous pouvons même ajouter une des gloires de l'esprit humain, le

nom de Cervantés. Eh bien ! quand est-ce que cet auteur est plus beau, plus fécond, plus intéressant? Est-ce quand il met dans la bouche de son aimable fou ou de quelque autre de ses personnages une dissertation toute remplie d'érudition antique, renouvelée des Grecs et des Romains? N'est-ce pas plutôt quand il donne un libre cours à son imagination, quand il se souvient uniquement qu'il est Espagnol, soldat, chrétien, animé d'un sentiment réel? N'est-ce pas encore quand il décrit les usages et les mœurs des pays où se passe l'action de son poème, quand il retrace des caractères contemporains, quand il poursuit de sa satire les vices et les ridicules de la société, quand il ne se souvient plus, en un mot, de ce qu'il peut avoir lu et ne demande ses inspirations qu'à son humeur joyeuse, à son coup d'œil pénétrant, à la droiture de sa raison, à la finesse de son esprit, à la sensibilité de son cœur, à l'inépuisable fécondité de son génie? A ceux-là de répondre, qui cent fois ont lu Cervantés, toujours avec un nouveau plaisir, avec un intérêt de plus en plus piquant, avec ce goût de fraîcheur et de nouveauté qui fait perdre au sujet ce qu'il peut avoir quelquefois de sérieux et d'aride, grâce au merveilleux talent de l'auteur. Là se trouve l'originalité dans tout son éclat, avec tout son attrait, sous sa forme la plus riche et la plus brillante; là le génie dans toute sa pureté, dans tout son naturel, sans aucun des oripeaux d'une affectation puérile, sans l'appareil d'une érudition empesée, sans la monotone gravité qui prétend aux

honneurs d'une maturité savante, lentement acquise dans le silence laborieux du cabinet. Cervantès se lance librement dans le champ de la pensée, il parcourt dans son vol capricieux les sites les plus riants et les plus frais bocages; il va comme l'abeille dérober à chaque fleur son parfum le plus doux et sa plus pure essence, pour en former un suc qui fait de la lecture de son livre un plaisir non moins inépuisable qu'attrayant. Quel bonheur de se sentir bercé par les doux songes, par les agréables illusions que ne cesse d'enfanter un génie libre d'entraves, qui laisse courir sa plume avec une entière liberté, qui répand ses trésors sans presque s'en apercevoir, sans orgueil, sans prétention, avec une noble et magnifique négligence? Pourquoi faut-il que nos écrivains aient chassé de notre sol, aient renié les inspirations du génie, pour les pâles imitations du rhéteur? Pourquoi faut-il qu'au lieu de se faire orateurs ou poètes de profession, de se poser en hommes érudits, ils n'aient pas cultivé le vaste champ où se déploya le génie de nos grands écrivains, ils n'aient pas demandé leurs inspirations aux glorieux souvenirs de Cavadonga, aux légendes de nos aïeux, à celles même des Arabes, pour en former cette littérature semi-orientale qui convenait si bien à notre sol, à notre climat, à nos traditions, à nos mœurs, au caractère même de notre langue?

Peut-être n'existait-il pas de peuple en Europe qui se trouvât dans une plus heureuse position pour allier l'Orient à l'Occident, le Nord au Midi, les

chauds parfums de l'Arabie aux froides haleines de l'aquilon, la force à la douceur, le calme à l'impétuosité, la tendresse à l'héroïsme. La découverte de l'Amérique et des Indes orientales, ces voyages autour du monde, ces conquêtes gigantesques, la vue de tant de peuples divers, si opposés de religion, d'idiomes et de mœurs, le pouvoir tout seul de cette incomparable monarchie : voilà sans doute autant d'éléments capables de donner l'essor à notre génie national; voilà bien une matière inépuisable à de sublimes monuments ; c'en était assez du moins pour détourner les esprits de ce fatras d'érudition, de cette malencontreuse et stérile science, sous laquelle le bon goût a été misérablement étouffé, et qui devait donner naissance à une littérature sans nom et sans idée.

Quand cette époque si lamentable pour nos lettres espagnoles se fut écoulée, quand on voulut entrer dans une voie de restauration littéraire, on eut longtemps à lutter contre un état de froideur, d'indifférence et de stérilité qui frappe au premier abord dans la suite de notre histoire. On ne voit s'élever nulle part un homme de génie, on dirait que la nation, placée sur le bord de l'abîme pendant le règne de Charles II, avait perdu sa fécondité primitive, sa puissance et son élan. Pourquoi cela? N'avions-nous plus nos glorieux souvenirs, notre magnifique climat, notre belle langue? Rien de tout cela ne nous manquait sans doute; mais on avait follement entrepris d'imiter la littérature du siècle

de Louis XIV, et dès lors il était naturel que celle-ci éclipsât notre génie national, puisqu'il s'était comme abdiqué pour se mettre à sa remorque. Notre gloire littéraire subit en effet une longue éclipse ; elle avait perdu toute trace d'originalité. La littérature antique semblait avoir posé les dernières limites de l'esprit humain ; celle de Louis XIV avait élevé de nouveau les colonnes d'Hercule; c'était une double barrière qui fermait la carrière du génie. Boileau complétait Horace, Corneille achevait l'œuvre de Sophocle, Bossuet et Bourdaloue réalisaient pleinement l'idéal de Démosthène, et le génie espagnol s'inclinait humblement devant ce terrible *nec plus ultra*. *Plus ultra*, pouvaient néanmoins s'écrier les ombres de Colomb et de Magellan ; *plus ultra*, eussent pu répéter les ombres de Fernand Cortez et de Pizarre.

Nous avons rencontré l'ordre et la régularité, nous commettons peu de fautes, nous respectons admirablement les règles établies; mais pouvons-nous ignorer à quel point c'est un triste signe que de n'avoir rien à reprendre dans les œuvres de l'esprit? C'est le signe de l'artiste correct, et non d'un génie plein d'audace.

Les inconvénients de l'imitation sont assurément très nombreux et très considérables partout, quand on érige l'imitation en système ; mais ils le sont en Espagne beaucoup plus que partout ailleurs, à raison du caractère distinctif et spécial de notre nationalité. C'est pour cela qu'il a fallu beaucoup plus

de persévérance et d'efforts pour courber notre génie national sous le joug de l'étranger, et le forcer à suivre invariablement la voie qu'une autre nation lui avait tracée. A l'avénement de la maison de Bourbon, il fallait bien s'attendre à ce qu'on donnât à notre monarchie toutes les analogies possibles avec la France, et le règne de Charles III offrit plus d'un point de rapport avec celui de Louis XIV. Comme dans les pays où règne un pouvoir absolu le gouvernement exerce une grande influence jusque dans la direction des lettres et des arts, nous fûmes alors plus ou moins français dans la littérature aussi bien que dans la politique. Et l'on ne songeait pas que les idées qui prévalent dans cette dernière sphère ne peuvent de si tôt se répandre dans la société, féconder le génie national, échapper au cercle étroit de leur action, si ce n'est pour produire tout au plus de vaines et frivoles dédicaces, des compositions et des travaux exécutés par ordre royal.

De là est encore résulté un autre mal très grave, c'est que nous avons imité non-seulement le fond même des choses, mais jusqu'à l'expression, jusqu'à la langue. Elles sont profondes et nombreuses les atteintes subies par la langue de Garcilaço, de Fray Luis de Léon et de Cervantés.

Plusieurs écrivains distingués ont lutté contre ces funestes tendances avec une louable ardeur; il en est un surtout qui a su braver les sourires moqueurs de nos gallicans, avec tant de courage et de bonheur, qu'on croit, en plein dix-neuvième siècle, lire

un écrivain du seizième. Nous avouons ingénûment que nous éprouvons une grande joie à rencontrer parmi nous un auteur tout empreint de cette saveur antique de notre langue espagnole; en faveur de la grâce et de la pureté de son langage, volontiers nous lui pardonnons d'être parfois tombé dans l'excès contraire à celui qu'il prétendait condamner. Mais il faut avouer également que si cette manière de restaurer notre vieille langue présente quelques avantages, on ne saurait en espérer des résultats capables d'agir sur l'ensemble des esprits. Il est bon, sans doute, que notre jeunesse ait des modèles à consulter, qu'elle puisse y voir dans toute sa pureté le sublime idiome de nos aïeux; mais si le remède ne descend pas à la racine du mal d'une manière plus large et plus vigoureuse, la réforme ne saurait être ni générale ni permanente. C'est une rude tâche que de lutter contre le courant des idées; on le pardonne à des écrivains d'un renom incontesté; on dut bien le pardonner à Mariana, qui, suivant l'expression de Saavedra, mettait autant de soin à paraître vieux qu'en mettent à paraître jeunes les merveilleux qui se teignent les cheveux et la barbe. Il n'est pas difficile cependant d'observer en tout cela le travail et l'affection, on sent les difficultés qu'un auteur a dû vaincre pour parler une langue maintenant hors d'usage. Cela peut suffire, sans doute, pour qu'il tienne compte de ses efforts, pour qu'on lui offre même un intérêt particulier; mais cela sert de peu pour réagir contre les abus qui

débordent. C'est là comme une réaction violente, et les réactions de cette nature sont généralement stériles en heureux résultats.

Ces observations reposent encore sur d'autres motifs qu'il est utile de signaler et d'étudier. Quand on imite une langue, ce doit être pour imiter la pensée; d'où il résulte que des remèdes qui s'appliquent uniquement à la première ne sont autre chose que des palliatifs. Comment est-ce qu'on arrive à guérir le mal inhérent à la pensée? Nous garantirons-nous de l'imitation, sous ce dernier rapport? Voilà la question dans toute sa gravité, dans toute sa franchise.

Quand une nation se réduit au rôle d'imitatrice, il faut qu'il y ait des raisons à cela, car rien dans le monde ne se produit sans cause préalable. Cette cause est ordinairement, dans le cas dont il s'agit, qu'une nation a devant elle l'exemple d'une autre nation plus civilisée ou plus polie; et qu'on remarque bien ces deux mots qui, dans notre pensée, expriment toujours ou devraient toujours exprimer des choses très différentes. S'il pouvait se rencontrer deux peuples ayant absolument les mêmes principes de civilisation et de politesse, il serait naturel que le moins avancé imitât constamment celui qui le précède; dans ce cas, le peuple imitateur et le peuple imité, partant du même point et se dirigeant vers le même but par un chemin identique, ne formeraient à peu près qu'un même peuple, l'un serait comme une partie de l'autre. La civilisation romaine

était bien différente de celle des Grecs; les Romains essayèrent en vain de s'approprier les beautés et la splendeur de la politesse grecque; bon gré mal gré, on voulut trouver des rapports de similitude entre Aristide et Régulus, entre Alcibiade et Scipion; et c'était là chose impossible, ces hommes ne se ressemblaient en rien. Les peuples européens, dévorés par la soif de la science, se rencontrèrent parmi les monuments de la Grèce et de Rome; de là leur étrange hallucination; on ne comprit pas la profonde différence des deux civilisations, et le ciel des chrétiens se trouva confondu avec l'olympe des païens, le culte de la croix avec les dieux de la mythologie. Le contraste était choquant, et pour le faire ressortir, comme aussi pour exprimer toute notre pensée, nous ne saurions mieux faire que de reproduire le langage du secrétaire de Léon X, le célèbre cardinal Bembo, qui donnait à Jésus-Christ le titre de héros, à la Vierge celui de déesse de Lorette, et qui de plus faisait dire au Pape, dans la lettre par laquelle il communiquait aux princes chrétiens son élévation au trône pontifical, qu'il avait été nommé souverain pontife par la volonté des dieux immortels.

Une grande question a été agitée dans ces derniers temps entre les littérateurs et les philosophes, touchant les avantages du christianisme et du paganisme dans les lettres et surtout dans la poésie. Eh bien, une telle question ne se bornant pas à la théorie, mais étant avant tout du domaine de la pra-

tique, et se réduisant, par là même, à un combat à mort entre la muse antique et la muse chrétienne, pour savoir à qui resterait en définitive la suprématie dans le monde intellectuel ; une telle question, disons-nous, eût été ridicule si elle n'était devenue nécessaire; et cette nécessité résultait de la monstrueuse confusion d'idées introduite chez les modernes par une servile imitation des anciens.

Du reste, en dehors de tous les préjugés, la question était bien simple : le paganisme peut-il sérieusement être l'âme de notre littérature? Peut-il exercer encore parmi nous ses antiques influences. La réponse était bien facile, elle se trouve renfermée dans une autre question. Peut-on retracer avec enthousiasme ce qu'on ne croit pas, ce qu'on tient pour absurde, ce qu'on regarde comme un tissu d'agréables mensonges? Quel écho pourrait avoir dans la société une religion repoussée par les idées, les mœurs et les lois de cette société même? Par quels moyens soutenir dans le domaine de la littérature ce qu'on a détruit et renversé dans l'ordre social? Qu'on nous dise si cela est ou n'est pas possible. Si l'on nous répond que cela est possible, nous serons autorisés à dire que la littérature n'est qu'un simple passe-temps, un jeu puéril, et non l'expression de la société, l'expression de l'intelligence humaine, l'effusion vraie de notre cœur; nous ne pourrons plus y voir qu'un art frivole dans lequel s'exerceront tout au plus les oisifs et les curieux, un art propre à faire briller une sorte de souplesse et de dextérité

spirituelle, mais nullement fait pour pousser de profondes racines dans la société; ce ne sera plus qu'une fleur artificielle, belle si l'on veut, mais sans vie, sans arôme et sans fruit. Nous ne craignons pas de l'affirmer : la question ainsi posée n'en est plus une et ne comporte pas de réponse; c'est l'énoncé d'un théorème évident, d'une vérité première; vouloir en faire une question, c'est ne rien comprendre à la littérature, c'est une inconcevable aberration de l'esprit. Et cependant, grâce à cette fureur d'imitation dont nous avons parlé, ce théorème était discuté et la solution en demeurait douteuse. Il dépendait d'un autre théorème non moins facile à résoudre, celui de savoir si, dans les lettres et les arts, les fables du paganisme devaient l'emporter sur les vérités chrétiennes. On ne pouvait faire un pas dans la discussion avant d'avoir décidé si une littérature imprégnée de mythologie n'était pas un contre-sens pour nous. Que penseraient des chrétiens en voyant la poésie des Hébreux réduite à descendre dans la lice avec la poésie des Grecs? Ce n'est donc pas une question de préférence que Chateaubriand a débattue, c'est la nécessité d'un changement qu'il a fait sentir.

La différence qui règne entre les nations modernes est moins grande assurément que celle qui existe entre ces nations et les peuples de l'antiquité. Les civilisations actuelles émanent toutes d'une même source, elles ont conservé bien des points de contact, bien des rapports de similitude. Sans

doute, malgré l'identité de la couleur, il existe de nombreuses nuances, et cette variété suffit pour rendre extrêmement dangereuse et funeste l'importation d'une littérature d'un pays dans un autre. Les critiques anglais se plaignent avec justice que la restauration des lettres ait coïncidé chez eux avec l'invasion de l'école de Louis XIV ; ils déplorent que cette école ait été suivie par leurs plus beaux talents, qu'elle ait ainsi contribué à diminuer le nombre des œuvres originales, et longtemps retardé l'époque où l'on devait enfin apprécier convenablement le mérite de Shakspeare ; ils ne peuvent considérer comme un dédommagement aux pertes éprouvées par leur littérature ce qu'elle a gagné pendant ce temps en exactitude, en régularité, en grâce même ; toutes choses dues à l'influence des modèles et péniblement acquises par une sorte de servilisme intellectuel.

C'est nous surtout qui pouvons, bien mieux que les Anglais, nous plaindre d'un tel état de choses ; car le préjudice porté à notre littérature a été d'autant plus grand que nous étions placés dans des conditions plus désavantageuses. Le voisinage et la prépondérance des Français leur assuraient parmi nous une influence sans limites ; et malgré les profondes différences qui se font remarquer entre nos deux civilisations, il y a longtemps qu'on s'efforce de nous communiquer la politesse française, la littérature française, et plût au ciel qu'il ne fallût pas ajouter la civilisation française.

Vu la distance qui nous sépare de cette grande nation, et le pouvoir qu'elle exerce, non-seulement sur notre pays, mais encore sur le reste de l'Europe, il nous est bien difficile de nous dérober à ses influences littéraires, dans un temps surtout où nulle nation ne peut fermer la porte aux sciences propagées par le génie français, par ce génie qui semble né pour répandre de toute part les diverses connaissances de l'époque actuelle. Voilà ce qui entravera pour longtemps la marche de notre littérature ; et si notre patrie demeure en ce moment comme abattue sous le poids de ses discordes et de ses malheurs, il est naturel que le génie espagnol participe à cette défaillance, et ne donne pas le jour à des œuvres originales.

Et malgré cela si l'on nous demandait quels sont les moyens que nous jugeons les plus propres à préparer la restauration des lettres espagnoles, à leur rendre le mouvement et la vie ; s'il nous était donné d'adresser la parole à la génération qui s'élève, à cette jeunesse si pleine d'ardeur pour la science, et si digne de voir des jours meilleurs, nous lui dirions que, sans négliger ce grand mouvement scientifique et littéraire qui s'accomplit en Europe, tout en tenant compte des modifications qu'il doit entraîner, nous devons être avant tout et par dessus tout espagnols. S'il s'agit d'étudier l'histoire, consultez, je le veux bien, cette école philosophique si noble et si riche en observations, qui s'est élevée de nos jours et qui produira de plus en plus des

fruits abondants de force et de vérité ; mais n'oubliez pas de scruter nos vieilles archives, de fouiller dans nos chroniques nationales, et de lire avec une infatigable ardeur nos antiques et sages historiens. Si vous vous abandonnez aux inspirations de la littérature proprement dite, mettez-vous en rapport, à la bonne heure, avec cette vigueur de sentiments, cette vivacité de couleurs, cette hardiesse d'expressions qui signalent aujourd'hui les productions si variées et si fécondes dont s'enorgueillissent à bon droit certains pays étrangers; mais si vous voulez réellement suivre leurs traces, n'étouffez pas d'abord votre inspiration personnelle et nationale, ne méconnaissez pas les avantages que la nature vous a donnés, n'allez pas chercher ailleurs les types que vous devez trouver dans votre patrie.

Est-ce que par hasard vous ne trouveriez pas assez de matériaux pour vos conceptions les plus vastes sur une terre où vous rencontrez à chaque pas la vieille tour du Maure, les ruines du château féodal, la mosquée convertie en temple chrétien, où vous entendez encore les refrains glorieux qui rappellent la lutte séculaire de deux grandes races, de deux grands principes, des deux grandes civilisations qui subsistent encore sur le globe? Est-ce qu'il ne dit rien à votre imagination le spectacle de cette nationalité sortie des grottes de Cavadonga pour reconquérir une patrie, abattre à ses pieds l'orgueil du croissant, soumettre à son pouvoir l'Italie et la Flandre, découvrir et subjuguer

l'Amérique, accomplir enfin des exploits qui sembleraient fabuleux, si la mémoire en était moins récente !

Il n'est pas de satisfaction plus pure après avoir lu tant d'auteurs français, que de renouveler connaissance avec nos écrivains de l'âge d'or; c'est là du moins une diversion qui joint, on peut l'affirmer, l'agréable à l'utile. En dépit de leurs déplorables aberrations, les écrivains même de l'âge suivant conservent encore une certaine pureté de langage, un goût de littérature nationale, on y découvre en si grand nombre les traces des mœurs que nous commençons à oublier, notre caractère s'y montre avec tant de vérité, on y recueille tant de lumière pour étudier à fond notre état social, pour reconnaître même les causes de notre décadence, de nos révolutions et de nos calamités, qu'il suffit d'avoir savouré une fois cette lecture pour s'empresser désormais à la recherche des livres espagnols ; ajoutons même qu'en dépit de l'austère philosophisme dont l'air est comme imprégné de nos jours, on ne lira pas sans quelque plaisir les titres insolites, les dédicaces ampoulées et les pompeuses approbations dont on faisait toujours précéder nos vieux livres. Une véritable philosophie trouvera certainement beaucoup d'or à recueillir au milieu de ces matériaux informes ; c'est là qu'il pourra saisir la physionomie des temps anciens, acquérir une profonde connaissance de la société espagnole, trouver des caractères frappants de vérité et des tableaux

réellement empreints de la couleur locale, s'il n'a d'autre but que de parcourir avec honneur la carrière des lettres ; et s'il aspire à exercer une influence sur les destinées de la patrie, c'est encore là qu'il trouvera un riche fonds d'expérience et de sagesse.

Ce n'est pas que nous prétendions méconnaître la distance qui nous sépare de ces temps ; nous n'ignorons pas non plus les progrès accomplis par la philosophie et les modifications introduites par ces progrès jusque dans notre langue ; mais ces temps anciens, malgré leur éloignement et leur caractère propre, ne laissent pas que d'avoir une grande influence sur les temps actuels ; disons en outre que leur éloignement même est une condition favorable aux illusions de la poésie.

Peut-être nous sommes-nous parfois égaré dans nos considérations sur cet important sujet, peut-être nous sommes-nous laissé entraîner trop loin par l'amour que nous ressentons, nous l'avouons sans détour, et que nous avons toujours ressenti pour l'originalité dans les lettres. Nous ne prétendons pas néanmoins exclure l'imitation, nous savons combien elle est utile, combien même souvent elle est nécesssaire ; il faut reconnaître que le plus grand nombre des hommes ne sont pas nés pour se frayer des voies nouvelles, mais bien pour suivre les sentiers battus. Ce que nous avons voulu, c'est uniquement signaler les écarts où l'on est tombé en pareille matière ; nous avons prétendu

faire entrevoir de la sorte les torts graves et nombreux que de tels écarts ont causés à la littérature et aux sciences; on doit enfin en conclure, dans notre pensée, la nécessité de réduire l'imitation à de justes limites, si l'on ne veut pas que le génie soit frappé de stérilité en subissant d'inutiles et funestes entraves.

Nous ne sympathisons certes pas avec cette école littéraire pleine de talents et de monstruosités, qui, non-seulement a franchi les éternelles barrières posées par la raison et le bon goût, mais encore a perdu de vue que la littérature doit avoir pour objet de moraliser les hommes et non de les pervertir; mais nous avouons ingénûment que cette sorte de révolution, qui s'est faite contre la littérature classique, je veux dire contre l'imitation réduite à l'état de système, contre les vains ornements d'une érudition et d'une théorie conventionnelles, nous paraît le résultat logique et naturel des circonstances actuelles, des besoins nouveaux qui se manifestent dans la société; nous pensons qu'après bien des écarts elle atteindra son but, qui est de mettre la littérature en harmonie avec l'état social, de terminer leur long divorce, de faire que les œuvres du talent et du génie, soient comme elles doivent l'être, la magnifique expression de la société, et non un simple passe-temps, ainsi que nous l'avons dit, ou bien un art curieux et léger à l'usage des seuls érudits; c'est un signe pour nous que la littérature redeviendra une véritable harmonie divine, dont les ac-

cents s'élèveront assez haut et s'étendront assez loin pour atteindre à toutes les classes sociales, et rétablir ainsi les mutuelles influences de la littérature et de la société.

O'CONNELL.

O'Connell c'est l'Irlande. Voilà le véritable point de vue sous lequel on doit considérer cet homme célèbre, pour l'apprécier à sa juste valeur, pour calculer en quelque sorte les étonnantes dimensions de cette figure historique, de ce prodigieux tribun, qui a réussi à se faire un trône de diamant sur le mobile élément de l'opinion et de la popularité. O'Connel c'est l'Irlande; il est la personnification d'un peuple de sept millions d'hommes, d'un peuple opprimé pendant l'espace de plusieurs siècles, souffrant la misère la plus horrible qui se puisse imaginer, traînant une existence de malheur, abreuvé d'humiliations et de douleurs sans exemple. O'Connell c'est l'Irlande, l'Irlande catholique, écrasée depuis trois siècles sous le pied dédaigneux et cruel de l'aristocratie protestante, de cette aristocratie implacable dans ses haines contre le catholicisme, insiatiable d'or et de pouvoir, rancuneuse, tracassière et tyrannique, comme toute puissance criminelle et tourmentée par le remords. O'Connell c'est l'Irlande; et sa voix de tonnerre est la voix

d'un grand peuple qui s'écrie : Assez! assez d'injustice et d'oppression, assez de souffrance et d'esclavage, assez de faim et de nudité! C'est la voix d'un grand peuple qui bruit et s'agite, comme les flots mutinés de l'Océan, au premier souffle de la tempête, qui gronde comme l'ouragan encore éloigné, mais prêt à répandre la désolation et la terreur; qui mugit comme la voix des abîmes quand la terre ébranlée va secouer comme de faibles roseaux les tours antiques et les superbes palais.

Si vous ne le considérez à ce point de vue, vous ne comprendrez rien à cet homme extraordinaire, à cet Hercule du monde politique, qui, plus infatigable et plus invincible que l'Hercule de la fable, lutte depuis trente ans avec l'aristocratie la plus artificieuse et la plus puissante qu'on ait jamais vue sur la terre. Si vous ne l'entourez pas de plusieurs millions d'hommes couverts de haillons et dévorés par la faim, si sa voix n'est pas pour vous celle de cette multitude qui demande un remède à ses maux, qui réclame son droit avec colère, avec fureur, quelquefois même avec désespoir, vous ne comprendrez jamais ce singulier mélange d'enthousiasme religieux et d'exaltation démocratique, de noblesse et de grossièreté, de sentiments généreux et d'agression implacable, de traits sublimes et de populaires banalités, de mots empreints d'une ineffable tendresse et de sarcasmes sans pitié ; non, vous ne comprendrez pas le grand agitateur, comme l'appellent les whigs, le roi mendiant, comme le nomment les to-

ries, le libérateur, comme le proclame dans son admiration passionnée l'Irlande tout entière.

Daniel O'Connell est né l'an 1774, à Carhen, comté de Kerry, dans la province de Munster. Son pays natal est montagneux et d'un aspect sauvage, digne berceau de cette organisation de fer, que soixante ans de tempêtes et de combats, de travaux et de fatigues n'ont pu briser. Son père était Morgan O'Connell, laboureur; il cultivait à titre de rente une terre possédée jadis par ses aïeux; il avait fait partie du collége protestant de Dublin. Malgré la position lamentable où se trouvaient les catholiques irlandais, l'éducation du jeune Daniel ne fut pas négligée; son père n'était pas dénué des ressources nécessaires pour lui procurer ce bienfait.

La vie d'un homme peut souvent s'expliquer par les premières impressions qu'il a reçues dans son enfance : il n'est pas difficile de trouver dans les premières années d'O'connell le germe de cet esprit agitateur, de cette haine implacable qu'il ne cessa de montrer contre l'aristocratie d'Angleterre. L'époque de sa naissance et le temps de son éducation furent signalés par une recrudescence de malheurs pour l'Irlande. La misère, l'oppression et ce cruel impôt de la dîme, exigé d'un peuple catholique en faveur du clergé protestant, c'est-à-dire en faveur des ministres d'une secte abhorrée, occasionnèrent en 1761, dans la province de Munster, le soulèvement des *niveleurs*, autrement nommés *garçons blancs*; soulèvement terrible, dans lequel

une multitude affamée, ivre de fureur, avide de vengeance, parcourait l'Irlande, égorgeant les troupeaux de ses oppresseurs, envahissant les demeures des particuliers, renversant l'enceinte des pâturages, brûlant les moissons, se livrant à toutes sortes d'atrocités et d'excès. L'insurrection dura quinze ans; car, si parfois elle était suffoquée sur tel ou tel point par la force des armes ou la terreur des supplices, elle renaissait bientôt après; en 1775, elle se présente plus terrible que jamais par la fureur des hommes appelés *défenseurs du droit*, qui, se portant pour les successeurs des *garçons blancs*, ravagèrent toute l'Irlande, et particulièrement le comté de Kerry, patrie d'Oconnell.

On se figure aisément les discours qui devaient frapper les oreilles de cet enfant concernant l'insurrection des *défenseurs du droit*, si l'on se rappelle surtout qu'il appartenait à une famille d'origine irlandaise indigène, dont les ancêtres s'étaient distingués dans l'invasion anglo-normande, en défendant avec une intrépidité sauvage l'indépendance de la patrie. Il entendait sans doute excuser, louer même quelquefois une insurrection causée par le désespoir; il entendait plaindre au moins les malheureux Irlandais qui, faute de pouvoir payer au jour fixé leur rente annuelle, étaient impitoyablement jetés hors de la misérable cabane habitée par leur femme et leurs enfants; et puis, quand ils s'en allaient, couverts de haillons et pressés par la faim, creuser le champ même qu'ils avaient ensemencé

pour lui demander une nourriture grossière, les infortunés étaient repoussés par les soldats; et, comme pour les pousser aux dernières horreurs de la misère et du désespoir, des maîtres inhumains, par un raffinement de barbarie, faisaient labourer la terre pour en détruire les fruits, et brûler les cabanes, pour que les infortunés ne trouvassent plus un abri, et qu'ils fussent réduits à mourir de faim et de froid sur la voie publique. Voilà ce que le jeune O'Connell entendait raconter.

Son éducation fut confiée à un vieux catholique, à l'un de ces prêtres irlandais qui portent au fond du cœur le plus ardent amour pour la religion et la patrie. Pauvres, persécutés, victimes de la haine protestante, ils n'ont d'autre consolation que de soulager les douleurs de leurs frères, en leur prodiguant les secours de la religion, en leur faisant sans cesse espérer des jours meilleurs pour la malheureuse Irlande. O'Connell enfant, avec son incessante mobilité, sa précoce violence, son esprit vif et pénétrant, son cœur ardent et sensible, devait écouter avidement, les yeux remplis de larmes, les souffrances de sa patrie; il devait concevoir une haine indestructible pour ses oppresseurs; peut-être l'avenir glorieux qui l'attendait ouvrait-il parfois devant lui ses vagues horizons; l'affranchissement de son Irlande, comme une vision de bonheur, flottait peut-être à son œil ravi; enfant, il murmurait peut-être ces paroles qu'il accentuait à soixante ans, avec tant de puissance : Si jamais vient à

sonner l'heure du combat entre l'Irlande et l'Angleterre, on me verra combattre au premier rang!

A l'époque dont nous parlons, les colléges catholiques étaient prohibés en Angleterre, en Écosse, en Irlande; ce qui fit que le jeune O'Connell, en arrivant à l'âge d'entrer dans une école publique, se trouva dans la cruelle alternative où l'intolérance anglicane plaçait tous les jeunes catholiques, ou d'abjurer leur religion, ou d'aller chercher l'instruction sur une terre étrangère. Le père d'O'Connell était loin d'accepter pour lui la première hypothèse; il ne voulait pas non plus le condamner à l'ignorance; il prit donc le parti de l'envoyer sur le continent suivre les cours du collége des pères dominicains, à Louvain. Après quelque temps passé dans ce collége, il se rendit à celui que les pères jésuites tenaient à Saint-Omer, où il étudia pendant deux ans. Son esprit inquiet et impétueux s'accommodait mal de la discipline du collége; aussi ne se fit-il guère remarquer dans ses études, ni par ses succès, ni par son application; il dépensait le plus souvent son activité dans de rudes querelles avec ses condisciples, auxquels il distribuait force coups de poing. C'est ce qui fit aussi qu'il abandonna la carrière ecclésiastique, où ses parents désiraient l'engager, pour suivre celle du droit, plus conforme à ses goûts. Après son retour dans sa patrie, il fut reçu avocat en 1798.

Les circonstances où le jeune O'Connell entrait dans le monde étaient on ne peut plus funestes.

L'Irlande s'était soulevée plusieurs fois, et chaque fois l'insurrection avait été suffoquée. Les échafauds ne cessaient de venger les outrages faits à l'Angleterre, et l'oppression continuait à faire peser sa main de fer sur la malheureuse Irlande. Pour comble de malheur, les portes du parlement irlandais se fermèrent devant le jeune O'Connell, en conséquence de l'*Acte d'Union*, qui recevait alors son application la plus rigoureuse, grâce à l'or prodigué par le ministère Pitt. O'Connell, qui déjà sans doute pressentait sa puissance de tribun, vit donc avec dépit un Acte qui supprimait le parlement de sa patrie et ne laissait à celle-ci aucun moyen légal de formuler son opinion et ses plaintes. Dans une réunion d'avocats tenue à Dublin pour protester contre l'*Acte d'Union*, le jeune O'Connell se distingua par les termes vigoureux, hardis, violents même dont il se servit pour flétrir la suppression du parlement irlandais et la tyrannie de l'Angleterre. Après quarante ans, O'Connell se souvient encore avec une profonde émotion de cette grande circonstance. Dans un banquet qui lui fut dernièrement offert par les amis du rappel de l'*Union*, et dans un discours sur l'objet de cette manifestation, il disait : « Membre de l'ancien parlement irlandais, je n'ai pas oublié mon début oratoire, ni l'émotion qui s'empara de moi dans ce moment solennel. Mes principes de cette époque sont mes principes d'aujourd'hui. Mon corps a sans doute éprouvé l'effet des années, mais non mon âme. »

La mesure cependant avait été prise ; O'Connell se vit condamné à renfermer dans le cercle étroit du forum son immense activité. Cette âme impatiente devait attendre, qui l'eût cru ? jusqu'en 1830, pour figurer de nouveau dans le parlement.

Il est extrêmement curieux d'observer cet homme dans ses fonctions d'avocat, et de voir comment il sait profiter de sa position civile pour s'acheminer vers cette prodigieuse popularité qui devait être le piédestal de son pouvoir politique. L'intolérance même du protestantisme anglican, les mesures de rigueur adoptées contre les catholiques, le système d'exclusivisme qui les frappait, les déclarant indignes de tout emploi civil et militaire, les dépouillant de tout droit, les assujétissant à des lois injustes et cruelles, les réduisant, enfin, à l'état d'ilotes, cette même tyrannie tracassière et brutale contribua plus que toute autre chose à ce que le futur vengeur de la patrie pût préparer, au milieu de ses occupations d'avocat, les bases de ce pouvoir étonnant avec lequel la perfide métropole aurait un jour à compter.

Son titre de catholique suscitait au jeune avocat de nombreuses entraves ; mais son talent, son éloquence, sa prodigieuse activité, son application infatigable au travail, appellent promptement sur lui l'attention publique, lui gagnent la confiance ; et bientôt il est entouré d'une vaste clientèle. D'une taille élevée, d'une force athlétique, d'une santé de fer, d'un teint vif et coloré, l'œil resplendissant de

la flamme du génie, cet homme est évidemment taillé pour un grand rôle; on devine en lui le libérateur de l'Irlande. Les pauvres Irlandais se groupent autour de lui pour implorer le secours de son savoir et de son éloquence ; ils le regardent comme leur protecteur, leur soutien, le seul homme capable de les soustraire à cet inextricable réseau de lois soupçonneuses et barbares qu'on a tendu sous leurs pas. Son air aimable, son regard bienveillant, le doux sourire empreint sur ses lèvres, ouvrent le cœur de ses clients et redoublent leur confiance. Il mêle habilement à tous ses plaidoyers la cause de l'Irlande; de l'objet particulier qui l'occupe, il passe à des considérations générales sur les droits de la justice et de l'humanité; il se fait de la sorte à lui-même une tribune politique, du haut de laquelle il agite sans crainte, avec une entière liberté, tous les genres de questions. Souvent, il personnifie dans le plus obscur de ses clients l'Irlande persécutée, puis saisit cette occasion pour attaquer à outrance l'*Acte d'Union* et le despotisme anglais ; l'avocat se transforme insensiblement en homme politique, son siége est devenu la tribune aux harangues.

Du cabinet aux salles d'audience, des tribunaux aux banquets, aux réunions les plus vastes ; là, improvisant des diatribes éloquentes, enthousiasmant le peuple avec sa parole embrasée, ou l'amusant par des saillies familières et piquantes, toujours infatigable, toujours en mouvement, le nom sacré de l'Irlande toujours à la bouche, concentrant en lui-

même toutes les sympathies de ses compatriotes, tenant le pays dans un état d'agitation incessante : telle était la vie d'O'Connell avocat ; c'est ainsi que grandissaient sa réputation et sa gloire, c'est ainsi que se cimentait et s'étendait cette popularité si grande à la fois et si durable, qu'on ne trouve rien de pareil ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes.

Ce serait cependant une erreur de dire que l'agitation de l'Irlande était l'œuvre d'O'Connell, et que tant d'éléments capables d'amener tôt ou tard une conflagration générale étaient amoncelés par lui. Les fréquentes insurrections qui ravageaient le pays avant sa naissance, celles qu'on vit éclater et qui firent encore verser tant de flots de sang avant que son âge lui permît d'exercer aucune influence, prouvaient assez clairement qu'il n'était pas l'auteur de ce malaise profond qui travaille sa patrie. Non, l'agitation de l'Irlande a sa source dans la persécution qui pèse sur cette terre infortunée, dans son épouvantable misère ; ses habitants sont las d'esclavage et d'exactions, las d'être en butte à la haine du protestantisme anglican contre tout ce qui est catholique, las enfin d'être exploités par la cupidité de leurs maîtres. L'œuvre d'O'Connell, ce qui fera la gloire immortelle de son génie, ce qui, d'ailleurs, a réellement amélioré le sort politique de l'Irlande et peut amener un jour sa régénération sociale, c'est d'avoir régularisé l'agitation, c'est d'avoir détruit, du moins en grande partie, cette série d'insurrections partielles

qui n'avaient d'autre effet que d'aggraver la misère du pays et de le plonger plus avant dans l'esclavage ; c'est d'avoir concentré sur quelques points déterminés les vues et les espérances des Irlandais. Le mérite du célèbre agitateur n'est pas précisément d'avoir fait sentir d'une manière plus vive à ses compatriotes les outrages et la violence qu'ils subissaient, mais bien d'avoir communiqué à ces pénibles sentiments plus de grandeur, plus de dignité, une utilité réelle, en leur donnant un but, en leur imprimant, pour ainsi dire, le sceau de la religion et de la patrie, en créant de la sorte un véritable esprit national.

Telle était sa mission : il faut avouer qu'il réunissait dans un éminent degré les qualités nécessaires pour la remplir. Sa voix est claire, forte, sonore, harmonieuse ; son geste n'a rien de gracieux et d'étudié, il est plein de hardiesse et d'énergie, il a même quelque chose d'insolite et d'anormal, singulièrement propre à frapper la multitude. Tantôt il penche en avant sa puissante tête et tient sa main droite suspendue sur ses auditeurs ; tantôt il se rejette fièrement en arrière et croise ses bras sur sa large poitrine ; tantôt il ouvre les bras et met sa poitrine à découvert, dans l'attitude d'un homme qui brave son ennemi. Sa parole est riche, brillante, variée, comme l'expression spontanée d'une imagination féconde et d'un cœur qui s'abandonne sans réserve à ses mouvements généreux. Ajoutez à tout cela une grande élévation de vues, une pénétration supé-

rieure, une telle abondance de fortes pensées que, suivant la magnifique expression de Shiel, il n'a pas assez d'habits pour les revêtir. Dans sa parole, en effet, rien qui sent ele raffinement et l'artifice; c'est la nature dans sa grandeur et sa simplicité, la cause de la justice et celle de l'humanité dans toute leur puissance, et, par-dessus tout, le sort de sa malheureuse patrie, de son Irlande bien-aimée. Représentez-vous cet admirable ensemble, et vous aurez une idée de l'éloquence d'O'Connell, de cette éloquence, tantôt tendre et pathétique, tantôt énergique et sublime, maintenant empreinte d'élévation et de majesté, puis descendant sans effort à l'insulte banale et grossière; elle peint en traits de feu les scènes les plus grandioses, elle répand avec la même facilité sur la tête d'une classe ou d'un individu la sanglante ironie et le sarcasme impitoyable : vous comprendrez alors cette éloquence toujours populaire, toujours applaudie, entraînant toujours après elle des foules innombrables qui se pressent partout sur les pas du grand orateur, qui l'acclament, qui l'adorent, qui se jetteraient sur les armes avec fureur, le jour où cette voix dirait : L'heure a sonné !

Plusieurs se plaignent de l'amertume de son ironie, de la cruauté de ses sarcasmes, de ses grossiers jeux de mots, de ses violentes invectives ; mais on ne doit pas oublier que, selon notre première pensée, O'Connell c'est l'Irlande, l'Irlande opprimée, persécutée durant trois siècles, et qui souffre encore

aujourd'hui des humiliations et des douleurs que nous ne pouvons comprendre, et l'on ne s'étonnera plus dès lors de ce qu'il y a d'amer et de poignant dans son langage.

Il faut remarquer en outre, pour être juste et vrai, que le tribun n'attaque jamais sans être provoqué, et que, s'il a couvert de boue, dans ses fougueuses allocutions, l'aristocratie d'Angleterre, celle-ci ne s'est pas montrée non plus d'une grande aménité à l'égard de son adversaire. Si les tories n'hésitent pas à le nommer *saltimbanque sans pudeur*, *mendiant sans vergogne*, *chien hargneux* qu'on devrait mettre à la chaîne, on s'explique assez qu'il se permette de répliquer sur le même ton, et que certains lords ne soient plus pour lui que de *vieilles femmes en pantalons*, *des têtes de sangliers*. De telles images ne font jamais défaut à sa colère. Sans doute, il serait à désirer qu'il ne fût jamais tombé dans de tels excès; mais soyons justes encore une fois, et sachons reconnaître qu'il est des positions où il n'est guère possible de se renfermer dans les bornes de la modération, et que, poursuivi comme il était par l'aristocratie britannique, on comprend qu'un homme de ce caractère se soit débarrassé de ses ennemis avec le premier instrument tombé sous sa main.

Quant à la générosité d'O'Connell, nul ne peut la révoquer en doute; et pour donner une idée de lui sous ce rapport, il nous suffira de rappeler sa conduite dans ses démêlés avec d'Esterre. O'Connell

se trouvait à Dublin, dans une de ces grandes réunions où sa voix tonnante dirigeait à son gré les passions populaires, comme on représente Neptune commandant aux flots de l'Océan; or, dans une péroraison écrasante, alors que l'impétuosité d'un tel orateur ne connaît plus de bornes, il tomba par hasard sur la corporation municipale et lui appliqua la qualification de *mendiante*. Un avocat, nommé d'Esterre, membre de cette municipalité, se prétendit nominalement offensé et voulut exiger d'O'Connell une satisfaction éclatante, en lui envoyant un cartel. O'Connell refusa, et, pour donner satisfaction à son adversaire, déclara qu'il n'a eu l'intention d'insulter personne en particulier. D'Esterre ne se tient pas pour satisfait, il exige l'acceptation de son cartel, et, dans le cas d'un refus, menace de souffleter O'Connell. Outrés d'une telle insolence, les amis de ce dernier lui donnent le conseil d'accepter le défi. O'Cconnell se résout à prendre un parti que ne lui conseillaient déjà que trop son indignation et son courage.

On choisit le pistolet, et l'ennemi d'O'Connell resta mort sur la place. Ce malheur fit tant d'impression sur l'âme du grand orateur, qu'il entra aussitôt après dans une église, et que là il jura solennellement de ne jamais se battre en duel, serment qu'il a fidèlement rempli. Il ne s'en tint pas là : voyant le dénûment de la veuve d'Esterre, il lui offrit une pension équivalente à ce que gagnait son mari, environ quatre mille francs. Il est vrai que la

municipalité de Dublin, pour l'honneur de laquelle d'Esterre était mort, ne permit pas que sa veuve acceptât rien d'O'Connell, et qu'elle voulut elle-même lui faire un revenu sur ses propres fonds; mais cela n'empêche pas que la proposition du généreux vainqueur ne fût aussi sincère que chevaleresque.

Puisque nous avons touché un point de la conduite d'O'Connell, qui se rapporte à ses sentiments religieux, il nous paraît bon d'en dire quelque chose ici. O'Connell est un tribun, un démagogue, si l'on veut; mais il est en même temps religieux et catholique. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, quand on prétend juger ses idées politiques et sa conduite d'homme public. Les radicaux français, bien connus pour la plupart par leurs idées antireligieuses et surtout anticatholiques, ont peu de sympathie pour O'Connell. Aux yeux de celui-ci, le catholicisme, est l'unique base de la restauration de l'Irlande; il se fait honneur du nom de papiste sous lequel il est sans cesse désigné par les protestants; et s'il unit ses efforts à ceux des radicaux anglais, ce n'est que dans le but de renverser l'Église anglicane, de miner l'aristocratie et d'amener enfin un changement de choses qui tournerait au profit de l'Irlande. C'est pour cela que certains radicaux français, dont la démocratie ne s'élève pas au-dessus des utopies de Rousseau, qui mêlent toujours à leurs idées de liberté les préjugés irreligieux de l'école de Voltaire, regardent O'Connell comme un esprit étroit, de peu

de portée, admirablement servi par ses qualités extérieures, mais profondément imbu de vieux préjugés de secte. O'Connell un esprit étroit ! et quel homme au monde a jamais plus largement compris sa situation politique et religieuse ? O'Connell une intelligence de peu de portée ! lui qui a organisé l'insurrection légale et permanente d'un peuple de sept millions d'âmes, lui qui a fait trembler et rougir l'aristocratie la plus puissante, la plus orgueilleuse et la plus habile qui fût jamais ! Seulement pourvu de qualités extérieures ! celui qui dispose à son gré de l'âme de ses auditeurs, les subjugue par un attrait irrésistible, celui dont la parole secoue, enflamme comme l'étincelle électrique les plus immenses assemblées, qui fait vibrer les fibres les plus délicates du cœur humain, qui tient suspendus à sa bouche, par des phrases brèves et substantielles, les quarante mille hommes réunis souvent pour l'entendre ; celui dont le langage est tellement concis, qu'il semble craindre que toute l'abondance de sa parole ne puisse suffire à celle de sa pensée ! Lui imbu de vieux préjugés de secte ! Et pourquoi ? parce qu'il est catholique, parce qu'il a conservé la religion de ses pères, le seul bien qui reste à l'Irlande pour la consoler de ses maux !

C'est uniquement par ses convictions religieuses qu'on peut s'expliquer la fidélité d'un tel homme à l'engagement qu'il avait pris de ne plus se battre en duel ; car il serait ridicule de penser qu'il se retrancherait derrière son vœu pour outrager ses ennemis

en toute sécurité. On connaît la sévérité de la doctrine et de la morale catholiques concernant le duel : faut-il s'étonner qu'un catholique sincère comme O'Connell ait voulu religieusement observer un vœu si conforme aux préceptes les plus sacrés, si propre à lui rappeler un douloureux souvenir?

Mais ce que les radicaux anglais ou français, ce que les wighs ou les tories peuvent dire de ses sentiments, ne peut que médiocrement intéresser O'Connell. L'Irlande le proclame son libérateur et lui dresse un véritable trône. La reine gouverne sans doute la Grande-Bretagne ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle fasse exécuter ses volontés dans son royaume d'une manière aussi absolue que le fait O'Connell dans l'Irlande. Ni les insultes, ni les quolibets, ni les sarcasmes, ni les revers ne peuvent l'abattre ou même l'attrister. Il a l'heureux privilége de voir toujours les choses du bon côté, et sa foi dans le triomphe de la cause qu'il défend est si grande, qu'elle n'admet pas même un instant d'hésitation.

Dans le caractère même de son ironie, dans ses invectives les plus sarcastiques, dans les expédients auxquels il a recours pour sortir des pas dangereux et difficiles, on reconnaît un fonds inépuisable de bonne humeur. Comme il est chauve et qu'il porte une perruque assez mal dissimulée, un jour, dans une de ces grandes réunions qui sont l'élément naturel de son âme orageuse, il arriva qu'un de ses adversaires lui donna le nom de *chauve*. Que fait

O'Connell? Il ôte à l'instant sa perruque et montre sa tête nue devant tout son immense auditoire, avec ce léger sourire toujours répandu sur ses lèvres, auquel s'ajoutait en ce moment un air extraordinaire de satisfaction et d'amabilité. L'auditoire était fou d'enthousiasme, et, pendant que ses frénétiques applaudissements achevaient de confondre le malheureux contradicteur, O'Connell remettait tranquillement sa perruque et l'arrangeait avec plus de soin sur sa tête. Un autre jour, il disputait avec un adversaire qui par malheur était boiteux : celui-ci, après une vive attaque dirigée contre O'Connell, se permit d'ajouter : Mon langage est sévère, mais juste. — Oui, répliqua vivement l'illustre orateur, comme vos jambes !

Mais revenons à la politique, véritable sphère de l'existence d'O'Connell. Son œuvre par excellence, le vaste champ où se développe et s'accroît chaque jour sa force prodigieuse, c'est la grande *association* de l'Irlande, nommée, en 1829, *Association catholique;* en 1837, *Association générale de l'Irlande;* en 1839, *Société des précurseurs;* et de nos jours enfin, *Association nationale.* L'Irlande, depuis l'*Acte d'Union*, n'a plus de parlement propre, et les Anglais se feront prier, sans doute, avant de le lui restituer; il est probable même qu'ils affronteront tous les dangers avant que d'y consentir. Mais il faut avouer que l'association nationale, telle que vient de l'organiser O'Connell, peut remplacer un parlement, et même avec avantage, pour briser du

moins la chaîne de l'esclavage, si toutefois cet homme célèbre laisse après sa mort un successeur digne de lui, capable de continuer son œuvre. Décrétée d'illégalité, cette association a été plusieurs fois dissoute; mais elle s'est bientôt relevée, toujours la même, quoique sous un nom différent. Les dangers mêmes auxquels elle demeure constamment exposée, et jusqu'à son défaut d'autorisation légale, contribuent efficacement à la rendre plus populaire, moins accessible à la corruption, plus propre à déjouer les manœuvres du cabinet de Saint-James, que ne le serait un parlement revêtu de toutes les formes de la légalité.

Du reste, quoique dénuée de ces formes, l'association n'en fonctionne pas d'une manière moins parfaite et moins admirable. Elle a son conseil central, qu'on peut considérer comme un véritable gouvernement; elle a son chef, ses finances, ses journaux qui lui tiennent lieu de moniteur; rien ne lui manque. Nous nous trompons, une chose lui manque, c'est le pouvoir de faire des lois rigoureuses, puisqu'elle ne saurait avoir celui de les faire exécuter; mais qu'importe? ses inspirations ne sont-elles pas plus exactement suivies que les lois elles-mêmes? Elle n'a pas non plus le droit légal de frapper des impôts; et cependant elle lève des contributions recueillies avec mille fois plus de facilité, et surtout payées de meilleur cœur que les impôts votés par le parlement d'Angleterre. La seule existence d'une telle association, avec son organisation étonnante et les profon-

des racines qu'elle a poussées dans le pays, avec l'influence illimitée qu'elle exerce, est une preuve éclatante du talent d'O'Connel et du bien qu'il a fait à sa patrie, quand il a changé en une opposition semi-légale les insurrections armées qui la désolaient, en une agitation pacifique, en des réunions animées sans doute, mais régulières, les vieilles scènes de meurtre et d'incendie.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'un tel changement ait en rien altéré la force et l'énergie de l'Irlande, elles ont, au contraire, augmenté dans une proportion à peine croyable ; car les forces autrefois disséminées étant maintenant réunies, la vie politique ayant acquis la puissance de l'unité dans les mains du conseil supérieur, le mouvement s'étant régularisé sous une direction habile et sage, le niveau de l'esprit public s'est élevé, il s'est formé une véritable opinion nationale, et cette opinion, appuyée sur le sentiment vrai des forces du pays, a fait céder à l'aristocratie anglaise, sans effusion de sang, sans mouvement séditieux, ce que n'avait jamais pu lui arracher la force des armes. La sagesse et le discernement qui ont présidé à la création de l'association irlandaise, la profonde intelligence que le célèbre tribun a montrée des besoins de son pays et des avantages de sa position, l'art qu'il a su mettre à profiter de ceux-ci pour donner satisfaction à ceux-là, ressortent admirablement des résultats obtenus par l'association, si peu de temps après sa naissance. A peine six ans s'étaient écoulés depuis le

jour où vingt individus, réunis dans le cabaret de Dompsey, à Dublin, s'occupèrent pour la première fois de réaliser l'idée de cette œuvre, conçue par O'Connell et Shiel, et l'association avait déjà poussé de si profondes racines, acquis une telle étendue, que l'aristocratie anglaise se voyait forcée d'abandonner son vieux système d'oppression à l'égard des catholiques. C'était en 1829, et Wellington avec Peel présentait aux chambres le bill *d'émancipation;* en cela, ce n'était certes pas à l'impulsion de leur cœur, mais à celle de la nécessité que ces hommes d'État obéissaient.

L'émancipation des catholiques, en effet, ne saurait être regardée comme une concession généreuse faite par l'aristocratie anglaise; c'était une mesure inévitable et forcée, que l'attitude prise par l'Irlande ne permettait pas même de différer. C'est à sa magnifique association que l'Irlande devait surtout cette attitude et cette énergie, et l'association elle-même devait au génie d'O'Connell cette influence et cette popularité toujours croissantes, qui forçaient Wellington, dans la chambre des lords, et Peel, dans celle des communes, à proclamer l'impossibilité où l'on était de résister davantage. « L'état de l'Irlande s'est aggravé, disait Peel, le 5 mars 1829, à la chambre des communes; les réclamations prennent chaque jour un tel degré d'exaltation et de consistance, qu'on ne saurait plus tarder à y faire droit. Il nous vaut mieux accorder de bonne grâce ce qui nous serait plus tard arraché par la néces-

sité. » L'Irlande, l'association, O'Connell, voilà donc la triple cause des terreurs de Peel et de son changement d'opinion concernant l'émancipation des catholiques.

Le mobile de cette mesure, à savoir, la nécessité, se laisse voir d'une manière plus évidente dans la chambre des lords. Là, l'opposition fut terrible, comme on devait le prévoir, mais impuissante et stérile. O'Connell était de l'autre côté du détroit à la tête de sept millions d'âmes, dans une attitude digne et fière, comme un général d'armée qui attend la réponse que doit lui porter un parlementaire, pour agir en conséquence. C'était un argument auquel la chambre haute ne connaissait pas de réponse. En vain l'archevêque d'York et l'évêque de Durham, pour détourner le coup dont était menacée l'Église protestante, combattent le bill d'émancipation comme ne laissant pas des garanties suffisantes à l'Église établie; en vain lord Eldon s'adresse-t-il à la conscience de ses collègues, en leur rappelant que dans la formule de leur serment ils ont déclaré les pratiques de l'Église romaine idolâtres; tout est inutile, ni le gouvernement ni les chambres ne peuvent oublier les scènes qui ont signalé l'élection de Clare.

Puisque nous avons prononcé ce nom, peut-être sera-t-il agréable à nos lecteurs que nous leur offrions une esquisse du tumultueux événement que nous venons de rappeler. En même temps qu'un tel spectacle représente mieux que tous les discours

la popularité d'O'Connell et la puissance de l'association, il peut servir à fixer le moment décisif où commencent la défaite de l'aristocratie anglaise et la liberté de l'Irlande.

A l'époque où ce fait nous reporte (1828), les catholiques étaient privés de toutes charges civiles ou militaires; mais pour faire partie de la chambre, ils avaient un obstacle de plus, c'était le serment que tout député devait prêter à la *suprématie protestante*, ou, en d'autres termes, au pouvoir suprême du roi d'Angleterre sur le spirituel même de ses sujets. C'est dire que deux barrières fermaient à O'Connell l'entrée de la chambre des communes : l'une était sa religion même, qui entraînait la nullité de son élection, et l'autre était la nécessité de prêter un serment qui répugnait essentiellement à la conscience d'un catholique; serment qui du reste aurait eu pour effet, non-seulement de le séparer de Rome, mais encore de lui faire perdre en Irlande toute la popularité dont il jouissait. Toutes ces difficultés néanmoins ne firent pas reculer O'Connell, et quand se présentèrent les élections du comté de Clare, il se porta pour candidat en concurrence avec Fitz-Gérald. Le coup était hardi, mais ne pouvait être mieux concerté. O'Connell venant à triompher dans les élections, sa présence à la chambre soulevait un grand conflit : il fallait ou bien se mettre en lutte ouverte avec le peuple Irlandais, si l'on essayait de lui renvoyer son député, ou bien entrer dans la voie des conciliations, ou, ce qui revenait

au même, il fallait songer à la réforme de la législation et à l'émancipation des catholiques.

L'association avait pris ses mesures, l'Irlande s'était mise en état d'agitation, et l'Angleterre attendait avec une impatiente curiosité le résultat de cette scène. O'Connell sort de Dublin, accompagné des autres chefs catholiques; à son passage tout se met en mouvement. Son voyage est un continuel triomphe; à son arrivée, l'enthousiasme est à son comble. Les populations se précipitent sur ses pas et s'inclinent spontanément devant lui; les curés vont à sa rencontre comme s'il eût été revêtu de l'autorité suprême, et lui adressent des discours pleins d'affection et d'enthousiasme. O'Connell entre dans les églises, assiste avec recueillement au saint sacrifice; au sortir de là, il fait entendre au peuple sa parole enflammée. « La rédemption de l'Irlande est proche! » s'écrie-t-il avec un accent prophétique. Et le peuple s'agite comme une forêt secouée par les vents; des milliers de bras s'élèvent vers le ciel; à chaque instant éclatent des applaudissements frénétiques. Tous ceux qui peuvent se mettre en route accourent à Ennis, ou pour prendre part à l'élection, ou pour en être témoins; et ceux qui ne peuvent pas suivent d'un œil avide le triomphant cortége, en appelant sur lui les bénédictions du ciel.

O'Connell est enfin arrivé, le jour de l'élection a paru; une foule immense se précipite de toutes parts, les électeurs se rendent au scrutin, conduits

par leurs prêtres, bannières déployées, parmi les acclamations de l'espérance et de la foi, au son des instruments de musique. Rien ne saurait donner une idée de ce peuple, qui semblait échapper à toutes ses souffrances pour s'élancer vers un meilleur avenir. Tous les ressorts étaient en jeu. Les amis d'O'Connell, les membres de l'association haranguaient les électeurs; un religieux carmélite, le P. Lestrange, se voyait au milieu de la foule, la ranimant incessamment du feu de sa parole; le P. Maguire, franciscain, à qui ses prédications avaient acquis une grande influence, singulièrement augmentée depuis peu par la victoire qu'il avait remportée dans une controverse publique, à Dublin, contre un ministre protestant, ne cessait, de son côté, d'inspirer à la multitude le courage et l'ardeur dont il était lui-même animé.

Le concurrent d'O'Connell n'était pas peu redoutable. Fitz-Gérald, quoique protestant, ne laissait pas que d'être estimé dans l'Irlande, comme s'étant montré favorable aux catholiques, ce qui, dans le langage irlandais, équivalait au titre d'homme de bien. Il avait, en outre, des relations nombreuses; et, dans son discours avant l'élection, il sut toucher les électeurs, en leur rappelant les services rendus au pays par sa famille, et leur présentant surtout, d'une voix émue et les yeux pleins de larmes, l'image de son père, vieillard fort respecté dans le pays, et qui, dans ce moment, étendu sur un lit de douleur, était en proie aux angoisses de l'agonie.

Mais que pouvait la parole de Fitz-Gérald contre la parole d'O'Connell ? Le grand agitateur avait à peine ouvert la bouche, que toutes les impressions faites par le discours de son adversaire étaient complétement effacées. L'idée du protestant honnête homme, celle de la famille bienfaisante, l'image d'un père mourant, tout avait disparu. La foule recevait maintenant la parole d'O'Connell comme la terre desséchée reçoit les fraîches ondées du ciel. L'orateur savait toucher tous les ressorts du cœur, émouvoir tous les sentiments ; un geste de sa main puissante, un mouvement de ses épaules d'athlète, ses regards perçants, sa voix forte, sonore, rapide comme un torrent, maîtrisaient son auditoire et l'animaient de son âme ; tantôt cette foule immense s'agitait comme secouée par une puissance magique ; tantôt elle demeurait immobile, silencieuse, comme si elle eût été frappée de la foudre ; et quand l'orateur eut compris que toutes les fibres de ces cœurs vibraient à l'unisson, il se tut. De toutes ces poitrines haletantes partit un formidable *hourrah* pour O'Connell ; il fut élu à la majorité de 1,075 suffrages.

La première difficulté vaincue, il en restait une seconde qui n'était pas moins redoutable, ou qui, bien plutôt, semblait invincible : O'Connell ne l'ignorait pas, il savait parfaitement que, sur son refus de prêter le serment de suprématie, on ne lui permettrait pas de siéger au parlement ; mais la campagne était ouverte, et sous les meilleurs aus-

pices ; il fallait la conduire jusqu'au bout. De toute manière, O'Connell était résolu à réclamer son siége de député ; mais les événements marchaient vite, les chambres s'étaient empressées de voter le bill d'émancipation en faveur des catholiques, grâce probablement à l'impression causée par la triomphante élection de Clare. Que pouvait obtenir le nouveau député en se présentant à la chambre des communes pour y essuyer un refus assuré ? Beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire : en provoquant une scène tumultueuse au milieu de laquelle on le verrait sortir de la chambre pour n'avoir pas voulu prêter le serment, il mettait de son côté tous les hommes amis des convictions sincères et de la fermeté qui sait les défendre ; il engageait ouvertement la lutte entre l'Angleterre et l'Irlande, ranimait l'esprit public et donnait le spectacle du droit luttant corps à corps avec la loi ; il offrait, dans sa personne et dans celle du président, d'un côté l'image de l'Irlande catholique opprimée, et de l'autre celle de l'Angleterre protestante persécutrice ; il jetait dès lors le discrédit sur la loi, en faisait éclater au grand jour l'injustice et la tyrannie, la rendait, en un mot, impossible.

O'Connell se présente dans la salle du parlement, la loi d'émancipation était déjà votée sans doute ; mais comme il avait été élu avant ce vote, le président, sous prétexte que la loi ne saurait avoir d'effet rétroactif, exige le serment. O'Connell refuse de le prêter ; le président lui intime l'ordre de sortir, et

le député de Clare sort en traversant une foule immense qui ne peut se lasser de le contempler. Aussi, quoique la loi d'oppression fût déjà révoquée, le glorieux tribun achève de la détruire, et donne une impulsion décisive au système de liberté dans lequel on est entré par rapport aux catholiques. Son élection étant annulée, il revient en Irlande et va de nouveau se présenter aux électeurs de Clare.

Jamais aucun triomphateur ne se vit entouré d'un pareil enthousiasme. Qu'on se figure le libérateur traversant l'Irlande en calèche découverte, sans cesse escorté par plus de quarante mille personnes; toutes les populations se précipitant à sa rencontre, ivres d'espérance et de bonheur, couvrant de fleurs son char de triomphe, et faisant retentir les airs de leurs cris de joie et de leurs bénédictions enthousiastes. Qu'on se figure, s'il est possible, l'immense et tumultueuse escorte entrant, au milieu de la nuit, dans la ville de Clare, le char triomphal entouré de piques et de palmes, sillonnant à grand'peine les flots entassés du peuple, parmi le bruit des acclamations et celui des musiques nationales, les hommes levant au ciel leurs bras et leurs armes, les femmes agitant leurs mouchoirs et soulevant leurs enfants pour leur faire apercevoir le libérateur. Qu'on se figure au-dessus de tout cela O'Connell, debout sur son char, l'âme exaltée par un si magnifique spectacle, enivrée par le sentiment du triomphe, l'œil, le front illuminés par les émotions tour-à-tour attendrissantes et sublimes, par les

mouvements impétueux qui battent sa poitrine ; contemplez cette mâle physionomie sous le vigoureux reflet des torches, ce geste irrégulier, mais d'une étrange éloquence ; le tribun harangue parfois la multitude, comme Démosthènes haranguait les flots de la mer, et sa voix domine le tumulte qui l'environne. Représentez-vous cette parole à la fois grandiose et populaire, terrible et touchante, forte et suave, qui sait si bien s'emparer du cœur et remuer les masses ; ressuscitez ce tableau tout entier, et dites si l'histoire en présente nulle part un autre aussi touchant et aussi splendide !

Nul compétiteur n'osa se présenter pour disputer la victoire, et cela se comprend sans peine. Après un semblable triomphe, on eût pu même en vérité supprimer les formalités d'usage. Cette seconde élection fit sur O'Connell une impression qu'on ne peut rendre ; et dans le discours qu'il adressa à la foule innombrable dont il était entouré, son éloquence atteignit à une telle hauteur, qu'on ne saurait rien trouver de plus beau ni dans les orateurs anciens, ni dans les orateurs modernes. Nous pensons qu'on nous saura gré d'en donner un extrait. Voici comme se terminait ce discours adressé à un auditoire de quarante mille âmes : « En présence de mon Dieu, avec un sentiment profond de la responsabilité qu'entraînent les solennels devoirs que vous m'imposez pour la seconde fois, Irlandais, ces devoirs, je les accepte ; et la certitude où je suis de les accomplir, je la puise, non dans mes forces,

mais dans les vôtres. Les hommes de Clare n'ignorent pas que la seule base de la liberté, c'est la religion. Vous avez triomphé, mais votre triomphe, vous le devez à ce que la même voix qui s'élève maintenant en faveur de la patrie s'était auparavant répandue en présence du Seigneur. Les cantiques de la liberté retentissent déjà dans nos vastes campagnes, franchissent les collines, remplissent les vallons, sont répétés par le murmure de nos ruisseaux, et la voix impétueuse de nos torrents répond avec le bruit de la foudre à l'écho de nos montagnes : L'Irlande est libre ! »

O'Connell entra dans la chambre des communes en mars 1830; et dans cette nouvelle position, il sut maintenir la grande idée qu'il avait jusque-là donnée de lui-même. Son éloquence, plus appropriée néanmoins aux réunions populaires qu'aux assemblées de quelques froids politiques, ne perdit rien de son prestige et de sa réputation. Le glorieux tribun de l'Irlande sut conquérir un rang également élevé comme orateur parlementaire. Il se montra à la chambre avec cette supériorité qu'il doit à son éloquence, à ses talents, à l'énergie de son caractère; il est le chef reconnu du parti catholique; son vote est le vote de tous les députés irlandais. C'est pour cela qu'on nomme cette fraction de la chambre *la queue d'O'Connell.*

Retracer sa carrière politique à partir du moment où il est entré dans la chambre, ce serait faire l'histoire des vicissitudes subies par la Grande-

Bretagne ; car il est impossible de mentionner une discussion importante, une crise ministérielle, sans se trouver en face d'O'Connell, d'O'Connell poursuivant, harcelant tous les partis qui se succèdent au pouvoir, et ne leur laissant point de relâche qu'il ne leur ait arraché une concession, ou qu'il n'ait renversé le ministère. Il serait long de raconter en détail la vie publique d'O'Connell pendant ces onze dernières années ; ce serait, de plus, une chose inutile, puisque cette histoire est connue de tout le monde. Nous nous bornerons donc à signaler en général la marche de sa politique, en faisant suivre ce rapide aperçu de quelques réflexions qui, sans trop prolonger une étude déjà considérable, pourront offrir un intérêt utile et réel.

On a dit que la politique d'O'Connell avait été sujette à de nombreuses variations. Cela est vrai jusqu'à un certain point ; mais cela provient de la fixité même du principe qui n'a cessé de l'inspirer. L'amélioration du sort de l'Irlande, tel est le but constant de ses efforts et de tous ses actes ; il y tend par le chemin qu'il juge le plus direct et le plus favorable. Il agit avec modération ou sans pitié, il fait alliance avec un ministère ou lui déclare une guerre à mort ; il montre des égards pour un parti, ou ne craint pas de lui rompre en face et l'attaque avec acharnement ; tout cela d'après les circonstances et suivant qu'il est poussé par l'intérêt de l'Irlande. Les circonstances exigent-elles des ménagements : l'impétuosité de l'orateur se calme, son

langage est un modèle de prudence et de conciliation; dans les réunions populaires, dans les banquets, au parlement, il déploie le genre d'éloquence le plus propre à calmer les passions, et qui ne garde que l'énergie nécessaire pour les empêcher de tomber dans la mollesse et l'incurie. Le péril vient-il à menacer : le fleuve qui coulait doucement dans la plaine, faisant à peine entendre un léger murmure, s'irrite à l'instant, écume et bouillonne, se heurte avec fracas contre les obstacles qui s'opposent à sa marche, les emporte ou les déborde avec d'épouvantables mugissements.

Vous vous persuadiez peut-être que dans son alliance avec le parti whig, O'Connell avait perdu sa primitive énergie, ou bien que l'âge avait refroidi son cœur? Vous étiez dans l'illusion : le lion dormait; à son réveil, à son premier rugissement, le ministère tory est frappé d'épouvante, même avant d'avoir saisi les rênes de l'État. C'était pendant la dernière session, le vieux tribun ouvre les hostilités contre le futur ministère de Peel, mais avec toute l'adresse que peut inspirer un immense talent secondé par une longue expérience, avec toute l'audace et toute l'énergie d'une âme de feu. La loi sur les céréales avait été la principale pierre d'achoppement du ministère whig; O'Connell excite contre le ministère tory les passions de la classe nécessiteuse; c'est ce qu'il fait en présentant la question sous son point de vue le plus âpre et le plus irritant : « La question, dit l'habile orateur,

ne saurait être plus simple; il s'agit de savoir si un peuple doit avoir le pain cher ou à bon marché, s'il doit vivre ou mourir de faim. » Il attaque ensuite les tories avec toute la véhémence d'un jeune homme de trente ans; il manifeste sa crainte au sujet de l'Irlande; mais pour puiser de nouvelles forces dans le sentiment du danger, il termine son discours par les paroles suivantes, qui produisent dans l'assemblée une sensation profonde : « Jamais aucun ministère ne se sera vu entouré de plus grands périls; j'invite les ministres qui seront nommés, quels qu'ils soient, à bien peser dans leur esprit la vérité de cette parole : Quand l'homme est réduit à l'extrémité, il profite de l'occasion que Dieu lui fournit! Tôt ou tard, il faudra bien qu'on rende justice à l'Irlande. »

La véhémence d'O'Connell dans ses attaques contre les tories n'est pas difficile à comprendre quand on songe que tous les hommes de ce parti n'imitaient pas la modération dont Peel leur donnait l'exemple; que les protestants n'attendaient que la chute du nouveau ministère pour entrer dans la voie des réactions contre les catholiques. On sait qu'une des principales difficultés contre lesquelles ont à lutter la prudence et la fermeté de Peel, c'est l'exaltation de plusieurs de ses partisans; et quoiqu'on puisse espérer que le célèbre ministre saura garder la ligne de modération tracée dans son discours, on ne doit pas s'étonner de l'attitude prise vis-à-vis de son ministère par l'homme éminent sur qui reposent essentiellement les intérêts de l'Irlande. Si

les attaques d'O'Connell nous paraissent acerbes et violentes, n'oublions pas qu'elles sont provoquées en grande partie par cette fraction furibonde des tories qui déclame contre le catholicisme avec la fougue et l'emportement de Luther lui-même.

Comment veut-on que l'Irlande se tienne dans le calme et l'indifférence, quand elle entend de nos jours répéter encore « que le catholicisme est la religion du diable, que ses prêtres ne méritent pas plus de considération que ceux de Mahomet, qu'ils ne sont pas plus vertueux que ceux du paganisme, pas plus humains que ceux de Jaggrenat? » quand l'un des nouveaux ministres, lord Lyndhurst, a poussé l'aveuglement de la haine contre les Irlandais jusqu'à les nommer « des étrangers par le sang, par la langue et par la religion? » Sans nul doute, un homme sensé ne peut pas approuver ce qu'il y a de violent et même d'injuste dans le langage d'O'Connell, lorsque, dans ses diatribes contre les torys, il leur jette à la face la honteuse qualification de traîtres à leur reine, ou bien quand il proclame la liberté civile et religieuse avec une exagération qui la rendrait même nuisible à l'Irlande; mais un excès appelle toujours un excès, et quand la provocation est blessante, il n'est pas étonnant que la défense dépasse les bornes de la modération et de la vérité.

Malgré les violences que nous reconnaissons dans O'Connell et que nous sommes les premiers à blâmer, on ne saurait nier que la démagogie de cet

homme ne présente un caractère qui fait le plus grand honneur à la rectitude et à la pureté de ses vues, tout en montrant surtout l'heureuse influence du catholicisme sur de tels génies; caractère qui nous semble n'avoir pas été suffisamment étudié, quoiqu'il offre un contraste frappant entre O'Connell et les autres grands tribuns de toutes les époques, entre le catholicisme et toute autre religion ou philosophie.

Jamais peuple n'eut plus raison de se plaindre que le peuple irlandais; jamais homme n'obtint une popularité plus grande et plus durable que celle obtenue par O'Connell; jamais ne furent entassés plus d'éléments pour une conflagration populaire. Et cependant, quoique la lutte dure déjà depuis plusieurs années et qu'il suffît à l'éloquent tribun de crier : aux armes! la paix règne encore en Irlande, la révolution n'a pu prévaloir. Qu'on fouille dans l'histoire ancienne et moderne, et l'on ne trouvera pas à coup sûr un pareil exemple. Les démagogues ne se bornèrent jamais à de simples discours; et quand ils ont senti qu'ils avaient sur le peuple une influence suffisante, quand ils ont pu penser que la révolution serait populaire et trouverait un appui dans les masses, ils en sont toujours venus aux voies de fait; et le gouvernement, d'abord attaqué par la parole, l'a bientôt été par les armes. Le contraire est arrivé dans l'Irlande : à mesure qu'on a vu se former un grand centre d'agitation politique et religieuse par l'Association na-

tionale, les insurrections partielles ont considérablement diminué; et le monde a pu contempler cet étonnant phénomène de sept millions d'hommes opprimés et mourant de faim, qui se sont bornés pendant plusieurs années à faire entendre des plaintes et des menaces. Les guerres civiles provoquées par les protestants ne sont pas tellement anciennes, les révolutions excitées par les philosophes sont encore toutes récentes; ce n'est pas là certes que nous devons chercher un exemple d'une aussi prodigieuse patience. L'histoire nous apprend que le protestantisme et la philosophie n'ont attendu que d'être assez forts pour recourir aux armes : pour l'une et l'autre de ces deux puissances, il n'a jamais été question de moralité, mais uniquement d'opportunité.

Nous insistons sur ce fait remarquable, par la raison qu'il résulte, à notre avis, de la combinaison, en Irlande, de l'élément religieux avec l'élément démocratique; la fougue de celui-ci s'est trouvée tempérée par la sagesse de celui-là. En effet, la ligne de conduite du catholicisme, par rapport à la civilisation, a toujours été de réformer sans détruire, de régénérer les nations, mais toujours en comptant sur l'action du temps, jamais par les bouleversements, le sang et les ruines.

Et cependant, malgré les douces influences du catholicisme, nous ne voulons pas nous faire illusion sur le point où en sont les choses; nous doutons fort que le drame si passionné, dont O'Connell joue le

principal rôle, puisse avoir un dénoûment pacifique. Dans l'avenir de l'Irlande, il y a une révolution. Les catholiques sont émancipés sans doute, ils ont les mêmes droits que les protestants; mais là n'est pas toute la question. La question de l'Irlande est plus profonde, elle va jusqu'au cœur même de la société, elle est intimement liée avec le système de propriété territoriale. La question de l'Irlande est une question de pain. Trois millions de pauvres mendiants, deux millions d'indigents à peine moins malheureux, et cela dans un pays dont les propriétaires fonciers comptent leurs revenus par millions, c'est un problème qui dépasse toutes les forces humaines; non, la politique de l'homme ne parviendra pas à le résoudre pacifiquement; il ne reste qu'une chose à savoir, c'est le jour et le moment marqués dans les secrets de la providence, ou bien, pour nous servir de la terrible parole d'O'Connell, il reste uniquement à savoir quand viendra *l'occasion de Dieu*. Lorsque l'heure aura sonné, ce serait pour l'Irlande un immense bienfait que d'avoir à sa tête un homme comme O'Connell. Si un tel bonheur devait arriver à ce peuple infortuné, il y aurait à le féliciter encore, lors même qu'il devrait pour cela s'imposer, pendant quelques années de plus, la riche liste civile par laquelle il pourvoit à la grande existence du Tribun-Roi.

Les classes sont punies de leurs crimes aussi bien que les individus; et l'aristocratie anglaise qui, suivant l'expression de Francis Burdett, a laissé sur

l'Irlande une trace de sang, ne peut échapper au châtiment qu'elle a mérité. Par son effroyable système de spoliation, de despotisme et de barbarie, elle a inoculé le paupérisme à l'Irlande comme une lèpre dont les ravages augmentent toujours; mais l'Angleterre a gagné la lèpre, le paupérisme la dévore à son tour, et l'avenir semble lui réserver les plus terribles catastrophes. La crise qu'elle subit est plutôt sociale que politique. Il ne s'agit plus dans ce pays d'abolir quelques priviléges plus ou moins honorifiques, ou d'étendre quelques droits plus ou moins réels; la question est portée sur un terrain bien plus glissant, bien plus dangereux, puisqu'il est ouvert à toutes les passions de la classe la plus nombreuse. Quand lord Russell, en vue de conserver le pouvoir; quand O'Connell, dans le but d'attaquer les torys, ont dit que la question était de savoir si le pain serait cher ou bon marché, ils pouvaient être sûrs que leur parole aurait partout un puissant écho et trouverait les plus ardentes sympathies dans les classes nécessiteuses.

L'aristocratie anglaise a fait souvent entendre d'amères récriminations contre O'Connell; elle ne songe pas que la mort de son terrible adversaire, qui serait pour l'Irlande un irréparable malheur, le serait peut-être aussi pour l'Angleterre elle-même. Supposons, en effet, qu'à la mort d'O'Connell, un autre tribun, héritant en partie de sa popularité, ne se contente plus d'invectives et de menaces; mais que, se prévalant au contraire de l'effervescence des

esprits, dans une de ces situations critiques si fréquentes dans ce pays, il donne le signal de la révolution; qu'arriverait-il? L'Angleterre a sans doute étouffé bien des émeutes; viendrait-elle aisément à bout d'une révolution? Elle avait auparavant affaire au désespoir, à la faim, à la soif de la vengeance; et maintenant elle aurait à vaincre les mêmes ennemis, mais secondés et coalisés par l'esprit national que le libérateur a créé, soutenus et dirigés par cette association qui a poussé dans le pays de si vastes et de si profondes racines. Auparavant l'Angleterre n'avait en tête que d'obscurs conspirateurs; elle se trouverait maintenant face à face avec des révolutionnaires éclairés, avec des hommes rompus à toutes les manœuvres de la vie politique. Les bandes d'insurgés pourraient se transformer en armées régulières, et les réunions nocturnes de quelques conspirateurs deviendraient aisément une assemblée nationale.

Tous les révolutionnaires anglais ont les yeux fixés sur l'Irlande; tous la regardent comme le grand levier dans les bouleversements qu'ils projettent. Qu'on lise les discours des chartistes dans ces turbulentes réunions qui ont pour but d'exciter les passions de la multitude : amélioration du sort de l'Irlande, *rappel de l'union*, alliance avec l'Irlande, ne cessent-ils de crier sur tous les tons; et l'on n'aura pas toujours un O'Connell pour repousser loyalement de telles avances. La conduite du grand orateur a été, dans ces circonstances, em-

preinte d'autant de prudence que de dignité. Jamais il n'avait repoussé des alliances qui, sans blesser ses principes, pouvaient être utiles à sa patrie; mais comme cette fois il s'agissait pour le peuple irlandais de s'unir à des hommes irréligieux, le tribun chrétien n'a pas voulu le promettre. Voici les paroles qu'il prononçait dans une réunion tenue à Dublin, l'un des premiers jours de ce mois: « M. Hayes, dans une réunion qui avait lieu dernièrement à Cork, recommandait au peuple d'entrer en alliance avec les chartistes, qui se proposent d'abréger la durée du parlement et de donner plus d'extension au droit électoral. Pour moi, je repousse cette motion; je ne veux pas m'associer aux chartistes, parce que je suis l'ennemi de la force. Je n'accepte ni coopération ni secours de la part d'hommes dont les déclamations anti-religieuses m'inspirent un profond dégoût. Le peuple irlandais est religieux et moral, il ne doit pas avoir de semblables auxiliaires. La conscience des chartistes est souillée de trop de crimes, pour que je puisse jamais m'allier avec eux. »

Dans une autre réunion, tenue à Londres le 30 août dernier, après avoir peint avec les plus vives couleurs l'injustice et la cruauté dont l'Irlande a été si longtemps la victime, après avoir de nouveau protesté de sa résolution inébranlable de travailler sans relâche au rappel de l'union, il ajoutait ces remarquables paroles: « Pour mettre fin à la ty-

« rannie et rétablir notre indépendance nationale, « nous ne devons pas avoir recours à la violence ni « à l'effusion du sang. Je le déclare ici : nous ne « pouvons obtenir l'amélioration de notre sort que « par des moyens vertueux. » Un homme qui, pour entrer en opposition avec un ministère dont il n'attend rien de bon, s'exprime avec autant de noblesse et de modération, se concilie nécessairement l'estime générale et mérite bien qu'on lui pardonne les excès de langage auxquels il est entraîné par une position irritante et difficile.

Nous le répétons : le jour où le héros de l'Irlande descendra dans la tombe, le jour qui verra un peuple immense pleurer sur la tombe de son libérateur, le jour où ce redoutable ennemi de l'aristocratie anglaise aura disparu de l'arène, ce jour pourra marquer l'inauguration d'un nouvel esprit dans la marche de l'Irlande, et les plus graves complications pour le royaume-uni. La démocratie est un élément qui se conserve difficilement dans sa pureté première; il est sans cesse dans un péril imminent d'être détourné de son but par des intentions perfides et corrompu par le mélange des mauvaises passions et des intérêts personnels. Le rappel de l'union devient chaque jour plus populaire; dans les circonstances présentes, un parlement irlandais deviendrait aussitôt une assemblée constituante; et la révolution politique aurait infailliblement pour résultat une révolution sociale. Et qui pourrait répondre que, parmi les fureurs de la tourmente,

la voix du catholicisme serait encore entendue et ferait prévaloir les sévères maximes de la raison touchant le droit de propriété? Une révolution en Irlande roulerait principalement sur ce point inévitable et fatal : violation de la propriété! c'est dire qu'elle aurait un des caractères les plus terribles que puisse avoir une révolution.

L'Angleterre n'ignore rien de tout cela, elle s'opposera donc de toutes ses forces à ce qu'on fasse le premier pas sur cette pente funeste. Des bouleversements tels que nous pouvons les craindre, compromettraient gravement sa tranquillité intérieure, déjà bien menacée par les ferments dangereux qu'elle renferme; elle cesserait d'ailleurs par là même d'être inaccessible aux attaques des puissances du continent. Arriverait-elle au port à travers tant d'écueils? C'est là le secret de la Providence; mais si l'orgueilleuse Babylone est tombée; si Rome a été foulée sous les pieds des barbares, il se pourrait bien peut-être que la reine des mers eût son heure marquée dans les desseins de l'Éternel. Une révolution pourrait amener à leur complet développement les germes de mort qu'elle cache dans son sein, et hâter le moment de la dissolution; une nouvelle expédition conduite par un heureux et hardi capitaine, et prenant l'Irlande pour point d'appui, pourrait bien aussi montrer que le colosse avait les pieds de fer et d'argile. Alors, quand les voyageurs de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi voudraient contempler les ruines de l'al-

tière Albion, ils passeraient aux rivages de l'Irlande pour visiter le tombeau d'O'Connell, et diraient en le voyant : Ici repose l'homme qui prépara la chute du colosse; il crut être seulement le libérateur de l'Irlande, il fut le vengeur du monde.

LE SOCIALISME.

(Troisième Article.)

THÉORIES DE ROBERT OWEN.

L'homme, d'après Owen, est un composé d'organisation individuelle et d'influences extérieures; de là résultent ses sentiments et ses convictions qui sont à leur tour la source de tous ses actes. L'homme, ne pouvant modifier son organisation propre ni les conditions sociales au sein desquelles il vit, il s'ensuit que les sentiments, les convictions, les actes qui émanent de cette double cause, sont nécessaires et forcés; l'homme n'y peut rien, il les subit et ne les dirige pas; tout cela se passe en dehors de son influence et de son consentement; de telle sorte que l'individu reçoit d'une manière fatale des idées vraies ou fausses, sans qu'il lui soit possible de désirer les unes ou de repousser les autres. Son caractère est un fait accidentel, indépendant de sa volonté, puisque sa volonté elle-même, toujours d'après le réformateur, est le résultat de convictions nécessaires et de sentiments esclaves qui n'ont

ni spontanéité ni liberté. D'où il résulte, en définitive, que l'homme étant à la fois le jouet de son organisation, sur laquelle il ne peut rien, et de son éducation sociale, contre laquelle il ne saurait réagir, c'est commettre la plus choquante injustice que de le rendre responsable de ses paroles et de ses actes, puisqu'il y est entraîné par un concours de circonstances irrésistibles.

Owen n'avait pas besoin de recourir à des expressions aussi pompeuses pour développer une théorie qui n'a rien de nouveau, qui n'est qu'un misérable plagiat de l'école matérialiste, une théorie qui ne jette aucune lumière sur ce qu'ont dit, dans tous les temps et dans tous les pays du monde, ceux qui formaient le projet insensé de rabaisser l'homme au niveau de la plante. Les philosophes qui ont nié l'existence de l'âme humaine devaient nécessairement, et par voie de conséquence, prétendre que l'homme n'est qu'un composé d'organisation individuelle et d'influences extérieures. Du moment, en effet, où l'on ne reconnaît plus en lui une intelligence distincte de son corps, il est évident qu'il n'y reste plus qu'une organisation matérielle, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, sujette aux modifications qu'elle reçoit des influences extérieures. Dans une telle hypothèse, il est évident aussi que les sentiments, les convictions et tous les actes de l'homme sont le résultat de combinaisons purement corporelles; que dès lors l'homme ne peut être responsable en aucune façon de ses actions ou

de ses volontés, puisqu'il manque absolument de toute liberté personnelle, et qu'il est poussé à l'exercice de ses facultés par une force non moins irrésistible que celle, par exemple, qui précipite les corps abandonnés à eux-mêmes vers leur centre de gravité.

On demeure frappé de surprise et de terreur, en voyant une théorie par laquelle on prétend réformer le monde, inaugurée sous d'aussi funestes auspices que le sont la négation de l'esprit de l'homme, la destruction de sa liberté et celle de sa responsabilité morale, en entendant proclamer, avant tout, que nous ne sommes autre chose qu'un peu de matière organisée, que toutes nos pensées, toutes nos volontés et tous nos actes sont les faits nécessaires et naturels de cette organisation, que nous sommes, par conséquent, à leur égard, sans initiative et sans puissance, et que nous n'avons qu'à nous abandonner à nos instincts, comme le pendule à ses oscillations. Cette impression de terreur est bien plus vive encore quand on se demande ce que deviendrait l'humanité si de telles doctrines venaient à prévaloir; non-seulement on verrait disparaître l'idée même de la vertu et du vice, puisqu'on ne saurait comprendre ces deux choses sans liberté; non-seulement on verrait disparaître les notions du bien et du mal, puisqu'il serait absurde de les appliquer à la matière organisée; non-seulement, enfin, on verrait s'évanouir toute espérance et toute pensée de la vie future; mais la vie présente

elle-même perdrait d'un même coup tout ce qu'elle a de grand et de sublime, de réel et de vrai.

Que sont les idées, si on ne leur donne pour siége un esprit immortel, si l'on n'y voit qu'un produit de la matière organisée? Les sentiments les plus purs, les plus beaux, les plus sublimes, à quoi se réduisent-ils, quand on les considère comme le résultat de l'organisation physique? L'homme lui-même, l'homme tout entier, perd la dignité de sa nature, n'est plus à nos yeux ce qu'il était auparavant, du moment où nous ne voyons plus en lui ni mérite ni démérite, ni vice ni vertu, du moment où nous l'avons dépouillé de sa responsabilité morale, de sa liberté, de son âme elle-même. Ce n'est plus un être fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, il n'y a plus pour lui ni grandes destinées à remplir, ni généreuses entreprises à tenter. Misérable accident de matière organisée, atome imperceptible perdu dans ce vaste univers, jeté sur la terre sans savoir par qui ni pourquoi, il subit les tristes conditions de son existence et se traîne comme un faible vermisseau sur ce tas de poussière et de boue qui lui fut assigné pour demeure. Soumis aux lois de l'inexorable nécessité, il ne peut rien ni pour changer ni pour améliorer son sort; ses actions, ses volontés, ses pensées, ses sentiments et ses instincts, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, tout dépend de l'organisation qui lui est échue en partage, et des circonstances extérieures au milieu desquelles il a été placé. S'il exerce un acte qui lui semble ver-

tueux et qui laisse au fond de son âme la douce satisfaction d'un devoir accompli, il doit repousser une idée qui lui fait tant de bien, comme une vaine illusion, comme une erreur condamnée par la véritable philosophie : cet acte qui lui semble vertueux, en effet, n'est autre chose que le produit de son organisation matérielle ; il n'a donc pas eu de mérite à l'accomplir, il n'a satisfait à aucune obligation, puisqu'il serait absurde d'appliquer aux opérations de la matière les noms de mérite et de vertu.

S'il était possible que l'humanité vînt un jour, mais un seul jour, à professer une si funeste doctrine, elle se sentirait aussitôt dégradée à ses propres yeux ; son front s'abaisserait vers la terre comme celui des animaux privés de raison, tout noble sentiment cesserait de battre dans sa poitrine, le flambeau de son intelligence s'éteindrait, sa volonté perdrait tout élan et toute énergie, et l'homme, abandonné aux seuls instincts de la brute, verrait tomber de sa tête le diadème qui convient au roi de la création.

Mais c'est en vain que l'orgueil s'obstine, dans son aveuglement, à créer d'horribles systèmes ayant pour but de détruire ce qui, de sa nature, est indestructible et immortel. Le sentiment de la liberté repose au fond de notre conscience ; c'est en vain que nous tenterions de le suffoquer ; une voix intérieure nous dit incessamment que nous sommes libres ; avant d'agir, nous sentons invinciblement que nous pouvons ne pas agir ; quand nous faisons

une chose, nous sentons avec une égale énergie que nous pourrions en faire une autre ; et si parfois nous voulons expérimenter la force et l'étendue de notre libre arbitre, nous voyons que cette faculté est sans limite et qu'elle s'étend depuis l'acte le plus sage et le plus judicieux jusqu'à l'acte le plus extravagant et le plus ridicule.

La responsabilité qui pèse sur nous ne nous est pas moins évidente. Quand nous avons fait quelque chose de bien, nous éprouvons un plaisir indicible, provenant de l'approbation tacite de notre propre conscience ; une action de vertu laisse au fond de notre âme une impression de bonheur surhumain, semblable au suave parfum que laisse exhaler une fleur en ouvrant sa corolle. Quand nous nous sommes, au contraire, éloignés du devoir, quand nous avons commis une action mauvaise ou bien omis une action à laquelle nous étions obligés, le remords s'empare aussitôt de notre cœur, une voix intime s'échappe des plus secrets replis de notre âme pour nous reprocher notre crime ou notre lâcheté ; en vain réussirions-nous à nous disculper aux yeux des autres, en vain recourons-nous à tous les subterfuges pour nous défendre au tribunal de notre conscience, en vain nous fuyons-nous nous-mêmes, pour ne plus entendre cette voix importune et terrible ; elle nous poursuit au sein même de nos distractions, de nos plaisirs, de notre dissipation la plus effrénée ; elle nous poursuit le jour et la nuit, dans la veille et dans le rêve, dans la santé et dans la maladie, dans

le malheur et dans l'infortune ; elle va nous redisant sans cesse : Tu as commis une action mauvaise !

Mais suivons le réformateur dans ses folles théories. Le bonheur, selon lui, le véritable bonheur, fruit de l'éducation et de la santé, consiste dans le désir d'augmenter le bien-être de nos semblables, d'agrandir les connaissances humaines, par l'association d'êtres sympathiques, par la bienveillance et la charité, en dehors de toute superstition, dans le culte même de la vérité et l'usage complet de la liberté individuelle. Que signifie cet assemblage de mots, venant à la suite des principes que nous venons de réfuter? Qu'est-ce que la bienveillance, qu'est-ce que la charité dans des êtres dont la nature n'est autre chose qu'un peu de matière organisée ? Qu'est-ce que le culte de la vérité, qu'est-ce que l'usage complet de la liberté individuelle, si cette liberté n'existe même pas, si tous les actes de l'homme sont le résultat d'une invincible nécessité? C'est ainsi qu'on cherche à couvrir l'erreur et la pauvreté des idées par des paroles pompeuses et brillantes. C'est ainsi qu'on hallucine des esprits sans défiance, en entassant des expressions dénuées de tout sens dans la théorie à laquelle on les applique. Puisque tout ce qui avait existé jusqu'à ce jour était si grossier, si erroné, si mauvais de tout point, comment se fait-il que vous preniez aux anciens systèmes leurs idées et jusqu'à leurs expressions? Qui vous a donc appris à nommer la bienveillance, la

charité, le culte de la vérité, l'usage de la liberté individuelle, si ce n'est la doctrine elle-même que vous repoussez avec dédain? Ah ! c'est que, sans le secours de cette vieille langue chrétienne, vous seriez forcé d'en inventer une au service de vos théories, et que cette langue nouvelle, si elle rendait exactement vos idées, serait le comble de la dégradation et de la folie; c'est que vous n'oseriez pas présenter cet affreux idiome à des individus qui n'auraient pas entièrement perdu le sentiment de leur dignité personnelle. Ainsi, quand vous parlez de charité, quand vous posez en principe le désir de faire du bien à ses semblables, quand vous répétez ces expressions si belles dans leur cadre naturel, ou bien ces expressions n'ont aucun sens dans votre système, ou bien elles expriment des idées repoussantes et honteuses.

Selon vos principes, l'homme qui se montre bienveillant et qui fait du bien aux autres, n'accomplit rien de noble, rien de généreux, rien qui mérite la reconnaissance de ceux auxquels il prodigue ses bienfaits; car, en agissant de la sorte, il fait une chose dont il ne peut s'empêcher, il obéit à une nécessité irrésistible, il ne fait pas autre chose que la pluie qui tombe par la loi de la pesanteur sur une terre altérée, la rafraîchit et la fertilise. Analysez bien vos idées; formez un dictionnaire qui en soit l'expression fidèle, et tâchez d'y introduire, si vous le pouvez, les mots de bienveillance et de charité.

D'après Owen, la science sociale comprend celle des lois de la nature, l'exacte théorie de la production et de la distribution des richesses, la connaissance de tous les progrès humains, celle même du gouvernement des sociétés. Et quelle sera la religion d'un semblable système? Pas d'autre que la religion de la charité, religion qui se montre assurément bien réservée sur tout ce qui dépasse la portée de notre intelligence, mais qui doit cependant admettre un Dieu créateur, éternel, infini. On peut craindre que cette profession de foi ne soit une vaine formule, un tribut hypocrite payé aux croyances de l'humanité, qui serait infailliblement saisie d'horreur si l'on venait à lui prêcher le pur athéisme. Aussi, quand il s'agit de rendre un culte à ce Dieu créateur, éternel, infini, l'auteur du système rationnel n'exige pas d'autre adoration que l'obéissance à cette loi instinctive, qui oblige l'homme à vivre selon les impulsions de sa nature, et d'atteindre ainsi la fin de son existence. Cette fin est la pratique de la bienveillance mutuelle et le désir toujours croissant de nous rendre heureux les uns les autres, sans distinction de race, de sang, ou de couleur. La religion est la recherche de la vérité, l'étude des faits et des circonstances qui produisent le bien et le mal : s'aimer, se bien diriger, vivre heureux et tranquille, voilà ce qui plaît à Dieu. D'une théorie matérialiste, on comprend qu'il ne pouvait résulter qu'une morale matérialiste; on comprend aussi que, lorsqu'on ne voit dans

l'homme qu'une organisation physique, on ne parle ni de récompenses, ni de châtiments réservés pour une autre vie, on n'admette ni espérances ni terreurs qui s'étendent au-delà du tombeau. Si l'homme n'est qu'une poignée de poussière, il est naturel, il est juste de le laisser dans la poussière, il ne faut pas lui parler d'un avenir après la mort, puisque la mort est tout simplement un souffle qui brise une organisation fragile et périssable.

La science du gouvernement, dans le système d'Owen, consiste à fixer sur des bases rationnelles la nature de l'homme et les conditions requises pour son bonheur; un gouvernement rationnel doit proclamer avant tout la liberté absolue de conscience, l'abolition de toute récompense et de toute peine, source de toutes les inégalités sociales, et enfin la négation de toute responsabilité personnelle, puisque l'homme est esclave de ses propres actions.

Si l'homme agit mal, toujours dans le système du réformateur, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais bien aux circonstances fatales dans lesquelles il se trouve placé. Un criminel n'est autre chose qu'un homme infirme, et si son infirmité va jusqu'à menacer le bien ou la vie de ses semblables, qu'on lui ouvre un hospice préparé pour les *moralités malades*. Quand l'homme ne sera plus entouré que de circonstances capables de lui inspirer le bien, les infirmités de cette nature seront extrêmement rares; et quand elles viendront à se produire,

le gouvernement rationnel y pourvoira par le moyen d'un Charenton ou d'un Bedlam.

Le principe en vertu duquel on nie la liberté humaine, et par là même toute sorte de responsabilité, entraîne par voie de conséquence l'obligation de ne voir dans un criminel qu'un malade, et rien de plus. Si nous supposons, en effet, que les actions de l'homme n'émanent pas de son libre arbitre, et qu'elles sont le résultat naturel d'un instinct auquel il ne saurait résister, il faut en conclure que le voleur, l'homicide, et les criminels de toute espèce, ne commettent point leurs attentats avec une véritable délibération, et qu'ils obéissent uniquement à une loi de leur nature. De telle sorte que l'homme qui plonge un poignard dans le sein de son père ou de son frère, ne fait que suivre l'impulsion de son organisation particulière et des circonstances qui l'entourent; il ne peut pas davantage se soustraire à de telles actions, qu'il ne peut s'empêcher d'éprouver une sensation de douleur quand il reçoit une blessure.

Il ne semble pas possible qu'on ose, à la face du monde civilisé, afficher des doctrines, non-seulement en si complète opposition avec le sens commun, avec le cri de la conscience, avec le consentement du genre humain, avec les lois et les mœurs de tous les pays, mais de plus uniquement propres à déchaîner toutes les passions, à donner naissance à tous les forfaits; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'une théorie qui fut toujours le trait distinctif des sectes

les plus perverses, nous soit maintenant présentée comme une invention merveilleuse, comme une source inépuisable de bonheur et de prospérité.

Dans tous les temps on a reconnu que les hommes sont plus enclins les uns que les autres au bien ou au mal; la différence des inclinations et des caractères est une chose si généralement proclamée, que dans tous les idiomes de l'univers on trouve des mots pour exprimer cette différence; le bon sens a toujours également distingué une inclination plus ou moins forte d'une véritable folie. Dans le premier cas, quelque violente que cette inclination puisse être, on a toujours reconnu l'usage de la liberté dans l'homme qui l'éprouve, on l'a toujours, par conséquent déclaré responsable de ses actes; dans le second cas, l'homme, étant entièrement dépourvu de raison, était considéré comme la brute qui obéit à d'aveugles instincts auxquels elle ne saurait résister. Déclarer maintenant que tous les hommes sans exception se trouvent dans ce dernier cas, c'est proclamer la démence universelle; et le genre humain a sans doute le droit de renvoyer un pareil outrage à celui qui le lui fait.

Avec une si belle théorie, on comprend sans peine ce que serait la société imaginée par Owen. Les hommes n'ayant plus ni récompense à espérer ni châtiment à craindre, seraient sans aiguillon pour le bien, et sans frein pour le mal; celui qui concevrait l'idée de voler le bien de son voisin, d'assassiner un ami, de déshonorer une femme, d'incendier une

maison ou de commettre tout autre acte semblable, n'aurait autre chose à redouter, si ce n'est d'être considéré tout au plus comme un homme atteint de la maladie du vol, de celle de l'assassinat, et ainsi de toutes les autres; et comme, en s'abstenant de commettre fréquemment de pareils attentats, il réussirait peut-être à persuader que son infirmité n'est pas dangereuse, et que l'excès dans lequel il est tombé n'est qu'un accident passager, il pourrait éviter encore d'être renfermé pour un temps considérable dans un Charenton ou un Bedlam. Cependant, et malgré la complète évidence des funestes résultats qu'entraîneraient infailliblement de si désolantes doctrines, Owen se flatte qu'elles auraient pour effet de créer un paradis sur la terre et d'organiser une société où les hommes seraient des anges. Le principe de cette société serait la vie commune, c'est-à-dire une vie dans laquelle chaque individu, travaillant selon ses moyens et son industrie, recevrait tout ce dont il aurait besoin. Dans cette communauté, l'éducation devrait être la même pour tous, invariable, uniforme et dirigée de telle sorte qu'elle ne fît naître que des sentiments vrais et libres, conformes par-dessus tout aux lois évidentes de notre nature. Dans de telles conditions, avec ce concours de circonstances extérieures, la propriété individuelle deviendrait inutile, et l'égalité parfaite, la communauté absolue seraient les seules règles possibles de la famille.

Owen pense qu'on pourrait à la suite abolir tous

les signes distinctifs de la richesse individuelle, et que la communauté remplacerait même la famille. Chacune de ces communautés serait composée de deux ou trois mille individus consacrés à des travaux, industriels ou agricoles, combinés de manière à ce qu'ils pussent satisfaire à toutes les nécessités essentielles. Les diverses communautés seraient liées entre elles et formeraient une sorte de congrès; on ne reconnaîtrait dans chaque communauté d'autre prééminence que celle des fonctions, lesquelles dépendraient toujours de l'âge. Jusqu'à l'âge de quinze ans, l'individu recevrait son éducation; il entrerait ensuite dans l'ordre des travailleurs ; les agents les plus actifs seraient les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans ; ceux de vingt-cinq à trente veilleraient à la conservation et à la distribution de la richesse sociale produite par les premiers ; les hommes de trente à quarante ans seraient chargés du mouvement intérieur de la communauté ; ceux de quarante à soixante régleraient les rapports des communautés entre elles ; un conseil de gouvernement présiderait enfin à toute organisation matérielle, intellectuelle et morale.

Jusqu'à nos jours on avait cru qu'il était extrêmement dangereux d'ôter tout frein aux passions ; dans tous les pays du monde, sous toutes les formes de gouvernement, au sein de toutes les religions, de tous les systèmes philosophiques même non dépourvus de sens commun, on avait regardé comme une indéclinable nécessité la répression de ces aveugles

instincts qui se proposent une satisfaction momentanée, qui n'ont d'objet que le présent et ne portent jamais un regard de prévoyance sur l'avenir; de ces penchants grossiers qui nous poussent vers leur but, sans se préoccuper des funestes conséquences que leur satisfaction doit entraîner, qui nous rendent sourds à la voix de l'honneur comme à celle de la conscience, à toutes les nobles inspirations renfermées dans le nom de moralité, pourvu que notre coupable désir soit accompli. La répression avait été jugée nécessaire, indispensable, parce que l'expérience a montré que si nous laissons agir librement les inclinations de la nature corrompue elles nous dégradent, nous avilissent, nous rendent malheureux, nous font descendre au niveau de la brute, et finissent toujours par dévorer notre fortune, notre santé, notre existence elle-même. La faculté donnée à l'homme de résister à ces funestes entraînements, la liberté qu'il possède d'agir dans un sens contraire, avait toujours été considérée comme l'un de ses plus beaux apanages, l'un des traits caractéristiques de sa nature, l'un des plus grands bienfaits du Créateur, et celui qui le plaçait à la tête de la création. Celui qui, se trouvant tenté par une passion violente qui l'entraînait vers un acte criminel, faisait un généreux effort pour la vaincre et pour suivre le chemin de la vertu, était regardé comme un véritable héros et proposé comme tel à l'imitation de ses semblables. Voilà quel était l'homme par excellence; celui-là avait montré la dignité humaine

dans toute sa splendeur ; celui-là avait noblement usé de sa raison et de sa liberté ; celui-là se trouvait avoir correspondu aux desseins que l'auteur de son être s'était proposés, en le faisant à son image et à sa ressemblance. Dieu ne voulait pas, en effet, que cette créature privilégiée fût guidée par les instincts de la brute ; il lui donna pour guide la raison, ce magnifique reflet de la vérité divine, ce flambeau lumineux qui nous montre le bien et le mal, qui nous découvre le droit sentier de la vie, mais sans nous forcer à le suivre, en nous laissant même la liberté de choisir celui de la perdition et de la mort.

De cette sublime théorie, principe et base de la science de l'homme, découlent logiquement les idées de vertu, de devoir à pratiquer, d'obligations à remplir, les idées d'abnégation et de dévoûment, de patience dans les travaux, de force dans les adversités, de sérénité dans les tribulations, d'héroïque résignation dans la perte des biens, de la santé, de la vie même ; la pensée, en un mot, de tout souffrir plutôt que de souiller sa conscience par un acte répréhensible. Avec nos vieilles croyances, l'humanité se comprend dans ce qu'elle a de beau, de grand et de sublime ; l'homme, quoique sujet à bien des misères et des défauts, est encore une noble créature qui porte au front l'empreinte du sceau divin ; son bonheur n'est pas dans les plaisirs de la terre, sa destinée n'a pas le tombeau pour limite ; c'est un illustre proscrit qui passe un certain

nombre d'années loin de sa patrie, sous le poids d'une mystérieuse douleur, dans cette vallée de larmes, mais qui porte au fond du cœur l'ineffaçable espérance de retourner un jour à sa terre natale et d'y jouir de la félicité pour laquelle il a été créé. Fils du ciel, c'est au ciel qu'il dirige sa course ; si parfois il s'écarte du chemin et se laisse entraîner à des égarements que sa conscience ne tarde pas à lui reprocher, son âme a été faite pour la possession de Dieu : elle ne saurait dès lors rencontrer une pleine satisfaction dans les joies du monde visible ; elle sent au milieu de toutes ses joies, dans l'abondance de tous les biens, un malaise profond, un vide inexprimable ; elle comprend qu'il ne lui sera donné d'être heureuse, selon toute l'étendue de ses désirs et de ses pensées, que lorsqu'elle aura franchi les barrières du monde futur, et qu'elle pourra de la sorte s'unir au Dieu qui la forma pour lui-même, et se plonger dans cet océan de lumière et d'amour.

Ces grandes et sublimes destinées faites à l'homme ne sont que de vaines illusions dans le système d'Owen ; toutes ces vertus que nous avons énumérées, l'abnégation, le désintéressement, la résignation, la force, l'héroïque résistance à tous les mauvais penchants, ce glorieux ensemble de devoirs imposés à l'homme, et dont le nom seul l'ennoblit et le fortifie, tout disparaît du moment qu'il n'a plus de liberté, du moment où nous sommes fatalement les esclaves des nos inclinations, quand on nous déclare qu'il est inutile de lutter contre elles, que nous

n'avons rien de mieux à faire qu'à nous abandonner à nos instincts, à jouir par conséquent du plaisir actuel, sans nous préoccuper de l'avenir, quand on essaie de nous persuader que nous vivrons ainsi d'une manière conforme aux lois de la nature, en harmonie avec le but de notre création, agréable aux yeux de Dieu, qui n'exige pas de nous d'autre culte.

Pour des hommes qui sentent battre dans leur poitrine un cœur noble et généreux, de semblables théories cessent d'être dangereuses : elles ne sont plus que blessantes pour la dignité humaine. Nous aimons à penser que l'homme, tout faible qu'il est, quoique sujet à bien des misères, n'abdique pas aisément les titres de sa noblesse et les caractères de sa grandeur ; malgré sa déchéance et ses longues infortunes, il nous apparaît comme le descendant d'une race illustre, qui se plaît, dans le malheur, à se rappeler la gloire de son berceau, à montrer dans son langage et dans ses manières les preuves irrécusables de sa grande origine. Non, l'humanité n'a pas les yeux tournés vers les horizons que lui présente Owen ; un tel avenir ne va pas à sa nature, et si elle le regardait comme prochain, bien loin de s'élancer de ce côté, elle ferait entendre un cri de répulsion et d'horreur, semblable à l'infortuné qui, jouissant encore de la lumière des cieux, se voit tout-à-coup condamné à descendre vivant dans les épaisses ténèbres d'un humide cachot.

Si tel est le système d'Owen, considéré au point

de vue de la dignité et de la moralité, il n'est guère plus séduisant quand on l'étudie sous les rapports des résultats économiques. Il établit la vie commune sur l'étrange fondement d'une liberté absolue laissée à toutes les passions ; et c'est là justement le genre de vie le moins réalisable sans la répression de nos passions et de nos instincts. Le christianisme seul a pu la réaliser un jour d'une manière sublime ; mais comment ? en lui donnant pour base l'abnégation, le désintéressement, la mortification de la chair, le renoncement à la volonté propre, avec l'obligation faite à chaque individu de s'offrir pour tous en holocauste, tantôt en se vouant à la pénitence dans les solitudes et les déserts, tantôt en se consacrant au soulagement des malheureux, à la consolation des affligés, au rachat des captifs, à l'instruction de l'enfance, à la conversion des pécheurs, à la propagation de la foi, à la régénération des peuples encore assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

C'est ainsi, mais uniquement ainsi qu'on comprend la possibilité de la vie commune ; car c'est ainsi que les passions et les intérêts personnels peuvent cesser de lutter ensemble, de manière à ne plus jeter le désordre dans la société, ni l'exposer par conséquent aux bouleversements les plus terribles ; c'est ainsi qu'on comprend la vie commune, parce que les intérêts individuels disparaissent, que les passions sont calmées et domptées, que tout converge vers un but commun, que tout rentre dans le

plan du Créateur, que tout, en un mot, est gouverné par une seule volonté régnant sur toutes les autres au nom sacré du devoir.

Laissez, au contraire, exister dans toute leur force les intérêts individuels, laissez aux passions toute leur vigueur et toute leur impétuosité, abandonnez à leur appétit sans frein toutes ces puissances aveugles, et vous verrez avec quelle violence elles se ruent les unes contre les autres, comment elles finissent par s'entre-détruire, mais sans produire cette fois la magnifique harmonie rêvée par le novateur réformiste.

Le sentiment personnel étant étouffé, l'individu se trouvant absorbé dans la communauté, l'âme humaine serait privée de tout ressort, végéterait dès lors dans l'inaction, s'il n'existait pour elle des motifs supérieurs capables de lui imprimer le mouvement. Vous persuadez-vous par hasard que ce religieux détaché de tout intérêt propre, de toute volonté personnelle, qui se laisse gouverner par un autre avec une soumission absolue, pensez-vous, dis-je, qu'il ne conserve pas au fond de son cœur un principe d'action et de vie, quand vous le voyez entreprendre avec bonheur les plus grands travaux, se plaire au sein de toutes les douleurs, se jouer de toutes les entreprises? Dans son extérieur, dans sa conduite, dans ses discours, vous ne voyez plus l'homme, mais uniquement le membre de la société à laquelle il appartient; pénétrez toutefois dans le secret de son âme, tâchez de le surprendre dans

les douces effusions de l'amitié, dans les transports de l'enthousiasme, dans l'explosion du feu sacré qui brûle au fond de son cœur ; vous verrez que le détachement des biens de la terre est accompagné d'un ardent désir des trésors célestes, qu'aux affections humaines a succédé l'amour divin, que les grossiers plaisirs des sens sont remplacés par les doux ravissements de la religion, par le bonheur d'aimer Dieu, d'aimer ses semblables, d'offrir constamment sa vie en holocauste pour la gloire de l'un et la félicité des autres.

Où sont ces glorieux mobiles dans l'organisation sociale imaginée par Owen? Là on prétend aussi que l'individu, la famille et tous les intérêts personnels soient sacrifiés au profit de la communauté. Mais comment? par un raffinement d'égoïsme, par un secret retour du sentiment individuel ; et cela, parce qu'on n'aurait plus à craindre de manquer du nécessaire, parce qu'on aurait l'assurance que le travail des autres membres de la société pourvoira à tout ce que peut réclamer le soutien, le plaisir même de la vie, n'importe le degré d'intensité qu'on apporte soi-même dans le travail dont on est chargé.

Quelle serait la conséquence inévitable d'un pareil état social? La paresse, l'indolence la plus complète, un libre cours donné à tous les mauvais instincts, aux passions de toute sorte, avec la certitude que, pendant la courte durée que pourrait avoir une société de ce genre, régnerait la plus étrange

injustice dans la distribution des richesses communes, et que les hommes les plus paresseux et les plus pervers profiteraient des sueurs des ouvriers laborieux et sincères.

L'essai fait en Amérique, par Owen lui-même, aurait dû le convaincre de ces vérités. Ce qui est arrivé à Nouvelle-Harmonie n'est pas un fait accidentel, mais un exemple de ce qui ne manquerait jamais d'arriver, sans distinction de temps ni de pays. Owen, s'obstinant à fermer les yeux sur les vices radicaux de son système, attribue le déplorable résultat de sa tentative aux éléments dont sa colonie était composée ; il ne veut pas faire attention que le mal dont il se plaint se trouverait partout et toujours, à un degré plus ou moins intense; qu'en supposant même une réunion d'hommes doués d'intelligence et de moralité, les inconvénients, pour ne pas se produire tout-à-coup, n'en seraient pas moins inévitables, amèneraient tôt ou tard la ruine de l'institution, et que cette institution, enfin, bien loin d'améliorer l'humanité, ne ferait que la corrompre tous les jours davantage, jusqu'à rendre toute réunion impossible.

Se plaindre incessamment des hommes, de leur défaut d'instruction et d'éducation, de leurs mauvais instincts, de leurs inclinations perverses, de leurs habitudes vicieuses, c'est, après tout, vouloir résoudre un problème, sans tenir compte d'une des données les plus essentielles. Dans tout projet de réforme, dans tout nouveau plan d'organisation so-

ciale, il importe de prendre les hommes tels qu'ils sont, et non précisément tels qu'on voudrait les rendre.

Lors même que le système d'Owen serait parfaitement rationnel et juste, il suffirait qu'il exigeât dans son application des préparatifs impossibles, pour qu'il dût être regardé comme une utopie et une chimère. Mais le plus grand mal n'est pas d'exiger, de la part des hommes, des dispositions d'esprit et de cœur qu'on ne saurait y rencontrer ; le mal est surtout en ce que, pour les disposer de la sorte, on commence par ruiner en eux ce qu'il y a de bien, en détruisant le sentiment de leur dignité propre, en niant la liberté, la responsabilité morale, la conscience, tout ce qui constitue l'homme, dans la noble acception de ce mot, en ôtant tout frein aux passions, en exaltant l'amour du plaisir, en s'efforçant d'établir cette doctrine : que toute notre destinée se borne à passer sur la terre une vie douce et agréable. N'est-ce pas là briser tous les ressorts qui peuvent conduire au bien et tous les freins qui peuvent retirer du mal? n'est-ce pas abandonner l'homme à toute l'impétuosité de ses penchants, sans but, sans guide, sans soutien, comme un vaisseau désemparé de toutes ses aides, au milieu des tempêtes de l'Océan?

Cette rapide analyse des doctrines d'Owen est une confirmation éclatante du principe que nous avons d'abord posé, à savoir, que les hommes qui considèrent la société, en dehors des lumières du

christianisme, se trompent misérablement sur la cause de nos maux et sur les remèdes qu'il faudrait appliquer. Ils se montrent de tristes philosophes quand ils se proposent d'expliquer le malaise du genre humain, et des hommes d'État bien plus tristes encore, quand ils proposent les plans d'après lesquels ils organiseraient la société.

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ

SUR LA POÉSIE.

Un malaise profond travaille en ce moment les sociétés européennes et toutes celles mêmes du monde civilisé; ce malaise, c'est le doute qui s'est infiltré jusque dans leurs derniers fondements. Or, le doute se manifeste dans la société par les mêmes effets que dans l'individu. Il est toujours un principe d'oscillation et de changement; c'est une inquiète et fébrile ardeur que rien ne peut calmer, si ce n'est pour un moment l'obstination dans l'erreur, et d'une manière définitive la connaissance et l'amour de la vérité. Et toutefois cette agitation, si fatale pour le temps présent, et qui semble si dangereuse pour l'avenir, ne saurait être, aux yeux de l'observateur, un sujet de tristes prévisions; elle est plutôt un motif d'espérance. La société française, qu'on pourrait regarder comme le cœur de la société européenne, et dont il faut, par là même, observer les battements avec la plus sérieuse attention, si l'on veut se rendre compte de l'état de l'Europe ou même de l'état de la civilisation tout entière, la

société française, disons-nous, était travaillée par le doute du temps de la Régence, sous le règne de Louis XV ; elle doute encore sous le règne de Louis-Philippe. Les deux situations offrent de nombreux points de ressemblance, mais dans un ordre différent : c'était alors un homme imbu de saines idées et que le doute pervertit ; c'est maintenant un homme fatigué d'erreurs et de folies, qui doute de ces mêmes doctrines qu'il avait embrassées avec enthousiasme, et qui cherche instinctivement dans la vérité un point d'appui pour reposer son âme brisée par tant de déceptions. La société glissait alors sur une pente douce, mais dangereuse, qui la conduisait lentement à l'immoralité, à l'athéisme et puis à toutes les horreurs de la Convention ; elle marche aujourd'hui bien lentement encore, il est vrai, vers la religion, vers la morale, et, par conséquent, vers le bonheur public et privé.

Il y a déjà bien des années que de profonds observateurs avaient présagé cette restauration morale et religieuse. Les ébranlements éprouvés depuis lors, par les différents peuples de l'Europe, ont semblé rendre impossible l'accomplissement de leurs prévisions ; mais le développement successif des faits providentiellement enchaînés dans un ordre admirable, va confirmant chaque jour la justesse de leur coup d'œil, jusqu'à ce qu'une complète expérience vienne, tôt ou tard, comme on ne saurait en douter, leur rendre une pleine justice.

Quand on veut étudier la société, quand dans les

faits passés ou présents on veut lire l'avenir, il est nécessaire de s'élever très haut, pour échapper à l'impression des détails et des particularités, pour ne pas s'exposer à voir le poème dans un épisode, pour ne pas se tromper sur la nature et la proportion des événements; danger qui est inévitable quand on demeure placé à un point de vue restreint, enseveli dans la poussière soulevée par la marche du monde, et comme plongé dans ces brumes épaisses que les rayons du soleil rejettent sur les flancs de la montagne. Si nous voulons prévoir avec quelque certitude l'avenir de la société, sachons observer la marche des idées, la tendance des sentiments, les nécessités de l'époque, les faits importants et décisifs, non point ceux qui jettent le plus d'éclat ou qui font le plus de bruit, mais bien ceux dont la portée est plus grande et l'influence plus étendue. Agir autrement, c'est croire avoir saisi le fil du drame quand on n'en signale qu'un incident, c'est confondre le sentiment et l'idée du poète avec le son matériel que rendent les instruments interprètes de sa pensée.

La poésie, cette expression de la société, commença, dès les premières années de ce siècle, à revêtir un caractère religieux; elle le conserve encore de nos jours et ne paraît pas à la veille de le dépouiller. Ce fait, auquel peu de personnes accordent toute l'importance qu'il a, explique mieux la marche des choses que les événements les plus éclatants; il a déjà produit et produira dans l'avenir de plus

grands résultats que tous les plans et toutes les combinaisons des hommes politiques. Les hommes ne sont rien, les faits sont tout. Les desseins de l'homme s'évanouissent comme une légère vapeur surprise tout-à-coup au milieu des airs par le souffle de l'ouragan. La Providence semble se plaire à manifester la fragilité, le néant des œuvres auxquelles l'orgueil humain assignait une immense portée et promettait une durée éternelle.

Mais quoi, est-ce que la poésie est digne de fixer l'attention de l'observateur qui se propose de juger l'état de la société ou de scruter les secrets de l'avenir? Mobile comme le léger nuage qui se balance dans l'espace, composée d'êtres imaginaires et de créations fantastiques, fille de l'exaltation et de l'enthousiasme, n'ayant pour modèle et pour type que les caprices mêmes de l'imagination, peut-elle exprimer, en effet, quelque réalité sociale, présenter un point d'appui, servir de boussole pour déterminer les tendances du siècle? peut-elle offrir un rayon d'espérance à la génération qui s'élève, un baume consolateur à celle qui descend dans la tombe? Qu'est-ce que la poésie? Où est-elle? Qui la connaît? Qui jamais a déterminé ses limites et défini sa nature? Et comment se peut-il qu'une ombre vaine, qui se nourrit uniquement d'illusions, qui passe devant les hommes couverte d'un voile impalpable et mystérieux, plongée dans une lumière céleste et reflétant à nos yeux l'éclat de l'or et des diamants, ait néanmoins une influence sur les gran-

des destinées de la société, sur ces destinées que de vastes et puissantes réalités semblent pouvoir seules atteindre? Il est des hommes qui peuvent raisonner de la sorte : ce sont ceux pour qui la société n'est qu'un ensemble d'individus sans autres relations que celles qui résultent des nécessités matérielles, ceux pour qui la pensée humaine n'est qu'une sensation et le cœur humain une machine à calcul, ceux pour qui la beauté morale n'existe pas et qui traitent de rêves les ravissements de la vertu et les remords du vice, ceux pour qui le berceau de l'homme est sans illusion, et son tombeau sans espérance. Mais cette parole insensée ira se perdre dans les magnifiques harmonies qui règnent entre la religion et l'humanité, entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme ; ce souffle empoisonné sera refoulé, dissipé, anéanti par la voix même de la vérité, ainsi que sur les plages enchantées de l'Orient, le souffle venimeux du reptile se perd et disparaît au sein des parfums embaumés et des suaves exhalaisons d'une végétation puissante. Qu'importe qu'on ne puisse pas définir la poésie? Laissera-t-elle pour cela d'être une réalité, et une réalité de la plus haute importance? A-t-on défini, par hasard, le cœur d'une mère? Et ce cœur est-il donc une vaine illusion? N'est-ce pas plutôt un fait divin et solennel, auquel l'homme et la société doivent également leur existence? Bien petit est l'homme qui prétend tout définir; bien étroit est l'esprit qui ne sait pas admettre un fait, quand ce

fait se présente enveloppé de beautés idéales et féeriques. Un tel homme ne connaît ni la nature, ni le cœur, ni l'esprit même de l'homme : c'est un myope qui peut avoir vu sans doute une science en particulier, mais non l'ensemble harmonieux des sciences ; il aperçoit à peine un léger profil, et croit contempler dans toute son étendue la façade de l'édifice et ses proportions immenses.

Celui qui, pour traiter des questions de poésie, de morale ou de religion, met toujours le cœur de côté : celui qui marche toujours le compas à la main dans des choses d'inspiration et de sentiment n'est pas moins ridicule à mes yeux que celui qui soutiendrait que, pour marcher avec promptitude et sûreté dans les voies ardues du calcul infinitésimal, la meilleure méthode est de s'abandonner à l'essor de son imagination ou bien à l'impulsion de son cœur. Il me suffit de savoir que la poésie est une libre expansion de l'âme, une inspiration mystérieuse qui se répand au dehors en accents harmonieux, qui retrace avec amour les magnificences de la nature et les scènes de la société, en imprégnant ses tableaux des émotions et des sentiments qui conviennent à leur caractère. La poésie reproduit même parfois une création idéale, un monde nouveau que l'esprit a découvert dans une sorte d'extase et dont l'aspect a rempli le cœur d'un bonheur indicible. Tout cela me suffit, encore une fois, pour reconnaître l'importance de la poésie, pour proclamer sa réalité, pour lui assigner un rang

distingué parmi les phénomènes qui représentent l'état social ou qui font pressentir avec le plus de certitude les secrets de l'avenir. Rien en effet de plus réel et de plus sincère que ce qui est ressenti par notre cœur; il n'est pas non plus d'expression plus candide et plus vraie que celle qui lui est arrachée par le feu de l'imagination et celui de l'enthousiasme. Voulons-nous dire par là que les poètes seuls forment la société, qu'ils tiennent dans leurs mains les destinées du reste des hommes? Non, c'est au contraire la société qui forme les poètes; elle les inspire, leur communique ses nécessités, les remplit de ses idées et de ses sentiments; et quand on croit qu'ils s'abandonnent à leur imagination, à leur enthousiasme; quand on ne voit dans leurs créations idéales que l'œuvre de leurs mains, et dans les formes variées dont ils les embellissent, que la seule empreinte de leur génie propre, de leur caractère et de leur fantaisie, il se trouve encore qu'ils ont uniquement exprimé les idées, les sentiments, les types divers, en un mot, de la société dans laquelle ils vivent. Et si l'on ne sait plus reconnaître ces types dans leur poétique langage, c'est parce que ce langage est supérieur à celui du commun des hommes; c'est parce que les vérités sociales deviennent, dans la bouche du poète, de sublimes inspirations; c'est parce qu'ils revêtent l'expression des besoins communs d'une forme grandiose et sublime; c'est parce que la pensée de tous, en devenant leur pensée, s'enveloppe d'une

harmonie divine qui ne saurait plus être saisie que par une oreille délicate et exercée.

L'homme ne peut pas davantage se soustraire à l'influence de la société dans laquelle il vit, qu'il ne peut s'empêcher de respirer l'air qui l'entoure. Les plus éminents génies ne sont pas à l'abri de cette influence ; et lors même qu'ils ont réagi contre la société, qu'ils ont cru lui donner une impulsion contraire à ses tendances, ils n'étaient encore alors que l'expression vivante d'une des nécessités sociales ; ils devenaient l'organe par lequel elle se révélait, le moyen providentiel qui devait en procurer le développement, un instrument enfin réclamé par les besoins nouveaux de la société. On a dit que les grands génies changeaient parfois la marche des sociétés humaines ; on attribuait ainsi d'immenses événements à l'action d'un seul homme. Telle n'est pas ma pensée : sans nier l'influence que peut avoir eue et qu'a réellement exercée le génie dans les changements religieux et politiques de la plus haute importance, je suis néanmoins persuadé qu'il y a sur ce point beaucoup d'exagération, et je pense que l'apparition de tels génies est due en grande partie aux circonstances extraordinaires où la société se trouve placée ; ils sont là pour développer ses idées et ses sentiments, et pour faire aboutir ses aspirations et ses efforts. On peut, l'histoire à la main, justifier la vérité de cette observation ; quand on sait la lire avec attention et discernement, on voit que trop souvent des hommes médiocres ont

suffi pour changer l'aspect social d'un peuple et parfois même de plusieurs peuples. Venons-en aux faits. Luther, un homme seul, un homme qui très certainement n'était pas un génie, mais qui réunissait à un talent plus qu'ordinaire une exaltation sans frein, un orgueil sans limites, une parole acerbe et cruelle : eh bien, cet homme, avec ses aberrations étranges, avec ses frénétiques déclamations, fit en Europe une révolution religieuse si vaste et si profonde, qu'il serait difficile de trouver dans toute l'histoire un fait de cette nature et dont les résultats se soient étendus aussi loin, soit dans l'ordre religieux, soit dans l'ordre moral et politique. Pourquoi donc l'entreprise de Luther eut-elle un succès aussi extraordinaire et qui dépassa même les rêves de son imagination ? C'est que l'occasion était on ne peut plus opportune et favorable, c'est qu'il y eut là un fatal concours des plus malheureuses circonstances et que les germes des plus grands maux couvaient au sein de l'Europe ; et Luther ne fut autre chose que l'étincelle jetée sur cet amas effrayant de matières inflammables ; il ne fallait pas autre chose pour causer la plus terrible des explosions, pour mettre le feu aux quatre coins du monde civilisé. Nous dirait-on par hasard que c'est là une vaine conjecture, une théorie bâtie sur des fondements imaginaires ? Non, c'est tout simplement un fait : il devait s'écouler un temps considérable avant la naissance de Luther, lorsque le cardinal Julien, écrivant au pape Eugène IV, lui prédisait

à la lettre cette longue série de calamités qui devaient plus tard se déchaîner sur la terre ; et quand on a lu l'histoire des bouleversements et des horreurs où l'Europe fut plongée par l'hérésiarque de Wurtemberg, le sang se glace dans les veines et les cheveux se dressent d'horreur, en rapprochant tout cela des formidables prophéties que ce grand homme faisait retentir aux oreilles du pontife. Voltaire lui-même, dont la plume féconde et variée servit d'une manière si puissante aux progrès de l'incrédulité, ne fut en quelque sorte que le complément des causes de désordre entassées avant lui ; il croyait tout devoir à sa plume, tout à son talent, et cet homme est comme le produit des circonstances fatales de son époque. Leibnitz pronostiquait la révolution religieuse et politique dont le monde était menacé, sans penser assurément à Voltaire, avant même que naquît le philosophe de Ferney. Il est nécessaire de détruire les fausses idées : il faut beaucoup attribuer à la série des événements, à l'enchaînement des causes, et peu, bien peu, à l'action de l'homme, ainsi qu'à ses talents. La Providence dirige la société par les chemins tracés dans ses plans éternels : les hommes qui, par leurs talents et leurs vertus, produisent un grand bien dans le monde, peuvent être comparés à des étoiles bienfaisantes que Dieu se plaît à semer dans le ciel de l'humanité ; les hommes au contraire qui bouleversent le monde sont pareils à de sanglantes comètes qui traversent le firmament en jetant l'épouvante

parmi les peuples, ou bien encore à de fatales vapeurs qui s'élèvent du sein d'une société corrompue, et qui, s'enflammant au milieu des airs avec une explosion terrible, répandent la frayeur, le poison et la mort sur ces mêmes sociétés dont les vices et la corruption leur avaient donné naissance.

Mais laissons ces réflexions qui, bien qu'applicables à tous les genres d'influences, le sont éminemment à celle de la poésie; laissons-les, quoiqu'il fût vrai de dire qu'elles suffiraient seules à prouver combien le poète est une vive expression de la société contemporaine, à quel point ses œuvres sont le résultat naturel du milieu qu'il respire. De ces considérations générales, venons-en à des observations purement littéraires; qu'il ne soit pas dit que nous fuyons le véritable point de la question et que nous aimons à nous perdre dans des hauteurs intellectuelles trop éloignées de la réalité, trop favorables par là même aux conjectures aventureuses, aux rêves de l'imagination, aux preuves de sentiment. Ouvrons l'histoire même de la poésie, et voyons ce que nous trouvons à chacune de ses pages. Les seules poésies que nous connaissions et qui font époque dans les fastes de la littérature, celles par conséquent dont nous pouvons apprécier les rapports avec les sociétés respectives, par la raison que nous avons à la fois sous les yeux et leurs œuvres capitales, et le tableau de la religion, des usages et des mœurs des peuples qui les ont vues naître, ces poésies sont celles des Hébreux, des Grecs, des

Romains, du moyen-âge, de l'Italie et de l'Espagne, à l'époque de leur renaissance littéraire, du siècle de Louis XIV, du siècle de Voltaire, et enfin la poésie de notre siècle.

La poésie hébraïque, étant inspirée par Dieu même, semblerait devoir être exclue de cette énumération et ne pouvoir être l'objet d'un examen littéraire; il semble en effet que des œuvres dictées par l'inspiration divine ne peuvent être soumises aux appréciations de la littérature, aux investigations de l'esprit humain. Cette réflexion néanmoins, qui présente à première vue une difficulté frappante, n'a plus de valeur ni d'application, si l'on considère que l'esprit de Dieu devait s'accommoder au caractère aussi bien qu'aux mœurs du peuple auquel sa parole était destinée, et que s'il consentait à s'exprimer dans la langue des Hébreux, il devait également en adopter le langage, et que de la sorte le tour de l'expression, la couleur et le fonds même du tableau, la beauté de la forme et la nature des sentiments, tout ce qui constitue, en un mot, la poésie proprement dite peut être considéré comme un monument national. Si du reste dans la poésie de ce peuple se trouve dépeint son caractère distinctif, si l'on y trouve l'expression vraie de sa religion, de ses usages et de ses mœurs, une image fidèle par conséquent de l'intelligence, de l'imagination et du cœur des Hébreux, tels que durent les former l'origine, les événements, la vie tout entière de ce peuple, l'inspiration divine de sa poésie devra dès

lors ajouter un grand poids aux considérations que nous avons développées; une vérité ne saurait recevoir de justification plus éclatante qu'en se trouvant réalisée par celui-là même dans le sein duquel résident toutes les vérités, et qui connaît assurément le cœur de l'homme, sa nature et ses rapports, puisque c'est lui qui l'a formé et qui lui inspira le souffle de vie.

Qu'était-ce que le peuple hébreu ? Nous rencontrons son berceau sous la cabane du pasteur ; puis nous le voyons errant avec sa tente, sous le palmier du désert. Il tombe ensuite sous le joug de fer des vieux Pharaons. Délivré par la main du Tout-Puissant à force de prodiges opérés en sa faveur, de maux répandus sur la terre d'Egypte, d'humiliations infligées à l'orgueil des prêtres et des sages, il est conduit dans le désert par ce même berger venu de Madian, et dont la verge mystérieuse avait été l'instrument de tant de merveilles : la mer s'était partagée devant lui et, suspendant ses eaux à droite et à gauche comme des murs de cristal, avait ouvert un chemin à la fuite de ce peuple, pour ensevelir aussitôt dans ses abîmes Pharaon et son armée ; une colonne, de feu pendant la nuit, de fumée pendant le jour, présidait à son pèlerinage ; à ses yeux s'étaient enflammées les cimes du Sinaï. Voyageur pendant quarante ans dans un désert aride, il avait incessamment soupiré après cette terre de promission que ses pères, Abraham, Isaac et Jacob, avaient habitée. Parvenu, enfin, au terme de sa course à

travers mille obstacles, mille sanglants combats et les plus étonnants prodiges, il vivait seul, isolé, presque toujours en guerre avec les peuples voisins et constamment séparé d'eux par ses lois, sa religion et ses usages. Imbu des plus grandes idées touchant le pouvoir de Dieu, nourri dans ces idées par tous les faits de son histoire, par la vue des lieux témoins des miracles opérés en sa faveur, par la pompe des cérémonies et des sacrifices symboliques destinés à lui rappeler sans cesse les mêmes souvenirs et les mêmes sentiments, il attendait avec confiance, avec une pleine foi dans les anciennes promesses, la venue d'un homme extraordinaire, du Messie primitivement annoncé, et dont la naissance devait changer le sort de l'univers. Il est évident que l'esprit d'un tel peuple devait tout naturellement s'élever aux pensées les plus sublimes, que son imagination ne devait rien avoir de mesquin et de puéril, et que son génie, soutenu par de grandioses souvenirs et par des espérances plus grandioses encore, devait se montrer grand et fécond comme la nature elle-même, irrésistible et profond comme les flots de l'Océan, rapide et lumineux comme la foudre qui déchire la nue au sein d'une nuit orageuse.

Comme ce peuple n'avait jamais éprouvé les délicates impressions de cette vie molle et tranquille qui règne dans les sociétés civilisées, comme il était sans cesse appelé, ou bien au pied des autels pour invoquer le Dieu de ses pères, ou bien dans les

camps pour défendre sa patrie, il n'avait pas le temps de goûter les douceurs de la vie domestique, il ne pouvait entretenir en lui-même cette source de paisibles sensations, de doux et suaves sentiments qui germent en foule chez les peuples voués au bonheur de la paix ; respirant tour-à-tour la fumée religieuse de l'encens et la sanglante poussière des combats, ses sentiments devaient également participer à ce double caractère. S'il parlait à son Dieu, l'idée de sa majesté le glaçait de terreur et le jetait le front contre terre ; s'il parlait de ses ennemis, il ne pouvait, au souvenir de tant de ruines et de sang, qu'appeler sur eux d'une voix énergique l'humiliation, la destruction et la mort. Frappé par le spectacle des grands événements qui semblaient reproduire à ses yeux la grandeur de ses origines, il devait conserver encore un généreux frémissement dans les temps même de trève et de paix, semblable au bronze guerrier qui, frappé par le bronze, conserve longtemps des vibrations sonores et puissantes.

La forme de sa pensée ne pouvait ressembler en rien à celle de la pensée des autres peuples. Simple comme le langage de l'enfant, forte comme la voix de l'homme dans le désert, sans affectation et sans ambages, sans aucun de ces ornements délicats et maniérés qu'on rencontre dans les autres littératures, la poésie de ce peuple est svelte et légère comme la biche qui bondit dans les bois, forte et puissante comme le rugissement du lion, comme la

voix du tonnerre au sein de la tourmente, pure, instantanée comme le rayon du soleil qui pénètre tout-à-coup dans l'abîme. C'est tour-à-tour une vive allégresse qui se répand en sons harmonieux comme la musique qui retentit au milieu d'une fête ; une profonde terreur semblable à celle dont le voyageur est saisi quand il est surpris par la tempête dans l'immensité du désert ; une mélancolie plaintive comme la voix d'un peuple assis sur les ruines de ses foyers ; une espérance pleine d'impatience et de transports, comme celle d'un enfant qui attend un objet désiré de la main de sa mère : voilà quelques-uns des caractères qui devaient distinguer le peuple hébreu. Sa poésie les a-t-elle réellement exprimés ? Qu'on lise la Bible.

La poésie des Grecs, celle du temps d'Homère, cette lyre qui résonnait au milieu des Hellènes, alors que ce peuple marchait à la conquête de sa civilisation, tandis que sa physionomie gardait encore en partie les traits grossiers des anciens Pélages, cette poésie est riche, abondante comme la nature même qui s'offrait aux regards du poète ; robuste, énergique comme les bras des athlètes qui luttaient dans l'arène ; exubérante, animée comme l'imagination des habitants du plus heureux climat, pleine d'erreurs et de folie comme les autels et les divinités mythologiques. Les traditions primitives ayant, en effet, été corrompues par mille fables ridicules, les plus sublimes vérités se trouvant mêlées, confondues avec les rêves insensés venus de l'É-

gypte et de la Phénicie, mais colorés par les brillants rayons du beau ciel de la Grèce, Homère nous présente toutes ces choses à la fois dans un vaste et magnifique tableau : son pinceau frémit d'inspiration et de vie, mais on voit qu'il l'a trempé dans des couleurs altérées et fausses ; son dessin est large et vigoureux, mais il fourmille de toutes parts de taches honteuses. C'est là une incontestable vérité, n'en déplaise aux admirateurs d'Homère ; le beau ne peut exister sans vérité, et la vérité n'est pas dans les rêves extravagants d'une imagination en délire. Est-ce que mon intention serait néanmoins de refuser au vieil Homère la palme glorieuse dont l'admiration des peuples l'a couronné ? Non, mais je ne puis l'admirer en aveugle, et je me ris des hommes qui prétendent nous le donner comme l'unique modèle ; j'ai pitié de ceux qui se figurent qu'il n'y a plus rien à faire quand on a lu l'*Iliade*. Non, malgré tous mes efforts et toute ma bonne volonté, je ne puis me persuader que ce poète ait marqué la suprême limite à laquelle peut atteindre l'esprit humain.

Qu'on vante les beautés d'Homère, je le veux bien, quand il peint avec tant de vérité les scènes de la nature, sa touche délicate, inimitable, si l'on veut, quand il exprime les sentiments les plus tendres et les plus suaves ; qu'on déclare sa poésie sublime et terrible, alors qu'elle retrace le pouvoir de Jupiter, la fureur des combats et celle des éléments ; qu'on ajoute, pour être juste et vrai, qu'il écrivait aussi

bien que pouvait le comporter son époque, il se trouvera qu'on aura rendu mon idée principale. Mais prétendre nous le donner comme la source unique de tout ce qui est beau, comme un modèle dont il n'est plus permis d'approcher, c'est à mes yeux une exagération inexplicable, un véritable fanatisme littéraire. Sans doute, Homère devait enthousiasmer les Grecs, comme étant leur expression poétique ; il devait plaire aux Romains, à cause du rapport de leurs idées avec les siennes, à cause des mœurs antiques et des glorieux souvenirs qu'il leur rappelait, et dont l'éclat se réflétait d'une manière si vive sur leurs traditions et leurs monuments ; mais vouloir qu'il produise le même effet sur les peuples modernes, c'est ne connaître ni la poésie, ni la société, ni l'homme ; c'est prétendre, pour ainsi parler, que l'Europe actuelle se lève en masse pour venger la querelle de Priam et de Pâris.

Déjà, du temps d'Horace, les idées et les mœurs avaient subi de si profonds changements, que l'auteur de l'*Art poétique*, lisant les poèmes d'Homère, sentait qu'ils tombaient parfois de ses mains : *Quandoque bonus dormitat Homerus*, disait-il avec autant de grâce que de vérité. Et ne nous faisons point illusion : pour nous, il dort beaucoup plus souvent. Bien des fois aussi, l'enthousiasme qu'il excite est un enthousiasme factice et conventionnel : on part de cette idée qu'on va lire ce qui s'est jamais fait de plus beau, on se croit obligé dès lors à faire de l'ad-

miration et de l'enthousiasme, sous peine de donner une triste idée de son goût; et s'il le faut, lors même que le cœur est resté froid comme glace et que l'esprit n'en peut plus de toutes ces divinités extravagantes qui pullulent dans les pages du poète, on en parlera à grand renfort d'expressions hyperboliques, on se condamnera même à le relire avec une insatiable ardeur, toujours pour éviter la note infamante d'esprit étroit, ignorant et grossier. Il y a beaucoup de vérité dans ces observations : sachons le reconnaître, et mettons loyalement la main sur notre cœur.

La poésie latine présente un caractère bien différent de la poésie grecque : elle n'a ni sa simplicité, ni son naturel; elle n'en égale pas les beautés et ne possède pas l'inappréciable avantage de rendre fidèlement les idées, les mœurs et la physionomie du peuple dont elle devait être l'expression. Pour diriger la jeunesse dans l'art de la poésie, Horace lui donnait ces sages conseils :

. . . . . Vos exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Ce n'est pas moi qui révoquerai en doute la finesse et le tact du poète latin dans cette circonstance; mais il me sera bien permis de dire que toute poésie courbée sous le joug de l'imitation perd par cela seul ses plus beaux caractères, tels que la vérité, l'originalité, le naturel; qu'il est même à peu près impossible qu'un poète imitateur ait tout le

mérite qu'il aurait eu s'il s'était abandonné à ses propres inspirations. J'avouerai sans peine qu'il évitera parfois, en imitant, de très graves défauts; mais je tiens pour certain qu'il ne s'élèvera pas à de grandes beautés. Si la poésie doit être le langage de l'inspiration et du sentiment, si l'on ne peut se la représenter comme une statue froide et sans âme, s'il ne suffit pas pour être poète de savoir prendre ses proportions avec la règle et le compas, on ne saurait nier qu'un auteur dont le but est d'en imiter un autre ne perde en grande partie son caractère de poète, puisqu'il arrête par là même l'essor de son imagination et de sa pensée, et qu'il tarit dans leur source les nobles inspirations et les beautés de premier ordre. De là vient sans doute que la poésie romaine, qui est presque toujours une poésie d'imitation, manque de ce premier caractère, essentiel, comme nous l'avons dit, à toute composition poétique, d'être la véritable expression de la société contemporaine. La vérité de cette observation ne saurait guère être contestée, pourvu qu'on la restreigne toutefois à de justes limites et qu'on en détermine le véritable sens. L'*Enéide* est bien loin d'exprimer les idées et les mœurs du siècle d'Auguste; et c'est pour cela qu'en dépit de ses richesses et de ses beautés, elle ne pouvait jamais parvenir à la hauteur d'une œuvre réellement nationale: il n'était pas possible que les tableaux retracés par le poète excitassent parmi les Romains un enthousiasme assez grand pour que le peuple

se groupât en foule autour du rapsode chantant les morceaux choisis du poème. Malgré cela néanmoins, quoique l'*Iliade* perce trop souvent à travers l'*Enéide*, quoique nous ne sentions pas battre le cœur de Virgile avec cette ardeur et ces transports qui remplissaient le cœur d'Homère, quoique les tableaux de l'*Enéide* ne puissent nous servir à connaître les mœurs et les idées de son siècle, il y a quelque chose qui le laisse entrevoir: c'est la merveilleuse élégance du style, l'ampleur et la magnificence des peintures, la délicatesse des sentiments et la supériorité de l'intelligence. Il n'est pas difficile de se transporter au temps où le poète écrivait. On voit bien qu'il ne répandait pas ses vers au milieu d'une nature à demi civilisée, au sein d'une société possédant encore la candeur de l'enfance ou la vigueur de la jeunesse. . . . . .

. . . . . .

L'*Iliade* est un arbre exubérant et superbe qui s'élève au milieu des bois, dont la force et la majesté s'accroissent et par les ardeurs du soleil et par le souffle impétueux des vents ; l'*Enéide* est ce même arbre, mais transplanté dans un délicieux jardin, où il s'élève caressé par la douce haleine des zéphyrs, arrosé et cultivé par des mains ingénieuses et délicates. Et voilà pourquoi l'*Enéide* aussi, quoique ce soit là une œuvre d'imitation, exprime et représente l'état de la société qui l'a vue naître ; voilà comment la poésie respire encore sous ce rapport l'atmosphère où le poète a vécu. On peut même faire à

cet égard une autre observation qui ne manque pas d'importance : une poésie qui ne chante que d'après des modèles connus est la véritable expression d'un peuple naturellement imitateur, d'un peuple qui semble avoir tout emprunté, ses usages, ses mœurs, sa religion et jusqu'à ses idées, d'un peuple en un mot dont la physionomie semble avoir été moulée sur celle du peuple qu'il avait pris pour modèle. Ceux qui connaissent l'histoire des Grecs et des Romains peuvent apprécier la portée de cette observation, s'ils se rappellent en particulier que, du temps d'Auguste, les Romains n'étaient plus les descendants des Camille, des Regulus et des Scipion, que les idées et les mœurs de la Grèce les avaient alors envahis, de telle sorte cependant qu'ils avaient hérité des vices de cette nation, et non de ses vertus. . . . . .

. . . . . .

LE SOCIALISME.

(Quatrième Article.)

L'UTOPIE DE THOMAS MORUS.

Parmi les philosophes qui se sont distingués dans l'Europe moderne par leurs plans de réforme sociale, figure un nom aussi grand dans les annales de l'Église que dans celles de l'humanité; sa grandeur et son illustration reposent sur des bases reconnues dans tous les temps et dans tous les pays, le savoir, la vertu, l'héroïsme. Nous voulons parler de Thomas Morus, de ce grand-chancelier d'Angleterre qui scella de son sang son attachement à la foi catholique, qui sut opposer une généreuse résistance à la tyrannie d'Henri VIII, préférer le devoir à la fortune, la conscience à la vie. Celui qui marche sans crainte à l'échafaud pour ne pas trahir la cause de son Dieu, celui qui aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et qui subit ainsi le dernier supplice; celui-là, quand il vient à parler de la société, à émettre sur ce sujet des idées nouvelles, des plans de réforme qui auraient pour effet de renverser les systèmes suivis jusqu'à ce jour, et plus

spécialement l'organisation de son époque, celui-là, disons-nous, mérite bien que nous nous occupions de ce qu'il a dit et pensé ; car un tel homme est trop profondément versé dans la science de la religion, pour accréditer des théories en opposition avec les doctrines de l'Église.

Il est d'autant plus important d'examiner les idées de Thomas Morus, que les ennemis de la vérité pourraient s'emparer de son nom pour donner à entendre qu'en condamnant les doctrines de certains novateurs, nous enveloppons dans la même condamnation l'une des gloires du catholicisme.

Nous croyons pouvoir démontrer que les doctrines du grand-chancelier n'ont rien de commun avec celles de Saint-Simon, de Fourrier et d'Owen, et que s'il y a beaucoup à reprendre dans plusieurs passages de son œuvre, il ne perd jamais de vue les lumières de la religion dans la solution des grands et difficiles problèmes qu'il avait abordés, que le christianisme lui sert toujours de flambeau, lors même qu'il semble faire abstraction de ses divins enseignements.

La publication de la fameuse *Utopie* de Morus, dans la première moitié du XVI^e^ siècle, est un phénomène qui montre à découvert le mouvement des esprits à cette époque ; ce phénomène nous fait voir en même temps avec quelle ignorance ou quelle mauvaise foi les protestants et les incrédules ont affirmé que, sans la révolution religieuse excitée par Luther, l'entendement humain fût demeuré

dans les ténèbres et l'esclavage. On trouve dans l'œuvre si remarquable de Morus des vues si élevées, des sentiments si généreux, un tel désir d'améliorer le sort du genre humain, qu'on est étonné de voir un homme de cette époque pénétrer aussi avant dans la connaissance de l'organisation sociale, et de plus émettre ses idées avec tant de courage et de liberté.

L'illustre chancelier condamnait déjà de son temps le défaut et l'excès de travail auxquels les pauvres sont encore sujets de nos jours. Il appartient aux magistrats établis, disait-il, d'empêcher le vagabondage et de faire que chaque membre du corps social ait une occupation réelle. Mais il ne faut pas non plus que la journée du travailleur commence de trop bonne heure et se prolonge trop avant dans la nuit; il ne faut pas que l'homme soit excédé de travail comme la bête; car c'est un malheur plus grand que celui de l'esclavage, que d'être soumis à un travail sans interruption, comme cela n'arrive que trop souvent en dehors de l'Utopie, dans le monde des réalités contemporaines.

Un des moyens proposés par l'auteur, pour augmenter la richesse, pour assurer l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, c'est de ne pas souffrir dans la société un grand nombre de bras improductifs et seulement propres à consumer le travail des autres. Il se plaignait de ce que l'immense majorité des femmes et plusieurs classes d'hommes passaient leur vie dans l'oisiveté, de ce

que le nombre de ceux qui s'occupent à des travaux utiles ou nécessaires se trouvait si réduit; il ajoutait que si les hommes occupés à des arts inutiles et ceux qui passent leurs jours dans le repos et la mollesse se consacraient à des travaux réellement profitables, on verrait abonder, en peu de temps, toutes les choses nécessaires, non-seulement à la subsistance, mais encore au bien-être du genre humain. « Dans toutes les républiques, disait-il, dans celles mêmes qui sont les plus florissantes, où personne, par conséquent, n'a à craindre de mourir de faim, chacun travaille bien plutôt néanmoins à ses commodités particulières qu'au bonheur public..... »

« Oserait-on également comparer l'égalité sociale, telle qu'elle est comprise chez les autres nations, avec celle qui doit régner dans la république d'Utopie? Quelle justice y a-t-il à ce qu'un noble ou un plébéien usurier, à ce qu'un homme sans occupation, ou dont le travail est à peu près inutile, ait tous les moyens, malgré son oisiveté, de se créer une vie délicieuse et splendide, tandis que l'esclave, l'homme des champs, ou bien un employé public, en travaillant souvent le jour et la nuit, avec une fatigue que la brute ne pourrait supporter, gagne à peine le grossier aliment que les bêtes privées de raison se procurent avec moins d'incommodité, avec moins de peine et d'efforts, sans éprouver du moins l'horrible appréhension de manquer un jour du nécessaire? Pour le malheureux journalier, le

maigre fruit de son travail et la pensée que sa vieillesse s'écoulera dans la plus affreuse indigence, l'affligent et le torturent : son salaire lui suffit à peine pour se sustenter ; il ne peut donc se créer aucune réserve afin de passer des jours moins malheureux, quand l'âge aura brisé ses forces. N'est-elle donc pas bien injuste et bien cruelle, cette république où la meilleure partie des revenus est absorbée par une aristocratie oisive, par des hommes occupés à des choses inutiles ou même nuisibles, des baladins, des danseurs, des inventeurs de nouveaux plaisirs, tandis qu'on ne montre ni sollicitude ni pitié pour les agriculteurs et les artisans, sans lesquels, cependant, il ne saurait y avoir de république? Elle abuse, avec un orgueilleux dédain, des travaux qui pourraient seuls lui devenir profitables; elle oublie les peines et les efforts qu'ils coûtent à l'ouvrier, et quand ce dernier se trouve dans le besoin, après avoir passé de longues années dans les plus rudes fatigues, quand il est accablé par l'âge et les infirmités, elle ne sait le récompenser de ses bienfaits et de ses peines qu'en le laissant mourir de faim. Mais que dire, surtout, des riches qui retiennent le salaire du pauvre, non-seulement par la fraude et la violence, mais quelquefois même sous la protection des lois? Il est vrai qu'une injustice aussi criante que celle de ne pas récompenser des hommes qui se sont épuisés pour le service et le bonheur publics, on a trouvé le moyen de l'excuser, de la légitimer par une loi nou-

velle, cachant ainsi, sous le nom d'équité, l'ingratitude et l'iniquité même. Telles sont les inventions des riches pervers : on les voit se partager entre eux, avec une insatiable avidité, les choses qui devaient servir au bien-être de tous.....

« Voyez ce qui se passe dans les années de stérilité, où des milliers de personnes meurent de faim. J'oserai bien affirmer, sans détour, que si, à la fin d'une telle disette, on mettait à découvert les greniers des riches, il s'y trouverait assez de blé pour que, réparti à temps entre les nécessiteux, pas un n'eût été victime de la famine. On eût pu facilement d'ailleurs pourvoir aux nécessités publiques, si l'argent, inventé pour le bien de tous, n'eût servi justement à éloigner le remède de tous ces maux. Je ne doute pas que les riches eux-mêmes ne sentent et ne comprennent la vérité de ces paroles ; ils ne peuvent ignorer combien leur propre condition serait plus avantageuse si aucun membre de la société ne manquait du nécessaire, de combien de maux ils s'affranchiraient, dans le cas où leurs richesses seraient moins abondantes, mais accompagnées d'une plus grande sécurité. Je tiens pour certain que le respect pour l'autorité de Jésus-Christ, dont la sagesse et la bonté infinies n'ont pu conseiller à l'homme que ce qu'il y a de plus avantageux pour lui, aurait soumis le monde à des lois plus raisonnables et plus conformes à la charité, s'il n'eût rencontré une fatale opposition dans l'orgueil, lequel estime moins ses biens propres que les biens

d'autrui, et trouve un cruel plaisir à tenir les pauvres dans l'humiliation et le dénûment. . . . . .

. . . . . »

Nous voulons maintenant présenter une idée de l'organisation d'une république, telle que l'entendait Morus ; on aimera sans doute à connaître les grandes vues et les doux sentiments de cette âme si pure et si belle. Qu'on ne s'attende pas à voir ici les plans immoraux et dégradants de Saint-Simon, de Fourier ou d'Owen ; loin de là, l'illustre chancelier, tout en se proposant, il est vrai, d'esquisser une république bien différente de celles qu'on avait jusque-là vues sur la terre, respectait, avant tout, les éternels principes de la morale et de la vertu ; non-seulement il ne lâchait en rien les rênes aux passions, ne fomentait aucun vice, comme ne l'ont que trop fait les novateurs de notre époque ; mais il n'essayait de rendre les hommes plus heureux qu'en les rendant meilleurs, en réprimant leurs inclinations mauvaises, en les conduisant à la pratique de toutes les vertus.

On compte dans l'île d'Utopie cinquante-quatre villes, ayant toutes la même langue, les mêmes lois, les mêmes institutions, et toutes construites sur le même plan. Les plus rapprochées les unes des autres ne sont néanmoins séparées que par une distance de vingt-quatre mille pas; mais aucune n'est assez éloignée pour qu'un piéton n'en puisse faire le chemin dans une journée. La capitale s'appelle Amauroto; elle est située au milieu de l'île; là se

rendent tous les ans trois citoyens de chaque ville subalterne, recommandables par leur âge et leur expérience.

Aucune de ces villes n'a plus de vingt mille pas de tour, excepté celles qui sont les plus écartées, leur éloignement même leur permettant une plus grande étendue. Les agriculteurs se considèrent plutôt comme les usufruitiers que comme les maîtres absolus de la terre. Chaque famille agricole se compose au moins de quarante personnes ; là se trouvent désignés le père et la mère de famille, et ce choix ne peut tomber que sur des personnes d'un âge avancé et de mœurs irréprochables ; trente réunions de cette nature forment une espèce de district gouverné par un chef. Les habitants des villes se rendent successivement à la campagne pour se livrer aux travaux de l'agriculture, et chaque année vingt membres de chaque famille agricole rentrent dans les villes après avoir, pendant deux ans, travaillé dans les fermes. Aucun citoyen ne demeure ainsi dans l'oisiveté, puisqu'il en sort un égal nombre pour aller travailler aux champs. Nul n'ignore, de la sorte, l'art précieux de labourer la terre, tous s'accoutument aux travaux de la campagne ; on laisse même, à ceux qui montrent un goût prononcé pour ce genre d'occupations, le droit de les continuer au-delà du terme fixé. Tous les instruments d'agriculture sont fournis par le magistrat à chaque citoyen, sans qu'il en coûte rien à celui-ci. Quand arrive le moment des travaux, les directeurs agri-

coles avertissent le magistrat du nombre de bras qui sont nécessaires, et les ouvriers sortent de la ville par un temps serein, mènent à bout le travail en peu d'heures, et mettent la récolte à l'abri de tout contre-temps.

On élit tous les ans un chef pour trente familles; ce chef était autrefois nommé dans la langue du pays syphograntе, et maintenant philarque. Tous les dix philarques ont un chef d'un ordre supérieur, anciennement appelé tranivore, et aujourd'hui protophilarque. Les syphograntes sont au nombre de deux cents; ils promettent par serment d'élire au scrutin secret, pour chef suprême, l'un des quatre candidats proposés par le peuple, celui qu'ils jugeront eux-mêmes le plus digne de cet honneur. La dignité de chef suprême est à vie, pourvu néanmoins qu'il ne soit pas soupçonné de vouloir tyranniser l'État. Les tranivores se consultent avec le chef ou prince tous les trois jours, à moins qu'une affaire urgente n'exige de plus fréquentes délibérations; ils n'arrêtent jamais un projet sans l'avoir discuté trois jours d'avance. Parfois les affaires sont traitées dans les assemblées générales de toute l'île.

Il est d'usage dans le sénat de ne point établir la discussion sur un projet, le jour même où il a été proposé; on évite par là que chaque individu se hasarde à dire inconsidérément la première chose qui lui vient à la pensée, et qu'il s'obstine ensuite dans son opinion plutôt par un faux sentiment de honte que par un sincère désir du bien public.

Les jeux de dés sont défendus dans l'île. On n'y permet que deux manières fort remarquables de jouer aux échecs : la première représente une bataille où l'un des deux partis dépouille l'autre ; la seconde a un caractère moral beaucoup plus élevé, elle simule un combat des vices contre les vertus, et dans lequel chaque vice se trouve opposé à la vertu contraire ; dans les différentes péripéties de la lutte, dans les moyens d'attaque et de défense, on retrace ce qui réellement fait triompher la vertu du vice.

Les cités se composent de familles, où les enfants vivent sous le gouvernement et l'autorité du plus âgé des vieillards, si toutefois la raison de celui-ci n'a pas été affaiblie par l'âge, auquel cas il est remplacé par le suivant. Quand une famille est peu nombreuse, les autres lui cèdent un certain nombre d'enfants. Quand la population est trop grande dans une cité, on envoie l'excédant à la cité où la population serait moins abondante ; et si l'île entière a trop d'habitants, on fonde des colonies sur les terres les plus rapprochées.

Chaque ville se divise en quatre quartiers, et au centre de chaque quartier se trouve une place où sont réunies toutes les productions de l'agriculture et des arts. Chaque père de famille va prendre là les choses nécessaires pour lui et les siens, sans donner ni argent ni autre objet en échange. Les animaux morts sont placés dans un lieu où l'on puisse les laver avec soin. Et il est à remarquer qu'on ne permet à aucun citoyen de les égorger, de les dé-

pecer ou de les dépouiller, de peur qu'une semblable occupation n'introduise parmi les habitants de l'île la cruauté et la barbarie, en leur faisant perdre peu à peu la répulsion et l'horreur que de tels actes doivent inspirer. Voilà pourquoi les esclaves seuls sont employés à ce travail. Les citoyens ont une table commune, et le système d'après lequel on organise les repas mérite de fixer l'attention. Chaque district a des salles publiques dans la maison du syphogrante, lequel est par conséquent chargé de nourrir trente familles, quinze de chaque côté de la table. A des heures marquées, les dépensiers se rendent à la place pour se pourvoir de toutes les choses nécessaires, après néanmoins que le dépensier de l'hôpital a pris ce dont il avait besoin pour la nourriture et l'entretien des malades.

Dans chaque ville il y a quatre hôpitaux publics, très rapprochés de la ville sans doute, mais toutefois en dehors des murs ; ils sont si vastes qu'en les voyant on les prendrait pour un village entier. L'heureuse disposition des salles, l'abondance de toutes les choses nécessaires, la sollicitude et la charité des servants, le secours de médecins habiles, en un mot la réunion de tout ce qu'on peut désirer, fait que les malades aiment mieux aller à l'hospice que de rester chez eux.

Quand vient l'heure de dîner ou de souper, les familles sont appelées au son de la trompette. Si quelqu'un désire emporter chez soi une portion des aliments servis, on ne l'en empêche pas, parce

qu'on suppose que celui qui le fait en a réellement besoin.

La présence au repas public n'est pas obligatoire ; mais personne ne se dispense d'y venir, d'abord parce qu'on regarde comme une chose inconvenante de manger en particulier, et puis parce que, dans les salles communes, on trouve des repas si abondants et si délicats que difficilement on en aurait de pareils dans une maison particulière. Pendant le repas on lit quelques instants un livre de morale, mais en ayant soin de ne pas prolonger la lecture jusqu'à causer de l'ennui. Après la lecture, les anciens ouvrent des conversations agréables, et font en sorte que les jeunes gens se mettent aussi de la partie, pour que la franchise et la liberté que la table fait naître leur donne occasion de manifester leur caractère et leurs talents. Qu'on ne s'imagine pas cependant que la liberté dégénère en licence, toutes les précautions sont prises pour éviter les excès. Au bout de la salle se trouve la principale table occupée par le syphogrante et sa femme ; à la suite viennent les deux plus anciens du district ; puis tous les âges se trouvent mêlés, de sorte que les jeunes gens ne puissent rien faire ou dire qui ne soit remarqué par un vieillard ; il arrive par là que la considération et l'autorité des anciens empêchent les écarts dans lesquels la jeunesse pourrait tomber, si elle n'avait des témoins capables de modérer l'impétuosité et la légèreté naturelles à son âge.

Pour empêcher que la soif de l'or ne corrompe les cœurs, on a pris des moyens pour que ce métal perdît son prestige et sa valeur, ainsi que l'argent ; on a pour cela fait servir le fer et le verre à la monnaie, et les métaux précieux, au contraire, aux usages les plus communs. C'est avec l'or et l'argent qu'on fait les grilles des prisons et les chaînes des prisonniers. Les boucles d'oreilles, les anneaux et les bracelets d'or sont autant de signes d'ignominie.

Quant aux diamants, aux escarboucles et aux pierres précieuses de toutes sortes, on s'en sert uniquement pour la parure des enfants ; mais sitôt que ces derniers sont arrivés à l'âge de raison, ils rougissent de ces curiosités et les repoussent comme des jouets maintenant indignes d'eux. Aussi, quand les ambassadeurs d'Aménolie vinrent dans l'île d'Utopie avec des habits couverts d'or, avec des chaînes et autres ornements d'un grand prix, les Utopiens les prenaient pour des esclaves, et les enfants, en les voyant passer, les montraient à leurs mères et disaient : Mère, mère, voyez donc ce pauvre homme qui porte des joujoux et des perles comme s'il était un enfant. Les ambassadeurs comprirent à la fin la cause de l'étonnement qu'ils excitaient : ils se dépouillèrent dès lors de leurs inutiles parures. Les habitants d'Utopie étaient surpris en effet, observe ici Morus avec une grande élévation de pensée, que des hommes de sens pussent trouver leur satisfaction et leur gloire dans l'éclat d'une petite pierre,

eux qui peuvent admirer la grandeur et la beauté des astres, et surtout celle du soleil ; ils s'étonnaient qu'un homme fût assez vain pour se croire plus noble et plus grand parce qu'il revêt un habit plus coûteux et plus fin que celui des autres, la laine la plus fine n'ayant pas après tout une autre origine que la plus grossière, à savoir, la toison d'une brebis. Ils s'étonnaient encore de ce que chez tous les peuples on attachât une si grande valeur à une chose aussi méprisable que l'or, mais une valeur telle qu'il est souvent plus estimé que l'homme lui-même, au service duquel il devrait être consacré. Ne voit-on pas souvent un homme aussi lourd que le plomb et qui n'a guère plus d'intelligence et de cœur, un homme qui joint parfois la malice à la stupidité, et qui cependant a pour esclaves un grand nombre d'autres hommes honorables et sages, par la seule raison qu'il possède une grande quantité d'or et d'argent... Il s'étonnait par-dessus tout, mais avec un sentiment de répulsion et d'horreur, de la folie de ceux qui, ne connaissant pas un autre homme, sans estime pour lui, sans obligation contractée, lui rendent néanmoins, par cela seul qu'il est riche, des honneurs tels qu'il n'y manque guère plus que de les adorer comme des dieux ; et cela, souvent en connaissant trop bien cet homme, c'est-à-dire en le connaissant comme un misérable sans esprit et sans entrailles, en sachant parfaitement que tous ses trésors sont mal acquis et qu'il n'en sera pas donné un maravédis aux pauvres.

Thomas Morus ne fait pas consister le bonheur de l'homme dans l'art de satisfaire ses passions, comme l'ont fait tous les novateurs modernes ; il ne fait pas abstraction de l'immortalité de l'âme, des récompenses et des châtiments d'une autre vie. Quand il explique aux Utopiens les principes de la philosophie morale, il en pose comme fondement le dogme de l'immortalité et celui de la responsabilité ; il leur montre Dieu donnant l'être à l'âme humaine et voulant lui-même être son bonheur ; il leur montre la récompense promise à la vertu et le châtiment réservé au vice dans un monde éternel. Il combat avec beaucoup de force les théories qui prétendent établir la morale sans aucune espèce de frein, et seulement sur les intérêts de la vie présente: Voici comment il s'exprime à cet égard : Embrasser les peines et les difficultés de la vertu, non-seulement en fuyant les plaisirs de la vie, mais encore en allant au-devant des sacrifices et des douleurs, quand on n'attend aucun bien d'une telle conduite, c'est ce que les Utopiens appellent folie ; car si l'on ne doit, après que la vie est terminée, obtenir aucune récompense, à quoi bon l'avoir passée dans les peines et les privations ?.....

Les Utopiens définissent la vertu en disant qu'elle consiste à vivre selon la loi naturelle, à suivre le chemin que Dieu lui-même nous a tracé, en soumettant nos appétits à la raison. Ils ajoutent que cette pensée allume dans le cœur de l'homme le feu sacré de l'amour divin, puisque c'est à Dieu que nous

devons l'être et la vie, avec la possibilité d'arriver un jour au bonheur véritable.

On a fait un reproche à l'auteur de l'Utopie, celui d'avoir laissé des esclaves dans son île imaginaire ; on s'est étonné de ce qu'il autorisât un abus si contraire aux mœurs douces et bienfaisantes dont il voulait offrir le tableau ; et cet étonnement paraissait d'autant plus raisonnable, que déjà de son temps, l'esclavage était aboli dans toute l'Europe, et les lois féodales elles-mêmes singulièrement adoucies et modifiées. Si l'on veut toutefois examiner avec attention le chapitre où l'illustre chancelier parle des esclaves, on verra que, soit par l'origine, soit par la condition qu'il leur assigne, l'esclavage ainsi compris n'est guère fait pour porter atteinte au bonheur de son île. Il dit en premier lieu que les Utopiens ne réduisent pas en esclavage les prisonniers de guerre, pas même dans le cas où ils ont été provocateurs. Cet état de dégradation ne se transmet pas non plus de père en fils dans l'île d'Utopie ; on n'y permet pas même d'acheter des esclaves chez les autres nations. On y ferme donc réellement les trois sources de l'esclavage qui sont la guerre, la naissance et la vente. Quels sont donc ceux que les Utopiens ont pour esclaves? Ce sont les hommes qu'on a condamnés à cet état pour avoir commis un crime, soit que ce châtiment leur ait été infligé dans l'île même, soit qu'ils l'aient mérité dans un autre pays. Ces esclaves peuvent donc être considérés comme des criminels condamnés aux

galères ; c'est pour cela qu'on les tient en prison, qu'on les traite avec sévérité et qu'on les occupe sans relâche à des travaux qu'on peut regarder comme une expiation de leurs crimes. Il est encore, nous dit l'auteur, une autre source d'esclavage ; c'est quand un étranger, pauvre et de basse extraction, demande lui-même à être reçu dans cet état. Ceux de cette catégorie sont traités d'une manière beaucoup plus douce ; ce sont, pour ainsi dire, des citoyens d'un rang inférieur et soumis à un travail plus considérable ; quand l'un d'eux veut quitter l'île, ce qui n'arrive que bien rarement, on ne le retient pas contre sa volonté, on ne le laisse pas même partir sans avoir largement récompensé ses services.

Il est cependant une ombre à ce tableau, c'est en ce qui regarde le suicide ; on y rapporte, en effet, une coutume locale qui ne peut en aucune façon être excusée.

Après avoir dit que les malades y sont assistés avec beaucoup de sollicitude et de charité, et qu'on ne néglige aucun moyen pour les rendre à la santé ; après avoir même ajouté que l'homme atteint d'une longue maladie n'est pas abandonné à lui-même, et qu'une douce conversation, telle que son mal peut la comporter, en allége le poids autant qu'il est possible ; l'auteur raconte, sans ajouter aucune réflexion, que dans le cas où la maladie est incurable et accompagnée de continuelles douleurs, les prêtres et les magistrats relèvent le courage du malade et

s'efforcent de lui persuader, puisqu'il est désormais inapte aux devoirs de la vie, un sujet de peines pour les autres et pour lui-même, de ne point prolonger un état aussi triste, de se résoudre à mourir, soit en s'arrachant lui-même la vie, soit en se laissant tuer par une main étrangère. Il est évident qu'une telle doctrine est de tout point insoutenable; et, bien que Thomas Morus ne la présente que comme un usage établi dans une république imaginaire, nous croyons qu'il eût mieux fait de ne point en présenter l'image à ses lecteurs; car on peut douter s'il n'avait pas réellement la pensée que le suicide, dans le cas dont il s'agit, fût une chose licite.

Si telle a été son opinion, il a commis une erreur, mais une erreur très certainement involontaire, puisque lui-même affronta la mort avec tant d'héroïsme pour la défense de la vérité, et qu'il accepta, plutôt que d'attenter à sa vie, toutes les horreurs du dernier supplice.

Quant au suicide accompli sans le consentement des prêtres et des magistrats, dans un cas même de maladie, les Utopiens, nous dit Morus, le considèrent comme un crime; ils n'accordent pas les honneurs de la sépulture à celui qui s'en est rendu coupable.

Les femmes n'ont pas, dans l'île d'Utopie, la liberté qui leur est donnée par les réformateurs incrédules. La monogamie est une des lois de l'île, et si quelqu'un a commis un crime impur avant le

mariage, il est déclaré pour toujours inhabile à contracter, sans préjudice des autres peines très graves auxquelles on le condamne. Pour ce qui regarde le divorce, l'auteur déclare qu'il n'a pas lieu dans l'île d'Utopie, si ce n'est pour le crime d'adultère ou dans d'autres circonstances non moins décisives, mais toujours avec le concours de l'autorité publique, avec la permission expresse du sénat, lequel ne l'accorde qu'avec une extrême difficulté, pour ne point laisser aux époux la funeste perspective d'une séparation. Il est nécessaire de remarquer ici qu'il s'agit d'un peuple où n'est point parvenue la lumière du christianisme, ce qui détruit en partie l'impression d'étonnement qu'une telle coutume pourrait causer.

L'adultère est puni par des châtiments très sévères, et la provocation suffit pour mériter une peine, les Utopiens étant convaincus que la volonté reconnue de mal faire, lors même qu'elle demeure sans effet, ne saurait être impunie.

Il est curieux de voir un écrivain imbu des principes et des mœurs du XVI^e^ siècle, d'une époque où l'esprit guerrier était surexcité par tant de circonstances, nous représenter cependant la guerre comme une chose indigne des hommes, s'efforcer de nous persuader combien est fausse la gloire des combats : chez les Utopiens, nous dit-il, bien loin d'être considérée comme une gloire réelle, elle passe pour une grande infamie. Ce qu'il ajoute à cet égard sur les idées des habitants d'Utopie est digne de re-

marque : ils n'en appellent aux armes que dans les cas d'extrême nécessité, c'est-à-dire, pour défendre le territoire, venger de graves insultes ou secourir leurs amis; il est à remarquer qu'ils n'entreprennent jamais la guerre avec plus de résolution que lorsqu'il s'agit de tirer satisfaction des pertes causées à leurs négociants dans les pays étrangers. Je ne sais si l'on trouverait, dans un autre livre de la même époque, l'idée de faire un cas de guerre des injures souffertes par de simples particuliers voyaagent dans des contrées étrangères pour y exercer leur négoce.

La modération et la douceur introduites plus tard dans la manière de faire la guerre, Thomas Morus les avait pressenties. Les Utopiens ne saccagent pas les villes, dit-il, ils ne ravagent pas les terres de l'ennemi, ils ne mettent jamais le feu aux moissons et s'efforcent, au contraire, de les préserver autant que possible dans la marche des corps d'infanterie ou de cavalerie, considérant de quel avantage elles peuvent être pour l'armée envahissante elle-même. Ils respectent tout homme désarmé, à moins que ce ne soit un espion ; ils ne commettent aucun dégât dans les villes qui se rendent; et dans celles qui sont prises d'assaut, ils ne sévissent que contre les demeures de ceux qui ont empêché la reddition, et se contentent de tuer les chefs et de réduire les autres à l'esclavage.

L'auteur suppose que, dans l'île d'Utopie, il existe différentes religions; que les uns y adorent le soleil

et les autres la lune ou les diverses planètes, que d'autres même y adorent des hommes remarquables par leurs vertus. Mais une partie des habitants, la plus considérable et la plus sage, n'adore aucun de ces objets ; elle est persuadée qu'il existe une divinité cachée, éternelle, immense, ineffable, laquelle, par son pouvoir, et non par une présence corporelle, s'étend également à tout l'univers. Ce Dieu, ils le nomment père ; ils reconnaissent que c'est de lui qu'ils ont à recevoir tous les biens, c'est à lui qu'ils font remonter la cause de tous les progrès et de tous les changements ; il est en même temps, à leurs yeux, la fin de toutes les existences ; c'est donc à lui seul qu'ils rendent les honneurs divins.

Les autres Utopiens, bien qu'adorant diverses choses, s'accordent néanmoins à reconnaître qu'il est un Dieu suprême qui a tout créé et qui conserve tout par sa providence.

La tolérance religieuse rentre dans les mœurs des Utopiens, ils en exceptent cependant ceux qui osent prétendre que les âmes meurent avec les corps, qu'il n'est ni récompense ni châtiment après la vie, et que le monde est gouverné par le hasard. Ceux qui sont tombés dans ces erreurs monstrueuses, on les regarde comme étant au-dessous de la bête, on ne les compte pas au nombre des citoyens, de peur que leur exemple n'imprime une souillure aux bonnes mœurs et aux institutions les plus respectables ; on ne les admet donc point aux honneurs, on ne leur confie

aucune charge dans la république, on les tient pour inaptes à tout. Tel est l'unique châtiment qu'on leur inflige, en les empêchant toutefois de parler de leur doctrine, surtout en présence du vulgaire; on engage les prêtres à se mettre en rapport avec eux, dans l'espoir qu'une telle folie sera guérie par le contact de la raison.

Les Utopiens ont une grande idée du bonheur des âmes dans l'autre vie; ils ne pleurent point leurs morts; ils regardent comme d'un mauvais augure qu'un homme redoute d'abandonner la vie; cette crainte leur paraît un effet du mauvais état de la conscience; ils pensent en outre qu'il ne saurait être agréable à Dieu de voir que nous n'allons pas volontairement à lui quand il daigne nous appeler. S'ils voient mourir quelqu'un avec ce sentiment de répugnance, cette vue les attriste beaucoup, ils enterrent cet homme sans honneur et prient Dieu de lui pardonner cette faiblesse. Ils ne pleurent point sur celui qui meurt avec un sentiment de joie et d'espérance; ils recommandent son âme à Dieu et célèbrent ses funérailles comme une sorte de triomphe; ils lui élèvent une colonne sur laquelle son éloge est gravé, et, de retour dans leurs demeures, ils racontent ses vertus et louent le bonheur de son trépas.

Leur persuasion est qu'une telle manière d'honorer les morts est la seule agréable à ces derniers, et la plus utile à ceux qui survivent; ils sont convaincus en outre que les âmes de ceux qui ne

sont plus sont présentes à ces cérémonies, par la raison qu'elles ne seraient pas heureuses si elles ne pouvaient se transporter là où on les invoque, ou bien qu'elles manqueraient de reconnaissance et d'affection si elles ne désiraient revoir les personnes aimées pendant la vie. Or, comme à leurs yeux la mort ne diminue pas la charité, mais l'augmente au contraire, ils se regardent comme toujours entourés et secourus par les âmes de leurs parents; cette pensée les soutient dans les plus difficiles entreprises et les éloigne du mal, lors même qu'il doit être le plus secret.

Par ce léger aperçu que nous venons de donner sur l'Utopie de Thomas Morus, il est aisé de voir à quel point ses théories, sans qu'il suppose même la véritable religion connue dans sa république, sont opposées au système dégradant de ceux qui ne voient dans l'homme qu'un corps et des passions, qui font table rase de tout principe religieux et moral, dédaignent les traditions des siècles et ne s'inspirent que de leur orgueil pour procéder à la réorganisation de la société. Mais il ne faut pas s'y tromper : cette différence existera toujours entre le philosophe religieux et le philosophe incrédule. Alors même que le premier s'abandonne aux rêves de son imagination, ouvre un libre champ aux créations de son génie, ses systèmes auront toujours un caractère de raison et de dignité qui les distingue des autres ; et tandis que le rêveur impie marche évidemment sans guide, sans lumière, au gré de ses capri-

ces et de ses plus grossiers instincts, le philosophe chrétien sera toujours éclairé par un flambeau surnaturel qui ne lui permettra jamais de s'égarer complétement, quoiqu'il se persuade parfois marcher uniquement sous les auspices de sa propre raison.

DES INFLUENCES RELIGIEUSES.

(Quatrième et dernier Article.)

La vigilance sur les mœurs des fidèles est, comme nous l'avons dit, une des causes les plus efficaces de l'influence du clergé. Aucune religion n'a fait complétement abstraction de la morale ; et ceux qui n'ont pas craint d'avancer que la morale et la religion ne devaient pas marcher ensemble, ont montré qu'ils connaissaient aussi peu l'une que l'autre. Une religion qui resterait étrangère à la morale serait une véritable monstruosité ; et la morale qui n'aurait pas la religion pour fondement demeurerait sans consistance et sans action. Nous ne prétendons pas par là nier l'existence de cette lumière naturelle qui nous fait entrevoir, indépendamment de l'exercice de tel ou tel culte, le bien et le mal ; nous savons que cette lumière est un des plus beaux apanages de l'humanité, qu'elle a été une de ses planches de salut pour éviter un naufrage complet au milieu de ses aberrations et de ses désordres. Il importe néanmoins de faire observer que, sans un culte religieux, l'idée de Dieu s'affaiblit graduelle-

ment dans notre âme, finit par n'exister tout au plus que dans l'intelligence, et demeure sans action sur la volonté ; or, quand les choses en sont venues là, il est évident que la pratique des plus saines maximes de la morale, de celles mêmes qui sont dictées par la raison, doivent éprouver, éprouvent en effet une déplorable atteinte, et risquent d'être bientôt entièrement oubliées. Voilà pourquoi nous disons que la morale, pour être efficace et durable, a besoin de chercher un appui dans les idées religieuses et de trouver dans le culte un auxiliaire puissant.

Parmi les croyances qui ont divisé le genre humain, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes, il n'en est aucune dont le fondateur paraisse avoir perdu de vue ces éternels principes ; mais l'élément moralisateur a été si faible dans quelques-unes, il avait si peu le moyen d'agir sur les hommes, que, si l'on observe quelque moralité chez les hommes soumis à cette religion, on doit y voir bien plutôt un fruit spontané de la lumière naturelle qu'un résultat de l'influence religieuse proprement dite. Là, personne ne corrige le vice, personne ne stimule la vertu, personne qui s'occupe à faire l'application des principes de la morale aux actes de la vie ; seulement quelques philosophes orgueilleux dissertent avec ostentation et prétendent suppléer, avec leurs vaines paroles, au défaut des moyens religieux qui n'agissent plus avec la même efficacité, depuis qu'ils ont été altérés par l'idolâtrie.

La politique elle-même s'est aperçue de ce vide; aussi, pendant que d'un côté elle cherche un appui dans la religion et s'efforce d'augmenter l'influence de cette dernière, pour en obtenir un plus grand secours dans le difficile gouvernement de la société, elle fonde d'un autre côté des institutions civiles qui puissent atteindre là où la religion n'étend pas ses influences.

Qu'on se rappelle ce qu'étaient, à Rome, les censeurs, quelles étaient les fonctions que la coutume et les lois leur attribuaient, et qu'on dise s'il n'est pas évident que cette institution civile était un moyen pour suppléer à ce qui manquait du côté de l'institution religieuse. Sans nier les salutaires effets qu'on pouvait ainsi produire, toujours est-il qu'il y avait là comme une dislocation de fonctions homogènes, et qu'il n'était plus possible, dès lors, qu'elles fussent remplies avec toute l'exactitude et toute l'efficacité dont elles eussent été susceptibles. Aussi, suffit-il d'un temps très court pour que le mal se manifestât dans toute sa difformité naturelle; la corruption et l'immoralité les plus hideuses avaient lentement consumé l'empire romain, plusieurs siècles avant que l'irruption des barbares vînt le mettre en lambeaux. Les prêtres du paganisme se contentent de donner leurs soins aux cérémonies, aux sacrifices, aux augures, c'est-à-dire à la partie extérieure de la religion; ils ne se croient nullement obligés à s'occuper de l'état des esprits et de celui des consciences, bien moins encore se

croiraient-ils obligés à leur inspirer la force et le courage que réclament les luttes de la vie. L'homme adore ses dieux, leur élève des temples magnifiques, leur consacre de riches offrandes, les consulte dans ses doutes, semble avoir l'esprit sans cesse tendu vers le ciel ; mais, victime de mille superstitions grossières, accordant à l'œuvre de ses mains, aux rêves de son imagination, un culte qui n'est dû qu'au Dieu véritable, il ne reçoit pas un seul rayon de lumière qui puisse lui servir pour diriger sa conduite. Les fausses religions dominaient à peu près sur toute la terre, et cette extension de leur domaine n'avait pas empêché que le vice levât partout le front à côté de l'autel, si toutefois il n'était pas inauguré sur l'autel même pour y recevoir, comme un Dieu, les hommages des mortels.

La religion chrétienne paraît dans le monde ; mais en même temps qu'elle enseigne ses dogmes et qu'elle établit son culte, elle fait de la morale l'objet incessant de son zèle et de ses efforts, une partie essentielle de son œuvre. Tout en accordant aux pratiques extérieures l'importance qui leur est due, elle a surtout les yeux fixés sur l'homme intérieur ; elle se propose, avant tout, de le renouveler par la grâce et tâche ensuite de conserver par tous les moyens le fruit de cette rénovation merveilleuse. Il est sans doute nécessaire, nous dit-elle, d'adorer Dieu dans son temple, comme dans sa demeure de prédilection, il faut observer les pratiques extérieures imposées par la tradition ou par l'autorité des

pasteurs légitimes, il faut assister aux augustes cérémonies destinées à nous rappeler les mystères de notre rédemption, à élever notre cœur et notre prière vers les cieux, à nous mettre en présence de la grandeur de notre être et de la fin pour laquelle nous avons été créés; mais tout cela serait inutile pour nous, ajoute l'Église, sans valeur aux yeux de Dieu, si nous n'adorons ce Dieu en esprit et en vérité, si nous ne lui offrons pas un cœur contrit et humilié, si nous ne faisons pas de dignes fruits de pénitence, si, purifiés dans le sang de l'Agneau, régénérés à une vie nouvelle, nous ne nous efforçons pas de nous y maintenir, en nous abstenant de tout mal, en marchant en présence du Seigneur, avec un esprit droit, avec une intention pure et sainte.

C'est ainsi que l'Église fait que les pratiques du culte soient toujours accompagnées de la pratique de toutes les vertus, de telle sorte qu'on ne puisse appliquer au peuple chrétien cette terrible parole : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » Ce n'est pas à dire pour cela que l'Église réalise entièrement son objet; mais tel est son désir, tel le but auquel elle aspire sous la conduite de l'Esprit-Saint. La faiblesse de l'homme paralyse trop souvent ces efforts, et sa malice les combat; mais c'est là le résultat de sa condition présente, et tant que nous vivrons sur la terre, c'est en vain que nous rêverions un état d'où le mal serait exclu. Le mélange du bien et du mal est une des lois de ce monde, depuis la chute du

genre humain. Il faut d'ailleurs moins considérer en ceci le mal qui se commet encore, que celui qui est réellement empêché, considération puissante qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on veut rendre justice à une institution par rapport aux effets qu'elle produit. Il n'est pas d'institution sur la terre qui puisse résister à l'examen de la raison, s'il est permis de lui appliquer cet argument : elle laisse exister le mal, donc elle est mauvaise. Rien de moins fondé, rien de plus faux qu'un tel raisonnement; car il faut ou changer la nature de l'homme, ou se résigner à l'existence du mal, où que ce soit qu'il se trouve, sous quelque institution qu'il soit commis. Un tel argument ne prouve donc rien encore une fois contre l'Église catholique; il ne fait que rappeler une question philosophique, celle de l'existence et de l'origine du mal, question qui, du reste, ne saurait être résolue que par le dogme chrétien de la prévarication primitive et des conséquences de cette prévarication.

L'Église catholique a montré une profonde connaissance du cœur humain, en prenant pour règle de conduite d'insister sans relâche sur la pratique de la vertu, d'inculquer à chaque instant les principes de la morale, de ne pas se contenter d'un enseignement stérile, mais de faire que cet enseignement s'applique à tous les actes, se réalise dans la vie du chrétien. Le paganisme n'avait pas de chaire pour enseigner la morale et la vertu, il n'employait aucun moyen pour engager les hommes à les ré-

duire en pratique; il se bornait à quelque maxime isolée, plus ou moins salutaire, à quelques exemples plus ou moins purs, puis abandonnait l'homme à lui-même. D'où il résultait que du moment où les sociétés perdaient la simplicité de leurs mœurs primitives, cet apanage naturel de l'enfance, et commençaient à sentir leurs passions par le fait même de leurs développements et de leurs progrès, on voyait régner bientôt la corruption la plus effrénée, et le peuple en venait rapidement à cet état de dégradation et d'immoralité où les Romains se trouvaient dans les premiers temps de l'empire, et même dans les derniers temps de la république. Il ne suffit pas à l'homme de connaître les principes de la saine morale : il a besoin qu'ils lui soient incessamment prêchés, répétés, inculqués; car ce qui lui manque, ce n'est pas précisément la connaissance de ces principes, c'est un sentiment énergique, efficace de l'obligation où il est de les mettre en pratique, une volonté ferme, décidée, capable de surmonter tous les obstacles, de vaincre toutes les inclinations dépravées, tous les exemples funestes, et de ranimer notre esprit quand il se sent défaillir dans le chemin de la vertu. Pour cela, il est de la plus haute importance, ou même d'une nécessité absolue, de rappeler à l'homme ses devoirs dans tous les temps, dans toutes les circonstances, à toute heure, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, sans ménagement pour les positions sociales les plus élevées, sans fausse condescendance pour les plus im-

périeuses habitudes, sans jamais se prêter aux hypocrites raisonnements d'une morale élastique ; il faut, bien au contraire, proclamer la véritable morale à haute voix, avec un courage invincible, cherchant sans cesse à réveiller la conscience, ce grand auxiliaire du ministère sacré, et, si l'on ne peut extirper le vice, ne jamais lui laisser au moins de repos.

Telle est la ligne de conduite dont l'Église catholique ne s'est jamais écartée pendant les dix-huit siècles de son existence ; elle ne s'en écartera pas jusqu'à la consommation des temps. C'est ainsi que l'a voulu son divin fondateur, c'est pour cela qu'il lui a promis la force et les secours nécessaires pour triompher de tous les dangers et de tous les obstacles qui s'élèvent contre l'accomplissement de sa mission. C'est en vain qu'aux époques même les plus calamiteuses, dans les circonstances les plus difficiles, on lui a demandé de se relâcher un peu de sa rigidité morale, de savoir s'accommoder aux passions comme aux intérêts du monde ; quelqu'un de ses ministres a pu céder sur tel ou tel point, l'Église, jamais. Et ce n'est pas qu'elle ait oublié cette indulgence pleine de miséricorde et d'amour dont Jésus-Christ lui donna le sublime exemple dans sa conduite envers les pécheurs ; ce n'est pas qu'elle soit ainsi tombée dans ce rigorisme excessif qui, sans égard pour la faiblesse humaine, semble vouloir accabler les fidèles du poids de leurs obligations, rendant pour ainsi dire impossible le

pardon de leurs péchés, impraticable le chemin de la pénitence et du ciel, les exposant de la sorte à tomber dans l'abîme du désespoir. Bien au contraire, l'Église condamne avec indignation cette rigueur pharisaïque, elle se souvient des paroles consolantes du divin Maître, et va les redisant à son tour dans toute la suite des siècles : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai; prenez mon joug, parce qu'il est léger; apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » En soutenant avec une inébranlable fermeté le dogme du pouvoir qu'elle a reçu de pardonner tous les péchés, pour graves et nombreux qu'ils puissent être, elle a mis en pratique les leçons et les exemples de son divin fondateur; elle n'a cessé d'avoir les bras ouverts pour y recevoir le prodigue et le presser contre son cœur, lorsque enfin, las de ses égarements et de ses malheurs, il prend la résolution de rentrer dans la maison paternelle.

Ceux qui déclament avec tant d'ardeur contre le relâchement de la discipline, contre ces trésors d'indulgence répandus par l'Église sur les misères de l'humanité, devraient bien établir une distinction entre les opinions de tel ou tel écrivain catholique et les doctrines de l'Église elle-même. On ne peut ignorer à quel point sont nombreuses les propositions condamnées par le Souverain Pontife, à cause du relâchement qu'elles exprimaient; et quoi-

qu'on ait toujours procédé en cette matière avec le discernement voulu, pour ne pas envelopper dans la même censure des opinions plus ou moins fondées, mais nullement en contradiction avec la morale chrétienne, ne pouvant par conséquent être en aucune façon condamnées comme hérétiques, ce n'est pas à dire pour cela que l'Église ait couvert de sa responsabilité toutes celles qu'elle n'a pas formellement interdites.

Nous sommes tellement habitués aux prodiges du christianisme, les pratiques et les devoirs qu'il nous impose nous paraissent une chose tellement naturelle, que nous sommes pour ainsi dire hors d'état d'en apprécier la grandeur, d'en reconnaître les salutaires effets. Si Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, Épictète et les autres philosophes de l'antiquité, qui s'appliquèrent à l'étude de la morale, sortaient maintenant de leurs tombeaux et se trouvaient au milieu d'un pays chrétien, ils seraient frappés d'étonnement et d'admiration, à la vue du spectacle qu'un tel pays offrirait à leurs yeux. S'ils entraient dans quelqu'une de nos magnifiques cathédrales, au moment où un éloquent orateur déroule avec autorité les maximes évangéliques, en fait une application frappante à tous les actes de la vie, au moment, disons-nous, où un nombreux auditoire recueille avec une émotion respectueuse et profonde cette parole qui descend de la chaire de vérité, tantôt comme une pluie douce et bienfaisante qui tombe sur la terre altérée, tantôt comme

la foudre qui gronde sur la tête des coupables pour les détourner de la voie du mal, quels ne seraient pas leur attendrissement et leur enthousiasme en voyant enseigner à tout un peuple, sans distinction d'âge, de sexe, de condition, de rang social, les grands principes qu'ils avaient à peine entrevus, qu'ils gardaient comme de précieux trésors, comme de sublimes secrets, accessibles seulement à un petit nombre de sages. Au sentiment de l'admiration se joindrait celui de la honte, en voyant que leur philosophie, qu'ils regardaient comme ayant atteint les dernières limites de la sagesse humaine, était ainsi dépassée, éclipsée par ce torrent de pures maximes et de saintes inspirations qui tombe de la bouche de cet homme dans lequel il leur serait impossible de reconnaître le disciple d'une de leurs écoles. Mais quelle ne serait pas leur stupeur si l'on venait leur dire que cette scène, dont ils viennent d'être les témoins, n'a rien d'inusité, rien d'extraordinaire, qu'elle se répète à l'heure même sur plusieurs points de la même cité et dans toutes les contrées de la terre; si l'on ajoutait que depuis les villes les plus opulentes jusqu'aux plus humbles hameaux, partout sont répandus des hommes chargés de la même mission, rigoureusement obligés, par leur devoir et leur institution même, à redire aux peuples ces sublimes leçons; qu'indépendamment de cette parole vivante, il circule dans tous les rangs de la société, les plus riches comme les plus pauvres, les plus savants comme les plus ignorants, une multi-

tude de livres ayant pour but d'enseigner, dans toute sorte de styles, sous mille formes différentes, dans toutes les langues de l'univers, ces mêmes maximes qu'ils viennent d'entendre de la bouche de l'orateur sacré. Ah! ces anciens philosophes se prendraient à pleurer; oui, ils verseraient des larmes de reconnaissance et de joie, s'ils étaient conduits dans une de ces pauvres bourgades isolées, où se trouvent réunies quelques familles qui peuvent à peine gagner à la sueur de leur front les aliments et les vêtements nécessaires; s'ils étaient ensuite introduits, le dimanche, dans cette petite église où un homme revêtu des habits sacerdotaux, debout au pied de l'autel du sacrifice, explique aux pauvres habitants de la campagne un passage de l'Évangile, un trait de la vie de Jésus-Christ, une partie de ses sermons; puis, déduisant de là les plus sages règles de conduite applicable à la vie tout entière du chrétien, reprend avec une fraternelle sévérité les vices qui se sont glissés au sein de son troupeau, auquel il donne les remèdes les plus efficaces pour guérir toutes ces infirmités de l'âme. Ils reconnaîtraient alors sans doute que leur science était bien vaine et que dans leurs écoles ils consumaient le temps à des jeux puérils et stériles; ils avoueraient qu'ils voient maintenant la magnifique réalisation de leurs plus beaux rêves; ils s'écrieraient qu'un Dieu sans doute est descendu sur la terre pour enseigner toutes ces choses aux hommes, qu'il leur a tracé la conduite à tenir

pour continuer dans tous les siècles ses sublimes enseignements; ils diraient bien alors qu'un mortel n'aurait jamais pu s'élever de lui-même à de telles pensées, et qu'une semblable organisation qui a pour effet d'établir dans tout l'univers, d'ouvrir à toutes les classes de la société, des chaires consacrées à l'enseignement d'une si haute philosophie, ne pouvait en effet émaner que d'un Dieu, qui, prenant pitié des ténèbres où le monde était enseveli, avait voulu l'éclairer et renouveler ainsi la face de la terre.

Nous en appelons au jugement de tous ceux qui savent réfléchir, de tous ceux qui savent apprécier les choses à leur juste valeur, sans qu'il soit nécessaire pour cela qu'elles frappent par leur nouveauté; à eux de nous dire quelles pourraient être les impressions des philosophes de l'antiquité. Il est difficile de juger les influences exercées par les institutions chrétiennes, par la raison toute simple qu'elles agissent directement sur l'intelligence et la volonté; modifiant ainsi ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, et ne produisant leurs effets dans le monde extérieur que suivant les progrès de cette rénovation intérieure, elles ne peuvent avoir un retentissement subit dans le monde, lors même qu'elles y opèrent les changements les plus profonds et les plus complets. Leur action est lente, mais sûre; leurs effets sont peu éclatants, mais d'une importance décisive. Comparez le monde moderne avec le monde ancien, voyez l'incalculable distance qui

les sépare, et dites si le christianisme, par son travail lent et continu sur la société, n'a pas détruit plus de maux et produit plus de bien que toutes les autres institutions qui jamais ont fait le plus de bruit dans le monde.

Il est nécessaire de se tenir en garde contre une tactique déjà vieille parmi les ennemis du bien, et qui fut plus d'une fois dirigée contre le divin fondateur du christianisme, mais qui se détruit elle-même par la contradiction qu'elle implique. Il ne faut pas s'étonner qu'on accuse l'Église de tyrannie alors qu'elle se montre uniquement juste, de faiblesse et de relâchement quand elle répand sur les hommes les bienfaits confiés à son amour. L'Église n'a jamais confondu l'indulgence envers le pécheur avec une coupable tolérance à l'égard du péché; mais si d'autre part elle n'ignore pas les séductions et les dangers que la vie nous présente, elle ne laisse pas pour cela que de nous rappeler à la sainteté de notre profession, à la dignité du christianisme, à l'engagement que nous avons pris de renoncer au diable et au monde; elle nous remet infatigablement devant les yeux l'obligation où nous sommes de conserver cette vie nouvelle que nous avons reçue en Jésus-Christ, de ne jamais revenir aux habitudes du vieil homme, et, après avoir été rendus participants de la nature divine, de ne plus retomber dans un état indigne du nom chrétien.

Les fidèles sont donc toujours suspendus aux

lèvres du prêtre, et celui-ci ne peut se montrer le digne envoyé du Seigneur qu'à la condition de montrer sans cesse à ses frères les beautés de la vertu, la laideur du vice, et de menacer les pécheurs impénitents de la colère d'un Dieu vengeur. Tel est le but de la prédication évangélique, de cette parole merveilleuse qui se multiplie sans relâche et retentit à chaque instant sur toute la surface de l'univers. Institution sublime, profondément salutaire, nécessaire même pour perpétuer parmi les hommes le saint enthousiasme du bien, les véritables notions de la morale; institution uniquement propre au christianisme, inconnue de toute l'antiquité, et dont les sociétés séparées de l'Église catholique n'ont jamais offert qu'une pâle et stérile imitation.

La splendeur et la magnificence du culte catholique sont une des causes les plus puissantes de l'influence exercée par le clergé et de son ascendant sur l'esprit des fidèles; et cela, en rendant la religion accessible aux sens en quelque sorte, en mettant à la portée des plus humbles intelligences ses enseignements les plus relevés et ses plus profonds mystères. On a beaucoup déclamé jadis contre la pompe et l'éclat déployés dans les temples catholiques; on a dit que c'était là de l'ostentation et du luxe, et que ce n'était pas ce que réclamait des hommes un Dieu dont le regard pénètre jusqu'au fond de nos cœurs. La philosophie du XVIII^e^ siècle, cette philosophie qui ne voyait qu'avec défiance et répulsion tout ce qui tenait à la religion catholique,

cette philosophie qui condamnait sans appel comme sans examen toutes les croyances, toutes les cérémonies, toutes les pratiques suivies pendant l'espace de dix-huit siècles, pouvait bien se payer de semblables raisons ; mais toutes ces pauvretés sont maintenant hors d'usage, elles ont été jugées comme elles devaient l'être par tout homme capable de réfléchir un peu sur les inclinations de notre nature et sur l'objet de la religion. C'est un besoin naturel à l'homme de manifester au dehors ses pensées et ses sentiments. Cette simple considération suffit pour légitimer le culte extérieur ; et si nous ajoutons à cela que cette manifestation religieuse se trouve dans une proportion exacte avec l'intensité et la vivacité de nos impressions internes, il en résulte bien clairement que les idées et les sentiments religieux étant ceux dont notre esprit est le plus frappé, ceux qui saisissent le plus vivement toutes les puissances de notre être, les actes destinés à produire au dehors ce qui se passe à cet égard dans notre âme doivent se distinguer de tous les autres actes extérieurs, s'élever au-dessus d'eux, comme s'élève au-dessus de tout ce qui reste collé sur la terre toute chose prenant son essor vers les cieux.

Tous les peuples de l'univers se sont montrés unanimes en ce point ; vous n'en verrez pas un chez lequel les monuments religieux ne se fassent remarquer par leur grandeur et leur magnificence relatives, toujours en proportion avec les ressources et la civilisation de chaque peuple. On peut donc re-

garder l'Église catholique, dans la splendeur et la beauté de son culte, comme ayant réalisé d'une manière parfaite et sublime une aspiration, une idée, un instinct, qui, dans un degré plus ou moins élevé de développement et de puissance, ont toujours et partout subsisté au sein de l'humanité, et qui voulaient que ce que l'on consacrait à Dieu fût réellement digne du maître de l'univers.

Le culte des images et des saints, si bien fait pour ménager, dans un but religieux, l'alliance de l'esprit et de la matière, si conforme aux conditions de la vie présente, si propre à élever notre âme vers le ciel sur les ailes de l'imagination et de l'espérance, fait partie de cet ensemble harmonieux du culte catholique. Il nous montre, sous un aspect simple et touchant, la providence paternelle de notre Dieu ; il nous présente à chaque pas un intercesseur qui, libre déjà des misères de la vie, priera pour nous avec d'autant plus de ferveur et d'instances, qu'il fut un temps où, revêtu de notre chair mortelle, il eut à souffrir, lui aussi, dans cette vallée de larmes, les maux, les fatigues et les tentations qui sont actuellement notre partage.

Que de réflexions, que de sentiments ne fait pas naître la vue d'un crucifix ! quel livre fut jamais plus éloquent et plus vaste? Qui pourrait dire les douces et salutaires émotions produites par l'image de la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, ou bien les religieuses tristesses que cause à l'âme la vue de Marie au pied de la croix? Tant de traits em-

pruntés à nos livres saints, à la tradition, à la vie des innombrables héros du christianisme, représentés sur les murs, sur les autels même de nos temples, sont une source intarissable de saintes inspirations et de nobles vertus. Si, d'un côté, le souffle du génie qui, plus d'une fois, anima les artistes chrétiens, a créé des merveilles qui sont à la fois une des gloires de l'humanité et l'une des plus belles apologies du christianisme, Dieu, qui se sert des créatures pour l'accomplissement de ses desseins, veut, d'un autre côté, que ces statues et ces tableaux contribuent à faire descendre dans notre âme l'amour des choses du ciel, un dégoût toujours croissant pour les objets terrestres, une incessante aspiration vers les biens de l'éternité.

On parle quelquefois des désordres qui règnent chez les catholiques, de leurs égarements, de leurs faiblesses, de leur peu de respect souvent pour la religion, malgré tant de signes et tant d'objets extérieurs destinés à la rappeler sans cesse à leur esprit. On voit ce qu'est le peuple catholique avec cela, mais on ne voit pas ce qu'il serait sans cela; on voit que, nonobstant tous les moyens employés pour lui rappeler la grandeur de sa destinée et les devoirs qu'elle lui impose, il vit dans la distraction et l'amusement, dans le relâchement et le vice; mais on ne voit pas que ces moyens venant à lui manquer, la religion s'effacerait entièrement de sa mémoire, ou qu'il ne lui en resterait plus qu'une idée vague, confuse, sans influence sur les senti-

ments du cœur et sur les actes de la vie. Laissez donc le chrétien assister aux augustes cérémonies de l'Église et contempler les images sacrées qui lui représentent au vif les vérités et les faits, objets de ses croyances; laissez-le se prosterner devant une image sainte pour implorer les secours du ciel ou le remercier de ses bienfaits; laissez-le s'approcher du prêtre et lui remettre avec un sentiment de reconnaissance et de foi l'*ex-voto* qui doit rappeler le secours merveilleux reçu dans un moment de péril ou d'infortune, ou bien le cierge mystérieux destiné à brûler devant un autel pendant une crise terrible; laissez-lui déposer aux pieds de la Vierge ou d'un autre saint tutélaire la symbolique offrande, témoignage de foi, de reconnaissance et d'amour; laissez-lui répandre de la sorte les sentiments de son cœur en démonstrations aussi pures que touchantes. Si vous ne sentez pas vous-même ce que des actes semblables font éprouver à un cœur religieux, ce qu'ils ajoutent à son bonheur, le baume qu'ils versent sur ses souffrances, avouez du moins qu'il y a là quelque chose de saisissant et de sublime, et qu'il existe de ravissantes harmonies entre la religion et notre âme.

Les sacrements et surtout le sacrement de pénitence constituent le dernier moyen d'influence religieuse que nous ayons indiqué. Nous voudrions pouvoir donner à ce point toute l'importance et toute l'étendue qu'il mérite, indiquer au moins les nombreux rapports qui s'établissent entre le prêtre et le

fidèle par ces augustes symboles dans lesquels Dieu a renfermé les trésors de sa grâce. Le baptême, en purifiant de la tache originelle l'enfant qui vient de naître, nous présente le prêtre comme un céleste messager qui vient arracher au pouvoir de l'enfer cette frêle créature, pour la donner une seconde fois à cette famille qui vient d'éprouver un bonheur indicible. Dans la confirmation, nous voyons l'évêque imprimant au chrétien le caractère de soldat de Jésus-Christ, et le disposant ainsi aux combats incessants qu'il devra soutenir contre le monde, le démon et la chair. Nous aurions à considérer dans la communion cette ineffable impression de bonheur et de vertu que laisse à l'âme l'acte par lequel elle s'unit à Dieu, quand cet acte s'accomplit surtout pour la première fois. Nous découvririons de même dans tous les autres sacrements la cause et la source des merveilleux effets qu'ils produisent dans une âme, abstraction faite même du côté surnaturel, le seul réellement sublime et fécond, de ces augustes cérémonies. Nous verrions que le prêtre reçoit l'homme entre ses bras dès qu'il ouvre les yeux à la lumière, et ne l'abandonne pas même quand il a rendu le dernier soupir, puisqu'il l'accompagne de ses vœux et de ses bénédictions jusque dans la tombe. En examinant en détail les pieux usages, les vénérables pratiques dont ces actes solennels sont accompagnés, nous aurions à signaler de toute part les doux et puissants ressorts par lesquels ils agissent sur le cœur du fidèle, et l'attachent d'une

manière de plus en plus intime au ministre des autels, à celui que Dieu fit le dépositaire de toutes ses grâces. Chacun des sept sacrements conservés par l'Eglise nous offrirait une matière abondante à de graves et salutaires considérations. Mais forcé que nous sommes de respecter les limites qui nous sont imposées, nous laisserons de côté tous les autres sacrements pour arrêter un instant nos yeux sur celui de la pénitence.

Il comprendrait bien mal le cœur de l'homme et la nature de la religion, celui qui n'accorderait pas à ce sacrement l'importance et les effets qui lui sont assignés par la raison toute seule, en dehors même des enseignements de la foi.

Dans l'administration du sacrement de pénitence, le prêtre est à la fois juge, docteur et médecin ; magnifique distinction établie par les théologiens et fondée sur la nature même du sacrement qu'ils considèrent. Les souffrances de l'âme ne sont ni moins tenaces ni plus faciles à guérir que celles du corps ; et de même que celles-ci réclament les lumières et l'action d'un médecin capable d'en découvrir la source et d'en indiquer les remèdes, celles-là exigent plus impérieusement encore un semblable secours. Si l'art, qui a pour objet la guérison du corps, rencontre d'innombrables difficultés que le malade abandonné à lui-même ne pourrait jamais vaincre, la même chose a lieu par rapport aux maladies de l'âme. L'organisation de notre corps est délicate et compliquée, il n'est pas facile d'analyser et de clas-

ser les différentes parties qui le composent ; les pensées et les sentiments de l'âme ne sont ni moins multiples ni moins cachés, et la connaissance du cœur humain fut toujours regardée comme la preuve d'une profonde sagesse et d'un esprit supérieur. C'est cette connaissance néanmoins qui doit présider à l'administration du sacrement de pénitence; et dès lors les philosophes, qui élèvent si haut la science dont l'homme est l'objet, devraient bien aussi, pour être conséquents avec eux-mêmes, accorder plus d'importance à une institution qui dévoue des milliers d'individus à cette étude de l'homme, non-seulement en spéculation et en théorie, mais encore par l'exercice continuel d'un dévoûment pratique.

Chez les théologiens, qui traitent de la morale dans un style simple et sans ornement, dans un langage quelquefois peu correct, vous trouverez un fonds inépuisable d'observations délicates et profondes sur les actes humains, sur les principes dont ils émanent, sur les circonstances dont ils peuvent être accompagnés, sur la fin qu'ils doivent avoir et les effets qu'ils produisent ; l'étude de ces graves moralistes, faite avec intelligence et discernement, est d'un puissant secours pour la science de l'homme. Vous ne trouverez chez eux, il est vrai, ni prétentions philosophiques, ni paroles fleuries, ni saillies piquantes, ni rien en un mot de ce qu'on est convenu d'appeler esprit, aucun de ces brillants oripeaux qui recouvrent ordinairement tant de misère et de vide ; mais vous y trouverez en échange des principes lu-

mineux, des maximes solides, des conséquences parfaitement déduites auxquelles vous pouvez vous en tenir sans crainte, non-seulement pour le règlement de votre propre conduite, mais aussi pour la direction des autres. Leurs livres vous donneront encore de précieuses indications sur les signes qui manifestent les dispositions des cœurs, indications qui peuvent servir à un homme intelligent, pour l'éclairer même dans les affaires du monde. Ils vous fourniront des moyens sûrs pour vaincre les passions les plus fortes, corriger les habitudes les plus invétérées et vous prémunir contre les piéges les plus cachés que le génie du mal puisse vous tendre. Il y a là, en vérité, tout un code de morale et de politique, également utile à l'homme privé et à l'homme public.

Il est une circonstance surtout où la salutaire influence du confesseur, nourri de ces doctrines, formé d'ailleurs à l'école de toutes les vertus, se fait sentir d'une manière plus vive et plus touchante : c'est quand l'homme est placé dans une de ces situations douloureuses où le cœur réclame une consolation, comme l'affamé réclame un aliment, comme tout être vivant réclame l'air qu'il respire. Il est des moments où des malheurs imprévus, des espérances brisées, des remords violents, jettent l'âme dans le désespoir. Pour elle, alors, le soleil a perdu l'éclat de ses rayons, le ciel est comme enveloppé d'un voile de deuil, la terre est morne et stérile ; tout, autour de cet homme, a pris un aspect sombre et désolé : triste est le présent et plus triste

encore est l'avenir ; plus d'énergie, plus d'espérance ; la vie se fait lourde à porter, un indicible ennui pèse sur chacun de ses actes. Un homme ne pouvant plus soulever une telle existence donne accès dans son âme aux plus sinistres pensées. Mais supposez qu'il conserve encore la foi, qu'il n'a pas entièrement oublié les pratiques de la religion : il trouvera dès lors au tribunal de la pénitence, avec le pardon de ses péchés, un adoucissement, sinon un remède complet à ses maux. Supposez, au contraire, que la lecture des mauvais livres ou toute autre cause facile à imaginer ait jeté ce malheureux dans l'incrédulité et le scepticisme : qui retiendra sa main prête à frapper ? par quels motifs lui persuadera-t-on de ne pas attenter à son existence ? quel lien l'attache encore à la terre ? que peut-il craindre au-delà du tombeau ? Il fut un temps où le jeune homme dissipé, où le père de famille oublieux de ses devoirs, où la jeune fille égarée, gardaient au fond de leur cœur l'étincelle sacrée de la foi, en dépit même des plus graves désordres, semblables au dissipateur qui gaspille sa fortune, mais après avoir eu la précaution de cacher un diamant précieux dont la valeur pourra le délivrer un jour des dangers extrêmes auxquels il serait demeuré sans cela exposé.

Un jeune insensé ruinait sa santé, sa réputation, ses biens, son avenir, le bonheur de sa famille ; un homme de mœurs corrompues et désordonnées avait réduit à la misère sa femme et ses enfants, et s'était attiré le mépris et la colère de ses amis ; une jeune fille

était plongée dans la plus profonde amertume, couverte de honte et d'ignominie ; mais il y avait une église, et dans cette église un prêtre, sans cesse le cœur et les bras ouverts pour y recevoir les infortunés ; on savait qu'il possédait le secret de la consolation : la foi conduisait à ses pieds les tristes victimes du désordre. Elles lui confiaient leurs douleurs en même temps que leurs péchés; elles se croyaient peu auparavant seules dans le monde, et voilà qu'elles venaient de rencontrer un père heureux de leur prodiguer le pardon et l'espérance. Toute sinistre pensée avait disparu de leur esprit ; on ne s'en souvenait plus que comme d'un rêve affreux qui avait traversé une nuit de malheur et de souffrance. Le pécheur repentant versait alors des larmes qui soulageaient son cœur, ses soupirs étaient moins pénibles; et plein de cette douce confiance qu'il était pardonné dans le ciel, il se résignait à passer sur la terre des jours mauvais, il est vrai, mais qui seraient l'expiation de ses crimes. De nos jours, ce remède puissant est négligé, méconnu par un grand nombre d'âmes ; et, chose terrible à dire, à mesure que diminue la foi dans sa divine puissance, on voit augmenter le nombre des suicides. Les malheureux, désormais sans consolation, périssent, les uns par le poison, les autres par le poignard; il en est qui se précipitent d'un lieu élevé, il en est qui s'ensevelissent dans les flots; les armes à feu, la vapeur du charbon, sont les tristes auxiliaires de la mort. Observons que beaucoup de ceux

qui figurent dans ces catalogues funèbres sont des jeunes gens qui faisaient à peine leur entrée dans la vie; on y voit même des enfants, déplorables victimes des passions dans un âge où l'on aimait à penser qu'ils n'avaient pas perdu leur innocence. Eh bien! tout cela est horrible à penser : c'est la plus éloquente et la plus terrible condamnation de toutes ces doctrines impies que tant d'esprits imprudents ou pervers s'efforcent de répandre; c'est la plus magnifique apologie de la morale et des pratiques imposées par la religion; c'est la réponse la plus décisive à tout ce qu'on a pu dire pour jeter l'odieux ou le ridicule sur les mœurs de nos aïeux, sur leur ignorance prétendue, sur leur état de dégradation et d'esclavage, comparés à nos magnifiques progrès, à notre bonheur, à nos lumières.

Concluons, en récapitulant ce que nous avons dit sur cet important sujet des influences religieuses. Nous les trouvons dans tous les temps, chez tous les peuples, à tous les degrés de civilisation, sous toutes les formes sociales; mais nous avons observé que la religion catholique se distingue de toutes les autres religions, non-seulement parce qu'elle a poussé plus loin son action et ses influences, mais encore et surtout parce qu'elle les a exercées d'une manière plus efficace, plus profonde et plus durable. En étudiant en détail les causes de ce phénomène, en les analysant avec une sérieuse attention, nous les avons trouvées dans l'essence même du catholicisme; et nous en avons conclu qu'il ne

fallait point attribuer à des intrigues plus ou moins habiles, aux desseins particuliers de quelques hommes, l'ascendant que le catholicisme a toujours eu sur l'esprit des peuples ; car outre que les sources intrinsèques et sublimes de cet ascendant nous ont été clairement révélées, il serait absurde d'attribuer à des causes accidentelles des effets généraux et permanents.

Bien loin d'être redevable de son pouvoir moral à de mesquines intrigues, le clergé catholique est d'autant plus puissant qu'il demeure plus étranger à toute sorte de moyens terrestres. Ce qu'il lui faut en effet pour avoir un ascendant sans limites, c'est une parfaite conformité à l'esprit de l'Évangile, une rigoureuse observation de ses préceptes et de ses conseils, l'application à sa propre vie et à la vie des autres des principes moraux posés et développés par les Pères de l'Église, par les canons des conciles, par les instructions des souverains pontifes, par cet ensemble de saintes maximes qui forment, avec le dogme, l'héritage sacré de la société chrétienne. Que le prêtre soit prêtre : il ne lui faut rien de plus ; il exercera dès lors par la force des choses, en vertu même de son abnégation et de son désintéressement, une irrésistible influence qui s'étendra souvent, pour le bonheur des âmes, sur les affaires temporelles et les intérêts matériels.

Cette dernière prévision se réalisera d'autant mieux que la science du clergé, non-seulement en ce qui touche la religion, mais encore dans tout ce

qui concerne l'instruction proprement dite, sera plus réelle et plus étendue. C'est là un moyen de prépondérance et d'action qui n'a jamais fait défaut à l'Église catholique, qu'on ne pourrait du reste lui ravir sans ébranler son existence elle-même. Il n'est pas de pensée qui révèle mieux la haine et l'astuce de ses ennemis que celle de la dépouiller des moyens de s'instruire, d'éloigner ses ministres et ses enfants des lieux consacrés à l'enseignement de la science. Ce serait là une persécution mille fois plus dangereuse que celle du glaive et du feu; car si le sang innocent est versé, la victime apparaît tôt ou tard couronnée d'une brillante auréole; le même coup qui tue le corps délivre et ennoblit l'âme, lui donne au ciel un bonheur sans limites et sur la terre une gloire impérissable; l'ignorance tue et déshonore en même temps. Quand Julien-l'Apostat entreprit de fermer les écoles aux chrétiens, il leur faisait une guerre plus cruelle que les Dèce et les Néron; et dans ces derniers siècles, quand les protestants anglais ont voulu priver les catholiques d'instruction, en les mettant dans l'alternative, ou d'abjurer leur foi, ou d'aller suivre leurs études dans un pays étranger, ils se montraient à la fois plus perfides et plus cruels que ne l'avaient été Henri VIII et Élisabeth.

Ce sont là des vérités que les ennemis de l'Église ne perdent pas de vue; raison de plus pour qu'elles ne s'effacent jamais de l'esprit des catholiques. Souvenons-nous que les Pères des premiers siècles

pouvaient entrer en lutte sur toute sorte de sujets avec les plus savants ennemis du christianisme, et rendre en tout *raison de leur foi;* souvenons-nous encore que dans les siècles suivants, tous les genres de savoir qui purent échapper à l'invasion des barbares se trouvèrent concentrés dans es mains du clergé catholique, et que, dans des temps plus rapprochés de nous, soit à l'époque de la renaissance des lettres, soit encore plus tard et quand l'esprit humain avait pris tout son essor, on a constamment vu des ecclésiastiques figurer au premier rang. L'or, la puissance, tout ce qui s'appelle matériel et positif exerce sans doute une grande influence dans les temps corrompus que nous traversons; il faut néanmoins avouer que l'intelligence n'a pas abdiqué son empire, qu'elle n'a pas abandonné le poste d'honneur qui lui appartient, ni tout-à-fait courbé le front sous la domination des sens: elle conserve encore son prestige et sa force, elle lutte avec succès contre les entraînements de la matière. C'est elle en définitive qui règne toujours sur le monde; forte de ses titres anciens et de ses services actuels, elle a droit à la reconnaissance, aux hommages, à la déférence du genre humain; c'est elle enfin, elle seule, qui pourra résoudre les grands problèmes de l'avenir.

L'Église n'a pas oublié ces vérités : elle ne cesse de les proposer à ses ministres, elle en fait l'objet incessant de sa sollicitude et de ses efforts. A des époques de perturbation et de décadence, sans

oublier le soin de maintenir ou de rétablir la discipline, tout en s'appliquant à corriger, à perfectionner les mœurs de ses prêtres, elle usait de tout son pouvoir, de tous ses moyens d'action, pour exciter chez eux l'amour de la science, jalouse qu'elle était, à l'exemple de son divin fondateur, que les enfants de la lumière ne fussent pas moins habiles et moins prudents que les enfants des ténèbres. Efforçons-nous pour notre part de remplir les vues élevées de notre mère; répondons à son appel par une noble et sainte ardeur. Quelles que soient les préventions qui nous entourent, les difficultés que l'ignorance et la mauvaise foi nous suscitent, ne doutons pas que tôt ou tard le monde ne rende justice à la supériorité de l'intelligence loyalement mise au service de la vérité: c'est là une royauté qui parvient toujours à triompher des rébellions et des résistances, et les sociétés humaines, si elles ne sont pas condamnées à périr, finiront par s'incliner, respectueuses et soumises, devant la triple majesté du sacerdoce, de la science et de la vertu.

FRAGMENT D'UNE NOUVELLE.

LE COUP DE CLOCHE.

La pluie qui tombait à torrents avec un bruit épouvantable, le vent qui secouait les arbres de la forêt voisine et qui, battant avec force les portes et les fenêtres du couvent, les faisait grincer de mille façons différentes, ne permettaient pas au frère Pierre de s'assurer, si le bruit qu'il venait d'entendre était bien celui de la cloche des étrangers. Mais il fut promptement tiré de son incertitude par une secousse plus vive et plus prolongée qui dénotait bien clairement l'impatience de celui qui se trouvait à la porte. Après quelques instants on entendit le grincement d'une porte intérieure qui s'ouvrait avec précaution, puis encore un bruit de sandales qui foulaient le sol plus légèrement que de coutume, comme pour ne point interrompre le profond silence où étaient plongés les longs et sinueux corridors de cette maison solitaire.

— Qui demande?

— Ouvrez par charité.

— Qui êtes-vous ?

— Nous ne tenons plus au vent et à la pluie.

— Est-il arrivé quelque malheur dans quelque maison du voisinage ?

— Est-ce que ce n'est pas un assez grand malheur que d'être exposé à ce temps horrible, dans un tel endroit et par une nuit aussi ténébreuse?

Ces dernières paroles, prononcées avec une certaine impatience, n'engagèrent pas frère Pierre à ouvrir de sitôt la porte du couvent. Ce qui n'était pas fait pour diminuer sa répugnance, c'était le bruit des pieds d'un cheval et les paroles entrecoupées qu'il entendait à l'extérieur et qui ne ressemblaient nullement à de pieuses invocations. Le bon frère ne se souciait pas de prendre sur lui la responsabilité d'ouvrir la porte à des personnes inconnues, à une telle heure de la nuit ; d'autre part, il avait peine à laisser des voyageurs à la porte, sous les coups d'un orage qui semblait s'accroître à chaque instant. Tout le monde au couvent était couché : il ne pouvait donc s'adresser à personne. Il lui vint en pensée que peut-être le père Léandre, qui s'oubliait assez souvent à son bureau de travail jusqu'à deux heures après minuit, ne serait pas encore couché ; la pendule du corridor venait à peine de sonner une heure. En effet, la lumière qui passait à travers la serrure fit connaître au frère portier que le père Léandre veillait encore. Le respect que ce père inspirait à toute la communauté avait atteint

chez le bon frère un degré de vénération religieuse et de crainte révérentielle que toute l'amabilité du père Léandre n'avait pu dissiper. Il n'est pas difficile de comprendre, d'après cela, qu'en approchant de la porte d'une cellule aussi saintement redoutée, le frère retint sa respiration, demeura quelques instants indécis, avant de frapper du revers de sa main deux petits coups à peine perceptibles.

— Entrez.

— *Deo gratias.*

— Qu'y a-t-il de nouveau, dit le père en relevant sa tête et en laissant sa plume dans l'encrier.

— On demande à la porte, et je n'ose prendre sur moi d'ouvrir. Ce sont des gens qui prétendent vouloir se garantir de la pluie ; mais je crois avoir entendu le bruit des pieds d'un cheval, et je suis bien sûr de ne pas me tromper.

— Ouvrez, ouvrez ; dans ce pays les voleurs ne vont pas à cheval.

— Mais il est plus d'une heure...

— Raison de plus pour ne pas les laisser à la porte.

— Je crois que l'un d'eux blasphémait.

— Tous ceux qui blasphèment ne sont pas des voleurs.

— Enfin, pour moi... comme voudra Votre Paternité ; mais...

— Ouvrez, ouvrez ; avec un tel déluge, j'en prends sur moi la responsabilité.

Et reprenant sa plume, il continua d'écrire.

Ce ne fut pas sans crainte que le frère Pierre exécuta les ordres du père Léandre. Ne songeant plus au sommeil des autres religieux, il agitait une poignée de grosses clefs et faisait beaucoup de bruit, comme pour dire : J'y vais ; c'était sans doute dans le but de calmer d'avance la mauvaise humeur du visiteur impatient.

La porte est enfin ouverte ; et à la lumière de sa lampe, ou mieux encore à celle des éclairs, frère Pierre put voir ses nouveaux hôtes. Cette vue le tranquillisa complétement. L'un était un cavalier d'une noble figure qui semblait bien avoir atteint ses trente-cinq ans ; la politesse et l'élégance empreinte sur tout son extérieur indiquaient un personnage d'une classe élevée. L'autre semblait être le domestique du premier ; ses manières brusques décelaient un homme d'une classe inférieure ; il devait avoir un peu plus de quarante ans ; il portait les sparteilles, le pantalon blanc, la chemise à raies bleues, le gilet et la veste d'un habitant du pays ; un foulard entourait sa tête.

— Vous avez donc bien peur de nous? dit le cavalier en franchissant le seuil de la porte et secouant l'eau qui découlait de son habit et de son pantalon.

— Non... mais...

— C'est certain, c'est certain ; et vraiment à cette heure, il n'y a pas à s'y fier.

— Mais pourquoi avoir peur ? s'écria le domestique en entrant à son tour avec la cape, la valise

et le bâton ; *por Maria santissima*, nous ne sommes cependant pas des voleurs.

— Le cheval, Perez, le cheval... qui suait à grosses gouttes quand la pluie l'a inondé, interrompit le maître qui ne voulait pas que le frère et le domestique se prissent de paroles.

— Bonsoir, messieurs, dit le père Léandre en se présentant tout-à-coup.

— Je vous offre mes hommages, père, répondit le cavalier avec une profonde inclination et une expression marquée d'amabilité respectueuse. Nous vous aurons peut-être dérangé... veuillez agréer nos excuses.

— Soyez sans inquiétude ; je n'étais pas encore couché, et le bon frère Pierre, peu habitué à recevoir des visites à pareille heure, est venu me dire quel était votre empressement. Je vois que je ne me suis pas trompé, et qu'au lieu d'avoir affaire à des voleurs, comme il le craignait, nous avons le plaisir de recevoir de fort aimables cavaliers.

— C'est trop de bonté, mon père, répondit l'étranger, dont la figure exprimait visiblement la joie en entendant le bienveillant langage du vieillard.

Le visage de celui-ci était noble et serein, et bien que sillonné par les mortifications et les ans, il conservait encore un caractère de grâce et de douceur qui tempérait admirablement cette empreinte de gravité que donne à la physionomie la pratique des plus austères vertus.

— Ce cavalier a besoin de repos, dit le père Léandre en s'adressant au frère portier : préparez lui vite à souper ; appelez un frère pour disposer une chambre dans le meilleur quartier ; et vous, en attendant, procurez-lui des habits de rechange pour qu'il puisse quitter ceux qu'il porte en ce moment.

— Je vous suis reconnaissant de tant de sollicitude, mon père, lui dit le cavalier ; et je désire que mon importune visite ne retarde pas au moins l'heure de votre coucher.

— Il m'est indifférent de me coucher tard ou de bonne heure ; je vous tiendrais volontiers compagnie jusqu'au matin ; je vais néanmoins me retirer pour vous laisser entièrement libres.

Un salut cordial mit fin à la conversation, et le père se retira dans sa cellule ; l'étranger alla se reposer à son tour des fatigues et des contre-temps du voyage.

Pendant que Perez était à babiller sur le mauvais temps, sur la peur de frère Pierre, et sur les qualités du cheval, se mettant ainsi dans le meilleur rapport avec les frères qui s'étaient levés pour aider à la réception, l'étranger, qui s'était assis à table, demeurait là extrêmement pensif, sans songer que son attitude distraite et méditative devait appeler sur lui l'attention de tous ceux qui l'entouraient.

— Maître, dit Perez qui s'était rendu auprès de lui, il paraît que l'orage vous a laissé sans appétit?

— C'est vrai ; je me sens tellement fatigué que

je ne sais si nous pourrons demain continuer notre voyage.

— Mais que voulez-vous, maître, répliqua Perez avec l'intention évidente de sonder le terrain ; ici nous causerions du dérangement, et cela ne me convient guère.

— Causer du dérangement, répliqua un frère qui désirait fort prendre part à la conversation ; les pères seront enchantés d'avoir une visite comme la vôtre : cet endroit est si désert, ils s'ennuient de n'avoir personne à qui parler. Soyez persuadés qu'ils seraient heureux, non-seulement que Votre Grâce demeurât ici quelques jours pour se reposer de ses fatigues, mais voulût encore y passer un temps considérable.

En entendant ces paroles, l'étranger laissa percer un éclair de joie sur sa sombre physionomie. Le cœur du malheureux s'ouvre si facilement à l'espérance !

— Vos pères doivent être peu nombreux? dit-il.

— Pas tellement, répondit le bon frère, ils sont maintenant un assez grand nombre. Mais il y a surtout le père Léandre qui à lui seul en vaut bien cent ; c'est un savant et un saint tout ensemble, et depuis qu'il est arrivé dans cette maison, on dirait qu'il l'a embaumée de l'odeur de ses vertus.

— Et y a-t-il longtemps qu'il est ici?

— Guère plus d'un an ; il est venu des Indes où il a vécu pendant longtemps.

— Il doit être bien vieux?

— Vieux, il l'est en effet ; mais il est bien conservé. Oh! que je suis bien sûr que demain vous le reconnaîtrez au premier coup d'œil dans toute la communauté. Il est de taille ordinaire, plutôt grand que petit ; sa figure est extrêmement agréable ; elle conserve encore le sourire et la douceur de la jeunesse ; son front est vaste et chauve ; avec un regard il nous impose à tous le silence et le respect, et cependant il ne maltraite et n'humilie jamais personne.

— De qui parlez-vous? dit le frère Pierre qui revenait en ce moment, après avoir arrangé une foule de choses de concert avec Perez.

— Je parle du père Léandre.

— Mais monsieur a déjà causé avec lui...

— Ah! ce père? dit l'étranger feignant une surprise qu'il n'éprouvait pas, car il avait déjà parfaitement deviné de qui on lui parlait.

— Oh! oui, oui, dit le frère Pierre avec un certain air de satisfaction et de supériorité, c'est un homme habile, et le plus habile que nous ayons dans tout l'ordre. J'en ai beaucoup entendu, car autrefois ils étaient plus nombreux qu'aujourd'hui ; mais je reconnais que ni le père Gervais, ni le père Marcelin, ni le grand lecteur Fulgence, ni le définiteur Fernandez ne lui allaient à la cheville du pied.

— Non? dit l'étranger qui n'était pas fâché de stimuler l'humeur causeuse de ces bons frères.

— Non, non, reprit gravement le frère Pierre, tout en arrangeant sur la table les objets nécessaires, et celui qui vous en parlerait autrement vous induirait en erreur; car enfin, pour tout ce qui regarde arguments et sermons, les pères que je viens de nommer avaient chacun leur mérite ; mais le père Léandre sait tout. Il parle je ne sais combien de langues, et dans certains tiroirs fermés à clef, il a tous les livres des hérétiques et des Maures.

— Voilà qui me paraît bien étonnant.

— Attendez donc, monsieur, attendez; ce que j'ai dit, ce n'est encore rien : il a disputé avec un grand nombre de ces derniers, et l'on dit qu'il en a converti plusieurs ; on ajoute même qu'une grande partie de sa correspondance est avec des gens qui vont tout de travers et qui veulent bien le consulter. Je ne sais ce qu'il y a de vrai en cela ; ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque je lis l'adresse des lettres qu'il reçoit, je ne puis me défendre de l'idée qu'elles viennent de gens de condition : il reçoit des lettres si propres, si belles, avec une écriture... Allez, allez...

L'étranger venait d'apprendre ce qu'il désirait savoir, et même tout ce qu'il pouvait apprendre pour le moment, et ne pouvant pas prolonger la conversation pour ne pas montrer trop de curiosité, il témoigna le désir d'aller prendre du repos. Il appela donc Perez qui ne prenait guère intérêt à cette conversation, et qui, maudissant un tel ba-

vardage, s'était endormi d'un profond sommeil, et, la tête enfoncée dans la poitrine, ronflait avec fracas.

LES EFFETS DE LA PLUIE.

Le cavalier avait passé une grande partie de la nuit à réfléchir sur sa triste situation, sur les dangers qui pouvaient s'offrir dans trois mortelles journées à faire pour atteindre à la frontière de France, sans oublier qu'il n'était que trop probable que les divers passages des Pyrénées seraient gardés avec soin. Dans de telles conjonctures, cette maison solitaire au milieu d'un désert semblait lui présenter un asile. Personne ne penserait que là se cachait un proscrit, et comme de plus il n'était point connu dans ce pays, il lui semblait aisé de donner le change et de n'inspirer aucun soupçon aux frères de ce couvent. La présence du père Léandre et le portrait qu'on lui en avait fait lui permettaient d'espérer que, dans un cas extrême, il trouverait dans ce respectable vieillard un homme qui saurait compatir à son infortune et ne point s'alarmer de certaines confidences. Dans tous les cas, il pouvait sans danger demeurer quelques jours dans cette re-

traite. La difficulté consistait à trouver un prétexte pour y prolonger son séjour.

Les rayons du soleil pénétraient déjà dans l'alcôve de l'étranger, sans qu'il eût pu fermer encore un seul instant les yeux. Mais Perez, qui couchait dans une pièce attenante à l'appartement de son maître, avait passé la nuit dans un profond sommeil, ne se préoccupant nullement de ce qui devait arriver le lendemain. On eût dit que le danger était son élément naturel, et que pour lui la vie et la mort étaient choses indifférentes. Il eût été inutile de vouloir lui inspirer du chagrin ou de la crainte : il écoutait tout avec un dédaigneux sourire, continuant à broyer son tabac dans la paume de sa main, roulant ensuite son cigarre, le portant négligemment à sa bouche, tout en ayant l'air de dire : Advienne que pourra.

Se levant promptement à la voix de son maître, il passa dans la chambre de ce dernier, et la conversation suivante s'engagea à voix basse.

— Que t'en semble-t-il, poursuivrons-nous notre route?

— Comme vous voudrez ; quant aux jambes, je promets qu'elles ne feront pas défaut.

— La frontière est bien loin !...

— Et que ferons-nous ici?

— Passer quelques jours, et puis nous verrons.

— Ce n'est pas mal pensé ; puis je me suis aperçu que ces frères sont de bons enfants et qu'il est aisé de s'entendre avec eux.

— Comment, s'entendre?

— Je veux dire qu'ils seront obligés de m'aimer et de me soigner en conséquence, et particulièrement celui qui tient la clef de la cave.

— *Por Dios*, Perez, ce n'est pas le cas de plaisanter; as tu donc si tôt oublié la position où nous sommes?

— Je m'en souviens très bien; mais je vous vois avec une figure si triste que si, de mon côté, je m'abandonne au chagrin, on connaîtra à dix lieues à la ronde que nous avons une mauvaise affaire sur le dos.

— Et de quel prétexte nous servirons-nous? De ma fièvre?

— On fera venir le médecin, et celui-ci, nous trouvant aussi frais qu'une rose, concevra sans nul doute quelques soupçons. Quel besoin avons-nous d'ailleurs d'appeler des curieux pour nous regarder en face et nous accabler de questions?

— Eh bien! que faire alors?

— C'est bien simple : il faut dire que vous êtes atteint de douleurs rhumatismales, que vous vous rendiez aux bains et que la bourrasque d'hier a redoublé votre mal. Si le médecin est appelé, le plus fin, vous le savez, ne comprend rien à ce genre de douleurs, qui du reste n'oblige à garder ni la chambre ni la diète. Si Votre Grâce n'entend rien à faire le boiteux, je lui enseignerai comment il faut faire; cet art m'a préservé plus d'une fois de faire sentinelle durant les froides nuits de l'hiver. Êtes-vous de mon avis?

— Bien pensé.

— Eh bien ! dès ce moment je vais me donner des soins pour chauffer votre linge et le parfumer à la fleur de sureau ; et les bons pères demeureront persuadés que vous ne pouvez vous mettre en route ni aujourd'hui ni demain. En attendant nous sonderons le terrain, pour voir ce que nous aurons à faire ; et Dieu par-dessus tout !

— Comme tu voudras.

LES VISITES.

Aussitôt après que les religieux eurent terminé leurs offices du matin, l'appartement de leur hôte fut envahi par les bons pères, qui s'empressaient de demander au malade des nouvelles de sa santé. Perez n'avait pas oublié de servir deux messes, d'aider à l'arrangement de la sacristie, de puiser de l'eau avec les frères, de soigner avec son cheval les mules du couvent ; en un mot, il se montra ce qu'on peut appeler un vétéran dans tous les genres de services.

A le voir entrer dans l'appartement de son maître, en sortir d'un air affairé, parler à tous les pères dont il savait déjà le nom, les traiter avec un certain air de familiarité respectueuse, on eût dit qu'il

habitait le couvent déjà depuis plusieurs années. Pour ce qui regarde les cuisiniers et les dépensiers, il en était avec eux sur le pied de l'amitié la plus cordiale.

Le père Léandre se rendit à son tour dans la chambre de l'étranger, et après avoir salué les pères qui s'y trouvaient avec une douce affabilité, il alla s'asseoir sur leur invitation près du lit du malade; et comme si la présence du vieillard leur imposait à tous, ils se retirèrent l'un après l'autre jusqu'à le laisser seul avec l'étranger.

— Il faut absolument, dit le père, que vous passiez quelques jours ici, pour rétablir votre santé.

— Mais la saison des bains va bientôt être passée; il faut donc...

— Et quels bains devez-vous prendre?

— Je ne sais... Le médecin ne s'est pas encore prononcé... Mais...

Le père Léandre remarqua sur la figure de son interlocuteur un trouble visible; il ne donna donc pas suite à des questions importunes, et détourna gracieusement le cours de la conversation. Il parla d'abord en général de ce goût pour les bains, maintenant si répandu dans tous les pays de l'Europe; puis il prit occasion de là pour rappeler les usages des anciens à cet égard, et tira de la sorte l'étranger de l'embarras où paraissait le jeter toute explication concernant sa maladie ou le remède qu'elle pouvait réclamer.

— A propos des anciens, observa l'étranger, fort

pressé de sortir du mauvais pas, ils ont laissé beaucoup de livres, et vous devez en avoir un grand nombre dans la bibliothèque du couvent.

— Pas un très grand nombre ; mais si les livres dont la bibliothèque se compose ne sont pas très nombreux, ils sont du moins bien choisis. A votre lever, je m'empresserai de vous la montrer si cela peut vous faire plaisir.

— Beaucoup, je vous assure ; c'est pour moi le plus grand des attraits.

— Dans ce cas, nous désirons que l'attrait devienne de la fascination, et que cette fascination soit bien longue.

L'étranger inclina la tête en signe de reconnaissance et de satisfaction. Dans ce moment, Pérez entra, et le père Léandre profita de cette occasion pour prendre congé du malade.

LES CORRIDORS.

Peu d'instants après, le nouvel hôte du couvent avait quitté son lit, et malgré toutes les recommandations de son domestique pour qu'il fît le boiteux, il ne put se résoudre à jouer une comédie qu'il jugeait indigne de sa personne. Il prit le parti de

dire qu'il se sentait déjà bien soulagé, et dès lors il n'y eut plus d'inconvénient à ce qu'il se promenât dans les longs corridors. Il est vrai que sa démarche avait une fermeté qui déguisait mal ses prétendues douleurs et révélait trop bien des habitudes militaires.

Il eût désiré visiter tout d'abord le père Léandre ; mais si le discernement et l'amabilité de ce religieux l'attiraient et l'enchantaient, son coup d'œil pénétrant ne laissait pas de lui inspirer quelque crainte. L'homme entouré de périls est facile à concevoir des soupçons. Aussi continua-t-il à se promener dans les corridors silencieux, en s'arrêtant de temps en temps devant les vieilles toiles qui en décoraient les murs. Il arriva de la sorte devant une porte plus grande que les autres, à laquelle était appendu un petit carton où étaient tracées quelques règles de conduite pour ceux qui entraient dans cet appartement. C'était la bibliothèque.

Le cœur de l'étranger éprouva un vif sentiment de plaisir en se trouvant dans un lieu où il pourrait passer de longues heures dans une agréable occupation, loin des discours des curieux et des importuns, avec le moyen d'éviter la conversation des pères pendant une bonne partie du jour, sans pouvoir être accusé d'impolitesse ou de misanthropie. Il feignit donc le plus louable empressement pour la lecture, et, tout en se promettant de dévorer le premier livre de quelque intérêt qui tomberait sous sa main et le servirait ainsi selon ses désirs, il

poussa la porte et se trouva dans la vaste salle où étaient entassées les richesses intellectuelles du couvent.

La pièce était rectangulaire et garnie dans toute son étendue de tablettes de noyer ornées de moulures simples, mais d'un goût exquis ; on y voyait, à côté d'un bon nombre de livres, des globes terrestres et des sphères armillaires. Çà et là se trouvaient quelques religieux, les uns écrivant, les autres lisant, et d'autres feuilletant différents volumes dans le but évident d'y chercher des citations ou d'y prendre des notes.

En face d'une armoire dont la forme et le bois se distinguaient du reste de la bibliothèque, et dont les portes indiquaient assez qu'elle renfermait des objets qu'on ne livrait pas indistinctement à tout le monde, était le père Léandre penché sur un antique manuscrit, la main gauche étendue sur le papier où il consignait ses notes, et le front appuyé sur la main droite, qui tenait également une plume passée entre le pouce et l'index.

L'étranger s'avançait peu à peu le long de la salle, marchant avec précaution pour faire avec ses bottes le moins de bruit possible. Il portait les yeux à droite et à gauche pour considérer la disposition de la bibliothèque, et saluait gracieusement les religieux à mesure qu'il passait à côté d'eux, etchacun lui répondait par une profonde inclination de tête. Comme le père Léandre était penché sur son travail et cachait son front dans sa main droite, le

cavalier ne le reconnut que lorsqu'il fut tout près de lui, et, bien qu'il éprouvât une légère répugnance à reprendre la conversation, il ne put se dispenser de saluer respectueusement le vénérable vieillard, quand celui-ci leva les yeux.

Non-seulement le salut fut rendu de la manière la plus aimable; mais de plus le père Léandre s'empressa de se lever, et pour se mettre en disposition d'accompagner le nouveau venu, il ferma le manuscrit, remit ses notes dans un sac de cuir qu'il avait à côté de lui sur la table, puis il ôta ses lunettes. Le cavalier cependant s'était rapproché du religieux, et, mettant la main avec un empressement poli sur le manuscrit déjà fermé et qu'on se mettait en devoir de replacer dans l'armoire :

— Je ne souffrirai pas, dit-il, que vous vous dérangiez; je suis même fâché de vous avoir distrait.

— Veuillez ne point faire attention à cela, répondit le père avec un doux sourire.

— Non, non, il n'est pas nécessaire.....

— Eh bien, soit, répliqua l'aimable vieillard, si vous tenez tant à ce que je travaille, je travaillerai; mais, à vrai dire, la paresse avait en ce moment un excellent prétexte, et si vous le lui ôtez, elle n'a plus qu'à souffrir et se taire.

Tout cela fut dit de l'air le plus fin et le plus agréable; et cependant le père se disposait à se rasseoir et à reprendre sa tâche.

— Je ne suis pas jaloux toutefois, dit alors le cavalier, de joindre le titre d'ingrat à celui d'im-

portun; j'accepte donc de vous imposer une interruption qui aura le double effet de vous procurer quelque délassement, et à moi une si agréable compagnie.

Le père Léandre répondit au compliment par un léger sourire accompagné d'une inclination de tête; il arrangeait en attendant le vieux manuscrit, qui s'en allait en lambeaux à force de vétusté.

— Voilà une lecture qui n'est pas pour moi, observa l'étranger qui désirait fort savoir quelle était l'occupation du père Léandre.

— Pourquoi pas? répondit celui-ci; il n'est pas des plus anciens ni des moins bien conservés.

— Sans doute; mais sortirait-il des meilleures presses de Paris, il ne m'en dirait pas probablement davantage que dans l'état où il est.

Le père Léandre mit tranquillement le manuscrit dans l'armoire et donna un tour de clef, sans rien répondre aux observations de son interlocuteur, comme s'il ne les avait pas entendues ou comprises. Le cavalier avait espéré piquer un peu la vanité du père, en le lançant dans une conversation sur le manuscrit arabe, et l'envelopper ainsi dans un filet où se laissent prendre si facilement des hommes même distingués, quand on leur offre une occasion de faire briller leurs connaissances. Mais le père Léandre était un de ces esprits supérieurs qui, solidement fondés sur l'humilité chrétienne, jugent indigne d'eux de respirer les enivrants parfums de la louange. Changeant donc

de sujet de conversation sans effort et sans affectation d'aucune sorte :

— Savez-vous, dit-il, en s'assurant que les portes de l'armoire étaient bien fermées, savez-vous que nous avons besoin de compter sur la solidité de ces portes, pour n'être pas exposés à perdre des papiers importants.

— Comment cela?

— C'est aisé à comprendre : comme le couvent se trouve dans une solitude, on n'avait pas cru devoir s'occuper de la conservation de la bibliothèque; tout le monde, tant ceux de la maison que les étrangers, ayant donc le droit de fouiller partout, il en est résulté des pertes extrêmement regrettables.

Le cavalier, dont l'intention avait été, comme nous l'avons dit, de tendre un piége à la vanité du père Léandre, demeura surpris de la manière adroite et naturelle dont le religieux s'en était tiré; dès ce moment il conçut pour lui un sentiment profond de respect et de déférence. L'effet de la vanité est toujours directement opposé à celui que le vaniteux se propose : il recherche la bonne opinion et les louanges des autres, et c'est le ridicule et le mépris qu'il en obtient; l'homme au contraire qui sait s'élever au-dessus des louanges, montre par là qu'il a de nouveaux droits à les obtenir.

Le désir de lier une véritable conversation avec le religieux croissait d'autant plus dans l'esprit de l'étranger que celui-là s'était montré plus modeste.

Seul, isolé dans le monde, exposé aux plus grands périls, il espérait trouver dans ce vieillard un rayon de lumière et d'espérance. Qui sait, se disait-il à lui-même, si un homme aussi supérieur aux misères de ses semblables n'aura pas à me fournir, sinon une protection, du moins un conseil salutaire? Ce qu'il avait entendu dire de lui la nuit précédente, la douceur de sa physionomie, la réserve et l'amabilité de ses paroles, concouraient à lui donner l'idée que le père Léandre serait un homme tolérant pour toutes sortes d'opinions, compatissant pour toutes les infortunes.

En frappant à la porte de ce couvent, en lui demandant un asile pendant l'orage, il avait eu l'intention d'en sortir aussitôt que le jour commencerait à paraître. Les instances de son domestique, l'état dangereux des chemins et la violence de l'orage l'avaient à peine décidé à s'arrêter dans un lieu qu'il regardait comme peu sûr pour lui. Déjà, une telle crainte disparaissait en grande partie par le fait seul de la présence du père Léandre ; et la parole de ce dernier, non-seulement avait achevé de dissiper ses craintes, mais encore lui inspirait la pensée de lui ouvrir entièrement son cœur et de lui faire connaître les dangers de sa situation présente. Il avait d'abord tremblé à la seule vue du couvent, et maintenant cette paisible demeure lui semblait presque un asile inviolable et sacré. Il voulut renouer la conversation avec le respectable vieillard qui l'accompagnait.

— Votre bibliothèque, dit-il, est vraiment considérable.

— Oui, répondit le père, en ouvrages anciens ; le malheur est que la caisse du couvent ne nous permet pas d'acquérir les livres modernes, et la bibliothèque dès lors demeure stationnaire. Telle qu'elle est néanmoins, si vous la désirez voir en détail, nous attendrons un peu que le bibliothécaire, qui vient de sortir ,soit de retour.

— Bien volontiers, répondit l'étranger.

—Tout vieux que je suis, dit le bon père avec son doux sourire, je ne prendrais pas sur moi de tirer de mes propres mains un livre de sa place; je fus le premier à me plaindre de l'abus que je vous rappelais tout à l'heure, je ne puis donc me dispenser d'obéir aux règles établies par la suite.

— Et cependant, dit l'étranger, cela me paraît pousser un peu loin le respect de la règle; je ne puis me persuader que votre supérieur ne vous regarde pas comme exempt de ces petites formalités.

—Sans doute, répliqua le père Léandre ; mais de ces formalités, toutes petites qu'elles sont, dépendent le maintien du bon ordre et la conservation de la bibliothèque elle-même. En général, on ne comprend pas assez l'importance des petites choses : si nous pouvions assister à la ruine et à la décomposition des grandes, nous verrions que tout a commencé par des questions de détail ; la gangrène commence par un point en quelque sorte imperceptible.

tible à la surface même du corps, et peu d'heures après elle envahit le cœur.

— Cela est vrai, dit le cavalier; mais il ne l'est pas moins qu'il y a des distinctions à faire entre les personnes et les choses.

— Je suis obligé d'en convenir; mais généralement cete distinction est la fente par laquelle s'introduisent tous les abus. Les institutions humaines sont toutes continuellement exposées aux attaques des passions. Si l'on ne prend soin de bien fermer toutes les fentes du vaisseau, il ne peut tarder à sombrer.

L'étranger voyait déjà, dans ce peu de mots, se révéler l'esprit observateur du père Léandre. Il est aisé de s'apercevoir que cette manière de considérer les choses, qu'un tel langage même, étaient la preuve d'un esprit distingué, autant par le talent naturel que par l'instruction acquise. Cette manière de passer facilement et rapidement de la rigueur d'une petite règle à des considérations élevées touchant les institutions humaines montrait encore chez le religieux l'habitude de l'observation et de la méditation.

Le père Léandre appartenait, en effet, à cette classe d'esprits qui, dominés par le sentiment de la modestie et de l'humilité véritable, ne cherchent nullement à se faire valoir; mais qui, du moment où la conversation leur donne l'éveil, déploient spontanément leurs ailes et montent sans efforts à de grandes hauteurs. Le nouvel hôte du couvent n'é-

tait pas ami des communautés religieuses, ni des observances précises d'un règlement ; mais l'étude du cœur humain avait toujours fait ses délices, il saisissait avec avidité tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec cet objet. Il fut d'autant plus heureux de trouver une semblable disposition chez son interlocuteur, qu'il espérait en tirer quelque lumière sur ce qu'il désirait savoir. Nous pouvons donc ajouter qu'il marchait en quelque sorte la sonde à la main.

— Je conviens, dit-il, qu'il importe quelquefois de ne point dédaigner les petites choses, et que cette précaution est nécessaire pour empêcher les hommes et les sociétés de dégénérer ; mais il ne faut pas non plus pousser les choses à l'excès : il en résulterait des maux non moins graves.

— *Ne quid nimis*, répliqua le père : c'est là une règle de prudence dont on ne doit pas s'écarter ; je ne veux donc pas dire qu'il soit nécessaire de rien exagérer, ni de traiter les choses avec une rigueur excessive. Bien au contraire, ce que je me propose toujours, c'est de tout conduire avec force et suavité.

— Mais s'il faut s'en tenir au système de l'observation rigoureuse des petites choses, que devient la suavité ?

— J'ai à vous dire que les choses me paraissent sous un aspect tout différent.

— Et cependant il me semble difficile...

— Rien de plus facile, à mon avis. Une loi douce ne peut-elle être rigoureusement observée ?

— Nul doute à cela.

— Une loi sévère ne peut-elle, d'autre part, être observée d'une manière lâche et incohérente?

— Cela n'est pas moins certain.

— Eh bien! voici maintenant mon système. Dans les institutions, dans les lois, en toute chose, il m'importe peu qu'il y ait beaucoup de suavité, beaucoup d'indulgence même, si l'on veut : ce qui me paraît nécessaire, c'est de ne pas y porter la plus légère atteinte. Une fois que le premier pas est fait, il n'est pas facile de s'arrêter dans cette voie; et si les infractions deviennent fréquentes, lors même qu'on les regarderait comme peu considérables en elles-mêmes, malgré le peu d'importance qu'on veut leur attribuer, elles n'en amèneront pas moins la ruine de l'institution ou de la loi.

— Je comprends parfaitement cette idée; cette manière de voir les choses est tout-à-fait de mon goût. Votre observation est lumineuse et féconde; une foule d'applications, soit dans l'ordre de la vie publique, soit dans l'ordre de la vie privée, se présentent de suite à l'esprit.

Ces dernières paroles étaient à peine prononcées, que les yeux des deux interlocuteurs se rencontrèrent et échangèrent un de ces regards par lesquels deux esprits également scrutateurs s'interrogent l'un l'autre, et pénètrent leurs pensées réciproques avec plus de force et de vérité qu'ils n'eussent jamais pu y parvenir à l'aide de la parole. Chacun semble dire à l'autre : Que pensez-vous de cela?

Et tous les deux restent persuadés qu'ils ont fait un grand pas dans leur mutuelle connaissance. Le regard est un moyen de communication, par rapport à la pensée, mille fois plus universel et plus prompt que la langue. Dans un regard se trouve quelquefois tout un long discours, se pressent une multitude de sentiments que les plus longues paroles auraient à peine rendus.

Dans ce moment, Perez entra dans la bibliothèque, portant à la main les journaux qui venaient d'arriver par le courrier; il les remit au père Léandre de la part du supérieur, qui avait, en effet, coutume de lui donner la préférence.

— L'enveloppe est rompue, dit le père : c'est bien; je vois à la fin que le père prieur a lu les journaux avant moi.

— Non, répondit Perez, ils viennent d'arriver à l'instant; le portier me les a remis pour les porter au père supérieur, qui a rompu l'enveloppe par mégarde et ne les a point lus.

En disant cela, Perez avait légèrement touché le pied de son maître, comme pour lui faire entendre qu'il avait besoin de lui parler.

AUTRE FRAGMENT.

Le soleil baignait de ses derniers rayons le sommet des énormes murailles qui, rongées par les temps, paraissaient s'incliner sur la cour étroite et profonde de la prison. Une sentinelle immobile veillait en face d'une lucarne qui ne laissait passer qu'un jour avare et prudent; à travers les énormes barreaux de fer, le soldat observait de temps à autre les mouvements du prisonnier. De nombreux lustres n'avaient pas, à ce qu'il semblait, passé sur la tête de ce dernier; mais on y voyait cette empreinte terrible que les grandes infortunes laissent presque toujours sur le front de l'homme. Il avait la plupart du temps un air pensif et concentré; parfois il croisait les bras sur sa poitrine et fixait avec avidité le jour extérieur, comme pour se soulager de ses peines. Le tableau qui se présentait à ses yeux était loin sans doute d'être agréable et riant; mais peut-être, par sa couleur sombre et mélancolique, n'en était-il que mieux en rapport avec l'âme d'un infortuné.

Les murs qui entouraient cet étroit espace avaient cette teinte de feuille desséchée qui semble attester

le passage des siècles; quelques touffes seulement de mousse d'un vert obscur contrastaient d'une manière moins pénible avec le sombre aspect des ruines; le sol même de la cour complétait bien l'ensemble du tableau. Certains espaces étaient couverts d'herbe; quelques fleurs pâles et maladives croissaient entre les pierres de la muraille et semblaient rechercher un rayon du soleil. Une troupe de passereaux criards et mobiles volaient d'un côté et de l'autre, se livraient à leurs bruyants ébats, s'abattaient sur le sol, puis remontaient au-dessus de ces murs, triste et sombre barrière de cette maison de deuil.

Alfred considérait avec attention ces pauvres petits oiseaux, les suivait d'un œil de complaisance; quand il les voyait se rapprocher de la lucarne de son cachot, il retenait son haleine pour ne pas les effrayer. Privé de toute consolation sur la terre, son cœur se dilatait en sentant près de lui quelques êtres vivants. Quand après avoir picoté sur la terre le peu de nourriture qu'ils pouvaient y rencontrer, ils levaient de nouveau les yeux et s'envolaient comme une flèche au sommet de l'édifice, Alfred les suivait encore avec une douloureuse attention; sur sa figure se peignaient alors l'amertume et une sorte d'envie. Il baissait la tête, puis la relevait tout-à-coup; ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé : on eût pu voir passer sur son front comme l'ombre p'un sinistre projet. Il portait à droite et à gauche un regard défiant et scrutateur; puis encore,

appuyant son coude sur ses genoux, il cachait sa figure dans ses mains.

La sentinelle, fatiguée d'être debout, était venue s'appuyer un peu sur le contrevent de la lucarne, et, tantôt sur un pied et tantôt sur un autre, la main droite posée sur le canon de son fusil, elle semblait compter le temps de faction qui lui restait encore; elle montrait d'ailleurs une complète indifférence pour tout ce qui l'entourait. Depuis un moment, Alfred, qui venait de relever la tête, tenait les yeux fixés sur la figure du soldat; il eût été facile de voir dans cet examen attentif et prolongé un mélange confus de plaisir, d'incertitude et de surprise, Après un temps assez considérable, il se hasarda à lui adresser quelques questions.

— Grenadier, lui dit-il, il est peu agréable, n'est-ce pas, d'être sur pied pendant si longtemps?

— Pour le moment, peu m'importe, dit le soldat en haussant les épaules et laissant tomber son menton sur la bouche du fusil, avec un air prononcé d'indifférence et de paresse.

— Vous me paraissez être un vétéran, et vous ne tarderez pas sans doute à recevoir votre congé?

— Oh! le congé? J'allais le recevoir, et quelque chose de plus quand je partis pour l'Amérique; je suis de la réserve qui revint il y a environ six mois.

— Vous avez donc fait toute la campagne de l'Indépendance?

— Pour vous faire plaisir, monsieur; et quand

le temps veut changer, j'en garde un souvenir dans cette maudite jambe.

— Où avez-vous reçu cette blessure?

— A la bataille de.....

— Ah! voilà une terrible affaire!

— Oh! terrible en effet; est-ce que vous y étiez?

— Cela pourrait être.

Le grenadier avait quitté son attitude indifférente et paresseuse: le souvenir de ses batailles avait secoué toutes les facultés de son être, sa tête s'était relevée avec une mâle fierté, sa main serrait fortement le fusil, ses deux pieds s'étaient raffermis sur le sol; tout révélait en lui le vieux soldat.

— Que de monde périt en ce jour! continua le prisonnier.

— Oh! beaucoup; tout mon bataillon tomba au pouvoir de l'ennemi.

— Et vous, non?

— Pour moi je fus blessé et porté à l'hôpital. N'importe, ce fut un beau jour que celui-là.

— Vous avez dû courir un grand danger?

— Si j'ai couru un grand danger!... Tout le bataillon s'était déjà rendu, excepté la compagnie des grenadiers. Nous avions eu le temps de prendre position sur une petite colline: par trois ou quatre fois nous repoussâmes un corps de cavalerie qui nous chargeait avec fureur; mais à la fin nous vîmes que nous allions être enveloppés à droite et à gauche par quelques bataillons ennemis, et nous dûmes nous retirer en toute hâte pour rejoindre une

de nos colonnes qui avait pris position à l'arrière-garde. Mais quand nous fûmes descendus dans la petite plaine qu'il fallait traverser, un gros de hussards revint sur nous, et c'est alors que je tombai blessé d'un coup de sabre.

— Vous étiez terriblement exposé.

— Heureusement nous avions un capitaine qui valait à lui seul toute une division. De ma vie je n'ai vu un homme plus intrépide. Il avait bien là son bon cheval; mais il marcha tout le temps à pied, se tint constamment à l'arrière-garde, avec le sabre à la main, ayant assez à faire, je vous jure, pour se débarrasser des cavaliers; et cependant il marchait et nous faisait marcher comme si nous eussions été à la parade. Les chevaux qui le serraient de trop près tombaient que c'était une bénédiction. Sitôt qu'il me vit blessé, il me fit monter sur son cheval. Quelques grenades et le feu nourri d'un bataillon qui venait de nous atteindre dispersèrent la compagnie. Je n'oublierai jamais ce moment : le sang coulait de ma blessure, je me soutenais à peine sur le cheval. Le lieutenant voulut me mettre à terre pour faire monter le capitaine. « Infamie! dit ce dernier : fuis si tu veux; pour moi je mourrai à côté de ce soldat. » Prenant alors mon fusil avec une main et me soutenant de l'autre, il continuait sa route avec une sérénité parfaite. La cavalerie nous avait cependant enveloppés; le capitaine couche en joue le premier lancier prêt à me renverser de cheval. « Ou respecter cet homme

blessé, s'écria-t-il, ou la mort! » Le lancier s'arrête; les autres arrivent, et nous restons tous deux au pouvoir de l'ennemi.

— Sais-tu ce qu'on fit de cet homme?

— Je n'en ai jamais plus entendu parler; ce que je sais, c'est que je donnerais volontiers tout mon sang pour lui.

— Oh! il y a si longtemps de cela... les choses s'oublient...

— Jamais! sur ma vie, jamais! dit le grenadier, et ses yeux lançaient des étincelles. Il ne se passe pas de jour que je ne pense à lui, il me semble que je le vois encore: il aurait maintenant quelque chose comme vingt-cinq ans; c'était bien le plus hardi gaillard de toute l'armée.

Alfred s'était peu à peu rapproché de la fenêtre, tout en épiant avec soin si quelqu'un n'écoutait pas leur conversation; puis de l'air d'un homme qui ne veut pas laisser échapper une occasion précieuse, il passe la main à travers les barreaux, saisit la cape du grenadier et lui dit d'une voix attendrie:

— Alvaro, mon cher Alvaro, sais-tu bien que tu gardes maintenant ton ancien capitaine, et que dans quelques instants tu le conduiras peut-être à la mort?

La foudre tombant tout-à-coup aux pieds du soldat ne l'aurait pas frappé d'une telle immobilité: la bouche béante, les yeux hors de leur orbite, il considérait la figure d'Alfred, sur laquelle le jour donnait alors assez pour qu'il pût aisément le reconnaître.

— Vous ici, capitaine! Quoi, c'est vous? dit le grenadier en collant sa figure contre le grillage épais de la lucarne.

— C'est moi, pauvre Alvaro, moi-même; mais si tu tiens encore à moi, garde le silence, je t'en conjure.

— Capitaine, que puis-je faire pour vous?

— Rien, pour le moment, si ce n'est garder le plus profond silence.

Et comme le vétéran ouvrait encore la bouche pour parler :

— Tais-toi, *por Dios!* lui dit le prisonnier, essuie tes yeux; car si l'on venait. . . . . .

. . . . . .

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

1848.

Enfin l'heure a sonné : le formidable événement, objet de tant de terreurs et de tant d'espérances, vient enfin d'éclater. Louis-Philippe est tombé du trône. L'ouragan déchaîné par la Providence a dissipé dans un clin d'œil le laborieux édifice élevé par la main des mortels : générations royales, hommes d'État, institutions et personnes, tout a été dispersé comme la poussière emportée par le vent. L'histoire n'a pas gardé le souvenir d'une catastrophe aussi soudaine, aussi humiliante pour les vaincus; l'imagination elle-même des vainqueurs n'eût pu regarder comme possible un changement aussi complet dans un temps aussi court. Tout à l'heure une monarchie puissante qui se croyait sûre de l'avenir, et l'instant d'après la république. C'est ainsi qu'on voit dans un tremblement de terre s'abîmer tout-à-coup une cité florissante; c'est ainsi que s'ouvre un immense cratère pour lancer jusqu'au ciel une pyramide de feu.

Respectons le malheur, mais n'oublions pas la Providence : la compassion ne doit pas être athée. La chute des grandeurs humaines est toujours une grande leçon ; mais quand cette chute porte toutes les marques d'une expiation, la leçon est doublement utile : elle nous montre à la fois la fragilité des choses humaines et l'immutabilité de la justice divine. Au vieillard de 1830 fait contrepoids le vieillard de 1848 ; à une veuve, une veuve ; à un orphelin, un orphelin. Il y a cette différence néanmoins, c'est que le vieillard de 1830 part pour l'exil avec la dignité d'un roi, tandis que celui de 1848 s'enfuit et se cache comme le dernier des hommes ; la veuve de 1830 n'a pas l'humiliation et la douleur d'implorer en vain la pitié d'une Chambre.

Terrible coïncidence ! en sortant du jardin des Tuileries, Louis-Philippe est entouré, menacé par la foule ; il est seul avec la reine..... Où donc ? Au pied de l'obélisque, à cette même place où fut dressé l'échafaud de Louis XVI et celui de l'infortunée Marie-Antoinette !.... Et dans ce moment-là même, l'émeute envahissait et dévastait le Palais-Royal, ce palais qui fut, en 1789, le centre, le foyer de tant de complots, ce palais aux arbres duquel Camille Desmoulins prit cette feuille fatale qui devint pour Paris le signe de la révolte.

Les hommes ne connaissent pas l'avenir : la Providence le prépare. C'est quand l'avenir est arrivé

que le passé s'explique. On comprend maintenant ce que signifiait la mort étrange, imprévue, de l'héritier de la couronne. La Providence voulait accabler cette famille sous le poids du malheur, et de loin elle disposait les voies à sa ruine, afin qu'au moment décisif elle n'eût aucun appui, aucune espérance.

Quand la tempête eut éclaté, quand l'abdication devint une nécessité terrible, la présence d'un roi de trente-sept ans, d'un prince aimé du peuple, eût été sans nul doute une ancre de salut. Eh bien! au lieu de cela on n'eut en perspective qu'un régent détesté, une femme, un enfant! *Instruisez-vous, ô rois!....*

Louis-Philippe eût pu dire, mieux que d'autres et dans un sens plus réel, cette parole vulgaire : Après moi le déluge! La révolution qui vient de l'emporter, en effet, est un véritable cataclysme; nul ne peut en sonder la profondeur, en calculer les conséquences; elle inaugure une ère inconnue pour la France et pour l'Europe. Les effets, encore une fois, ne peuvent en être signalés par personne; mais chacun en pressent la grandeur. Il en est de cette révolution comme de ces horizons immenses qui, n'ayant pas de limites, n'offrent à nos yeux qu'une vague image de l'infini.

Il faut se pénétrer de l'importance de cet événement, en bien saisir les caractères, si l'on veut en prévenir les funestes conséquences : les illusions pourraient être chèrement expiées et les espérances

se changer aisément en désespoir. S'imaginer que les puissances étrangères pourraient étouffer la nouvelle république serait une inconcevable folie ; se persuader qu'elle voudra se circonscrire elle-même dans les limites où s'était renfermée la dynastie de Juillet ne serait pas, à mon avis, un rêve moins insensé. La France, sous le gouvernement de Louis-Philippe, était déchue de son rang comme puissance européenne ; les intérêts de sa grandeur étaient sacrifiés aux intérêts de sa dynastie. La France constituée en république est une puissance effrayante ; elle joint à ses ressources naturelles l'arme la plus terrible dont elle puisse disposer, celle dont elle se sert avec le plus d'art, de force et de génie : la propagande révolutionnaire.

Celui qui n'accorderait à cet événement que de petites proportions et des conséquences peu étendues ne mériterait pas qu'on essayât de le détromper ; car il prouverait par là qu'il n'est pas capable de l'être.

Il est en politique, aussi bien qu'en littérature, un sentiment du grand : l'homme à qui ce sentiment fait défaut ne connaîtra jamais qu'une beauté fardée ou qu'une politique de salon. Il ne saurait rien comprendre à cette politique réellement grande qui embrasse tous les éléments de la société et qui, dépassant de toute la hauteur de ses inspirations les intérêts du moment, explique le passé et présage l'avenir.

La commotion de Février n'est pas une révolu-

tion nouvelle, mais une nouvelle phase de l'ancienne révolution, de ce grand fait des temps modernes que les historiens prendront toujours comme terme à la fois et comme point de départ pour deux grandes séries d'évolutions sociales. La révolution de 1789, pour être bien comprise, ne doit être considérée précisément ni dans l'Assemblée constituante, ni dans la Convention, ni dans l'Empire, ni dans ses crimes, ni dans ses exploits; il faut la considérer comme un grand fait social, où les idées, les sentiments, les intérêts, en un mot, tout ce qui s'agitait dans les siècles antérieurs pour amener un changement dans le monde, se réunit, se condense, se combine en France et spécialement à Paris, comme dans un foyer incandescent prêt à dévorer la vieille société européenne. Cette force nouvelle trouve un roi sur son chemin, il est décapité; une famille royale, elle est exterminée ; le corps de la noblesse, il est dissous ; le pouvoir temporel du clergé, il est détruit; l'Europe entière avec son antique organisation monarchique, elle est bouleversée. La révolution poursuit maintenant son cours; la paix n'a jamais été qu'une trêve; le travail de transformation sociale n'a jamais été, à proprement parler, interrompu dans cette marche étonnante des événements : il a été continué sans interruption, tantôt à la lumière du jour, tantôt par des voies souterraines.

Ceux qui s'étaient persuadé que tout était fini, d'abord à l'époque de la Restauration, puis à l'é-

tablissement de la royauté de Juillet, ressemblaient à un homme qui croirait avoir étouffé le volcan, parce qu'il a placé une pierre sur la bouche du cratère. Malgré tous les efforts, après ce double essai, le volcan n'a cessé de lancer des flammes, jusqu'à ce qu'enfin il ait dispersé dans les airs ces fragiles obstacles.

« Louis-Philippe est un grand politique; les nombreux intérêts groupés autour de la monarchie de Juillet et ligués avec elle sont de plus une garantie de sa durée. » Voilà ce que disaient certains hommes, croyant répondre de la sorte aux craintes que nous inspirait l'avenir de la France. Cette réponse, qui n'était au fond qu'une éclatante banalité, n'avait pas laissé que d'éblouir les masses. Voyons cependant ce qu'elle valait. Quand est-ce qu'on a jugé de l'avenir d'un pays par le talent d'un homme? Ne voyez-vous pas que, plus vous vantez le talent d'un homme, plus vous montrez à découvert le mauvais état des choses? Si maintenir l'ordre est déjà la preuve d'un grand talent, on peut en induire aussi la grandeur de la difficulté et l'imminence du désordre. « Vous pouvez bien aujourd'hui raisonner de la sorte, nous dira-t-on peut-être; mais personne ne l'eût fait auparavant. » Personne? Voici ce que disait, en mai 1843, celui qui maintenant écrit ces lignes :

« L'Europe entière a reconnu les faits qui furent le résultat de la révolution de Juillet; mais cette reconnaissance ne l'a pas empêchée de garder une

attitude de prévention et de défiance, comme si elle craignait que, d'un moment à l'autre, des événements inattendus ne vinssent imprimer à l'ordre établi de dangereuses secousses. Et qu'on ne s'imagine pas que l'Europe suive cette ligne de conduite à cause des sympathies plus ou moins grandes accordées à la branche aînée ; ce n'est pas non plus qu'on puisse douter des vues pacifiques et des tendances conservatrices de la branche régnante. L'intérêt d'un individu ou d'une famille ne pèse pas assez, d'une part, dans la balance politique des cabinets de l'Europe, pour avoir droit à certains égards et pour exercer une influence sur la marche générale des affaires ; d'autre part, treize années de travaux et de fatigues pour contenir la révolution, de concessions et de déférences à tous les désirs, à toutes les susceptibilités des gouvernements étrangers, sont une preuve non équivoque de la volonté qu'on a de tout faire pour arrêter le débordement des idées révolutionnaires, et montrent clairement que, bien loin de songer à faire de la propagande ou de réveiller les questions résolues en 1815, on n'a d'autre souci que de conserver le pouvoir, de rattacher le présent au passé, et de glorifier par tous les moyens le fait accompli, en faisant oublier son origine. Il résulte de là que la défiance manifestée par l'Europe, dans toutes les occasions qui se sont offertes, vient de la nature même des choses et de l'idée que la France est loin d'être dans de solides conditions d'ordre et de stabilité.....

« En réfléchissant sur la ligne de conduite suivie par Louis-Philippe, on voit que tout son secret se réduit à un jeu de bascule, à un perpétuel va-et-vient.

« Il y a autour du trône deux douzaines environ d'hommes politiques dont les principes ne sont guère différents, et qui ne varient que dans l'application; comme ils doivent nécessairement varier, ces hommes ne pouvant pas tous entrer dans le même ministère..... »

L'auteur donnait ensuite une esquisse des principaux hommes d'État qui ont dirigé les destinées de la France depuis 1830, puis il ajoutait :

« Voilà quels sont ces hommes, telles sont les mains auxquelles a été confié le sort de la France, telle est la situation lamentable d'une grande nation, grâce à l'imprévoyante fureur de ceux qui ont renversé tout ce qui était debout sans rien édifier de nouveau qui pût offrir quelques garanties de durée; ils ont fait de la France une maison bâtie sur le sable mouvant et prête à crouler aux premiers coups de la tempête.

« Ces hommes gouvernent la France par la raison que, sous quelques rapports, ils représentent la France, ils sont les fils de la révolution et les disciples mal déguisés des écoles philosophiques du dernier siècle; et la France, telle qu'elle est maintenant, est aussi fille de la révolution, elle a été nourrie en grande partie des mêmes doctrines. Ils repoussent le passé avec un sentiment de haine; et

la France a changé, elle aussi, de mœurs et de principes, elle a quitté la voie que lui tracèrent ses aïeux. Ils n'oseraient pas tirer de leurs principes toutes les conséquences qui s'y trouvent renfermées; et la France ne le veut pas non plus, elle recule à la vue du fantôme effrayant qui menace son bien-être matériel, en même temps que l'ordre public. Ils désirent renouer en apparence le présent au passé, sans abjurer aucune de leurs fausses doctrines; et la France penche également à réhabiliter les âges écoulés dans la littérature, les sciences et les arts, par manière de distraction et de passe-temps, ne leur laissant du reste qu'une importance bien secondaire dans l'ordre intellectuel, tout-à-fait nulle dans l'ordre moral; ils sont incertains, la France l'est aussi. Ils flottent en tous sens, la France n'est pas moins flottante; ils ne pensent pas au lendemain, assez occupés qu'ils sont du jour présent; ils négligent la gloire nationale pour s'occuper uniquement des intérêts matériels, et en cela ils imitent la France qui, travaillée par une philosophie irréligieuse, semble avoir inauguré le règne de l'égoïsme, ne connaître d'autre moyen que l'or, d'autre but que le plaisir. Non, ce n'est pas tout-à-fait la faute des gouvernants, si cette nation descend du haut rang qui lui appartenait dans le monde; la France subit cette politique parce qu'elle l'a méritée.»

Ces paroles étaient regardées alors comme l'expression de la colère ou l'arme d'un parti. Que

dira-t-on maintenant qu'on a vu se réaliser ces présages d'une manière si terrible? Il est vrai que les événements échappaient à toutes les prévisions; mais ce n'était pas une prophétie non plus que l'auteur prétendait faire; il tirait, des objets placés sous ses yeux, des conclusions naturelles et logiques.

Ce qu'on a dit des intérêts qui servent d'appui au trône n'était pas moins illusoire; car, s'il faut tenir compte des intérêts qui lui étaient favorables, on ne doit pas oublier ceux qui lui étaient opposés; c'est l'unique moyen d'apprécier ses éléments de stabilité. Sans doute, il y avait beaucoup d'intérêts réunis pour soutenir le pouvoir de Louis-Philippe; mais si cela suffisait pour maintenir un pouvoir, il n'y aurait plus de révolution possible. Par là même qu'il y a révolution, on comprend qu'il doit exister une certaine combinaison d'éléments sociaux contre lesquels cette révolution est dirigée. En 1789, il y avait aussi des intérêts nombreux et puissants groupés autour d'un trône qui comptait quatorze siècles d'existence; et cependant ce trône et ces intérêts furent renversés par la puissance révolutionnaire, ils disparurent en un instant comme de faibles arbrisseaux dispersés par l'orage. La fragilité du gouvernement de Louis-Philippe ne commença pas, mais se manifesta le 23 février. Ce qui s'abîme avec tant de rapidité devait être faible et bien faible avant la fatale secousse. Une dynastie dont les membres partent pour l'exil, sans opposer au-

cune résistance, sans rencontrer un point d'appui, dans un abandon tel qu'on n'en rencontre pas d'exemple dans l'histoire des infortunes royales, ne pouvait avoir, il faut en convenir, de profondes racines dans la France; c'était là une institution entièrement factice, et qui ne se soutenait que par un prodige d'équilibre.

L'habileté de Louis-Philippe consistait, en effet, dans un jeu de bascule qui le maintenait entre deux abîmes; c'était là un système de va-et-vient, une perpétuelle manœuvre d'oscillations politiques ingénieusement compensées; il jouait, pour ainsi dire, aux ministres. « Je me considère, disait-il lui-même, comme un conducteur de diligence, je prends les chevaux que je trouve et non ceux que je veux. » Le malheureux ne prévoyait donc pas que du moment où il était réduit à ce rôle de conducteur, les voyageurs pouvaient le mettre de côté, lui et ses chevaux. C'est, en effet, ce qui n'a pas manqué d'arriver; la révolution de Février a été la pire de toutes les révolutions, la *révolution du mépris*, comme on l'a dit pendant qu'elle s'accomplissait, comme on le disait même d'avance.

Un fait appelle l'attention dans tout ce qui vient de se passer, c'est l'influence que Paris exerce désormais sur la marche du monde. Paris remue la France, et la France remue l'univers; hier le *statu quo* européen semblait assis sur des bases inébranlables; aujourd'hui tout s'ébranle et se détraque; il serait impossible de dire s'il restera de-

bout un trône qui n'ait à craindre pour sa stabilité. Qu'était-il survenu? C'était Paris qui, soulevé par le vent révolutionnaire, avait renversé le gouvernement et proclamé la république; la France, à cette nouvelle, frappée d'une sorte de stupeur, se soumet au nouvel ordre de choses avec plus de docilité que n'en montreraient des peuples asiatiques aux ordres du sultan. L'Europe, dont la France est le cœur, s'ébranle du même coup; on dirait que la société européenne forme un seul corps où circule une même vie, et dont tous les membres sont dans un état de malaise et de douleur quand le principal organe est atteint par la fièvre. C'est ainsi qu'on voyait, sous l'empire romain, toutes les provinces qui formaient ce corps immense, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux frontières des Parthes, attendre avec anxiété la nouvelle des événements qui s'accomplissaient à Rome; la victoire d'une faction ou le triomphe d'un ambitieux décidait du sort du monde.

L'ascendant que Paris exerce sur la France est sans doute fort ancien; il dépend à la fois de l'immense population de cette capitale et des autres avantages qu'elle réunit; mais c'est de 89 que date cette sorte de domination exclusive dont elle est désormais investie. Sous Henri III et sous Henri IV, Paris se vit menacé par des armées françaises; sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI, quoique la grande ville pesât d'un grand poids dans la balance des affaires publiques, les capitales des

diverses provinces avaient néanmoins leur importance et leur autorité. Quand éclata la révolution de 89, la vie propre des provinces était loin d'être encore éteinte; on en voit la preuve, non-seulement dans certains faits purement politiques et moraux, mais encore dans les insurrections qui eurent pour but de s'opposer au gouvernement de la capitale. La révolution grandit, elle triomphe de tous ses ennemis intérieurs et extérieurs; d'une main, elle soumet la Vendée; de l'autre, elle brise le sceptre des rois coalisés. Il se forme dès lors à Paris un centre d'action devant lequel se courbe humblement tout le pouvoir des provinces. De 1789 à 1804, la France s'accoutume à voir une insurrection de Paris lui arracher un gouvernement, et les intrigues de quelques Parisiens lui en donner un autre; elle reçoit tour-à-tour, de leurs mains, la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire. Sous la Restauration même, l'influence intellectuelle et morale de Paris prend des accroissements considérables. La fusion de la France en un seul corps homogène, sa réduction à l'état de machine, et de machine mue par un seul ressort agissant à Paris, était tellement avancée, qu'en 1830, on fait disparaître une constitution et une dynastie, sans qu'on prenne soin de consulter la France, en transportant uniquement le grand ressort des Tuileries à l'Hôtel-de-Ville.

Ce fait révèle le profond énervement de l'esprit public en France; il n'y a plus de vigueur, en

effet, quand on abdique ainsi le droit d'être entendu dans des questions qui se lient si intimement à la vie nationale. Quoi ! le télégraphe dit : Le duc d'Orléans est nommé lieutenant-général du royaume, et la France le reconnaît ; le télégraphe ajoute : La branche aînée est proscrite, la famille d'Orléans est appelée à régner, et la France ratifie cette proscription et cette royauté ; un jour, le télégraphe annonce que l'on vient d'appeler à la régence la duchesse d'Orléans, en passant par dessus la nomination du duc de Nemours faite par une loi solennellement discutée, et la France applaudit à cette mesure ; bientôt le télégraphe proclame l'existence d'un gouvernement provisoire, et la France s'empresse d'accueillir ce gouvernement ; le télégraphe instruit la nation que le nouveau gouvernement veut la république et qu'elle est déjà proclamée dans Paris, et la France répond : Vive la République. Ce n'est pas là de la liberté, ce n'est pas là de l'esprit public, c'est de l'énervement et de la prostration !

Jamais on ne vit délégation plus absolue de ce qu'on est convenu d'appeler souveraineté nationale. Paris tient de la France une sorte de pouvoir tacite qui lui permet d'en disposer comme il l'entend. Monstruosité intolérable ; car si Paris renferme un million d'habitants, la France en compte trente-cinq millions. Et puis, qui peut ignorer qu'une capitale plongée dans la dissipation et le luxe, énervée par les plaisirs, dominée par l'esprit

de l'intérêt individuel, est incapable, dans un moment de crise, de tenir tête à une faction qui ose tout, organisée d'avance, agissant d'après un plan habilement combiné, et pouvant, par conséquent, concentrer ses forces sur tel ou tel point déterminé pour décider la victoire? Quand la duchesse d'Orléans se présenta, accompagnée de ses enfants, devant la Chambre des députés, nul doute qu'elle n'eût été proclamée régente si le Corps législatif n'eût été envahi par une poignée d'hommes déterminés. Il n'était pas aisé de leur opposer, dans la même salle, une compagnie de soldats, et c'est là ce qui fit échouer le projet de régence, créa le gouvernement provisoire, et transforma tout-à-coup en république la vieille monarchie française.

Au nombre de ses habitants, la ville de Paris joint un foyer d'intelligence, de richesse et d'ambition qui, se fortifiant de toute la puissance de la centralisation administrative, fascine instantanément la France, lui enlève le sentiment de ses forces et jusqu'à la pensée même de la résistance. On a dit que par le nombre et la nature des éléments qui s'accumulent à Paris, cette ville peut à bon droit être regardée comme représentant véritablement la France, et que, se composant de la partie la plus active et la plus intelligente de la nation, elle peut en fixer les destinées à sa guise. Il faudrait, pour accepter une telle conclusion, donner aux théories de délégation politique une étrange élasticité. Quoi qu'il en soit, en posant en principe cette passive résignation

de la part de la France, il ne faut pas oublier après tout que Paris est entouré de fortifications qui le mettent à l'abri d'un coup de main, lors même qu'il serait entouré par une armée puissante, que cette capitale renferme en outre deux cent mille habitants armés, appartenant presque tous à la classe ouvrière ; il ne faut pas se condamner, en suivant le cours des événements chez une nation aussi grande, à rétrécir tellement son horizon qu'on ne voie plus qu'une seule ville où s'agitent toutes les passions, où les factions s'élèvent et se renversent, absolument comme cela se passait durant le moyen-âge dans les petites républiques d'Italie.

Il est vrai que Paris étant considéré comme le centre et le foyer où se concentrent l'intelligence et l'activité de la France, on doit admettre que l'opinion du pays puisse avoir une action plus ou moins directe, plus ou moins étendue, sur les événements de la capitale ; mais qui pourra calculer les modifications que cette opinion nationale éprouve elle-même en arrivant à ce foyer qui doit la refléter ? Est-on bien sûr qu'elle ne subit pas ainsi des changements essentiels et, pour ainsi dire, une décomposition complète ? C'est même là ce qu'il y a de plus probable.

Orateurs fougueux, publicistes loquaces, employés insatiables, chefs de clubs, nécessiteux de tout genre, aventuriers de tous pays, émigrés révolutionnaires, voyageurs courant après les aventures, ouvriers sans travail, paresseux qui ne veulent pas

travailler, hommes perdus qui n'attendent qu'une occasion pour ressaisir une fortune qu'ils ont dissipée ou pour acquérir celle qu'ils n'ont jamais eue, tout cela réuni forme une masse flottante, tumultueuse et qui suffit par elle-même à procurer tous les bouleversements dans un peuple où l'on possède une assez grande somme de liberté pour que les factions puissent s'y développer à l'aise et déclarer la guerre au gouvernement établi. Qu'on ajoute à cela la crainte que chacun éprouve d'exposer tous ses biens en résistant aux factieux, la légèreté de caractère qui distingue les Parisiens et, par suite, l'étrange facilité avec laquelle ils changent d'opinion, aussi amateurs de la nouveauté en fait de politique qu'ils puissent l'être en fait de mode, l'irrésistible impétuosité enfin du premier mouvement chez les Français, et l'on verra si la prépondérance absolue de Paris n'entraîne pas les plus grands dangers pour l'avenir de la France.

Un journal a dit, en parlant de l'organisation administrative de la France, un mot plein de sens et de vérité : la centralisation elle-même n'est pas centralisée. Or, ce que le journal entend du défaut d'unité dans les diverses branches de l'administration, s'applique encore mieux au défaut de liens politiques et moraux entre les divers éléments dont Paris se compose. Cette ville, la tête de la France, n'est au fond que l'anarchie vivante. Diversité de croyances, ou plutôt absence de toute croyance, lutte incessante d'opinions et d'intérêts, vaste mêlée de prétentions et d'ambitions rivales, nul in-

dividu, nulle classe qui soit capable de diriger la marche des pensées et des événements, partout l'opposition, partout le caprice, partout la confusion et le chaos : voilà une faible image de cette tête chargée de donner à la nation l'ordre et l'harmonie !

La révolution de Février pose deux grandes questions, soulève deux problèmes :

1° Est-il possible de soumettre à la forme républicaine les pays de l'Europe aujourd'hui gouvernés par des monarques ?

2° Est-il possible de changer les relations actuellement existantes entre le travail et le capital ?

L'avenir de l'Europe dépend de la solution que ces problèmes vont recevoir en France. Les étudier, par conséquent, c'est conjecturer quel sera l'avenir des monarchies européennes et l'organisation future de la société dans ses bases les plus importantes.

On a dit qu'en France la république est impossible ; or, cette impossibilité une fois posée, comme il ne sera pas facile de revenir de sitôt à la monarchie, on en conclut que cette nation devra subir de terribles vicissitudes.

L'essai que la France fait en ce moment est nouveau dans le monde, à moins qu'on n'en cherche un exemple dans la période rapide et sanglante de la première révolution. On a vu des républiques aristocratiques, oligarchiques, démocratiques, mais toutes fondées sur le principe de la fédération, lors-

qu'elles n'étaient pas renfermées dans des bornes très étroites, ou qu'elles ne refusaient pas les droits de citoyen à l'immense majorité des habitants. Quant à voir une république unitaire, ayant passé le niveau sur toutes les provinces et sur tous les individus, avec un seul centre politique et le suffrage universel, c'est ce que nous disons sans exemple. L'essai tenté par la France aura pour effet, s'il réussit, de résoudre un problème dont la solution ne s'était vue jusqu'à ce jour que dans les livres.

La période de la révolution de 89, où l'on fit des essais de ce genre, fut de trop courte durée pour pouvoir en rien conclure touchant cette importante question. La France venait de démolir une monarchie de quatorze siècles et de briser le pouvoir de certaines classes; sur ce monceau de ruines recouvertes de sang, on ne pouvait rien organiser, si ce n'est la guerre; et la terreur fut la guerre contre tous les obstacles du dedans, une sorte de frénésie victorieuse et sanglante contre tout ce qui présentait une ombre de résistance; la guerre se produisait au dehors sous des formes plus franches et moins repoussantes, par une lutte acharnée contre les souverains coalisés pour étouffer la révolution. Un tel état de choses était incompatible avec une idée quelconque d'ordre et d'harmonie. Ce qui avait commencé dans le sang et dans le feu devait finir dans le feu et dans le sang; le drame ouvert par la prise de la Bastille eut pour dénoûment l'entrée des alliés à Paris.

Quelque sombre que puisse donc apparaître l'avenir de la république actuelle, bien qu'il ne soit que trop à craindre que cet avenir aura plus d'une page sanglante, on ne saurait douter néanmoins qu'on ne tienne à s'éloigner d'une manière essentielle des errements de 93. Ce qui vient de crouler n'est pas un trône de quatorze siècles, mais un gouvernement bâtard né parmi les barricades; il n'y a plus de classes privilégiées qui soutiennent des droits fondés sur les principes de la justice, mais une réunion fortuite d'hommes riches qui désirent sauvegarder leurs propriétés; ce n'est pas au nom des traditions, mais en vertu de je ne sais quelles théories, qu'on aspire à conserver la prépondérance dans les affaires publiques. Il n'y a pas lutte contre la noblesse et le clergé, et c'est pour cela qu'on n'en persécute pas les membres; la lutte s'est engagée contre l'aristocratie de l'or, qui s'était établie au nom de la liberté, en vertu de certaines idées d'économie politique; et c'est pour cela qu'on l'attaque maintenant avec le principe de l'organisation du travail, qui n'est que la mise en œuvre d'une nouvelle doctrine économique et de théories libérales beaucoup plus avancées.

On regarde comme un axiôme d'expérience que la forme républicaine est d'une facile application aux États peu considérables, mais ne convient nullement aux grands États. Les républiques italiennes dans le moyen-âge et dans des temps plus récents, celles des villes libres et de la Suisse, confirment la

première partie de cette assertion; la seconde semble prouvée par la tendance invariable de tous les grands États de l'Europe vers la constitution monarchique. L'exemple actuel des républiques d'Amérique, de celle en particulier des États-Unis, nous montre cette forme républicaine établie sur une grande échelle; mais il ne faut pas perdre de vue qu'il n'y a pas là une république comme on prétend l'établir en France, il y a la confédération de plusieurs petites républiques. Avec les différences voulues, on voit à peu près dans le nouveau monde ce qui se passe dans la Suisse; et ce fait nous induit à penser qu'une république unitaire doit rencontrer de bien grandes difficultés, puisqu'elle n'existe nulle part qu'à l'état de fédéralisme.

En recherchant les causes qui rendent si difficile aux grandes nations une forme politique si facile aux petites, on rencontre en premier lieu la confusion que doit produire l'accumulation de tant d'éléments divers, quand il s'agit de les faire converger vers un seul point pour créer un centre de gouvernement. On comprend que dans un pays où l'on ne compte qu'un demi-million d'habitants, par exemple, il soit possible de jeter toutes les forces sociales dans le mouvement politique, sans qu'il en résulte une conflagration. Les proportions restreintes du pouvoir public, l'impossibilité de se livrer à des guerres étrangères, ne comportent pas le développement de ces ambitions démesurées que de vastes États font surgir par la perspective d'entreprises

gigantesques. Les dissensions civiles elles-mêmes ne peuvent, dans un petit État, s'élever au-dessus de séditions passagères, elles ne sauraient atteindre à la hauteur d'une véritable révolution.

Mais dire à une nation de trente-cinq millions d'habitants : Souveraine de droit, exerce de fait la souveraineté, mets en mouvement toutes tes forces, donne des armes à chacun de tes enfants, convoque-les tous autour des urnes électorales, accorde à tous le droit d'être élus membres de l'assemblée nationale et de prendre place même parmi les gouvernants, laisse à tous la liberté de parler, d'écrire, de s'associer, de discuter dans les réunions privées ou publiques, sur toutes sortes de questions, politiques, religieuses, sociales et morales, excite tout ce qu'il peut y avoir dans ton sein de puissance, de vie, d'activité, jette tout cela dans la brûlante sphère de la politique; puis dans cet immense tourbillon d'intérêts divers et de forces opposées, fais tout converger vers un point unique, fais de ce point le centre harmonieux d'un vaste système, un principe d'unité qui soumette au même ordre, à la même administration paisible et régulière, tous les peuples faisant partie de cette grande république ; dire cela à une telle nation, c'est exiger d'elle la solution d'un problème dont les données lui échappent de toutes parts. La France poursuit en ce moment cette solution; l'atteindra-t-elle? Bien hardi serait celui qui promettrait un tel résultat; et s'il nous est permis d'exprimer nos prévisions et nos

conjectures, nous disons sans hésiter, ou bien que la France retournera à la monarchie, ou bien qu'elle se départira de l'unité absolue pour se jeter dans le fédéralisme.

L'état de prostration où sont tombées les capitales des anciennes provinces, l'action absorbante et délétère qu'exerce sur tout le pays la centralisation administrative, rendent impossible pour longtemps le développement du fédéralisme et ne permettent pas même qu'une telle idée germe dans la tête des Français. La prépondérance de Paris est tellement grande que, bien loin de songer à placer d'autres villes sur un pied d'égalité avec elle, on ne regarde pas même comme possible de mettre quelque restriction à son pouvoir absolu. Une autre raison qui empêcherait l'établissement du fédéralisme, c'est l'esprit de nationalité. Celui qui tenterait de porter atteinte à l'unité de la république serait considéré comme traître et comme suspect d'avoir des relations avec les ennemis de la France.

Ces considérations peuvent sans doute être modifiées par le temps, et c'est ce à quoi donnera lieu la proclamation même de la république. Tandis que la France était soumise à la monarchie qui, dans un instant, faisait sentir son action jusqu'à ses derniers confins par le moyen du télégraphe, de la gendarmerie, de la police, par tous les fils d'une administration fortement organisée, intervenant dans toutes les affaires et sur tous les points du territoire, sans compter une armée de quatre cent

mille hommes, comme base et moyen d'action; la France, disons-nous, n'avait pas le sentiment de ses propres forces; tout effort individuel, ou même collectif, dans une province était bientôt écrasé par le pouvoir colossal qui siégeait à Paris. Les droits politiques octroyés à un nombre d'habitants aussi restreint que l'est celui de deux cent mille censitaires sur une masse de trente-cinq millions de Français, ne suffisent nullement à réveiller dans l'esprit public la conscience de ses forces, et d'autant moins que des combinaisons artificieuses avaient peuplé les corps législatifs d'une foule d'employés, vérifiant ainsi cette parole devenue fameuse, qu'au lieu d'un gouvernement représentatif, on avait une représentation de gouvernement.

Mais la république étant proclamée, avec le suffrage universel et la liberté absolue de la presse, la liberté de pétition, d'association, sans restriction et sans limites, les rênes étant lâchées à toutes les idées, à tous les sentiments, à toutes les passions, avec une ampleur égale à celle que les vents peuvent avoir sur la face de l'Océan, la centralisation administrative perd son nerf et sa puissance, les gendarmes n'inspirent plus aucune peur, la police n'est plus qu'un mot vide de sens; le pays recouvre alors de toute nécessité le sentiment de ses forces, les individus se comptent et savent qu'ils sont aux habitants de Paris comme trente-cinq sont à un; les provinces calculent leurs ressources et se prennent à douter que l'abdication qu'elles font entre

les mains de la capitale ait une compensation équivalente dans les biens qui peuvent résulter de la centralisation administrative; or, ces questions qui naîtront dans l'esprit du peuple, qui seront agitées par les clubs, discutées par la presse, germeront lentement au sein de la nation et prépareront les voies à de profonds changements dans l'organisation politique.

L'unité nationale, comme élément de puissance et d'indépendance pour le pays, présente bien pour le moment certaines garanties de force; mais ces garanties peuvent disparaître avec le temps. Les Etats-Unis forment bien un système fédéral, et cependant ils ne laissent pas que de constituer une république assez puissante, capable non-seulement de défendre l'intégrité de son territoire, mais encore d'en conquérir de nouveaux : témoin la guerre du Mexique. Il se présente en outre une autre considération extrêmement grave, c'est que les formes républicaines ou libérales venant à se propager dans le reste de l'Europe, la France n'a plus à craindre une invasion étrangère. Que les idées françaises règnent à Vienne et à Berlin, une sainte alliance devient impossible. Si la Russie faisait, un jour, une tentative contre les faits et les opinions modernes, ce n'est pas uniquement contre la France, mais bien contre l'Allemagne et contre l'Europe entière, pour ainsi dire, qu'elle aurait à lutter; et dans ce cas il ne serait plus nécessaire, comme en 93, que la république française fût une et indivisible.

Un retour à la monarchie n'est pas impossible, et, certaines conditions étant posées, il pourrait même n'être pas difficile; mais le difficile et peut-être l'impossible, ce serait de rendre stable la nouvelle monarchie. On a coutume de se demander si la république peut durer en France, et l'on ne songe pas qu'à côté de cette question il s'en présente une autre : la monarchie peut-elle durer en France? Les journaux ont rapporté que Louis-Philippe, au moment de s'embarquer pour l'Angleterre, aurait dit à l'un de ceux qui l'accompagnaient : « Ralliez-vous franchement au drapeau de la république, car j'emporte avec moi la monarchie française, elle descendra avec moi dans la tombe; j'aurai été le dernier roi de France. » Cette prédiction n'était pas inspirée par l'abattement où devait se trouver ce malheureux prince, en montant sur une barque de pêcheur; elle lui était suggérée par la connaissance qu'il avait de la société française, laquelle ne peut que difficilement réunir les éléments nécessaires pour restaurer une monarchie.

Si l'on veut bien y faire attention, la monarchie française mourut sur l'échafaud de Louis XVI; c'est alors que croula le seul trône possible, celui qui repose sur le droit, les traditions, l'amour du peuple. Tout ce qu'on a vu depuis n'a été qu'un vain effort pour ressusciter un cadavre.

Napoléon ne fut pas un monarque, dans la véritable acception du mot, mais bien le premier général d'une république guerrière; il la domina par

l'ascendant de son génie, par l'éclat de ses victoires. L'empire de Napoléon est un véritable intermède dans l'histoire de la monarchie française; cet homme n'a rien de commun, rien de semblable avec les rois qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi; c'est un grand conquérant, disons mieux, c'est la révolution elle-même personnifiée dans un homme pour achever et consolider son œuvre, en l'étendant par la conquête. Louis XVIII monte sur le trône de France, à la suite d'une invasion étrangère. L'opinion, égarée par des folliculaires et des tribuns, lui fit un crime irrémissible de cette coïncidence. Habile conciliateur, esprit calme et lucide, le monarque restauré essaie de tous les moyens pour rendre possible une monarchie rendue perfidement impopulaire. Vains efforts! Et cependant la paix dont la France jouit sous son règne sert à réparer les forces de cette nation, énervées par la crise révolutionnaire, épuisées par une guerre de vingt ans, abattues enfin et brisées par des revers inouïs et l'invasion des alliés. Charles X vient à son tour s'asseoir sur le trône; mais les idées subversives continuent à se répandre, et d'autant plus dangereuses qu'elles savent mieux se déguiser. La révolution de 1830 met bientôt à découvert la faiblesse de la Restauration contre des manœuvres aussi bien concertées.

C'est ici le lieu de remarquer la différence instructive et frappante qui se trouve entre la chute du trône de Louis XVI et celle du trône de

Charles X : celle du premier ne se produit qu'avec des convulsions horribles et des flots de sang ; celle du second fut un événement accompli dans trois jours et que la France ne ressent que comme le contre-coup de l'ébranlement de Paris. C'est que du temps de Louis XVI, la monarchie était un être vivant et comme la grande artère de la nation, tandis qu'en 1830, elle n'était qu'une pièce de rapport, sans cohésion avec l'esprit public, une sorte de parure et de livrée que la France quittait pour en revêtir une autre. Ce dernier phénomène s'est reproduit en 1848, mais avec des circonstances aggravantes. Le peuple de Paris ne semble plus avoir renversé un trône et exilé une dynastie ; on dirait qu'il vient de renvoyer une famille de valets. L'humiliation éprouvée par la famille d'Orléans n'a pas d'exemple dans l'histoire ; elle donne à penser que pour la France la monarchie même est morte, et que si jamais elle revient chez cette nation, ce sera pour disparaître encore.

L'acte le plus dangereux fait par le gouvernement provisoire, c'est d'avoir posé le problème de l'organisation du travail, non comme une théorie ou comme un projet d'exécution éloignée, mais bien comme une résolution d'urgente nécessité et dont plusieurs éléments sont acceptés sans examen préalable. Des questions de cette nature cependant exigent beaucoup de temps et de calme ; c'est justement ce qui manque dans un moment de révolution ; et quand c'est le gouvernement lui-même qui

en presse la solution, il laisse voir aux intéressés qu'ils peuvent l'exiger sur l'heure, et qu'on n'osera pas leur imposer les délais exigés par la prudence la plus vulgaire.

Cette question est la plus considérable que les sociétés aient peut-être jamais eu à résoudre; à peine si l'abolition de l'esclavage offrait autant de difficultés. Pour résoudre cette dernière question, en effet, il suffisait de remplir deux conditions : indemniser le maître et donner à l'esclave affranchi la facilité d'acquérir les moyens nécessaires pour vivre en homme libre; deux choses qui pouvaient se réaliser sans porter atteinte au droit de propriété et à la liberté des contrats, conditions fondamentales de l'ordre social. Et cependant le christianisme, qui abolit l'esclavage par des moyens justes et pacifiques, prit de longs siècles pour accomplir cette œuvre de régénération; il est même à remarquer que la première chose qu'il fit pour améliorer le sort de l'esclave et préparer sa liberté, ce fut de lui enseigner l'obéissance. On ne fait pas le bien du peuple en lui suggérant de folles espérances qui ne pourront jamais se réaliser; c'est là le propre des séducteurs et des faux amis. L'amélioration du sort des travailleurs est sans doute un objet d'une très haute importance, il est juste de s'en occuper. Ceux qui dédaignent l'examen de cette question ne connaissent pas les dangers qu'elle peut entraîner pour la société. Mais, d'autre part, ceux qui veulent en précipiter la solution, ceux qui, sous prétexte de

vouloir la résoudre dans un sens favorable au peuple, commencent par attaquer la propriété d'une manière plus ou moins directe, par attenter aux droits des riches, ceux-là sont les apôtres d'une fausse liberté, d'une égalité irréalisable, et leurs propos insensés n'auront d'autres résultats que de provoquer des bouleversements épouvantables et d'attirer sur les ouvriers eux-mêmes les plus lourdes calamités.

Je ne méconnais pas la nécessité d'examiner la question. Je crois avoir été un des premiers en Espagne qui ont étudié avec quelque étendue les doctrines socialistes, et appelé l'attention des hommes qui savent penser sur les maux physiques et moraux qui ont donné naissance à ces doctrines. Ma conviction est que l'organisation du travail devra reparaître dans l'avenir et amener des modifications pour le moment impossibles. Je suis également persuadé que dans deux siècles la société aura subi des changements dont nous pourrions à peine nous former une idée : ce qui ne m'empêche pas d'insister sur le devoir rigoureux de ne rien précipiter. Si l'on essaie d'effectuer en peu de temps ce qui doit être le résultat du lent travail des idées, des sentiments et des faits, on n'obtiendra pas d'autre résultat que d'amener un cataclysme qui, bien loin de hâter la solution, la retardera pour un temps indéfini.

L'organisation du travail est un mot que tout le monde prononce, que presque personne n'entend, et qu'on ne s'est guère donné la peine de définir

avec exactitude et précision. Organiser le travail signifie sans doute quelque chose de nouveau, si l'on entend par là améliorer le sort des travailleurs, indique une modification réelle dans les relations actuelles entre le capital et le travail, au profit de ce dernier.

On peut entreprendre de deux manières cette organisation : ou par l'action du gouvernement, ou par la volonté libre et spontanée des individus, maîtres et journaliers.

L'action du gouvernement peut s'exercer par deux voies différentes : ou par voie de législation, en fixant les heures de travail, les prix des journées, la répartition des bénéfices, etc... ou par voie d'administration, en établissant des ateliers nationaux, en favorisant l'esprit d'association parmi les ouvriers, en secondant les établissements fondés par eux, etc...

Examinons séparément chacun de ces moyens :

L'action législative du gouvernement serait funeste, constituerait une attaque au droit de propriété, aurait pour effet de rendre les capitaux plus rares et de provoquer une perturbation économique qui pourrait tout naturellement finir par une révolution sociale.

Il ne suffit pas de dire : élevons le prix de la journée, il faut savoir de plus si cette augmentation est possible. Le prix de la journée n'est pas une chose absolue : il dépend d'un grand nombre de considérations qui le rendent essentiellement variable. Ce

prix étant déterminé par la loi, le maître n'aurait plus, il est vrai, la faculté de l'abaisser ; mais il faudrait savoir aussi s'il aurait la possibilité de le maintenir. Il ne le pourrait certainement pas, si l'objet fabriqué ne peut être vendu, ou si le prix de la vente ne couvre pas les frais de fabrique, avec un bénéfice net pour le maître et sa famille. Placé dans l'alternative de se ruiner ou de fermer sa manufacture, le maître optera pour ce dernier parti ; et, dans ce cas, au lieu d'un prix élevé, il n'y aura de prix d'aucune sorte. Que faire alors ? Se livrer à une espèce d'inquisition pour savoir si le maître dit vrai ou faux quand il se déclare dans l'impossibilité de maintenir son établissement ? Essaiera-t-on de dresser le compte exact du prix des matières premières, de tous les frais de fabrication, de l'intérêt du capital, du loyer de la maison, de l'entretien et du renouvellement des machines, du profit même que le maître déclare nécessaire à sa position et à celle de sa famille ? Qui ne voit que tout cela ne saurait avoir lieu, sans avoir recours à l'oppression la plus odieuse, sans porter atteinte au droit de propriété, sans s'exposer à voir disparaître tous les capitaux et fermer, par conséquent, toutes les sources du travail ?...

Liberté, Égalité, Fraternité, magnifiques paroles et qui représentent de magnifiques idées; mais, en les inscrivant sur sa bannière, la république française offre-t-elle de sérieuses garanties qu'elle saura les réduire en pratique? La liberté est la soumission de tous à la loi, y compris ceux qui gouvernent; l'égalité, si l'on n'en fait pas le renversement de toutes les bases sociales, ne peut signifier autre chose que le règne de la loi sur tous, sans distinction et sans partialité; la fraternité est un mot dénué de sens, s'il n'exprime l'amour de tous les hommes entre eux. Avec l'indifférence religieuse, il n'est plus de frein moral, et sans frein de cette nature, les passions ne connaissent plus de bornes et produisent une licence qui tue la liberté sous le plus abject des monopoles; sans frein moral, la corruption envahit tout, l'or pétrifie les cœurs, renverse l'empire des lois, pour y substituer celui du bon plaisir, et l'égalité n'est plus qu'un amer sarcasme jeté aux petits et aux faibles.

Que dire de la fraternité, quand elle ne puise pas sa vie dans le sentiment religieux? Il y a sans doute dans le cœur de l'homme un doux sentiment qui

l'incline à l'amour de ses semblables ; mais à l'encontre de ce sentiment généreux, il s'en élève un autre dur et cruel, celui de l'égoïsme, et trop souvent, par malheur, la victoire demeure à ce dernier. La lecture d'une belle tirade en l'honneur de la fraternité, un magnifique discours prononcé par un éloquent orateur pour exhorter les hommes à se traiter en frères, peuvent produire un effet momentané, faire couler des larmes de tendresse, faire tomber les ennemis dans les bras les uns des autres ; mais cette première impression est bientôt effacée, ces mêmes hommes se retrouvent de nouveau vis-à-vis de leurs propres idées, de leurs passions, de leurs besoins, de leurs rivalités, de leurs haines ; et si leur esprit n'est soumis à des croyances arrêtées, leur cœur à des préceptes inflexibles, qu'arrivera-t-il alors ? A l'expérience de nous le dire.

La nouvelle république française n'a pas jusqu'ici versé le sang ; dans l'enivrement du triomphe, loin d'imiter la première, elle s'est efforcée d'en faire oublier les lugubres souvenirs. Son premier décret, touchant les peines politiques, n'a pas été un décret de proscription et de sang : il porte, au contraire, l'abolition de la peine de mort en pareille matière. Quelle que soit l'opinion qu'on peut avoir sur ce point, on ne laisse pas que d'éprouver une vive consolation, en voyant condamner l'échafaud dans un moment où l'on pouvait craindre de le voir relever. Il sera dressé plus tard, nous dira-t-on : la chose est bien possible ; mais le sang humain n'est pas tellement à

dédaigner, ce nous semble, que, s'il n'est pas possible d'en empêcher l'effusion, on n'ait à se réjouir de la voir retarder.

Je ne dirai pas que la peine de mort doive être abolie pour crime politique; mais j'ose affirmer qu'une telle peine doit être extrêmement rare. Des temps de révolution comme les nôtres imposent une grande modération. Ceux qui sont d'une opinion contraire ne doivent pas oublier que peut-être ils conspiraient hier, ou qu'ils pourront conspirer demain contre le gouvernement établi. Avec la division qui règne maintenant dans les sociétés, dans cette lutte ardente des partis, dans un tel fractionnement des opinions politiques, quel est l'homme de courage et d'action qui pourrait dire qu'il n'entrera jamais dans aucun projet ayant pour but de renverser le gouvernement? On comprend que dans des temps de calme et de paix, quand des projets subversifs ne peuvent entrer que dans un très petit nombre de têtes, on ait recours à des moyens rigoureux pour assurer la tranquillité publique ; mais aujourd'hui, dans un moment où le nombre de ceux qui verraient tomber avec bonheur le parti régnant est si considérable, quand on est si vivement tenté par là même de profiter de circonstances favorables pour aider au résultat désiré, comment prononcer sans terreur la peine de mort? comment dégaîner sans frémir ce glaive de la loi qui restera désormais suspendu sur toutes les têtes? Soyons francs et sincères : de tous les partis actuellement existant en

Espagne, en est-il un seul qui puisse dire en toute vérité : Je n'ai pas ourdi de conspirations; je n'ai pas fomenté de soulèvements? N'ont-ils pas tous leurs victimes qu'ils décorent du titre de martyrs?

Si la peine de mort, en outre, avait pour effet d'empêcher de nouvelles insurrections, on pourrait s'y résigner avec moins de répugnance; mais il n'en est rien, l'expérience ne profite à personne. Quand un héros de parti a été frappé de mort, on se dispute l'honneur de lui succéder et d'offrir, au besoin, le même sacrifice. La mort de Léon n'empêcha pas l'insurrection de 1842; les fusillades de Barcelone ne découragèrent nullement les hommes de 1843; le supplice de Zurbano fut suivi de la déclaration de la Galice; les exécutions d'Alcarral n'ont pas arrêté les derniers désordres. Rien ne saurait démontrer d'une manière plus éloquente que, dans des temps comme les nôtres, le sang féconde les rébellions, et qu'il importe de l'économiser autant que possible, s'il est vrai que tous les partis sont condamnés à payer ce fatal tribut.

Toutes ces raisons, puisées dans le sentiment de l'humanité et dans des considérations d'utilité publique, sont encore dominées par une raison plus puissante de justice et d'équité, puisqu'il faut considérer les choses du point le plus élevé où le législateur a dû se placer. Chaque parti croit avoir raison, regarde ses doctrines comme vraies, son pouvoir comme légitime; lorsqu'il est à bas et qu'il

s'élève contre ses heureux adversaires, loin de se considérer comme coupable de trahison et de révolte, il n'est plus composé que de héros luttant pour conquérir un pouvoir qui leur appartient de droit, pour abattre des rivaux qui ne sont que des usurpateurs et des despotes. Peu de chose suffit dans un temps de discorde, pour que les mêmes actions soient désignées sous des noms opposés. Ce qui là s'appelle héroïsme, se nomme ici trahison, et réciproquement. Il n'en est pas de ces délits comme des crimes ordinaires; ces derniers sont tenus pour tels dans tous les partis et par tous les hommes. Le vol et l'assassinat sont des crimes toujours et partout, n'importe les opinions et les circonstances. Le supplice qui les punit déshonore le criminel et jusqu'à un certain point sa famille; l'échafaud pour cause politique n'entraîne aucun déshonneur, pas même souvent aux yeux de ceux qui l'ont dressé. Est-ce que le nom du général Léon et l'honneur de sa famille sont regardés comme flétris par les progressistes eux-mêmes? Il est évident que non. Qui ne voit, par conséquent, que le bon sens, la justice et la nécessité s'élèvent à l'envi contre l'effusion du sang quand la victime ne perd rien de sa noblesse et de sa dignité ni à ses propres yeux, ni aux yeux de ceux qui la frappent?

Les fabricants de constitutions ont cru pouvoir aussi fabriquer des monarchies. La commission chargée d'élaborer un projet de constitution pouvait bien également élaborer un trône; de même

que l'architecte qui bâtit un édifice peut le couronner par une coupole ou par tout autre ornement qui lui convient le mieux. Quant aux dynasties, rien de plus facile que de les improviser; comme on destitue un fonctionnaire pour en nommer un autre à sa place, on dépose un roi pour lui donner un successeur, à la condition toutefois de décerner à ce dernier les titres de majesté, de personne auguste, sacrée, inviolable, sans oublier ceux de sagesse profonde, de bonté paternelle, de cœur magnanime, et autres de ce genre consacrés par l'usage et le devoir des cours. Après avoir proclamé la souveraineté du peuple, après avoir destitué les rois comme des alguazils ou les avoir décapités comme des criminels; après avoir traîné dans toutes les boues de la rue le sceptre et la couronne, et jeté la pourpre royale aux grossières dérisions d'une populace effrénée, ces mêmes hommes ont relevé la pourpre, le sceptre et la couronne, et les portant solennellement aux yeux des peuples étonnés, ils s'écriaient : Prosternez-vous et adorez ! Après avoir vilipendé les insignes sacrés des princes de l'Église, foulé aux pieds les blasons de l'antique noblesse, ces mêmes hommes, encore une fois, se couvraient de plaques et de cordons, revêtaient des costumes brodés d'or, puis, avec un sérieux admirable, ils se rangeaient autour d'un trône élevé de leurs mains, et jouaient à merveille le rôle des anciens courtisans. Semblables aux augures romains, ils devaient rire de cette comédie quand ils se regardaient l'un

l'autre ; mais les événements ne tardèrent pas à leur prouver, avec une logique irrésistible, qu'on ne gouverne pas les peuples par des jongleries et des mensonges.

La monarchie héréditaire est une nécessité pour les nations ; quand le respect traditionnel pour cette institution a disparu, il faut l'entourer d'un respect imposé par la raison et la sagesse. Si l'attachement à la monarchie n'est plus un sentiment, il doit subsister comme principe ; la prévoyance doit au moins remplacer l'amour dans le soin de la défendre. Ainsi parlent les nouveaux partisans de la monarchie, ceux qui sont nés de la révolution, ceux qui voient dans la monarchie un moyen de conserver ce qu'ils ont acquis. Illusion ! La monarchie ne saurait être, dans aucun pays, le résultat d'un calcul, une forme purement conventionnelle ; il faut qu'elle soit un sentiment, une tradition, une institution profondément liée aux idées religieuses et morales, accompagnée d'une vaste organisation sociale, en rapport avec elle. S'il n'en est pas ainsi, jamais on ne fera pénétrer dans la tête des hommes le droit d'une famille sur une nation de plusieurs millions d'individus. Lorsque les peuples se mettent à calculer les avantages de la monarchie, c'est qu'elle se meurt et qu'ils ont perdu leur amour pour elle.

Quand l'Église sacrait solennellement les rois et les environnait ainsi d'un prestige religieux, elle faisait une œuvre éminemment politique, en posant

la condition sans laquelle les monarchies héréditaires ne peuvent longtemps subsister. Dans les constitutions modernes, on fait également usage des mots *inviolable* et *sacrée ;* on tâche ainsi de suppléer au défaut de la chose. Mais y supplée-t-on en réalité, lorsque les conditions d'existence de la monarchie sont discutées en plein parlement, quand un trône doit surgir du rapport d'une commission d'avocats? Ce trône s'offrira-t-il de la sorte aux yeux des peuples, entouré du prestige et de la grandeur qui doivent commander le respect et l'obéissance?

Une organisation sociale conforme aux besoins de la monarchie est encore une des conditions nécessaires à celle-ci pour assurer son existence et sa stabilité. En Allemagne, le monarque est le premier des princes confédérés; en Angleterre, il est le premier des lords. Quand les lords et les princes viendront à disparaître, les monarques se trouveront face à face avec le peuple qui ne tardera pas à leur dire : A quoi êtes-vous bons? Et alors, dans la Grande-Bretagne même, recevront leur application les terribles paroles de Reinolds dans le *meeting* de *Kennington-common,* en présence de dix-huit mille auditeurs, le 13 mars de cette même année, à propos de l'étrange liberté dont jouit l'Angleterre : « Deux ou trois membres de l'aristocratie possèdent à peu près tout Londres. Nous payons par an quatre cent mille livres sterling pour l'entretien d'une reine, tandis que le président des États-Unis

d'Amérique exerce ses fonctions pour cinq mille livres. »

Les faux amis des rois leur persuadent que leur pouvoir s'enracine et se fortifie par l'établissement, comme ils disent, d'une administration vigoureuse. Une grande armée bien disciplinée et bien rétribuée, une police qui fouille à chaque instant et pour tous les motifs le sanctuaire du foyer domestique, des corps spéciaux qui puissent accourir sur tous les points du territoire, pour prêter main forte à l'action du gouvernement et dissiper les noyaux de révolte, un nombre infini d'employés pour assurer autant de dévoûments au pouvoir et grouper le plus possible d'intérêts qui l'appuient, faire en sorte que le commerce et l'industrie aient une grande activité pour y trouver un autre genre d'intérêts sympathiques, constituer enfin un élément politique brillant et splendide, qui nage dans le luxe et les plaisirs, et qui, détruisant graduellement les convictions sincères et les sentiments généreux, rattache à l'autorité suprême un grand nombre de serviteurs aveugles qui se prêtent à toutes ses volontés, sans distinction et sans réserve ; tels sont les éléments de force et de durée dont on flatte les espérances des rois, en leur persuadant que par de semblables moyens ils seront à l'abri de tous les dangers. Malheureux monarques, s'ils comptent en effet, sur la parole de leurs flatteurs, dominer les peuples par la force, et non par l'amour ; si, n'osant en appeler à la confiance, ils ne s'en reposent

plus que sur un espionnage soldé; si, au lieu de chercher leur point d'appui sur la masse de leurs sujets, ils ne demandent que celui de quelques milliers d'employés, laissant ainsi l'administration publique se changer en une exploitation organisée du pays.

La monarchie n'a d'avenir que dans les pays où il y a, non-seulement des idées, mais encore des sentiments monarchiques; où la présence du souverain excite encore des transports d'enthousiasme; où l'on sait crier encore : Vive le roi, non point en vertu d'un ordre transmis à tous les rangs d'une armée, mais par un mouvement du cœur, par une explosion sympathique et générale. Pour assurer l'avenir de la monarchie, il faut un gouvernement paternel et surtout à bon marché; il ne faut pas que le calcul de Reinolds puisse avoir son application, afin que les peuples, venant à faire la comparaison entre les frais d'une république et ceux d'une monarchie, le résultat soit favorable à cette dernière. Jamais la grandeur des idées et la noblesse des sentiments ne furent, plus que de nos jours, nécessaires au trône; l'abnégation, le désintéressement, la générosité, en firent toujours les plus beaux ornements. Aujourd'hui ce sont là les conditions de son existence. Quand des éléments si nombreux et si forts s'élèvent contre la monarchie, elle a besoin de se défendre par l'ascendant et le prestige des grandes qualités.

La révolution de Paris n'a pas changé l'Europe,

elle a montré ce qu'elle était; le volcan existait déjà, et pour être caché dans les entrailles de la terre et comprimé pour un temps, il ne perdait rien de sa force; tôt ou tard il devait éclater. Les événements actuels dépassent toutes les prévisions, beaucoup plus par leur rapidité que par leur importance. Que la France eût son ordre politique appuyé sur des bases éphémères, que les idées en Allemagne fussent dans un état d'anarchie complète, que le *statu quo* européen fût aux prises avec des causes de dissolution qui n'attendaient que le moment favorable, une occasion, pour produire une conflagration générale, c'est ce que ne pouvaient ignorer ceux qui n'avaient aucun intérêt à se faire illusion, et moins encore ceux qui ne jugent pas de l'état social par des faits passagers ou d'après les préoccupations d'un parti; mais bien à la lumière des éternels principes de la religion et de la raison. Celui qui écrit ces lignes signalait déjà, en 1841, la fausse position des Etats de l'Europe et l'impossibilité où ils étaient d'y persister longtemps. « La force des armées et la vigilance de la police sont les deux grands moyens sur lesquels se fonde l'espérance des Etats, et ce n'est pas sans raison, car si le monde n'est pas bouleversé de fond en comble, c'est à cette double puissance qu'on le doit. On ne voit plus aujourd'hui, comme aux temps anciens, des troupes d'esclaves contenus par les fers, mais des armées entières qui, l'arme au bras, surveillent les capitales. Si l'on veut bien

s'en rendre compte, après tant de discussions, de tentatives, de réformes et de changements, les questions de gouvernement et d'ordre public sont venues se résoudre en une question de force. Voyez ce qui se passe en France : la classe riche toujours les armes à la main pour résister aux attaques de la classe pauvre ; puis, au-dessus de l'une et de l'autre, la force armée prête à maintenir la tranquillité à coups de canon, s'il le faut.

« Certes, le tableau que nous offrent, sous ce rapport, les nations européennes, mérite de fixer notre attention. Depuis la chute de Napoléon, les grandes puissances ont joui d'une paix qu'on pourrait nommer octavienne ; on ne peut s'arrêter aux légères secousses qui, sur différents points, sont venues un moment l'interrompre. Ni l'occupation d'Ancône, ni la prise d'Anvers, ni la guerre de Pologne ne peuvent être considérées comme des guerres européennes ; et celle d'Espagne, limitée par sa nature et son but, ne pouvait s'étendre au-delà des mers ou des Pyrénées. Et malgré une situation aussi calme, des armées immenses figurent dans les statistiques de l'Europe ; et ces armées entretiennent les appréhensions et absorbent toutes les ressources des trésors publics. A quoi sert cet appareil militaire? Croyez-vous, par hasard, que ces forces colossales sont maintenues sur pied par les gouvernements, pour n'être pas pris au dépourvu, dans l'éventualité d'une guerre générale, de cette guerre qui menace toujours et qui jamais n'éclate, que

personne ne craint sérieusement, ni les gouvernements ni les peuples? Non; elles ont un autre objet, et c'est de suppléer aux influences morales qui font défaut de toutes parts d'une manière lamentable, et, plus que partout ailleurs, dans le pays même où l'on a proclamé, avec le plus d'ostentation, le règne de la justice et de la liberté. » (*Le protestantisme comparé, etc...*, t. 3, ch. 47.)

La chute du pouvoir absolu en Autriche et en Prusse ne laisse plus de sens à ce qu'on appelait la politique du Nord. Au lieu de ces puissances conservatrices, irréconciliables ennemies de toute révolution, et dont la main puissante empêchait ou réprimait tout mouvement révolutionnaire, on voit des peuples non moins puissants, pleins d'enthousiasme pour la liberté, dont ils acclamaient pour la première fois le nom magique, et qui montrent de vives sympathies pour toutes les révolutions, et spécialement pour celle de la France. La Russie trouve des ennemis là où elle ne croyait avoir que des amis fidèles ou des serviteurs dévoués; l'œuvre politique de la Sainte-Alliance est entièrement tombée, et l'espérance de la rétablir, s'il en existe aucune, ne peut avoir d'objet que dans un temps bien éloigné; il ne s'agit pas de savoir où l'on peut revenir, mais où l'on doit aller. Ainsi donc, et c'est une chose dont tous les partis doivent rester convaincus, les questions politiques ont changé de face, le problème se complique de données nouvelles, regardées autrefois comme impossibles, et des con-

ditions qu'on regardait comme fixes et permanentes ont disparu. Celui qui, pour étudier ces questions, n'a pas, depuis le 24 février, changé son point de vue, ne peut manquer d'être dans l'erreur. La reconnaissance d'un gouvernement par les puissances du Nord, qui jadis avait une si grande portée, n'en a plus qu'une bien faible aujourd'hui, si tant est qu'elle en conserve aucune. Ces puissances ayant cessé d'être ce qu'elles étaient, leurs actes ne peuvent plus avoir la même signification et la même importance.

Les hommes et les partis qui voudront acquérir ou conserver une influence chez une nation de l'Europe, n'importe laquelle, doivent, maintenant surtout, se mettre à la hauteur des circonstances. S'ils prennent leur niveau trop bas, ils périront dans les flots d'une mer orageuse, difficilement ils pourront surnager; en politique comme en littérature, le pire de tous les genres est le genre niais; et bien niais serait celui qui se ferait illusion sur l'état actuel de la société contemporaine. S'il ne s'agit que de pleurer, il suffit pour cela d'une obscure retraite, il faut alors abdiquer toute prétention politique et se retirer du théâtre où se débat le sort des nations; mais si l'on veut exercer une influence, prendre part au gouvernement de la société, il est nécessaire alors de se produire au grand jour, de respirer l'atmosphère environnante, d'accepter les conditions du combat telles que les ont faites les idées et les mœurs actuelles. D'une autre façon,

les partis se réduisent à des cercles imperceptibles par leur étendue, stériles pour le bien; ce sont là de fragiles obstacles pour le vainqueur, qui les laisse se nourrir de chimériques espérances. De tels partis forment parfois des projets insensés, ils consument en des luttes inutiles des énergies qu'ils eussent pu consacrer au bien de la société et pour leur propre avantage. Les principes ne meurent pas; cela est vrai, si l'on entend parler des principes de la religion, de la morale et de la raison; mais les œuvres de l'homme, que l'orgueil décore parfois du nom de principes, sont destinées à se modifier, à se transformer. Repousser obstinément cette transformation, c'est y substituer la mort.

On connaît la phrase de Metternich : Après moi le déluge! Si c'était là une simple prévision, elle n'a été que trop exacte, puisque le déluge est arrivé même avant la mort du vieux ministre, et qu'il n'a pas eu, en mourant, la consolation de laisser son système debout et de transmettre aux conservateurs de l'Europe le soin d'en pleurer la chute. Metternich et Louis-Philippe étaient deux hommes jugés nécessaires, mais suffisants pour maintenir le *statu quo*. Nécessaires, ils l'étaient peut-être dans un sens; suffisants, ils ne l'ont pas été. La Providence a permis qu'un souffle ait fait crouler tout cet échafaudage élevé par la sagesse humaine. Si Louis-Philippe et Metternich croyaient, comme tout le prouve, à la solidité de leur œuvre, ils doivent vivement regretter à cette heure de n'être pas morts

plus tôt. C'est là une leçon de plus pour nous apprendre ce que valent les jugements des hommes. Si les révolutions de Paris et de Vienne étaient arrivées aussitôt après la mort de Louis-Philippe et de Metternich, on aurait regardé comme un axiôme que la vie de ces deux politiques était la garantie de la paix du monde. Voyez-les fugitifs et cherchant un asile ; l'un plus humilié dans sa chute que ne le fut aucun roi ; l'autre, après avoir perdu son pouvoir de quarante ans dans une bourrasque passagère, cédant à l'émeute comme eût pu le faire un ministre improvisé.

Après moi le déluge ! Mais c'était là une condamnation radicale de son système : l'homme ne se contente pas de travailler pour le présent, il envisage aussi l'avenir ; s'il pressent un déluge, il s'efforce de l'éviter. Dans le maniement des affaires publiques, il se rencontre de grandes difficultés que l'homme de tête et de cœur se garde bien d'appeler impossibilités, surtout quand il a disposé pendant quarante ans des ressources d'un puissant empire. S'il était nécessaire de changer de politique, en n'en changeant pas, vous avez commis une bien grave erreur; et si ce n'était pas nécessaire, vous avez bien mal défendu ce *statu quo* contre lequel ne luttait pas la nécessité.

Le premier effet de la république française a été de changer la situation de l'Europe, en renversant par le contre-coup de son influence morale les formes politiques de la Prusse, de la Confédération

germanique, et, ce qu'il y a de plus étonnant, de l'Autriche elle-même. Metternich, peu auparavant maître absolu de la politique du Nord, et disposant par là même d'un vote décisif dans toutes les grandes questions de la diplomatie, est obligé de s'enfuir précipitamment d'une capitale où il semble qu'il avait plutôt régné que gouverné pendant l'espace de quarante ans; de telle sorte que, de Palerme à Stockholm, de Turin à Saint-Pétersbourg, il ne reste plus rien debout de la Sainte-Alliance. Seule la Russie demeure là, retranchée dans ses régions septentrionales, défiant encore les événements, grâce à ses neiges et à l'état d'isolement de ses populations qui, disséminées dans un vaste territoire, ne prennent aucune part à l'agitation dont le reste de l'Europe est travaillé.

En voyant avec quelle rapidité ont été brisées par l'arrivée d'une dépêche télégraphique des œuvres qu'on avait proclamées impérissables, cette monarchie prussienne, si vantée pour la force et l'habileté de sa centralisation, cet empire d'Autriche, boulevart inexpugnable, avait-on pensé, de toutes les traditions anciennes, objet constant des espérances de tous ceux qui rêvaient un nouveau congrès de Vérone, on est étonné de la facilité avec laquelle l'homme se laisse tromper par de vaines apparences, on apprend à se défier de toutes ces forces et de toutes ces grandeurs que le péril n'a pas encore mises à l'épreuve. S'il avait fallu s'en rapporter à certains articles de la *Gazette de*

Vienne, de l'*Observateur autrichien*, de la *Gazette d'Augsbourg*, même à l'heure du cataclysme, ces pyramides de granit devaient rester debout. Mais les événements sont venus démontrer d'une manière aussi prompte que décisive, qu'en Allemagne, pas plus qu'en France, l'édifice politique ne reposait sur la terre ferme, que là aussi l'organisation était artificielle et violente; que là pas plus qu'ailleurs les principes ne régnaient sur le cœur des peuples, comme on osait s'en flatter, et que pour conserver le *statu quo*, c'était peu qu'une armée et la police.

Comment pourrait-on expliquer autrement leur chute? S'ils étaient si forts, comment se sont-ils montrés si faibles à l'épreuve? Serait-ce qu'ils n'ont pas su déjouer le péril? Mais alors que devient leur perspicacité? Disons quelque chose de plus simple, de plus conforme au sens commun : c'est que les idées libérales avaient gagné du terrain, malgré la compression exercée contre elles, et que les événements de Paris leur ont donné cette liberté d'expansion dont elles avaient uniquement besoin pour vaincre la résistance. En 1789, les souverains de l'Europe purent se coaliser contre la France et soutenir une lutte de plusieurs années dans le but d'étouffer la révolution; les peuples les suivirent dans cette lutte. Si la révolution ne fut pas étouffée, cela tint à des causes indépendantes de la volonté des peuples. En 1848, la nouvelle de la révolution faite à Paris suffit pour que tout s'enflamme comme une

traînée de poudre. Ce phénomène peut étonner celui qui ne sait pas l'état des idées en Allemagne ; mais non celui qui n'ignore pas que, sous l'apparence du calme et de l'ordre, il s'était fait dans ce pays, dans l'espace d'un demi-siècle, un mouvement doctrinal, social, politique même, qui laissait bien loin de lui la marche de la France et de l'Angleterre. Ce ne sont pas seulement les idées libérales, mais bien les idées communistes qui ont germé de l'autre côté du Rhin ; de telle sorte que la question du travail, qui menace d'une manière si grave l'avenir de la république française, si les circonstances viennent à la poser en Allemagne comme à Paris, pourra prendre encore un aspect plus formidable. Sauf la différence des époques, il n'est pas impossible de revoir la guerre des paysans.

LE SOCIALISME.

(Cinquième et dernier Article.)

CONCLUSION.

En reportant notre pensée sur l'origine, la nature et les effets des systèmes imaginés par Saint-Simon, Fourier et Robert Owen, dont le dernier seulement a pu être de notre part l'objet d'un examen détaillé, il est aisé de voir la déraison de ceux qui veulent attribuer à ces coupables folies une influence quelconque pouvant tourner au bien de la société. Ces trois novateurs prennent également pour base de leurs théories la liberté complète des passions, ou, pour mieux dire, leur satisfaction absolue; ils condamnent d'un commun accord, non-seulement les vigoureuses doctrines de l'Évangile, mais celles mêmes des plus grands philosophes de l'antiquité. Cette célèbre sentence, *sustine et abstine*, qui renferme une si profonde sagesse, est repoussée par les modernes réformateurs comme contraire à la raison et au bonheur. Souffrir et s'abstenir, c'est, d'après eux, faire violence aux lois de la nature, aller contre les desseins du Créateur, rompre enfin

l'harmonie de l'univers, qu'ils font consister dans l'expansion illimitée de tous les sentiments, dans la satisfaction complète de toutes les passions.

Louis Reybaud, dans son œuvre intitulée : *Études sur les réformateurs modernes*, convient qu'une telle liberté donnée à toutes les inclinations est essentiellement destructive de toute morale, et par là même, de toute société ; mais il se permet de dire en même temps que le christianisme avait poussé trop loin la lutte de la raison contre les passions, en faisant du dépouillement de soi-même la plus haute expression de la perfection religieuse, en martyrisant le corps sans aucun profit pour l'âme. Il est vrai qu'il ajoute ensuite que cette exagération trouve son correctif dans celle de nos penchants, et ne saurait dès lors être pour l'humanité, une cause de décadence. Cette proposition, prise dans son ensemble, tend à nous représenter le christianisme comme exagérant le principe de la résistance imposée à la partie supérieure de notre être à l'égard de la partie inférieure, et comme enseignant par conséquent une doctrine fausse, puisque la vérité exagérée cesse d'être la vérité. Nous ne pouvons pas laisser passer sans réfutation une affirmation aussi grave, une erreur aussi dangereuse, et qui ne saurait avoir pour cause qu'une ignorance plus ou moins déguisée du caractère et des tendances de la morale évangélique.

Pour la parfaite intelligence de ce que nous avons à dire sur ce point, il faut se rappeler la différence

qui existe entre les préceptes et les conseils. Les premiers obligent tout chrétien, et non les seconds; l'observance des uns est nécessaire pour arriver au bonheur éternel; celle des autres ne l'est que pour arriver à la perfection. Si vous voulez entrer dans la vie, dit Jésus-Christ, observez les commandements; si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi. Dans les commandements, c'est-à-dire dans la loi qui oblige tous les chrétiens, sont compris l'amour de Dieu, du prochain et de nous-mêmes, la défense de jurer, de tuer, de dérober, de médire, de porter atteinte à la vertu aussi bien qu'à la réputation et à la vie du prochain. Sont-ce là des préceptes dont on puisse dire avec vérité qu'ils tourmentent et martyrisent l'homme? Les commandements ajoutés par l'Église, comme celui d'assister, certains jours, au saint sacrifice de la messe; de s'abstenir, certains autres jours, de manger de tel ou tel aliment, de prendre ses repas de telle ou telle manière, mais sans que cela puisse en rien nuire à notre santé ou à nos intérêts; ces commandements, disons-nous, si doux et si suaves, peuvent-ils être traités de tourment ou de martyre? Sans doute, le chrétien doit se maintenir pur, non-seulement dans ses actes, mais encore dans ses paroles et ses pensées; sans doute, il doit conformer sa vie tout entière à la loi de Dieu, sans jamais se laisser détourner par des considérations terrestres. Mais le bon sens et la raison ne lui pre-

scrivent-ils pas les mêmes choses? La philosophie elle-même ne pose-t-elle pas en principe qu'il n'est pas de bonne morale sans conformité aux lois de la sagesse infinie? Et la philosophie a-t-elle été, pour ce motif, accusée d'exagération, accusée surtout d'être le bourreau de notre corps? Les peines et les privations que celui-ci doit souffrir, en vertu de ce principe, sont bien légères; et si l'on compare le bien-être, la force et la santé que lui procure une conduite morale, avec les infirmités et les autres maux qui résultent du débordement des passions, on peut affirmer sans crainte que, même sous le rapport purement humain et matériel, les avantages de la vertu sont incontestables, et que le vice paie bien cher ses plaisirs d'un moment.

L'observation des préceptes n'est donc pas un martyre, comme nous l'avons dit; voyons s'il en est autrement de celle des conseils. Il est indubitable que les conseils ont pour objet la répression des inclinations les plus fortes, la privation des plaisirs les plus séduisants, l'acceptation d'une vie laborieuse et pénible, et des humiliations les plus repoussantes; et que, sous ce rapport, on peut appeler la pratique de la perfection une immolation perpétuelle du corps et même du cœur. Mais il n'est pas vrai que cette immolation soit stérile pour l'âme; l'avantage spirituel en est même, en grande partie, le principe et l'objet. L'homme sensuel n'est pas crucifié par une haine aveugle et déraisonnable; il l'est pour qu'il ne puisse s'élever contre l'homme

spirituel, ni l'entraîner dans le chemin du vice; il l'est enfin en vue d'offrir à Dieu un sacrifice pur en expiation de tant de plaisirs coupables. Qu'on lise la vie des saints les plus célèbres par l'austérité de leur pénitence, et l'on verra que leur but était de se mettre de plus en plus à l'abri du péché, d'avancer dans la voie de la perfection, de briser en eux tout attachement à la terre, pour mieux assurer par là le salut de leur âme et la gloire de leur Dieu.

Pour agréable que soit à Dieu ce genre de vertu, qui consiste à sacrifier le corps pour donner à l'âme une pureté plus parfaite, pour la dégager graduellement de tous les éléments terrestres, pour l'initier dès ici-bas à son immortelle destinée, il est évident toutefois que Jésus-Christ, en établissant sur la terre sa loi sainte, en donnant aux hommes ses sublimes conseils, prévoyait qu'un bien petit nombre auraient le courage de tout abandonner pour le suivre dans le chemin de la perfection, pour accepter les privations et les sacrifices qui constituent le plus haut degré de la sainteté, l'idéal même de la vertu. Connaissant la faiblesse de l'homme, il savait que le nombre des chrétiens qui s'attacheraient uniquement aux préceptes serait sans comparaison plus grand que celui des chrétiens capables d'embrasser en outre la pratique des conseils. Il y a même plus: ses conseils n'étaient pas faits pour tous les hommes; pour la réalisation de son plan divin, il suffisait et il était nécessaire que quelques hommes seulement offrissent un tel holocauste.

Cela posé, on voit clairement le rôle qu'ont rempli dans le monde les grands serviteurs de Dieu, les héros de la vertu chrétienne. En mortifiant la chair, en réduisant leur corps en servitude, en donnant à leur âme ce magnifique essor qui lui permet à peine de jeter un regard sur les choses de la terre pour les mépriser et leur dire un éternel adieu, en se détachant de tout au point de ne plus compter que sur l'aumône ou plutôt sur la bonté de la Providence, ces grands ascètes, ces glorieux pénitents, les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Jérôme, les François d'Assise, les Dominique de Gusman, les Cajetan, les Ignace de Loyola, nous apparaissent dans la suite des siècles comme les dépositaires du feu sacré, comme les modèles vivants et la personnification du christianisme, comme les images fidèles de Jésus-Christ et la plus éloquente leçon qu'il puisse donner à ses disciples. C'est ainsi que dans l'ancienne alliance, le Seigneur envoie de temps en temps ses prophètes au peuple d'Israël, pour lui rappeler ses bienfaits et la promesse du plus grand de tous, qui doit être la venue du Messie, du Désiré des nations. Le divin fondateur de l'Église n'ignorait pas sans doute la nature des êtres qui devaient la composer; il savait que ces êtres sont sujets à beaucoup de misères, qu'ils ont l'entendement obscurci, la volonté faible et languissante, le cœur incliné vers le mal dès la plus tendre enfance; il savait qu'il fallait à l'homme le secours de la grâce divine, non-seulement pour marcher dans la

voie de la perfection, mais pour respecter même le devoir et la vertu, pour accepter avec soumission et fidélité le joug suave de sa loi.

Reprocher dès lors à la religion chrétienne d'exagérer la vertu d'abnégation et de détachement de soi-même; prétendre qu'elle a besoin d'être corrigée par la force de nos instincts et de nos passions, c'est ne rien comprendre à l'économie du christianisme, c'est méconnaître la sagesse de son divin fondateur, c'est supposer qu'il s'est bercé d'une espérance irréalisable, et, par conséquent, qu'il a trop présumé de lui-même en disant qu'il connaissait le cœur humain.

On voit combien il serait aisé de pousser plus loin ces conséquences impies. Mais l'ignorance, nous le croyons du moins, l'emporte ici sur l'impiété. Nous pouvons donc nous contenter de dire que parler des exagérations morales du christianisme, c'est surtout ignorer que cette perfection dont Jésus-Christ nous donne à la fois le conseil et l'exemple, n'exige pas dans bien des circonstances ce renoncement effectif, cette immolation du corps, qui nous frappent d'admiration dans la vie de quelques saints, qu'il suffit pour cela que le cœur soit détaché de toute affection terrestre et purifié dans le creuset de l'amour divin; c'est ignorer que cette hauteur de perfection n'est nullement incompatible avec le soin des affaires temporelles, quand on doit s'en occuper par état et par devoir, et qu'un genre de vie qui ne permet ni de longues oraisons ni

de grandes austérités, peut néanmoins être très agréable à Dieu; c'est avoir oublié, si jamais on l'a connue, cette maxime inscrite dans le texte sacré et réalisée par tant de saints, que la charité se fait toute à tous pour nous gagner tous à Jésus-Christ. La religion n'a donc pas besoin du correctif des passions. C'est à elle, au contraire, de les corriger et de les dominer; et quand les passions lui font obstacle, ce n'est ni la prévoyance ni la sagesse de son divin fondateur qu'on doit en accuser.

Nos modernes réformateurs ont donné pour base à leurs systèmes un principe diamétralement opposé à celui de la morale chrétienne; ils ont, comme nous l'avons dit, fait consister le bonheur de l'homme et celui de la société dans la liberté illimitée de toutes les passions. Jésus-Christ nous enseigne que le plus haut degré de la perfection, c'est de renoncer, au moins de cœur, à toutes les choses de la terre, pour le suivre lui-même dans le chemin du ciel; et les novateurs déclarent que le bien parfait se trouve à satisfaire tous ses penchants, à s'attacher à la terre comme un vil reptile, sans jamais lever la tête pour porter un regard vers les régions de l'immortalité. La terre est un lieu d'exil, a dit le premier; la terre est notre patrie, disent-ils. La vie est un voyage; non, la vie est le terme et le but. Le plaisir matériel est funeste à l'esprit; le plaisir matériel sanctifie l'âme. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; livrez-vous sans contrainte à l'orgueil et à la colère. Sanctifiez-vous dans la pénitence; sanc-

tifiez-vous dans la volupté. Se peut-il imaginer une opposition plus radicale et plus complète?

Malgré les sublimes modèles d'abnégation et d'austérité que la religion leur présente, malgré la pureté des commandements et l'élévation des conseils qu'elle leur donne, les hommes se laissent encore si souvent entraîner dans les sentiers du vice et de la dégradation. Qu'en sera-t-il, dès lors, si, au lieu de leur rappeler sans cesse ces enseignements et ces exemples, on commence par ôter tout frein à leurs passions, on stimule chez eux la soif du plaisir, on va même jusqu'à surexciter chaque jour davantage cette fébrile ardeur qui les précipite dans les voluptés sensuelles, au risque d'y perdre à la fois leur fortune, leur honneur et leur vie?

Dix-huit siècles se sont écoulés depuis l'apparition du christianisme. Cette religion sainte a vécu chez des peuples différents de lois, d'usages et de mœurs, placés à tous les degrés de la civilisation, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude; et les peuples ont trouvé dans la religion un secours proportionné à tous leurs besoins; elle a fait avancer ceux qui étaient en arrière des autres, et retenu sur le bord des abîmes ceux qui se laissaient entraîner en dehors de la voie; et tout cela sans abandonner un seul de ses dogmes, sans rien retrancher de sa morale, en conservant l'ensemble harmonieux de son culte. Le christianisme s'est constamment montré à la hauteur de toutes les situations et de toutes les circonstances; jamais on n'a pu l'accuser avec

quelque raison de manquer de force ou de lumière pour sauver la société. Comment irions-nous maintenant nous persuader qu'il ne soit plus en état d'accomplir cette même œuvre de salut? Les progrès des sciences et des arts, les modifications survenues dans les sociétés humaines ne peuvent que faire mieux éclater sa grandeur et sa puissance. Une religion qui est tout amour et toute vérité n'a rien à craindre des progrès que nous voyons s'accomplir. Elle fait mieux que de les défier, elle les seconde et les épure. Peut-on concevoir un enseignement supérieur au sien sur Dieu et sur l'homme? Jamais on ne nous dira rien de plus sublime et de plus rationnel sur l'origine et les destinées de l'humanité. Jamais il ne nous sera révélé une morale plus simple à la fois et plus parfaite que cette morale dont tous les préceptes, toutes les aspirations se résument dans l'amour de Dieu et du prochain!

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME

Des Influences religieuses (Premier Article). . . . 1
Stérilité de la Révolution espagnole. 29
Il est des empts encore plus funestes que les temps de révolution. 57
Des Influences religieuses (Deuxième Article) . . . 70
Le Socialisme (Premier Article). 89
De l'Originalité dans les œuvres de l'esprit (Premier Article). 103
Des Influences religieuses (Troisième Article). . . . 118
Le Socialisme (Deuxième Article). Théories de Robert Owen. 149
De l'Originalité dans les œuvres de l'esprit (Deuxième Article). 166
O'Connell. 184
Le Socialisme (Troisième Article). Théories de Robert Owen. 227
De l'Influence de la Société sur la Poésie. 251
Le Socialisme (Quatrième Article). L'utopie de Thomas Morus. 273
Des Influences religieuses (Quatrième et dernier Article). 297

Fragment d'une nouvelle. 327
Autre Fragment. 353
République française. 1848. 360
Le Socialisme (Cinquième et dernier Article). Conclusion. 413

FIN DE LA TABLE DU DERNIER VOLUME.

PARIS. — Imprimerie LACOUR et Cie, rue Soufflot, 16.

3f
10'